This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.

NKV
Benvenuti, A.

LA

LESCOMBAT

NIKV

ASTOIN NEW-YORK

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

ROGER DE BEAUVOIR

LA

LESCOMBAT

LE MOULIN D'HEILLY
DAVID DICK
LES EAUX DES PYRÉNÉES
MADEMOISELLE DE SENS

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées

1859

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA LESCOMBAT

I

L'ARCHE DE NOÉ

La physionomie du vieux Paris n'est pas encore tellement effacée dans certains quartiers, qu'un observateur scrupuleux ne puisse en reconstruire çà et là les principaux traits. Tout ce que le dix-huitième siècle s'enorgueillissait d'avoir créé n'est point détruit; en plusieurs endroits seulement les noms ont changé. La révolution française elle-même a moins opéré de bouleversements, il faut se hâter de le dire, que l'industrialisme accapareur; le mot de *propriété nationale* a été moins funeste à la capitale que celui d'*alignement*. Les hôtels somptueux et les édifices de l'ancienne monarchie se sont défendus, non-seulement avec bonheur contre cette période sanglante, mais les plus humbles fabriques ont échappé, en plusieurs faubourgs du moins, à la transformation violente ou au marteau. Ainsi en est-il de cette sorte de restaurant vraiment étrange qui a pour enseigne aujourd'hui : *Au hasard de la fourchette*, et qui s'appelait, du temps de nos pères, l'*Arche de Noé*.

Il n'est pas un rapin ami de l'art, un oisif promeneur, ou quelque Nodier en herbe, jaloux de fouilles merveilleuses dans le vieux Paris, qui n'ait entendu parler de cet endroit. Cette gargote, située derrière l'arche Marion, rue Thibaut aux-Dés, ouvrait chaque matin ses trois portes tachées de graisse à l'ap-

pétit féroce des consommateurs. La figure respectable du père de la vigne, du patriarche Noé, que ses enfants durent couvrir un jour, par respect filial, de leur manteau, pendant son ivresse, s'épanouissait radieusement sur une planche peinte au-dessus de l'entrée; il y voguait dans son grand esquif de bois au milieu de soixante têtes d'animaux qui avaient mis tous le nez aux fenêtres de l'arche, et ne représentaient pas mal la foule des clients attablés au râtelier intérieur. La fumée épaisse qui s'échappait de ce lieu tout rempli de voix confuses donnait d'abord à penser qu'on devait faire grande chère dans la gargote; mais dès le seuil même on était désabusé, à la vue de deux chiens maigres rongeant quelques os d'un air piteux, cerbères vigilants toutefois, ne fût-ce qu'à voir l'anxiété perpétuelle de leur coup d'œil, dès que l'un des convives entrait ou sortait. Lorsque l'on s'était habitué peu à peu au brouillard et au tumulte de la gargote, on pouvait distinguer une salle longue, soutenue à son milieu par un pilier assez large, enclavé lui-même dans une table de dimension assez étendue pour contenir au moins cent couverts.

Par ce dernier mot, le lecteur conclurait sans doute que ces ustensiles nécessaires à tout repas devaient se trouver près de chaque assiette d'étain qui figurait sur la table; il n'en était rien pourtant, et les habitués s'en passaient, suivant l'usage établi de temps immémorial à l'*Arche de Noé.*

Aux parois de la muraille entièrement nue et recrépie en vingt endroits, étaient suspendus plusieurs couteaux retenus par une chaînette de fer; c'était là que les affamés s'en allaient couper leur pain. Près de cette muraille se tenait un nègre athlétique chargé de mettre le holà au moindre tapage, manière d'épouvantail pour tous ces oiseaux de proie, que sa seule vue devait évidemment contenir. N'oublions pas non plus que chaque plat se trouvait vissé fort solidement à la table, dont aucune nappe ne recouvrait le plancher huileux. Une marmite colossale, digne de Gargantua, en occupait le milieu. C'était dans ce gouffre que plongeaient vingt bras avides, armés chacun d'énormes pinnes de bois, allant à la conquête des morceaux avec

d'épouvantables jurements. Les plus favorisés d'entre ces pêcheurs de viande ramenaient leur trouvaille sur leur assiette avec une dextérité merveilleuse, pendant que d'autres, moins heureux, accusaient le hasard ou la pénurie de la marmite. Pendant que cette première *dînée* avait lieu dans ce réfectoire nauséabond, d'autres prédestinés attendaient en dehors de l'*Arche*, en serrant dans leurs mains les quinze sous, prix habituel de ce banquet, bien préférable, selon eux, au *ragrat*, qui d'ailleurs était plus cher. Quant au nettoyage complet des assiettes, nous répugnons à dire qu'il était opéré par cinq molosses à jeun que détachait le nègre chargé de la police de cette taverne. La langue exercée de ces animaux rendait bien vite à l'étain sa première apparence de propreté.

Un dimanche du mois de décembre 1754, par une journée assez belle, une cohue nombreuse avait envahi de bonne heure, comme à l'ordinaire, l'*Arche de Noé*. Ce jour-là du moins les habits de ces convives, tous ouvriers pour la plupart, tranchaient joyeusement sur le fond noirâtre de la gargote. Quelques voix fêlées y écorchaient même à l'intérieur les chansons poissardes de Vadé. Un large broc de vin, payé par un maître maçon de la rue des Arcis, n'avait pas tardé à barbouiller les cerveaux; les chiens et les hommes étaient repus. Debout sur la porte d'entrée, le nègre Adonis, qui semblait lutter lui-même d'embonpoint avec la figure du gras patriarche, patron du lieu, regardait les passants d'un air de prince, s'inquiétant fort peu du bacchanal accoutumé que faisaient ces gens heureux. Deux heures venaient de sonner à Saint-Jacques-de-la-Boucherie, et plusieurs bourgeois, leurs femmes ou leurs livres d'heures au bras, passaient devant la gargote d'un air recueilli.

Parmi ces derniers, le regard intelligent du nègre en remarqua bientôt un qui examinait avec une attention inquiète les hôtes de l'*Arche de Noé* à travers les carreaux fumeux de la taverne ; on eût dit qu'il cherchait quelqu'un. Il frappait du pied de temps à autre avec impatience, et s'écarquillait les yeux avec une ténacité qui prouvait assez son désir.

Vêtu d'un habit de velours brun, soigneusement poudré et

brossé, ce personnage, dont le jabot et les manchettes paraissaient d'un point assez cher, brandit enfin sa canne à pomme d'ivoire sur le pavé, comme si l'aspect de quelque visage malencontreux eût produit chez lui une irritation subite... Il monta tout d'un trait les quatre marches qui menaient à la gargote, et sans entendre seulement Adonis qui lui demandait son cachet d'entrée, il s'en fut droit au maître maçon qui avait régalé du broc de vin sa bande d'ouvriers :

— Vous ici, maître Durand ? dit-il en croisant les bras et avec un ton de colère, vous ici, quand le travail vous réclame ! Je vous croyais à Passy, où l'on nous attend, vous et moi !

— C'est aujourd'hui fête, répondit maître Durand, et monsieur Lescombat doit bien savoir...

— Que lorsqu'on est payé double, monsieur Durand, et surtout lorsque l'on a donné sa parole...

— Pardienne ! je me moque bien d'être payé double par votre M. Popelinière ! Cela me rendra la jambe bien faite, quand ce Crésus-là m'aura mis ce soir quelques écus dans la main pour achever sa salle de spectacle ! A-t-on idée de cela ? bâtir en plein hiver une folie pareille, et à Passy !... D'abord, ce n'est pas moi, c'est ma femme qui a dit : — Monsieur l'architecte, Durand ira à Passy ! Elle a pris cela sous son bonnet, voyez-vous, je la connais, elle est comme la vôtre, elle veut aller au Colisée sans moi ! Mais, vive Dieu ! nous sommes tous chrétiens de père en fils dans notre famille, et j'observe le dimanche en donnant l'exemple à mes maçons...

— Un joli exemple que vous leur donnez, maître Durand ! N'avez-vous pas de honte de chopiner au lieu d'avoir le pied sur l'échelle ! On doit représenter après-demain un opéra à Passy, chez M. de la Popelinière, et, vous le savez aussi bien que moi, sa salle de spectacle est loin d'être achevée. Je lui ai répondu de vous, et il faut que vous me suiviez...

— En voilà une, par exemple ! Comment ! monsieur l'architecte, vous ne concevez pas qu'on se repose le septième jour, comme Dieu, vous, qui pourtant n'êtes pas un fainéant, et vous vous brûlez le sang à faire des plans pour les riches ! Jarni ! vous

êtes un bon enfant ; tenez, on ne mange ici qu'à quatre sous, mais un verre de blanc que maître Durand vous offre de bon cœur...

— Impossible, Durand, je suis attendu ; encore une fois, il faut que vous me suiviez, vous et les vôtres. Ces hommes ne doivent-ils pas, comme vous, recevoir une paie double? Je vous donne un quart d'heure... sinon...

— Sinon.. Vous nous laissez, n'est-ce pas? Eh bien! au revoir, monsieur Lescombat, et à demain.

En même temps, le maître maçon se versa lui-même une rasade copieuse en fredonnant un air entre les dents.

— Vous me refusez, reprit Lescombat, prenez-y garde! J'en connais d'autres qui ne sont pas loin, maître Durand, et si une fois je les emmène...

— A votre aise, monsieur Lescombat, rompez notre marché... Aussi bien pour mon compte je ne suis pas friand, voyez-vous, de travailler pour messieurs de la ferme! Un tas de corbeaux qui s'engraissent du meilleur de notre sang! Prenez Pierre Ledru, tenez, c'est l'homme qu'il vous faut pour votre M. de la Popelinière... Moi, j'ai le château de M. de Nicolaï où je travaille, j'ai M. de Penthièvre et quelques petits regains à Saint-Cloud. Bast! je possède encore du pain cuit sur la planche, voyez-vous bien, et malgré le goût de madame Durand pour la toilette, je ne me laisse point gruger par ma femme; entendez-vous, monsieur Lescombat? A bon entendeur salut, murmura le maître maçon en regardant ses ouvriers d'un air de triomphe.

A ces dernières paroles de maître Durand la physionomie de l'architecte s'était rembrunie, il le regarda avec des yeux où brillaient la rage et la colère.

— Sortez d'ici, lui dit-il en frappant la table de sa canne, nous allons à l'instant régler nos comptes ! Il n'y a pas besoin pour cela de juré-expert !

— Grand merci, monsieur l'architecte, j'ai promis chopine aujourd'hui à mes Limousins, dont le plus grand nombre n'use pas de draps blancs, voyez-vous, car ils couchent tous ensem-

ble sur la paille en faisant chambrée commune, pendant que vous et madame votre épouse, vous donnez à manger à des bourgeois dans votre hôtel... Dame! les maçons sont moins heureux que les procureurs et les architectes, sauf votre respect!

— Ce qui ne vous empêche pas, monsieur Durand, tout maître maçon que vous êtes, d'avoir employé du carreau de pierre de trois pouces d'épaisseur dans votre dernière bâtisse au pavillon de M. de Coigny, à Châteaublond; j'ai vu cette œuvre, monsieur, et bien que vous ayez mis le carreau debout de chaque côté du mur de manière à ce que les deux carreaux ressemblassent parfaitement à une pierre de taille pour tromper l'œil...

— C'est une imposture! s'écria Durand pourpre de colère. Ah! parce que vous travaillez pour les grands seigneurs, monsieur Lescombat, vous prétendez ravaler le pauvre monde! Vous m'accusez de *faire de la musique* (1), monsieur l'architecte? Sachez donc que ce n'est pas moi, mais bien Pierre Ledru qui a achevé ce pavillon de M. de Coigny à Châteaublond. J'avais un voyage à faire et je lui ai cédé cette besogne... Allez donc le chercher, vous, dont il se targue d'être le favori, le Benjamin!

— Oui, j'irai le chercher, reprit Lescombat, je l'instituerai en ton lieu et place; car pour toi je te chasse, je ne veux plus avoir de rapports avec un malheureux tel que toi! Je saurai bien le surveiller ce Pierre Ledru, mais il ne me résistera pas du moins! J'ai pleins pouvoirs de M. de la Popelinière, et quand il saura demain ta friponnerie...

— Halte-là! s'écrièrent en chœur les Limousins que maître Durand maintenait de l'œil pendant ce dialogue animé de part

(1) Ce délit punissable, en terme de coterie ou de maçonnerie, est appelé *faire de la musique*, par ressemblance des lignes et des espaces dans les papiers de musique. Le maçon enlevait ainsi, en ce temps-là du moins, au propriétaire la solidité de son mur et à sa bourse quatre livres dix sols sur six livres, chaque fois que se répétait ce vol du maçon *musicien*.

et d'autre. Monsieur du compas, vous venez d'insulter notre maître à tous, il faut que vous lui demandiez réparation!

— Silence! tas d'ivrognes, interrompit alors la voix tonnante du nègre Adonis, vous oubliez qu'on doit discuter paisiblement à l'*Arche de Noé!* Voyons, dignes enfants de la truelle, reprit-il bientôt plus doucement, mais en faisant décrire à un fort joli gourdin qu'il portait le plus persuasif des moulinets, expliquez-vous dehors avec monsieur. Aussi bien, et malgré le vin si généreusement payé par maître Durand, il vous faut faire place nette, car voici la fournée de trois heures qui arrive.

Et, comme il finissait ce beau discours, entrèrent tumultueusement quarante à cinquante pendards qui remirent leurs cartes au *trésorier* Adonis. C'était le titre du nègre, et il faut croire qu'il en était fier, à voir la façon royale dont il donnait des ordres devant l'hôtelier lui-même, pauvre petit bossu qui le regardait faire comme un nain regarde un géant!

Cependant les maçons, précédés de maître Durand, s'étaient répandus devant l'*Arche de Noé*, en formant autour de l'architecte une horde très serrée. Echauffés par ce vin frelaté et par l'atmosphère du cabaret, ils ne demandaient rien moins que de le faire mettre à genoux devant leur amphitryon, qui accablait d'invectives le malheureux Lescombat. Sourds à la voix impérative de ce dernier, ils refusaient même d'ouvrir leurs rangs; l'architecte courait un danger d'autant plus sérieux qu'il était doublé par sa résistance. Bien que faible et chétif de sa personne, il allait, en effet, affronter de face les assaillants et se faire un passage avec sa canne, quand un jeune homme fondit sur ce groupe, l'épée à la main, en criant aux Limousins de s'écarter. Lescombat poussa un cri; il venait de reconnaître un des pensionnaires habituels de sa maison.

— A l'aide! s'écria-t-il, à l'aide, mon cher Mongeot, ils veulent m'assassiner!

Le jeune homme n'avait pas attendu ce cri pour distribuer çà et là des coups énergiques du pommeau de son épée parmi cette canaille. Il ne tarda pas à se voir secondé par les livrées

bleues du guet de ce quartier, qui parurent au détour de l'arche Marion. Cette milice bourgeoise, nommée par dérision les *Soldats de la Vierge Marie*, sans doute parce qu'ils passaient dans l'esprit de la multitude pour ne pas aller plus à la guerre que les soldats du pape, fit son devoir avec bravoure ; elle dissipa les moins rebelles et serra les menottes aux récalcitrants, ce qui s'appelait autrefois du nom charmant de *ganter*.

Pendant qu'on les conduisait au poste, l'architecte, dont les dentelles venaient d'être déchirées par ces furieux en plusieurs endroits, embrassa le jeune homme avec effusion ; il pâlit en voyant qu'il était blessé à la main droite. Rassuré bientôt par son défenseur lui-même, il arrêta ses regards avec complaisance sur ce noble et doux visage qu'il avait à peine remarqué jusque-là, car Mongeot habitait sa maison de très fraîche date.

— Rue Garancière ! dit-il au cocher du fiacre que les nombreux spectateurs de cette scène venaient de lui faire avancer.

II

LA PENSION DE MADAME LESCOMBAT

Le fiacre roula de son mieux. Pendant le trajet, l'architecte ne pouvait trouver assez de termes pour exprimer sa reconnaissance au jeune homme ; il lui prenait les mains affectueusement en le nommant son libérateur.

— Voilà ce que c'est, mon cher Mongeot, qu'un bras ferme et vingt-deux ans ! Hélas ! je n'ai plus ce bras ni cet âge, moi, que l'étude et les soucis ont fait vieux de si bonne heure ! Et cependant la résistance de ces misérables m'avait échauffé à un tel point !... Je n'irai point dîner à Passy ; M. de la Popelinière attendra... Attendre ! reprit-il après un instant de silence, les financiers connaissent-ils donc ce mot ?

— Tout comme les autres, mon cher monsieur Lescombat ; d'ailleurs, le dimanche n'est-il pas jour de gala à la pension ? Nous avons à dîner votre ami d'Aquin, l'organiste du petit

Saint-Antoine, et sa nièce, mademoiselle Blanche... Cinq couverts en comptant le vôtre qu'on mettra... Pourtant le vieux Gervais en a placé ce matin un devant moi...

— Pour qui donc? demanda l'architecte d'un air soucieux.

— Je l'ignore, ma foi, et j'allais vous le demander; à moins que ce ne soit pour cette madame de Godrecourt qui nous fait souvent l'honneur de venir nous ennuyer de ses grands airs, sous prétexte qu'elle est baronne, ou pour le gros abbé qui vous gagne si impitoyablement au trictrac! Serait-ce encore pour ce long gendarme Dauphin, que vous ne ferez pas mal d'empêcher de payer pension chez vous, car il regarde votre femme avec des yeux!... Il est vrai qu'ils la regardent tous ainsi... elle est si belle, si piquante! Un pareil trésor entre vos mains! Oh! vous êtes heureux, mon cher monsieur Lescombat!

— Heureux! murmura l'architecte en se renfonçant d'un air chagrin dans la voiture, ils n'ont tous que ce seul mot dans la bouche. Parce que la beauté de ma femme a passé en proverbe dans le quartier du Luxembourg, et que chacun s'écrie: « Voyez donc *la belle Lescombat!* » s'ensuit-il de là que ma tranquillité, mon bonheur?... Tenez, mon cher Mongeot, ne me parlez pas d'une femme qui ignore jusqu'au prix de ses dentelles, de ses robes!

— Elle se repose sur vous du soin de cette dépense... Un mari...

— Un mari, interrompit vivement Lescombat, doit se voir consulté par sa femme avant toutes choses. Madame s'est mis en tête de tenir pension et table ouverte, pour avoir sans doute compagnie sans mettre le pied dehors; elle arrange souvent dans mon salon même dix parties de jeu sans m'en proposer une. Elle a un clavecin pour elle et ses amis, mais ce clavecin devient muet quand nous sommes seuls. Je ne puis enfin entrer chez elle que sur la fin de sa toilette, et après avoir envoyé demander trois fois, avec les ménagements qu'exige la négociation la plus importante, si elle est visible. Du reste, elle me laisse libre de causer tout le jour avec son jardinier, de payer la dépense de la maison, son jeu, ses spectacles et sa toilette...

Si vous ajoutez à cela qu'elle me demande un vis-à-vis !...

— Un vis-à-vis ! mon Dieu, y a-t-il donc là de quoi tant crier? c'est très conjugal un vis-à-vis. Vous passez pour faire d'excellents marchés, mon cher monsieur Lescombat. On sait que votre talent, vos études... Enfin, bon an, mal an, vous gagnez dix mille livres...

— Et ma femme en dépense vingt! Hier encore, cette robe à bouquets, pour se faire voir en plein jour dans l'allée des Tuileries!... Comme si rien valait notre Luxembourg!... Tout le monde la regardait à votre bras, et moi j'en rougis pour vous lorsque je vous rencontrai. Vous aviez l'air d'un parent de province peu au fait de ses dépenses folles, d'un jeune homme fourvoyé qui donnait le bras à une coquette...

— Monsieur Lescombat!...

— Vous n'avez pas mon âge, et ne pouvez savoir combien de tels airs sont éloignés de ceux de la bonne compagnie. Tenez, moi, je suis le fils d'un simple bourgeois, je me suis fait tout seul un nom et une modeste fortune dans mon état; mais plus je fréquente les grands seigneurs pour qui je travaille, plus je vois leurs femmes laisser aux danseuses d'opéra cet attirail outré de richesse, cette affectation de toilette...

— Qui fait pourtant de madame Lescombat une des plus belles femmes de Paris! Vous êtes sévère, monsieur Lescombat. Si vous aviez pu entendre, l'autre jour, comme moi, ces demi-mots que laissaient tomber dédaigneusement de leurs lèvres ces mêmes grands seigneurs dont vous me parlez, et dont je hais le jargon plus que vous encore! C'était une nuée de papillons sur notre passage. Deux fermiers généraux, aussi épais que votre M. la Popelinière, m'ont salué, et un petit marquis m'a demandé poliment l'heure qu'il était. Moi, j'étais trop fier, trop heureux, pour leur répondre. La promenade, il faut le croire, m'a porté bonheur, car le soir j'ai reçu une lettre de M. de Croismare, gouverneur de l'École militaire, qui me prie de dîner chez lui dans cinq jours... Un protecteur que votre femme vous vaut déjà!

— Que voulez-vous dire?

— Que le gouverneur connaissait mon père ; il s'est informé de mon adresse. Dès qu'il a su que j'étais le pensionnaire de madame Lescombat : « Il n'y a pas de jours, a-t-il dit, où l'on ne me parle de sa beauté et du talent de son mari. J'irai les voir tous deux en vous allant chercher au premier jour. » Tels sont les termes de sa lettre, et vous avez tort de reprocher à votre femme cette promenade aux Tuileries !...

— Je lui dois beaucoup, je le sais, reprit Lescombat. Une belle femme avance souvent les affaires de son mari ; mais j'ai assez de commandes et de travaux sans me faire une enseigne de la mienne. Qu'elle renonce à ses dépenses, et nous pourrons faire une meilleure figure dans le quartier... Mais hier encore, j'ai reçu pour elle certains mémoires...

La voiture venait de s'arrêter, en cet instant, devant une porte cochère d'honnête apparence qui s'ouvrit bientôt pour donner passage à un vieux laquais en bas chinés dont les mains tremblantes essayèrent vainement de tourner le bouton de la voiture. Le jeune homme vint à son aide, et franchit lestement le marchepied en tendant la main à l'architecte. Tous deux entrèrent dans une pièce basse qui formait la salle à manger de la maison. Quelques plans au lavis, des vues de Rome et des bas-reliefs, suspendus à ses panneaux, des chaises en noyer et quelques miroirs à bougies, etc., en formaient l'ameublement. Gervais, le domestique, nettoyait la timbale d'argent de son maître, quand celui-ci lui demanda pour qui était ce cinquième couvert qu'il voyait.

— Sans doute pour quelqu'un qui devait remplacer monsieur, répondit le vieux serviteur ; madame Lescombat pensait que vous dîniez à Passy.

— Et le nom de ce convive? reprit Mongeot.

— Toinette me l'a dit ce matin, monsieur, c'est quelque chose comme Santa-Crux ou Vera-Crux... un nom de Portugal, un étranger...

— Un étranger! murmura Mongeot en se parlant à lui-même ; serait-ce celui qui nous suivait si obstinément aux Tuileries l'autre jour, et dont elle eût accepté la chaise, sans un

signe de mécontentement que je lui fis? Je le reconnaîtrai, nous verrons bien.

— Tu en seras quitte, mon brave Gervais, reprit l'architecte, pour placer à cette table un sixième couvert... le mien... Oui, j'ai changé d'avis, et je vais, de ce pas, prévenir moi-même madame Lescombat.

— Il n'en est pas besoin, monsieur, reprit Gervais, la voici qui descend elle-même inspecter la table, car dans un quart d'heure je sonne la cloche... M. d'Aquin et sa fille sont déjà dans le jardin. Nos autres pensionnaires dînent aujourd'hui chacun de leur côté. Ce sera un vrai banquet de famille, mon digne maître.

— C'est bien, qu'on me laisse seul un instant dans cette salle... Mongeot, rends-moi le service de rejoindre le brave homme d'Aquin, et de te promener avec sa fille jusqu'à l'instant du dîner, moi, je veux causer quelques secondes avec ma femme... ici... pour affaires...

Mongeot obéit à regret, non sans échanger avec la belle personne qui entrait un coup d'œil d'intelligence.

C'était une femme de trente années environ, le port assuré, la taille svelte et bien prise. Sa stature était médiocre, mais chacun de ses membres avait des attaches aussi arrêtées de contour et de nervure que ceux de la Vénus grecque. Ses yeux étaient grands, noirs et très vifs ; la blancheur de son teint éblouissait. Sa gorge, ses bras et ses mains paraissaient surtout d'une beauté rare (1). Un sourire qui lui était habituel donnait à sa lèvre quelque chose d'impérieux ; elle avait l'air d'avoir la conscience de ses charmes. Pour faire ressortir sans

(1) Le plâtre de la Lescombat, modelé par elle dans sa prison, existe chez tous les mouleurs ; mais sa main est devenue surtout l'ornement indispensable de tous les ateliers. Cette main, grasse, potelée, est frappée çà et là de fossettes exquises. Non-seulement elle ne fait point l'aile de pigeon, comme celle de presque toutes les femmes des dix-septième et dix-huitième siècles, mais les ongles en sont d'un gabet exquis, et se rapprochent d'une manière frappante de ceux de Calherine de Médicis.

doute le miraculeux éclat de sa peau, elle portait à peine de rouge. Des cheveux, d'une grande abondance, retombaient en flocons poudrés sur ses épaules dégagées de toute guimpe, et dont une mince dentelle de point festonnait les lignes pures. Une contraction légère et presque insensible nuisait seule à sa bouche entr'ouverte comme pour montrer des dents fort belles. Rien qu'à la voir, on devinait aisément chez elle un grand amour de domination; son abord intimidait.

Elle portait ce jour-là une robe de *faveur nuée*, couleur fort en vogue à cette époque. Parisienne dans toute sa toilette, elle avait affecté de n'y rien laisser paraître d'une bourgeoise. Des bracelets de perles serraient son poignet; des bagues d'un grand prix ornaient ses doigts. Son front étoilé d'épingles en diamants ne le cédait guère qu'aux pandeloques qui brillaient à ses oreilles. Non contente d'être belle, voulait-elle encore paraître riche? c'est ce qu'aurait pu faire supposer certain air de hauteur dans le geste et dans l'accent, une pose conventionnelle de grande dame. Evidemment cette femme ne se croyait pas née pour le joug quel qu'il pût être, celui de la misère surtout. Dissipée, galante, dépensière, elle comptait sur le culte de ses nombreux adorateurs comme on compte sur un revenu fixe, annuel, qu'aucun accident ne peut détruire. Douée d'une singulière souplesse d'esprit, elle était femme à mener de front quatre intrigues, et cela sans le secours ordinaire des filles de chambre, ces Iris vulgaires, ces Lisettes humiliantes. Mariée à un homme dont la vie studieuse recherchait l'ombre, elle aimait l'éclat; comme toute recluse, elle aspirait à l'air de la cour, aux frivolités, au luxe. Toutefois, sous cette enveloppe frivole, il n'était pas difficile de pénétrer un grand fonds de résolution. La haine, dans cette âme, devait rencontrer sa place comme l'amour, et ce masque hautain voilait à la fois la passion et l'artifice.

En apercevant Lescombat, elle ne put d'abord retenir un cri de surprise.

— Vous ici! dit-elle, vous que je croyais chez M. de la Popelinière!... Et dans quel état sont vos dentelles, bon Dieu! ne

croirait-on pas que l'on vous a chiffonné tout à plaisir? Est-ce donc la peine d'avoir un mari pour qu'il vous revienne ainsi défait?

Lorsque l'architecte lui eut raconté en peu de mots son accident :

— Mais vous ne pouvez demeurer ainsi, reprit-elle; nous avons du monde. Je vais dire à Gervais de vous apporter un autre habit...

— Je croyais que nous devions être seuls, reprit Lescombat, et ce n'est pas pour d'Aquin et sa fille que j'irai faire toilette... La vôtre, je l'avoue, a de quoi me surprendre, madame, quoique depuis longtemps, à voir le désordre qui règne ici...

— Plaignez-vous donc! lorsque c'est pour vous que j'ai cru devoir inviter le seul homme qui soit en posture de vous être utile à la cour... le brillant chevalier de Vera-Crux, avec lequel je veux vous faire lier connaissance...

— Je n'aime pas les nouveaux visages, vous le savez. Celui-ci...

— Vous est inconnu, je le sais, et moi-même je me serais fait sucrupule de l'inviter, sans la conviction intime qu'il vous devient nécessaire... Vous êtes menacé, m'avez-vous dit, de perdre votre place au Luxembourg; le chevalier de Vera-Crux a ses entrées chez le ministre, et nul doute que par lui... D'ailleurs, il prétend payer pension chez nous, et m'a fait déjà remettre par son coureur le prix du premier trimestre... Vous allez le voir, et je vous conjure, dans votre intérêt...

Le bruit d'un carrosse, auquel se joignit bientôt celui de la cloche qu'on tintait pour le dîner, vint interrompre cette conversation, dans laquelle madame Lescombat n'avait pas eu de peine, on l'a vu, à tenir le dé. Moins ému encore de son accident que de la froideur de sa femme, l'architecte croyait rêver, lorsque le chevalier de Vera-Crux parut en s'annonçant dès l'entrée par un nuage de poudre... En même temps, les trois autres convives qui devaient faire partie de ce dîner mirent le pied dans la salle. Blanche d'Aquin était toute pâle; elle se hâta de montrer en entrant à madame Lescombat la blessure légère que

Mongeot avait reçue au bras dans la rixe, et que le jeune homme s'efforçait pourtant de cacher.

— N'est-il pas vrai, madame, qu'il lui faudrait mettre là-dessus un autre bandage que ce mouchoir? Eh! mais, c'est le vôtre, ajouta-t-elle en voyant les chiffres qui s'y trouvaient brodés, et que madame Lescombat n'eut pas de peine elle-même à reconnaître. Une égale rougeur colora subitement ses joues et celles de Mongeot; mais l'architecte ne s'en aperçut pas, absorbé comme il l'était dans l'examen du nouveau venu, qui, placé près de sa femme vis-à-vis de lui, venait de déployer sa serviette après une foule de propos galants débités en masse à sa voisine.

Ce personnage au teint basané se carrait alors dans un frac de velours bleu, orné d'assez belles almarges. Il était poudré sans doute par un chamberlan gascon, car la hauteur de son toupet *à l'escaladé* semblait vouloir menacer le ciel. Un énorme rubis balai qu'il portait à son index accusait la prétention de sa main qui n'était pourtant que fort commune. Ses deux chaînes de montre paraissaient composées de diamants d'une belle eau. Pour sa tabatière d'or, il l'avait tirée assez négligemment de sa poche de gilet, et commençait à s'en barbouiller le nez agréablement, lorsque maître d'Aquin rompit le premier ce froid silence, préliminaire habituel de tout repas, en demandant à l'architecte de nouveaux détails sur son aventure. Cette question dégagea subitement la langue du chevalier, qui venait d'avaler silencieusement une belle lampée de potage.

— Qu'est-ce que j'apprends, monsieur? Des misérables ont osé s'attaquer à vous! si j'avais été là, je les eusse fait bâtonner par mon coureur! Il n'y a donc plus de police! S'en prendre à un médecin, passe encore, mais à un architecte, à un homme de goût qui fait, m'a-t-on dit, des choses miraculeuses! On parlait, il n'y a pas cinq jours, devant moi, d'un certain hôtel de M. le marquis de l'Écluse, construit, je crois, par un de vos confrères dont le nom n'a pas encore transpiré dans le public...

— L'hôtel du marquis de l'Ecluse!

— Certainement, vous le connaissez peut-être...

— Moi? non, j'ai seulement entendu parler... il paraît que c'est un chef-d'œuvre du genre, un palais féerique, une invention d'un goût...

— Un colifichet et pas autre chose, m'a-t-on dit; les grands seigneurs, vous devez le savoir, monsieur, continua Lescombat visiblement embarrassé, ne veulent plus aujourd'hui de grands hôtels. Il leur faut des bonbonnières...

— Oui, mais celle-ci, poursuivit le chevalier en s'acharnant à son dire, celle-ci contient des dragées amères pour une femme... Figurez-vous, mesdames, qu'en poussant seulement un bouton de porte...

— Mon Dieu, ne parlons pas architecture, monsieur le chevalier, il n'en est que trop question ici, et cela n'intéresse que ceux du métier...

— Si fait, si fait, se hâta d'objecter madame Lescombat, ce que M. le chevalier nous racontait de cette invention... C'est singulier, continua-t-elle en se tournant vers son mari, vous ne m'aviez jamais parlé de cet hôtel. Vous dites donc, chevalier?...

— Que je n'ai point vu le cabinet du marquis, mais que les indiscrets s'en amusent. Imaginez-vous que ce pauvre marquis a l'infirmité d'être jaloux; il prétend s'assurer un jour par ses yeux... Ah! mais c'est trop comique, parole d'honneur! et j'aime mieux vous lire la description...

— Quelle description? interrompit l'architecte plus que jamais embarrassé...

— Eh! par la sambleu! mon cher monsieur Lescombat, celle du *Mercure de France*... il y est question...

— *Le Mercure de France!*

— Dame! lisez vous-même, reprit le chevalier, en tirant de sa basque d'habit un numéro encore frais de cette feuille.

— Oh! donnez, de grâce, chevalier, donnez, de grâce, fit la Lescombat en s'emparant du journal. Mon mari, je ne sais pourquoi, ne nous a pas fait part de ce succès d'un confrère...

— Et c'est étonnant, s'écria d'Aquin ; lui qu'à coup sûr on n'accusera pas d'envie...

Madame Lescombat s'empressa de lire l'article à voix haute. Il y était question d'un prodige d'architecture opéré dans la maison du marquis de l'Écluse, chez qui, non-seulement des coupes savantes et ingénieuses avaient économisé le terrain, mais dont le moindre appartement, distribué et tourné comme une coquille ronde et polie, possédait une foule de ressources et même d'issues cachées à tous les regards, hors à ceux des intéressés. L'espionnage conjugal y avait été secondé à un tel point, qu'au moyen d'un simple bouton secret, on faisait tourner subitement sur un pivot rapide une partie de l'appartement, qui se trouvait ainsi transportée dans l'autre pièce. Des escaliers invisibles, des planchers agiles qui pouvaient monter ou descendre à volonté ; des échos que nul ne pouvait soupçonner et qui rapportaient fidèlement les paroles, complétaient cette œuvre de patience et d'adresse, dont plus tard la maison de madame Thélusson offrit un parfait modèle.

— Aurait-on, je vous le demande, imaginé cela il y a deux cents ans? s'écria le chevalier. L'architecture fait aujourd'hui des progrès qui rappellent vraiment la mise en scène de l'Opéra! Je lui en veux seulement d'être à ce point complice des maris!

— Je veux voir dès demain l'hôtel du marquis de l'Écluse, reprit madame Lescombat : mon mari ne peut me refuser ce plaisir...

— Impossible, ma chère : le marquis a seul la clef de ce cabinet impénétrable à tout autre qu'à lui...

— Et à sa femme sans doute, murmura ironiquement le chevalier. Je félicite Paris, monsieur Lescombat, de ce nouveau genre d'architecture... J'étais las, pardieu, de voir des colonnes, encore des colonnes, partout des colonnes! c'est bon pour l'Italie, mais en France!

— Nous assures-tu que ce lapereau n'est point de bois? reprit d'Aquin en montrant à l'architecte le plat qui décorait le milieu de la table. Il a de si belles couleurs, et tes confrères et toi, vous êtes si grands sorciers!...

Pour toute réponse, l'architecte, devenu rêveur, fit signe à Gervais de passer le plat à l'organiste. La révélation que le chevalier venait de faire semblait l'avoir mis à la torture. Il se hâta de couper court aux réflexions en accusant Mongeot de ne faire honneur à aucun mets, et en lui demandant ce qu'était devenu son appétit.

La contenance du jeune homme à ce dîner avait, en effet, de quoi le surprendre. Depuis un quart d'heure, Mongeot n'avait pas dit une parole, se contentant de remplir silencieusement, de temps à autre, le verre de mademoiselle Blanche d'Aquin, fort jolie personne de dix-huit ans, qui le regardait elle-même à la dérobée avec un sourire mélancolique... La présence de Vera-Crux avait fait sur lui une étrange impression de surprise. Il n'avait pas eu de peine à reconnaître en lui le galant qui avait offert sa chaise aux Tuileries à madame Lescombat. Le ton du chevalier n'avait pas tardé à lui déplaire; ce convive en habit brodé, et son coureur à moustaches qui lui présentait à boire, lui paraissaient une anomalie choquante à cette table modeste, qui n'avait guère réuni jusque-là que d'humbles figures d'étudiants ou de vieux chevaliers de Saint-Louis, tous goutteux pour la plupart. Les manières de Vera-Crux étaient grandes, et il devait être un homme à la mode, à en juger par tous les noms qu'il citait, en assaisonnant ses propos de tout le joli *verbiage* du jour.

— Nous avons fait jeudi une partie charmante au Vauxhall, disait-il en regardant madame Lescombat; le marquis de Lauraguais y avait un carrosse du dernier beau.

Et comme elle le pressait de manger :

— Excusez-moi, madame, répondit-il, mais je soupe tous les soirs en ville. Oui, nous avons trouvé plaisant de nous réunir quatre ou cinq étourdis après le feu d'artifice de Torré (1), pour

(1) Torré était un artificier italien. Il avait obtenu la permission d'établir un spectacle pyrrhique dans un emplacement près le magasin de la ville, sur les boulevards de la porte Saint-Martin. L'emplacement était très grand et contenait plus de douze cents spectateurs.

causer et tuer le temps. Moi, d'abord, je ne suis pas désœuvré. J'ai crevé, l'autre semaine, un cheval pour aller à Versailles demander au ministre la grâce d'un ami menacé de la Bastille. Aussi, ne m'épargnez pas, mon cher monsieur Lescombat, et si je puis vous être bon à quelque chose...

Pendant ces discours du chevalier, dont la femme de l'architecte se gardait bien de perdre une parole, l'anxiété de Mongeot semblait s'accroître. Cet officieux protecteur avait beau lui imposer, par son éclat, une considération machinale, il commençait à le détester cordialement. Le chevalier s'épuisait devant lui en prévenances, en agaceries marquées pour la maîtresse de la table; d'Aquin et Lescombat avaient cependant fini par lui trouver l'air de cour, tant il est facile à un roué d'éblouir des natures simples; et d'ailleurs, à cette époque, les principes de la fatuité étaient devenus, en France, une doctrine perfectionnée. La façon dont Vera-Crux parlait le français donnait à ses saillies un cachet particulier. Il estropiait les mots avec une effronterie charmante; à certaines tables, on le trouvait aussi amusant qu'un perroquet. Il parlait de courses, de spectacles et de chevaux; du Paris d'alors, ce Paris doré, opulent, de la vieillesse de Louis XV, où le plus vieux courtisan croyait durer autant que le prince. Habitué sans doute à ne jamais s'étonner, il n'avait marqué aucune surprise à la vue de cette table patriarcale, où le vieux d'Aquin servait d'écuyer tranchant, où les regards brillants de madame Lescombat ne semblaient guère tomber que sur lui. A la fin du dîner, il lui sembla découvrir pourtant un colloque muet, actif, entre les yeux de Mongeot et ceux de sa belle hôtesse; le chevalier prit texte de cette remarque pour considérer le jeune homme...

Il demeurait assis près de mademoiselle Blanche d'Aquin, dans un silence tel, que rien, jusque-là, n'avait pu l'en faire sortir. Cachant sa main blessée dans son gilet, il interrogeait avidement chaque geste de la maîtresse de la maison, de l'air dont un médecin examine son malade. Il fallait sans doute que cette femme eût sur lui un empire réel de fascination, pour

qu'elle concentrât de la sorte le regard et l'attention du jeune homme... Il avait à peine essayé de quelques plats, jouant sur la table avec ses doigts, ou versant à boire indifféremment à ses voisins et sans qu'ils en demandassent. A ces symptômes, qui n'échappèrent pas à Vera-Crux, il reconnut bien vite à qui il avait affaire.

— Quelque amoureux en herbe, pensa-t-il, quelque hobereau de province ou un écolier qui se donne des airs de jaloux !... Cela ne doit pas être bien difficile à réduire, et d'ailleurs, à son habit, il ne me paraît guère gentilhomme... Allons, un dernier coup pour emporter d'assaut ce cœur qui ne demande qu'à céder!... Almanzor, dit-il à l'oreille de son coureur, apporte-moi l'écrin que tu trouveras dans la poche de ma voiture.

Et dès que le coureur fut de retour :

— Il est d'usage, je crois, de payer sa bien-venue dans la pension, reprit-il. M. Lescombat me permettra-t-il d'offrir à madame ce collier indigne d'elle, à coup sûr ?...

En même temps, il déploya aux yeux éblouis de son hôtesse une assez belle parure qui reçut bientôt l'approbation de tous les convives, à l'exception de Mongeot, qui détourna la tête dédaigneusement. Madame Lescombat rougit ; pour l'architecte, il crut devoir se contraindre, tant l'assurance de Vera-Crux lui en imposait. Le dessert venait d'être apporté, et par les trois fenêtres de la salle à manger on pouvait apercevoir un jardin de quelques toises dont les murs trop rapprochés étaient habilement cachés l'été par des massifs dégarnis de feuilles à cette heure. Le chevalier fit tomber adroitement la conversation sur Passy et la maison de M. la Popelinière, où ses chevaux le conduiraient en moins d'une heure.

— Vous pourriez ainsi vous excuser vous-même d'un retard involontaire, dit-il à Lescombat, et madame y gagnerait le plaisir d'admirer un bel endroit... Les spectacles du fermier général seront bientôt fort courus ; mais nous ferons en sorte qu'il ne confisque pas madame au profit de son théâtre de société.

Le but de cette promenade servait trop les intérêts de l'ar-

chitecte pour qu'il ne fermât pas les yeux sur le seul motif de vanité qui pût déterminer Vera-Crux à promener ainsi une belle femme dans son carrosse. Pour madame Lescombat, elle ne se sentait pas d'aise, car elle attendait ce soir même la visite de plusieurs voisines, entre lesquelles devait se trouver madame de Godrecourt, qu'elle espérait bien écraser du poids de son triomphe ; peut-être aussi entrevoyait-elle alors dans le Portugais tout un avenir de fortune... A peine avait-elle regardé Mongeot pendant le dîner, tant ce nouveau soupirant l'avait occupée. Nourrie de la lecture des romans, elle avait toujours rêvé un prince, et si Vera-Crux n'était que chevalier, du moins devait-il jeter l'or à pleines mains. Ce titre d'étranger, qui séduit quelquefois mieux que des bourgeoises, avait fait sur elle une merveilleuse impression. Quand elle se leva de table, le coup d'œil de Mongeot ne la fit pas chanceler comme autrefois ; elle le soutint avec une hardiesse calculée. Son mari ne l'accompagnait-il pas, et ne serait-elle pas à l'abri de la médisance et des reproches, tout en donnant carrière à son caprice ?

Les pensionnaires habituels de la maison se répandirent bientôt à sa suite, comme autant de mouches importunes, dans le salon où l'on servit le café. Quand madame de Godrecourt entra soutenue au bras du gros abbé qu'elle traînait toujours à sa remorque, et qui venait faire, comme d'habitude, sa partie de trictrac avec l'architecte, Vera-Crux éprouva, en la voyant, un tressaillement singulier.

— Vous connaissez cela ? dit-il à madame Lescombat en se penchant à son oreille.

L'équipage était prêt ; le chevalier présenta sa main à la divinité de la pension. Quand elle se retourna comme par remords et pour trouver un regard de Mongeot, le jeune homme avait disparu...

— L'abbé, dit Lescombat à son partner étonné, je vous laisse avec mes hôtes, je ne ferai pas ce soir votre partie.

— Embrassez-moi du moins, ma belle marraine, fit Blanche avec une petite moue charmante. Quand on part en voiture, on ne doit point oublier ses amis à pied.

Les lèvres de l'hôtesse effleurèrent le front pur de la jeune fille, puis, jetant sur la baronne de Godrecourt un regard où se peignait l'orgueil du succès, elle partit bientôt emportée, ainsi que Lescombat, par les chevaux fringants de Vera-Crux.

III

L'AVEU

Retiré dans sa chambre, Mongeot n'avait perdu aucun des détails de ce départ. Pour la première fois son cœur saignait, lui seul sentait le poids de cette humiliation. La présence de l'architecte au dîner l'avait seule contenu. Il craignait de faire un éclat à cette table. Quand il n'entendit plus le roulement du carrosse sur le pavé, il se sentit prêt à défaillir, le désespoir venait de briser ses forces.

— Elle ne m'a pas même demandé des nouvelles de ma blessure ! dit-il en se promenant à grands pas, et en fixant le parquet d'un air égaré. Maudit soit le jour où j'ai mis le pied dans cette maison ! Parce que je suis pauvre et que cet étranger a de l'or, il a conquis d'un seul coup ma place... il l'éblouit, il l'enlève ! Ah ! le seul malheur que je puisse souhaiter à cet homme, c'est de le voir quelque jour aussi passionné que moi ! Mais quel est-il, mon Dieu, quel est-il, et comment a-t-il pu si vite lever tout obstacle pour s'introduire en cette maison ? Voudrait-il m'enlever un cœur dont, grâce à mon silence, à ma discrétion... Chevalier de Vera-Crux, nous nous quitterons désormais aussi peu que les doigts de la main ! Pourquoi cette épée, continua-t-il en s'arrêtant, ne s'est-elle pas croisée contre la sienne au lieu de délivrer l'époux qui lui pèse et qui viendra toujours se placer entre elle et moi ?

Il s'était assis le coude appuyé sur une petite table dont il ouvrit bientôt le tiroir. Dans ce tiroir soigneusement fermé était un portefeuille sur lequel Mongeot jeta un triste regard.

— Ses lettres ! murmura-t-il, ses lettres ! oui, ce sont bien là les mensonges qu'elle m'écrit depuis trois mois ! Se jouer de

moi qui l'aime comme on aime Dieu, de moi, pauvre enfant prêt à lui obéir en tout ! Allons, c'est bien fini, je vais écrire à M. de Croismare que je suis prêt à entrer à l'Ecole du génie. Oui, je quitterai cette maison, je partirai... mais non sans lui écrire, non sans lui reprocher une dernière fois... C'est cela, finissons-en, épanchons notre âme dans cet adieu ; demain à son réveil la perfide verra du moins...

Et il venait à peine de prendre la plume, quand une toux légère retentit sur le palier, et on frappa deux coups à sa porte. Mongeot se leva : c'était l'organiste qui entrait.

— Vous nous fuyez donc, mon jeune ami? lui dit affectueusement d'Aquin, et cela pendant que madame de Godrecourt nous reste sur les bras!... Imaginez-vous qu'après le départ du chevalier...

— Après son départ? interrompit Mongeot violemment, eh bien! que se passa-t-il de nouveau après son départ?

— Rien que de très ordinaire chez madame de Godrecourt; elle s'est trouvée mal en le voyant monter en carrosse... Conçoit-on cela? des vapeurs, le dépit de ne pas être de la partie...

— Elle connaît donc ce chevalier?

— Non pas, que je sache; cependant ce sont de ces mots entrecoupés qui feraient présager, ma foi, une ancienne liaison... Comment disait-elle donc, en respirant le flacon de sels que ma nièce lui présentait? Attendez un peu. Oui, c'est cela: « Arrêtez-le!... perfide... monstre!... » et je ne sais plus combien d'autres jolis noms... Moi, cela m'amusait, parce qu'en qualité d'organiste je ne vais jamais à la comédie, et celle qu'elle nous donnait avait de quoi nous distraire, quand tout d'un coup elle a jugé prudent de revenir à elle et de clore la bouche; de sorte qu'à présent c'est une statue, un terme : le gros abbé lui-même ne peut tirer d'elle aucune parole.

— Voilà qui est étrange, reprit Mongeot; voulez-vous que je me charge...

—De l'interroger? gardez-vous-en bien, elle vous répondra comme à ma nièce : *C'est une syncope, la chaleur!* La drôle

de femme! elle vous roule des yeux!... J'ai cru voir un jour le diable en personne qui touchait de l'orgue à côté de moi pour me narguer; mais, Dieu me pardonne, il était moins laid.

— N'importe, mon cher d'Aquin, il faut rejoindre ces dames au salon... Je vais, de ce pas...

— Permettez, mon jeune ami, je venais moi-même vous demander un instant d'entretien. Oui, continua l'organiste en le fixant, votre tristesse étrange ne m'a point échappé à table, mon cher Mongeot, et comme j'en sais la cause...

— La cause? demanda le jeune homme d'un air surpris, qui a pu vous dire?...

—Mon expérience, Henri. Croyez-vous que Blanche ait moins de tristesse que vous? Pauvre petite, elle ne cessait pas de vous regarder à dîner. Dame! mon cher enfant, cela est tout simple, n'est-ce pas à moi que votre vieux père vous avait recommandé en mourant, et n'est-ce pas moi qui vous reçus, il y a trois mois, à votre descente du coche? Vous étiez rose comme un séraphin de notre paroisse, et dès qu'elle vous vit, ma pauvre Blanche ne put s'empêcher de me dire tout bas : — Mon oncle, vous avez là un protégé qui vous fait honneur. Tout cela était bel et bon; mais voilà qu'un jour je vous mène en visite chez mon ami Lescombat, et crac! parce que vous voyez un beau jardin, une table meilleure que la mienne, vous nous abandonnez, ingrat, vous nous quittez, le tout en prétendant que vous m'êtes à charge, comme si le fils d'un ami n'était pas l'orgueil et la consolation de mon toit! Tenez, monsieur Mongeot, continua l'organiste en s'essuyant les yeux du revers de sa manche, c'est mal ce que vous avez fait là, c'est très mal! Blanche et moi, nous vous aimons tant!

Mongeot voulut répondre, mais le chagrin qui l'oppressait l'en empêcha. Le vieillard poursuivit en serrant la main du jeune homme entre les siennes :

— D'autant que vous ne savez pas, vous, ce qu'il en est advenu pour la pauvre Blanche! Vous parti, adieu tout repos, son clavecin et ses plantes l'ennuyaient. Vous n'étiez plus là pour lui dire : — Blanche, dites-moi ce morceau, ou bien encore :

— Blanche, dites-moi le nom de cette fleur! Je sais bien que son jardin suspendu n'avait que trois pieds, c'est vrai; mais votre petite chambre a-t-elle donc jamais manqué, chez nous, de se voir fleurie avec l'aube, tandis qu'ici... à présent...

Et d'Aquin promena un regard triste sur la nudité de cette pièce. Quelques cartes géographiques, une table de noyer et un lit en composaient tous les meubles. L'épée du jeune homme reposait sur un fauteuil auprès d'une paire de pistolets... La fenêtre de cette chambre ne donnait pas même sur le jardin. En considérant de plus près le visage de Mongeot, l'organiste crut y découvrir les traces d'un chagrin profond, d'une lutte active et sourde. Ce n'était déjà plus le jeune et frais Bourguignon auquel il avait tendu les bras de si bon cœur à son arrivée : un air égaré, distrait, avait remplacé peu à peu chez lui sa naïve insouciance; on eût dit une fleur étouffée par l'atmosphère d'une serre brûlante. Il y a sans doute dans la vie d'étranges prédestinations, car ce jeune homme semblait alors sous le poids d'un de ces malheurs que nulle science humaine ne peut prévoir, ni comprendre. Par contre-coup aussi, d'Aquin se trouvait un de ces hommes simples et modestes qui n'ont point passé par les orages du cœur; il n'aperçut qu'une blessure légère là où il y avait un chagrin amer, absorbant. Témoin journalier de la tristesse de Blanche, et de la sauvagerie de Mongeot, il crut que l'un et l'autre s'évitaient parce que le bonheur leur semblait manquer aux ailes d'un pareil amour.

— Mais c'est que ma nièce est riche, reprit bientôt le bonhomme; mon frère, un digne marguillier de Saint-Eustache, ex-procureur au Châtelet, ne lui a pas laissé moins de dix mille livres de rente... Et dix mille livres, cher enfant, c'est ce que M. Lulli, vois-tu, n'a pas laissé; sans cela, peut-être, on eût pu solder ses dettes... Avec ce que tu gagneras de ton côté dans ce corps d'élite du génie où je brûle de te voir entrer... avant que tu sois mon gendre...

Ce dernier mot parut tirer le jeune homme de sa rêverie... Il promena sur le respectable vieillard son œil bleu voilé d'une

indicible tristesse, et lui prenant les mains, à son tour, avec une effusion dont il ne put se défendre :

— Qu'allez-vous dire, reprit-il, si je ne puis accepter votre offre?

L'organiste demeura muet de surprise.

— Ecoutez, monsieur d'Aquin, je vais vous parler comme à mon père... Le mien est là-haut! continua le jeune homme en regardant le ciel avec un soupir.

Le sillon furtif d'une larme venait de rouler sur sa joue, il paraissait écrasé sous le poids de sa douleur.

— Et je vous écouterai comme l'eût fait votre père, reprit d'Aquin; voyons, confiez-moi votre tristesse, pauvre enfant!

— Hélas! mon cher protecteur, l'histoire de cet amour vous semblera peut-être importune. Ce n'est point l'amour d'un marquis ou d'un roué, et je ne sais rien, vous avez pu le voir, des choses du monde. Il y a trois mois je quittai Dijon, je vins à Paris, recommandé à vous par un père dont le dernier vœu fut celui de mon bonheur. Vous me recueillîtes chez vous, en effet, vous m'y reçûtes comme un fils. Votre nièce fut la première femme que j'aperçus dans ce Paris si nouveau pour mes regards; mais l'ange de pureté et de candeur qui veille sur Blanche ne permit pas même qu'un désir s'interposât entre sa présence et mes sens. Blanche était trop simple, mon père... (permettez que je vous donne ce nom) pour aller au devant de mon inexpérience et de ma jeunesse; elle était trop belle et trop bonne tout à la fois pour que le contact de mon amour dût la rendre malheureuse. Loin de lui ouvrir ce cœur exempt jusqu'alors de tout orage, je pris soin de lui cacher les mille sensations qui l'agitaient depuis une visite que j'avais faite avec vous dans cette maison.

Maison funeste! mon père, où je vis, sans la chercher, une femme dont le seul regard porta dans mon âme un trouble inconnu, un dégoût profond de tout ce qui n'était pas elle. Cet amour, que je combattis d'abord, influa sur ma santé; à un pareil état il faut de violents remèdes. Cédant à ma faiblesse, je pris le parti de vous quitter; je me rendais ainsi coupable

au début de ma passion d'un premier crime, celui de l'ingratitude. Mais il eût fallu me faire un masque pour vous cacher mon amour, et votre surveillance m'inquiétait.

Je quittai donc un asile où je n'avais pas même eu le temps de songer qu'on pût un jour devenir malheureux ; je grossis la liste des pensionnaires de madame Lescombat. J'appris bientôt son histoire par un des commensaux de sa maison. Libre et adorée d'un mari qui, par état, la laissait souvent seule, elle avait d'abord, vous le savez, borné ses plaisirs à se faire une société dans ce quartier. Sa figure et son éducation l'avaient fait admettre dans plusieurs cercles; ils lui furent fermés trop impitoyablement, sans doute, à la suite de quelques aventures galantes qu'envenima la malignité. M. Lescombat, qui ignorait ces bruits, consentit à lui laisser prendre chez elle des pensionnaires; elle avait ainsi, et elle a encore dans sa maison une petite cour composée de personnes qui se disputent le plaisir de lui plaire. Ce qui me surprit tout d'abord en elle, ce fut son dédain : elle sembla me traiter comme un enfant, à cette première entrevue qui fut pour moi la source de mes misères. Sa beauté et ses rigueurs m'ôtaient tout repos. Une fois son hôte, je pouvais cependant la voir et l'entretenir sans témoins; mais il y a des gens qui écrivent plus hardiment qu'ils ne parlent, et je suis de ces gens-là. Je n'aurais jamais eu le courage de lui dire tête-à-tête ce que je lui disais dans mes lettres : ce commerce l'amusa, car mon cœur était de la partie. Je lui écrivais cinq fois par jour; les premières fois j'attendis en vain ses réponses. Une lettre que je reçus enfin me rendit un peu d'espoir. Je la baisai et rebaisai mille fois; elle m'annonçait un rendez-vous. Le souvenir d'un pareil instant ne s'effacera jamais de ma pensée; le son de l'horloge qui m'avertissait de mon bonheur me fait encore tressaillir. Silencieuse et pâle, elle m'attendait; elle était parée, elle revenait alors de l'Opéra. Il me sembla ce soir-là que j'allais vivre d'une vie nouvelle : j'aimais, j'étais aimé, et cependant je tremblais; une voix secrète me disait de ne point aller au devant de ma ruine. Aimer une femme mariée! la femme d'un homme qui se venge-

rait sans doute! qui la chasserait, la répudierait peut-être! L'amour fit taire cette voix; en regardant cette épée à mon chevet, je rougis bientôt de n'être qu'un lâche. Je me dis que cet homme qu'elle appelait son époux n'était peut-être qu'un tyran, que cette femme, condamnable aux yeux du monde, allait peut-être acheter la protection par l'amour, et cette pensée m'enflamma à un tel point, que l'orgueil devint chez moi le compagnon inséparable de ma passion. Je me félicitais de n'être plus inutile. En la quittant, mon père, je me fis à moi-même le serment irrévocable de la gar... der; ma vie lui appartenait, cette vie que j'étais heureux de lui donner!

Ici Mongeot s'arrêta, en cherchant à lire dans les yeux du vieillard l'impression produite par un tel aveu. L'organiste, atterré, gardait un profond silence. Le jeune homme poursuivit:

— M. Lescombat fit à cette époque un voyage en Languedoc. Nous n'avions plus à craindre un tiers incommode, quoique cependant il n'eût encore sur nous aucun soupçon. Mais ses attentions perpétuelles, sa présence et son amour nous gênaient; depuis quelque temps aussi il était devenu sombre et maussade. Je pensai d'abord que ses affaires étaient mauvaises : ce voyage confirma mes conjectures. Il fut deux mois absent, et à son retour je le trouvai si changé, que j'eus autant de peine que vous à le reconnaître. Il ne tarda pas cependant à acquérir cette maison par un contrat, il y fit travailler pendant un séjour que nous fîmes à Saint-Cloud, sa femme et moi, chez madame de Godrecourt... Chaque soir il venait nous y apporter les nouvelles de Paris. La maison fut bientôt prête, et quand nous revînmes, nous trouvâmes cependant la distribution peu changée... L'architecte avait en moi une confiance sans bornes; il m'interrogeait souvent sur sa femme, et il en vint bientôt à ne pouvoir se passer de ma compagnie... Je l'aidais pour ses plans, ses travaux, ses dessins; il me parlait quelquefois de l'Italie, où il voulait, disait-il, retourner un jour avec madame Lescombat, tandis que moi je pourrais les accompagner avec ma femme, avec Blanche! Cette union, pour laquelle j'étais loin, par calcul, de montrer quelque résistance,

semblait le flatter autant que vous; il en avançait l'instant avec une ardeur qui me donnait souvent lieu de penser qu'il avait peut-être pénétré un secret dont tous mes soins tendaient à lui en épaissir les ombres. Je m'aperçus bientôt qu'il n'en était rien, et que l'adresse de sa femme était de nature à nous mettre longtemps à l'abri. Flattant en effet chez lui sa passion dominante, celle de l'amour-propre et du succès dans son art, elle multipliait les occasions de le produire, et de le venger même de certains refus dédaigneux. Notre correspondance et nos rendez-vous venaient de reprendre un libre cours, lorsqu'un soir je la vis entrer dans cette chambre dans un désordre de mouvements tel, que je crus un instant qu'elle avait été surprise. Elle s'assit sur cette chaise où vous êtes, et ne put d'abord trouver aucune parole. Moi, je lui tendis la main, je pâlis et je priai Dieu machinalement. — Mongeot, s'écria-t-elle en m'enlaçant de ses bras dans une subite étreinte, Mongeot, me maudiras-tu? — Ce début me fit trembler, je lui fis signe de parler cependant; mille idées confuses bourdonnaient dans mon cerveau. — Je suis perdue, me dit-elle en plaçant ma main sur son cœur, perdue à jamais; je suis enceinte! — A cette nouvelle, je me crus frappé d'un coup de foudre. — Il faut partir, continua-t-elle, il faut me quitter... Mon mari me tuerait, s'il pouvait soupçonner seulement son déshonneur! Un jour viendra peut-être où nous pourrons nous revoir; en attendant, votre fuite devient ma seule tutelle... Je tremble à tout moment que la baronne de Godrecourt ne révèle à mon mari ce qu'elle m'a promis de lui cacher... Adieu, tout ce que j'aime, tout ce que je regrette au monde, ton image ne me quittera plus maintenant que je la porte gravée et vivante dans mon sein!

En parlant ainsi, elle prenait le ciel à témoin de son amour; je sentais le froid de son haleine et les soulèvements de sa poitrine.

— Partir! m'écriai-je, jamais! Je consens à ne plus vous parler, à vous éviter, mais ne m'exilez pas loin de vous, ne m'ordonnez pas de fuir, maintenant que nos deux âmes ont entre elles un lien formé par Dieu; maintenant que je saignerais, en

partant, de deux blessures! De ce jour, si vous l'exigez, tout sera dit entre nous, votre enfant ne sera point privé de ses droits; mais réservez-moi le seul que je réclame, celui de souffrir et de prier près des seuls êtres qui me retiennent à la vie. Non, repris-je d'une voix ferme, non, je ne partirai pas!

Je m'étais relevé devant elle de toute la puissance de ma douleur; le pied sur l'abîme ouvert entre ma maîtresse et moi, je semblais défier l'ange du mal. Un sentiment plus doux me fit bientôt revenir à elle, je la couvris de larmes et de baisers ; je ne voyais plus l'avenir; j'étais heureux, j'étais fou!

— Cher ange! murmurai-je en écartant les boucles de ses cheveux éparses qui voilaient à demi son front, Marie, belle Marie, je jure sur ta patronne de me soumettre à tout ce que tu voudras; dis un mot, et quoique je ne sois pas mûr pour la douleur, eh bien! j'expierai ma faute et mon crime, car j'ai porté le trouble dans ton existence. Mais le ciel pardonne aux larmes, nous avons un ange qui priera pour nous deux, vois-tu!

Elle écoutait dans une agitation difficile à rendre; on eût dit que chacune de mes paroles, loin de la calmer, augmentait encore son trouble. Quand elle me vit plus calme :

— Écoute, me dit-elle, il y a un autre moyen de détourner les soupçons jaloux du seul homme à qui je dois compte de ma conduite; ce moyen te répugnera-t-il? je ne sais, mais où nous en sommes venus...

— Parle, parle, m'écriai-je impétueusement, je m'agenouille ici devant ta volonté, Marie, je suis ton esclave!

— Eh bien! reprit-elle après une pause, tu connais mademoiselle Blanche d'Aquin. Il faut que tout le monde, et mon mari le premier, te croie le fiancé de cette jeune fille... Elle est belle, elle sera riche; jure-moi seulement que de ce qui n'est qu'un jeu tu ne feras pas une vérité; jure-le-moi! reprit-elle avec des yeux où respiraient l'égarement et le délire.

— J'avoue que j'hésitai, tant le souvenir de Blanche venait de m'apparaître chaste et pur, entre cette infamie et ma pensée. Je la revoyais au premier jour de mon arrivée m'accueillant avec ce sourire que Dieu fait descendre comme un rayon sur les lè-

vres de ses vierges. Cette comédie odieuse qu'on me proposait de jouer m'épouvantait.

— C'est donc un adieu éternel que nous nous faisons, reprit ma cruelle instigatrice, désormais plus rien de commun entre nous; c'est vous qui l'aurez voulu!

— Rien de commun, ô ciel! et cet enfant, ce trésor que vous m'emportez avec mon âme?... Ah! vous êtes sans pitié, continuai-je en l'arrêtant par le bras, vous n'écoutez pas même la voix de Dieu!

Elle me regarda à son tour avec un sourire indéfinissable de mépris.

— Je ne vous croyais pas si faible, me dit-elle; adieu, je vais rejoindre mon mari. Et, se dirigeant vers la porte de cette chambre, elle allait sortir, quand, saisissant sa robe avec rage, je m'écriai que je souscrivais à tout. J'étais retombé anéanti près de cette fenêtre... Elle me passa la main dans les cheveux, et j'y sentis courir un fluide magnétique... Je venais de m'abandonner, pieds et poings liés, à une puissance plus forte que moi; elle le comprit, et elle étourdit mes remords sous ses baisers. Quelque affreuse que fût la perspective de ma nouvelle vie, je m'y attachai comme le naufragé à sa planche de salut. Que vous dirai-je enfin? j'acceptai ce rôle qui sauvait ainsi trois têtes, je me résignai à traîner après moi le boulet de ce mensonge. La honte et le remords de ma faute, Blanche eût dû les lire dans ma tristesse auprès d'elle; la malheureuse enfant, vous me l'apprenez, n'y a vu que mon amour! Maintenant, d'Aquin, vous savez tout; vous voyez à mes angoisses que je porte déjà le fruit de ma faute, et que Dieu se venge, lui qui pouvait pardonner!

Il avait parlé avec un timbre de voix si ému, un accablement si vrai, que le vieillard fut d'abord quelque temps à trouver en lui-même assez de force pour lui répondre.

— Partons, dit-il enfin, partons, comme s'il eût secoué lui-même la torpeur d'un sommeil léthargique, partons! il ne faut pas demeurer un instant de plus dans cette maison. Malheur sur moi, qui vous fis respirer le premier cet air fatal, malheur

sur cette femme qui vous fit commettre deux fautes! Mais, seul, grâce à Dieu, j'ai entendu votre confession, Mongeot, je vous garderai le secret que garde le prêtre. Oubliez cet amour, oubliez...

— Hélas! ce que vous me demandez là est au-dessus de mes forces... L'existence de cette femme et la mienne sont rivées, d'Aquin, à la même chaîne. Le sort en est jeté, continua-t-il avec amertume, je sens que je dois mourir ici.

— Mourir! s'écria le vieillard, mourir! vous, si jeune, vous, qui ne faites que commencer encore la vie! non, Dieu vous défend de mourir, Dieu ne permettra pas que pour cette femme...

— Mais c'est que je l'aime, interrompit le jeune homme avec des sanglots qui se firent passage à travers ses lèvres, je l'aime, comme mon premier rêve, mon premier amour, mon bien le plus cher! Mon Dieu! comment la quitter?...

— Comme on quitte, jeune homme, l'abri que menace la foudre, le navire entr'ouvert où la vague amène la mort! Vous ne devez plus toucher à cette coupe, vous ne devez plus croire à cet amour semé de trouble et d'angoisse! Qui vous dit que Lescombat n'ouvrira pas les yeux sur cette profanation de son toit? qui vous dit que demain, peut-être, sa femme, reléguée par ordre dans un couvent...

— Vous avez raison, c'est là surtout ce qu'il faut empêcher, c'est sa honte qu'il faut prévoir. Les droits d'un mari, quelque injustes qu'ils soient, appellent l'infamie sur une tête, et celle-là est trop belle pour que je consente jamais à lui imprimer cette tache...

— Vous partirez donc? continua l'organiste, vous nous reviendrez donc, pauvre oiseau blessé? Oh! dès lors, Henri, Blanche et moi, nous ne serons plus tristes. Votre petite chambre, vous allez la retrouver; Blanche s'est fait un plaisir de ne rien déranger chez vous, car vous serez chez vous, dit le vieillard; vous êtes maintenant mon fils, et, quoi qu'il arrive, je saurai bien vous défendre!

— Mon ami, mon père! balbutia le jeune homme en se jetant dans ses bras, le visage baigné de larmes, par pitié, laissez-

moi demeurer encore quelque temps dans cette pension... Il faut que je la voie, ne fût-ce qu'une dernière fois... que je m'entende avec elle.

— Des retards ! fit l'organiste en secouant la tête, non, point de retards, ils vous perdraient... Je me charge de tout près de madame Lescombat ; oui, je lui dirai...

— Ne lui dites rien, mon père... car, hélas ! je démentirais le lendemain ce que vous auriez dit la veille... Je vous le répète, d'Aquin, cet amour que je porte au cœur me tuera !

Et il versa de nouvelles larmes plus abondantes encore ; il était dans un de ces paroxysmes d'amoureux où toute force s'éteint. Le vieillard en eut pitié, lui qui cependant, nous l'avons dit, ne connaissait guère que la vie du cloître et du silence; mais il n'y avait pas dans les plaintes de l'orgue des notes plus déchirantes que dans celles de cette douleur qui avait si vite trouvé le chemin de son âme. D'ailleurs, il aimait Blanche de toute la tendresse d'un père qui élève une fille unique, la perle et l'amour de sa maison. Les paroles qu'il venait d'entendre retentissaient encore comme un chant lugubre à ses oreilles... Devenu le dépositaire d'un tel secret, il en comprenait la gravité, il sentait encore mieux les mille périls où cet imprudent amour jetait le jeune homme... Des pas agiles et précipités le tirèrent bientôt de ses réflexions ; c'était Blanche qui venait elle-même chercher son oncle, dont la société, réunie au salon, commençait à se montrer inquiète.

Dès que l'organiste l'eut aperçue, il fit signe à Mongeot d'essuyer les larmes qui coulaient encore de ses yeux, et descendant lui-même quelques marches de l'escalier pour aller au devant de la jeune fille, il parut surpris de trouver la main de Blanche froide et tremblante.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il.

— Moi? rien, mon cher oncle, j'aurai monté peut-être trop vite ces deux étages... Voilà tout. Comment va notre blessé?

— A merveille, reprit d'Aquin, il ne se sent pas de cette légère égratignure.

— Votre conversation a été longue; car pendant ce temps

l'abbé a eu le temps de gagner six parties à madame la baronne de Godrecourt.

Mongeot apparut en ce moment sur l'escalier.

— C'est étonnant, dit Blanche en fixant le jeune homme, on dirait que vous avez pleuré!

En ce moment, le bruit d'une voiture retentit sur le pavé de la rue Garancière, Blanche et Mongeot se penchèrent instinctivement à la fenêtre... La nuit était venue, mais elle n'était pas si noire, que le pensionnaire de madame Lescombat ne pût voir le chevalier de Vera-Crux déposer un baiser, en signe d'adieu, sur la main de sa belle hôtesse. Le carrosse repartit après avoir déposé à la porte de l'hôtel M. et madame Lescombat. Le jeune homme referma la fenêtre avec un tressaillement de dépit.

— Vous ne descendez pas au salon? dit la jeune fille avec un son de voix plein de caresse.

— Non, répondit-il, je dois être levé de bonne heure.

— Adieu donc, Henri! fit-elle avec un soupir. Mon oncle, je vous précède au salon, car vous êtes moins ingambe que votre nièce.

— C'est cela... je te rejoins, dit l'organiste.

Et se tournant vers Mongeot :

— A demain, reprit-il, à demain, et bon courage! Dieu n'abandonne pas ceux qui se repentent, mon fils. Demain je ferai dire une messe pour vous à Saint-Paul.

— Et moi, dit le jeune homme, je vais prier le ciel pour qu'il me conserve mon père.

Tous deux restèrent quelque temps dans une étreinte muette et recueillie. Il semblait que leurs âmes se fussent vraiment confondues, tant les battements de leur poitrine étaient égaux, tant l'indulgence du vieillard couvrait la faute du jeune homme. Les cheveux blancs de d'Aquin, sa douce et paisible physionomie contrastaient singulièrement avec la profonde pâleur et l'œil égaré de Mongeot; il y avait entre eux la distance qu'il y a d'une tête calme et ridée d'un apôtre de Ribera à celle d'un jeune cavalier du Caravage... En quittant Mongeot, l'organiste

ne put se défendre d'un mouvement de tristesse: c'était le médecin qui s'éloigne du malade blessé à mort.

— Vous me promettez de la voir demain, de lui parler?

— J'en aurai le courage, répondit le jeune homme. Oui, je vous dirai le résultat de cette entrevue...

La voix de Blanche appelait son oncle au bas de l'escalier, le vieillard la rejoignit. Arrivé dans le salon de l'architecte, il y trouva madame de Godrecourt en conversation fort animée avec madame Lescombat; cette conversation avait lieu à l'écart et dans une embrasure de fenêtre. L'architecte venait de refuser la partie de trictrac de l'abbé. Tout le monde partit bientôt, et les chambres de chaque pensionnaire de la maison reconquirent leurs hôtes accoutumés. Retirée dans la sienne, madame Lescombat n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir l'écrin dont le chevalier de Vera-Crux lui avait fait don, elle en considéra le travail avec une attention extraordinaire. C'étaient de fort belles roses, admirablement montées par Lempereur, le joaillier à la mode. Après l'avoir ainsi considéré, elle le mit à son cou, où il sembla jeter une pluie d'étincelles. Il faut croire que la promenade chez M. de la Popelinière n'avait pas été sans charme pour elle, car, en se couchant sous son baldaquin bleu de ciel, elle dit à Toinette, sa fille de chambre:

— Cette maison de M. de la Popelinière est un conte de fées, Toinette!

— Et ce collier, un collier de reine, madame, ajouta la soubrette avec un sourire que sa maîtresse comprit.

— M. Mongeot n'a point paru ce soir au salon, poursuivit négligemment madame Lescombat, serait-il indisposé?

— Je l'ignore, madame, vous savez qu'il s'est enfermé dans sa chambre après votre départ...

— Porte-lui ce billet, reprit-elle après avoir écrit quelques lignes sur sa toilette. J'ai à lui demander un service.

Toinette accomplit bientôt sa mission et rentra. Elle avait trouvé, disait-elle, le jeune homme encore debout, et finissant une longue épître adressée à sa maîtresse.

— C'est bon, reprit celle-ci, mets cela sur ma cheminée.

La chambrière sortit, et madame Lescombat se déshabilla seule, comme elle faisait chaque soir ainsi, depuis trois mois... Quand elle eut parcouru la lettre de Mongeot, la pâleur couvrit ses traits; il semblait que tout son corps tremblât... Elle se remit bientôt de cette émotion, en entendant la voix de son mari, qui lui jetait un bonsoir timide à travers sa porte... Puis elle s'endormit, après avoir eu soin de brûler à sa bougie la lettre qu'elle venait de recevoir.

IV

LE CHEVALIER DE VERA-CRUX

Peu de jours après ceci, dans un des hôtels les plus reculés de la rue du Cherche-Midi, il se passait une scène assez étrange.

Au milieu d'une vaste chambre reléguée au fond de la cour et à laquelle on arrivait en montant les marches délabrées d'un second étage, se tenaient dix à douze hommes réunis autour d'un mannequin habillé grotesquement en financier. Une perruque volumineuse flottait sur l'habit de cet étrange Turcaret, qui possédait de plus, dans ses deux poches de gilet, des boîtes d'or et des bijoux de mince valeur, ainsi que deux chaînes de montre parallèles qui lui pendaient sur son ventre rembourré de paille. Il était suspendu au plafond par une poulie, et portait à ses mains comme à ses pieds une quantité de sonnettes. Le jour blafard et triste qui éclairait cette pièce soigneusement verrouillée à l'intérieur, et dont les portières en brocatelle amortissaient chaque son, permettait à peine de distinguer, au premier abord, la figure des personnages qui s'y trouvaient; mais, à leurs propos et à leurs gestes, il était facile de deviner le but de leur réunion.

C'étaient pour la plupart des fils de famille assez mal dans leurs affaires, si l'on eût jugé d'eux sur l'équipement et la mine. Ils parlaient une sorte de langage maçonnique que le

Châtelet eût peut-être flétri du nom d'*argot*, mais qui semblait à coup sûr la première règle de leur société. Beaucoup avaient l'allure habituelle des joueurs de profession, la cravate lâche, les yeux caves. D'autres fredonnaient assez gaîment des refrains de mousquetaires; mais tous, ils semblaient se méfier les uns des autres, malgré les protestations d'amitié dont ils s'accablaient.

— Ce cher de l'Étoile, comment, il ne fait pas plus de progrès depuis deux mois! lui qui prend cependant de si longues séances de notre professeur à tous, du chevalier Vera-Crux!

— Que veux-tu, mon cher d'Aubignac? reprit de l'Étoile, je ne suis pas, comme toi, neveu d'un sous-fermier et je n'ai pas reçu de leçons dans ma famille... Mais toi, qui fais tant l'expert, voyons un peu comment tu vas t'en tirer : à l'œuvre, figure-toi que tu escamotes ton oncle!

— Par la sambleu! ce ne sera pas mon coup d'essai, j'ai déjà tiré de bonnes sacoches au cher homme! Regarde-moi faire, et profite surtout, mon cher!

Et d'Aubignac s'approcha du mannequin suspendu au plafond, en pirouettant avec grâce sur le talon gauche. Il lui enleva l'une de ses montres aux applaudissements de la galerie.

— Voilà qui est bien, reprit de l'Étoile, mais je gage que tu ne pourrais confisquer sa tabatière sans faire tinter les grelots...

— C'est le pont aux ânes, reprit d'Aubignac, regarde d'abord où est la tienne.

— Au diable! grommela de l'Étoile en se fouillant, tu viens de me la subtiliser avec une grâce!... Après cela, reprit-il en aspirant une large pincée de tabac dans la boîte que d'Aubignac lui rendit, tu n'as pas eu grand'peine, je suis l'animal le plus distrait de l'univers! Il faut pourtant que je me fasse la main.

Il essaya alors d'imiter l'exemple de d'Aubignac, et s'approcha timidement du mannequin. Mais il ne l'eut pas plus tôt touché que toutes les clochettes sonnèrent.

— Est-ce le carillon de la *Samaritaine* que j'entends ici? reprit un personnage enveloppé d'une vieille robe de chambre

à fleurs d'argent, en ouvrant une porte qui jeta tout d'un coup une brusque lumière dans cette pièce... Toujours gauche, mon cher l'Étoile, vous ne parviendrez donc jamais! Je devais pourtant vous faire connaître, ce soir même, un Américain embarrassé de sa fortune...

— Cela me regarde, interrompit d'Aubignac; est-ce au Colisée que je dois le rencontrer, ou bien devons-nous, comme l'autre soir, chevalier, à la sortie du feu d'artifice?...

— Silence, d'Aubignac, tu parles trop; je te réserve, à toi, une petite affaire de vingt mille livres. Une comédienne fort en vogue, rien que cela! Je me fie à ton adresse accoutumée. Comme ces créatures ne veulent jamais passer pour dupes, celle-ci se taira; elle a d'ailleurs le cœur et le vin fort tendres.

— Vivat! s'écria d'Aubignac; mais toi, mon cher Vera-Crux, que deviens-tu donc? voilà toute une grande huitaine qu'on ne t'a rencontré! Quelque amour nouveau, mystérieux... J'ai vu l'autre jour ton coureur avec un bouquet... oh! mais un bouquet... cela avait l'air d'un jardin!

— Une fantaisie, mon cher, un caprice amoureux, rien de plus, reprit le chevalier en entraînant d'Aubignac dans un coin de la salle. Je suis déjà maître aux trois quarts de la Lucrèce, j'ai fait même de la dépense pour elle... Mais, le comprendras-tu? je ne puis encore obtenir un dénoûment, elle hésite... Oui, la belle a un mari, un mari jaloux que je trouve plaisant de protéger, et auquel, sur l'honneur, je m'intéresse.

— Bravo, chevalier!

— Du reste, une femme superbe, une Vénus qui n'a qu'un défaut, celui d'être en marbre, car elle est pour moi d'une froideur... Il faudra pourtant que cette semaine au plus tard la belle s'exécute, car voici le temps des bals masqués de l'Opéra... Et dans ce temple du plaisir ouvert aux amants...

— Les maris restent à la porte, reprit d'Aubignac, c'est trop juste. Parbleu! chevalier, tu es heureux, tandis que moi... Imagine que je ne sais de quel bois faire flèche; on me déshonore, on me noircit! On m'offre d'entrer dans la police!

— Laisse donc, accepte toujours. Pour ma part, je ne t'en voudrai pas. Il faut avoir des amis partout. Que t'offre-t-on?

— Une place de secrétaire chez le lieutenant civil, M. Bertin! Tu sais que j'ai la main belle...

— Et leste, c'est vrai. Tu as de l'esprit jusqu'au bout des ongles! Enfin, si tu y trouves ton profit, cela, je l'espère, ne t'empêchera pas de nous rendre encore visite. Tu ne seras pas ingrat, d'Aubignac, tu cumuleras, voilà tout.

— Je ne m'en ferai faute, quoiqu'à vrai dire je préfère, comme toi, être indépendant et vivre honnêtement du fruit de mon travail. Mais ne me parlais-tu pas de certaine affaire de vingt mille livres?... Une actrice... je crois?

— Oui, vraiment, la Dumesnil! elle a joué, tu le sais peut-être, l'autre soir, le rôle d'*Hermione*. Comme elle ne hait pas le vin et qu'elle a coutume d'en boire un gobelet dans les entr'actes, son laquais l'en abreuva tant, le soir en question, qu'elle dit son rôle tout de travers. De là cris furieux, querelle au parterre; je donne un soufflet à mon voisin, lequel n'ose me le rendre ; je harangue les mécontents, et le lendemain...

— Eh bien! le lendemain?

— Le lendemain, la Dumesnil me prie de passer chez elle... Malheureusement, j'étais amoureux, j'avais affaire ailleurs et j'ai perdu la piste de mon actrice... mais je suis bon frère, d'Aubignac, je te laisse la récompense que me destinait la Dumesnil. Présente-toi chez elle avec cet air matamore, ces phrases toutes faites que tu dis si bien, et surtout cet aplomb qui plaît aux filles de théâtre; tu la mènes de là souper chez le suisse du Luxembourg, et comme elle porte sur elle toute une devanture de boutique en diamants... je n'ai pas besoin de te dire le reste... Voyons! mes petits amis, ajouta le chevalier en se tournant vers ses adeptes, ne lierez-vous pas quelque partie entre vous? Voici le pharaon, le tri, le médiateur, le whist, tous les jeux possibles... Rentrons cet honnête mannequin sur lequel vous vous acharnez, et qui ne ressemble pas mal à un des suppôts de la ferme pendu en effigie... D'Aubignac, replace-le soigneusement dans sa boîte...

Et le chevalier de Vera-Crux, avec lequel nos lecteurs ont fait déjà connaissance, se promena bientôt dans cette pièce en causant familièrement avec ses coassociés. Ils ne tardèrent pas à s'établir pour jouer à plusieurs tables. Les uns étaient vêtus en officiers, d'autres en petits bourgeois. Les précautions infinies que le chevalier prenait pour cacher son *académie* les mettaient, du reste, à l'abri de toute alarme, Vera-Crux ayant eu soin de se faire passer dans le quartier pour un sectateur effréné des sciences occultes, un chercheur de pierre philosophale. Plusieurs fourneaux d'alchimie, des livres, des cornues donnaient, en effet, à cet appartement un air respectable et scientifique. On ne s'y occupait que trop, on l'a vu, de la transmutation des métaux, mais la mode était en ce temps-là aux jongleries sérieuses. Dans toute la longueur de la rue Cherche-Midi on regardait le chevalier de Vera-Crux comme un savant; quand il passait les ponts, ce n'était plus qu'un fort joli homme.

Le Portugais regardait encore ses amis accoudés aux tables de jeu, et se montrant l'un à l'autre les tours les plus fameux connus dans l'académie des Grecs, lorsque son coureur, tout effaré, parut à la porte du cabinet et lui annonça une visite.

— Qui donc vient me troubler à l'heure de mes leçons? s'écria-t-il; ne sais-tu pas, Baptiste, que c'est là une heure sacrée, une heure qui appartient à mes élèves?

— C'est une dame, reprit le coureur, une dame voilée qui demande la faveur d'un entretien secret à monsieur le chevalier... Comme elle a eu l'attention de m'offrir un écu, je l'ai introduite dans la chambre à coucher de monsieur, où elle feuillette en ce moment quelques numéros du *Mercure de France*...

— Une femme! dis-tu, si c'était!... Et le chevalier se hâta de suivre Baptiste, en ayant soin de refermer sur lui la porte du cabinet qui donnait passage dans les autres pièces de l'appartement.

Arrivé dans sa chambre à coucher, il tressaillit de surprise

et d'émotion tout ensemble en voyant une dame assez richement mise dont un voile noir couvrait le visage... Elle ne le laissa pas longtemps en suspens, et Vera-Crux poussa un cri étouffé en reconnaissant madame de Godrecourt.

La baronne venait de découvrir au Portugais un visage bien connu de lui, sans doute, car il parut déconcerté quelques secondes. Il se rassura pourtant, et lui présentant un siége :

— Quelle heureuse circonstance amène chez moi madame de Godrecourt? reprit-il. Voilà tout un siècle que nous nous étions vus!

— Oui, depuis deux ans, chevalier, depuis le jour où je partis de Goa, fit la baronne avec un soupir et en s'éventant d'un air de princesse.

— Il n'y a que Paris pour les rencontres, poursuivit Vera-Crux en minaudant; celle-ci est du dernier beau!... Cette chère Victoire, une amie des Indes orientales, une ancienne passion! Je ne vous savais pas à Paris, sur mon honneur! sans cela...

— Sans cela, vous fussiez venu m'offrir vos services, n'est-ce pas? On vous connaît, beau masque, on vous connaît! Moi, d'abord, je vous ai vu fort bien, l'autre soir, chez cette madame Lescombat avec qui vous veniez de monter en carrosse. J'espérais que vous m'auriez aperçue chez cette petite bourgeoise: mais vous étiez si occupé de votre cour !... Pourriez-vous me dire depuis combien de temps vous allez dans cette maison? reprit la baronne d'un air piqué, et comment il se fait que vos yeux qui me cherchaient autrefois...

Le chevalier se fût bien gardé d'avouer à la baronne qu'il avait remarqué sa présence chez la femme de l'architecte; il feignit une surprise dont madame de Godrecourt fut loin d'être dupe. Ces deux personnages se connaissaient de longue date et s'appréciaient mutuellement, il faut le croire, avec assez de justice, car la Godrecourt reprit bientôt, après avoir examiné les meubles qui décoraient l'appartement du chevalier :

— Vous voilà, je le vois, tout au mieux dans vos affaires, Joao! j'en suis ravie. Où est le temps où vous veniez vous ca-

cher chez moi après vos pertes au jeu, quand vos ennemis osaient vous accuser de n'être qu'un coupeur de bourse?

— Et que, par contre-coup, ma chère Victorine, reprit Vera-Crux, le gouverneur de Goa, ce vieux singe si laid, prétendait que vous étiez une recéleuse!

— Quelle indignité! vous le savez, Joao, je tenais un honnête commerce de soieries... Recéleuse! moi, qui faisais tout au plus la contrebande!

— Oui, je vous vois encore à l'enseigne du *Perroquet*, vous étiez alors plus mince qu'aujourd'hui, plus délicate, plus...

— Assez... et vous, chevalier, vous n'aviez pas cet air d'effronterie qui vous va fort mal, je vous en préviens! Avec quelle adresse avez-vous su me faire tomber dans vos piéges, avec quelle ardeur fîtes-vous l'assaut de ma vertu!

— Écoutez donc, ma chère baronne de Godrecourt, puisque Godrecourt il y a!... vous en valiez bien la peine, tout de même. Cela doit vous sembler étrange, reprit-il en riant, porter le nom d'un époux qui n'a jamais existé; ce nom de Godrecourt que je vous ai trouvé là tout à point en quittant Goa où vous aviez fait fortune! Permettez-moi d'en rire, ma chère baronne de Godrecourt!

— A votre aise, chevalier, reprit la baronne, évidemment blessée de ce rire inconvenant, à votre aise! tout le monde n'a pas le bonheur de naître comme vous avec un nom!...

— C'est vrai, ma chère baronne, mais celui que je vous ai fait!... c'est une fortune que je vous laissais là, parole d'honneur! Où promenâtes-vous votre baronnie et votre veuvage supposés?

— En Hollande, d'abord, mon cher.

— Excellent pays pour y faire l'essai d'une nouvelle noblesse.

— On m'y a reçue comme une margrave... J'ai vu à mes pieds quatre échevins d'Amsterdam!

— Je vous félicite, madame la baronne, reprit Vera-Crux ironiquement. Vous ne manquâtes pas, je l'espère, de vous donner pour une des plus grandes dames du Portugal, qui aurait fait une mésalliance affreuse en épousant le baron de Go-

drecourt? Que n'étais-je là pour vous voir aux prises avec ces honnêtes marchands de fromages! L'agréable figure que vous deviez faire quand on vous demandait des nouvelles de feu M. le baron! Pensiez-vous seulement à votre ami Vera-Crux? Voyons, m'avez-vous rapporté quelque cadeau?

— Je vous ai rapporté mon cœur, ingrat chevalier! Oui, ce cœur n'a pas cessé de battre pour vous, sachez-le, malgré vos indignes perfidies... Mais pour le moment ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai découvert votre adresse ce matin seulement, et je venais réclamer de vous un service...

— Un service? parlez. Que puis-je faire pour vous, madame la baronne? vous donner peut-être un vrai mari! Est-ce là ce que vous allez me demander?

— Pas le moins du monde. Vous saurez, chevalier, qu'il n'y a pas huit jours j'ai été victime d'un vol...

— D'un vol? s'écria Vera-Crux en se levant; comment, on vous a volée? Et quelle est la somme?

— Ce n'est point un vol d'argent dont j'ai à me plaindre, grâce à Dieu, l'affaire n'a point eu lieu chez moi, mais bien dans un endroit public, où la curiosité m'avait conduite comme beaucoup d'autres... on m'y a volé fort adroitement un superbe collier de diamants!...

— Que me dites-vous là? reprit le chevalier en se récriant; comment, on aurait osé!... Maugrebleu de la police qui fait si mal son devoir! Et dans quel endroit public?

— Au feu d'artifice de Torré, mon cher Vera-Crux, vous savez qu'il y a presse... Allez, les pots à feu et les chandelles romaines me coûtent cher! un collier comme celui-là! un collier que Lempereur avait monté!

— Ah! ah! ah! j'en mourrai, c'est sûr, fit le chevalier en se pâmant de rire... les chandelles romaines... les pots à feu!... On vous a volée!

— Eh bien! qu'y a-t-il là de si plaisant?

— Rien... oh! rien... seulement je m'en tiens les côtes... cette pauvre baronne! Faut-il que cela soit tombé sur elle! on ne respecte plus rien, c'est sûr...

— Connaîtriez-vous ?... En tout cas, permettez-moi de vous dire, chevalier, que vous avez une façon singulière de prendre part à mon accident!

— Pardon, mille excuses... ma chère madame de Godrecourt... mais c'est que cela est si drôle!... au feu d'artifice!... un soir pareil!... lorsque moi-même j'y étais!...

— Vous!

— Certainement, moi, et je vous jure bien que si j'avais su...

— Vous auriez pris le voleur sur le fait, n'est-il pas vrai?

— Mieux que cela, je lui eusse fait rendre ce qu'il avait pris... Mais c'est trop tard, continua-t-il en se roulant de nouveau sur son sopha avec un rire fou, c'est trop tard... j'ai disposé du collier...

— Que dites-vous là? comment? reprit-elle en se levant pâle de surprise.

— Parbleu! je dis que c'est moi qui ai fait le coup!... Vous me regardez là comme une statue... Eh bien! oui, c'est moi, moi, Vera-Crux; je ne vous ai pas reconnue, voilà mon tort... On sortait, on se poussait, vous me tourniez le dos, et je n'ai vu que ce diable de collier, luisant comme une flamme de Bengale sur vos épaules... si j'avais su que c'était le vôtre, je l'eusse respecté plus que Denys l'Ancien ne respecta la barbe d'or d'Esculape et le manteau de Jupiter!

— Eh quoi! c'est vous! Un pareil métier?...

— Mon Dieu, je m'en réjouis, puisqu'il me procure l'occasion de vous revoir!... Vous avez pensé, sans doute, que je vous ferais retrouver l'objet? c'est tout naturel, je suis si bien avec la police... Eh bien! non, je ne puis... Encore une fois, j'en ai disposé... Vous me voyez, baronne, désolé de ne vous être bon à rien!

— Et peut-on savoir quelle beauté?... reprit la Godrecourt hors d'elle-même... La colère m'étouffe, et je vous trouve hardi de m'avouer en face ces choses-là.

— Pourquoi pas? ne nous connaissons-nous pas l'un et l'autre? Dois-je avoir rien de secret pour vous? Eh bien oui, baronne, je suis amoureux fou de cette madame Lescombat; in-

troduit dans sa pension, j'ai voulu payer mon écot avec la magnificence d'un prince, dame! j'ai fait les choses grandement, vous devez vous en souvenir?

— Monstre! scélérat! infâme Cartouche!... Et vous croyez que je n'irai pas reprendre mes diamants, mon bien, sur le cou de cette femme, ma rivale? Jour de Dieu! c'est un petit plaisir que je compte me donner; oui, je vais de ce pas même vous démasquer à ses yeux, lui apprendre...

— Là, là, ma chère baronne, causons tranquillement. Un éclat! y songez-vous? Vous gâteriez mes affaires... tandis que vous pouvez me venir en aide! Grâce à ma discrétion, on ignore les anciens liens qui nous unissent, et votre intention, je pense, est qu'on les ignore toujours. Je consens à ne jamais dire que vous avez été mal avec la police de Goa, que vous n'y avez jamais vendu de soieries à l'enseigne du *Perroquet;* j'affirmerai même, si vous l'exigez, que ce cher baron de Godrecourt fut mon ami; mais, par tous les saints! ne m'en demandez pas davantage... Dites-vous que c'est un prêt, un service rendu à un ancien ami de votre jeunesse...

— Allez au diable! chevalier, il faut que je tire vengeance d'un trait qui me blesse doublement... Qui! moi! souffrir que la Lescombat se pavane arrogamment avec mon collier! Ah! tètebleu, j'aurai raison de cette insulte, et dussé-je parler en personne à M. le lieutenant civil, dussé-je lui déclarer que je ne suis point baronne!...

— Vous n'en ferez rien, nous resterons bons amis... Aussi bien, vous n'avez qu'à parler, et je vous dédommagerai de cette perte à la première occasion.

— C'est cela! pour qu'on m'arrête, pour qu'on reprenne sur moi des bijoux volés, comme je puis le faire sur votre Lescombat! Mais rassurez-vous, chevalier, j'ai un autre moyen de me venger de vous, et cela, sans bruit, sans fracas, je l'emploierai.

— Et lequel? peut-on savoir?

— Cela me regarde. Contentez-vous d'apprendre que je suis liée, extrêmement liée avec l'objet de votre nouvelle passion;

je connais sa vie, et je puis vous assurer que vous faites le magnifique en pure perte.

— Comment cela?

— D'abord, parce que la dame a un mari... un mari qui l'adore... un mari jaloux...

— Bravo! C'est comme cela que je les aime, celui-ci me plaît, et je désire le pousser...

— Pousserez-vous aussi son amant? un jeune homme qui ne vous le cède en rien, et qui a sur vous l'avantage de demeurer dans la place? Vous voyez, chevalier, que vous avez donné dans le panneau. Me voilà déjà vengée aux trois quarts, et j'espère qu'avant demain...

— C'est une imposture, reprit le chevalier en se promenant à grands pas; madame Lescombat n'a point d'amant; les apparences sont trompeuses, madame la baronne, à moins que vous ne persistiez à honorer de ce titre le modeste pensionnaire que j'ai vu chez elle...

— Et que vous n'avez pas vu chez moi. Apprenez donc, chevalier, puisque vous me poussez à bout, que ce modeste pensionnaire, comme il vous plaît de le nommer, n'en a pas moins été le mien à Saint-Cloud, l'été dernier...

— Après, qu'est-ce que cela prouve?

— Oh! rien! si ce n'est que madame Lescombat, qui se trouvait aussi chez moi, sans doute par hasard, et pendant que l'on réparait sa maison, faisait avec lui des promenades prolongées dans le parc... qu'ils en sont d'abord revenus de bonne heure... puis tard... puis enfin qu'un beau jour je me suis vue obligée de les aller chercher moi-même, par un clair de lune tout à fait champêtre. Ils s'amusaient, elle et M. Mongeot, à compter les étoiles près de la lanterne de Diogène!...

— Vous en voulez à ce bon jeune homme parce qu'il étudie l'astronomie? Croyez-vous donc que la femme de l'architecte fût assez imprudente pour donner prise aux emportements et aux soupçons de son mari? En vérité, baronne, vous êtes absurde. Quant au collier...

— Eh bien?

— Eh bien! que diriez-vous si je vous en donnais un plus riche encore? Vous avez affaire à un magicien; parlez. L'important, c'est d'être discrète. Fiez-vous à moi, la chose est en bonnes mains...

— Vous raillez, je crois : se peut-il que vous ne soyez pas corrigé? Ah! Joao, vous finirez mal; en fait de collier, vous aurez la corde, mon cher!

— Merci de la prédiction! mais il n'importe, je ne suis pas superstitieux. L'aveu de ma passion pour la belle Lescombat n'a rien, ma chère, qui doive, au reste, vous indisposer, reprit négligemment Vera-Crux; c'est une coquette dont je veux avoir raison.

— Et bon marché, à ce qu'il paraît. Quoi qu'il en puisse être, songez, chevalier, que je vous ai dit l'état des choses. Il ne tiendrait qu'à moi de vous perdre, mais cela est au-dessous de mon caractère. Quelque peine que j'éprouve à voir un homme en qui j'eusse placé mon avenir se déshonorer, se perdre, vous n'en trouverez pas moins dans moi une amie sincère.. Cela est cruel... horrible... je le sens... continua la Godrecourt en tirant un mouchoir à ses armes, dans lequel elle fit semblant de sangloter, mais vous l'aurez voulu, vous aurez brisé à plaisir ce cœur trop facile, trop tendre, ce cœur...

Ici, l'arrivée subite de d'Aubignac vint mettre un terme à ces doléances féminines qui menaçaient de se prolonger. La baronne de Godrecourt, l'œil au ciel et la bouche en cœur, venait de retomber à demi pâmée sur une causeuse en respirant un flacon de sels; elle rabaissa son voile en voyant entrer d'Aubignac. Le chevalier, lui, trouva prudent de la laisser en proie quelques secondes à sa douleur, pour passer avec son fidèle Pylade dans une pièce voisine.

— Eh bien! quelles nouvelles? demanda le chevalier dès qu'ils furent seuls, sans s'aperçevoir de l'agitation de d'Aubignac.

— Bonnes et mauvaises, répondit celui-ci; j'ai aujourd'hui même, en ton honneur, sur les bras un duel et un rendez-vous!

— Avec qui le duel?

— Parbleu, foin de toi! avec ton voisin de l'orchestre à la Comédie-Française, l'homme à qui tu as administré si galamment un soufflet! C'est lui qui t'avait écrit au lieu et place de la Dumesnil.

— Pas possible!

— Ce n'est que trop possible, mort de ma vie! Il était là dans le café du Luxembourg, guettant depuis huit jours l'heureux mortel qui monterait l'escalier d'Hermione... Elle demeure tout près, comme tu le sais, et dès qu'il m'a entendu jeter ton nom au concierge, ton nom sous lequel tu m'avais tant recommandé de me présenter...

— Eh bien?

— Eh bien! il n'en a fait ni une ni deux, il m'a appliqué un soufflet... oh! mais un soufflet auprès duquel le tien n'a dû rien être... Pour que tu en saches la valeur, je te dirai que c'est un gendarme-dauphin!

— Le duel me regarde, rien de plus juste. Ce pauvre d'Aubignac! reprit le chevalier en lui serrant la main d'un air de compassion; tu as dû être suffoqué!

— Moi! pas le moins du monde, je n'en ai pas moins monté avec un magnifique sang-froid chez la Dumesnil, après avoir dit tout haut au gendarme-dauphin : C'est pour demain auprès de l'Observatoire... Arrivé chez l'actrice, — c'est ici, mon cher, le revers de la médaille, — j'entre sans me faire annoncer, et je la vois, avec qui?... avec ce gros la Popelinière dont tu m'as tant de fois parlé! Le financier, en homme galant, lui donnait la réplique pour son rôle de Phèdre : il faisait Œnone. Bon Dieu! si tu l'avais vu ne pouvant se relever à ses pieds!...

> Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
> Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
> Délivrez mon esprit de ce funeste doute!

J'entre et je relève d'abord M. de la Popelinière. — Grand merci, monsieur, qui êtes-vous? — Un admirateur de mademoiselle, repris-je, un homme qui, à la dernière représentation

d'*Hermione*, a donné le plus beau soufflet! Je mentais en diable, je venais d'en recevoir un! Mademoiselle Dumesnil, continuai-je en me jetant à ses pieds, veut-elle me compter dès aujourd'hui au nombre de ses plus dévoués séides? Si mon bras, si mon épée...

Le financier restait ébahi, et la Dumesnil croyait voir un fou. Je lui raconte alors tout ce que tu m'avais dit, je me récrie contre l'ignorance et l'injustice du parterre; je finis par dire que je n'étais pas le seul qui voulût dédommager ce sublime talent par un acte public, notoire, du tour qu'on lui avait joué; qu'en conséquence je l'invitais à souper chez le Suisse du Luxembourg. Il y aura là, repris-je, des partisans déclarés de votre jeu, des juges excellents en fait de matière; venez-y en reine, vous y serez reçue, admirée, et je vous irai moi-même chercher ce soir en carrosse... A cette proposition, la Dumesnil se récrie d'abord, sans doute par égard pour le financier, puis elle accepte... — A sept heures, chevalier, soyez exact. — Je prends congé d'elle; j'avais remarqué, en passant, un fort beau collier de diamants sur sa toilette. — Avez-vous besoin de parures pour être belle? repris-je en la fixant; ce serait un meurtre que de nous éblouir ce soir avec ce collier; ah! ménagez-nous, vos yeux suffisent! — Malgré ce madrigal, vous me permettrez, monsieur le chevalier, de ne pas aller à votre souper vêtue en soubrette. — Je n'ai garde d'insister, et je m'esquive en ayant soin de prendre l'escalier dérobé par lequel elle se rend à la Comédie-Française... Et me voilà!

— Sans compter que tu m'arrives fort à propos. Je ne demande pas mieux que de me battre avec le gendarme-dauphin, mais à condition que tu souperas. N'oublie pas ma recommandation! le collier, mon cher d'Aubignac, le collier!

— Sois tranquille, encore un coup, je te ferai voir mon trophée demain matin. Te figures-tu la rage de ta belle quand, au lieu de six couverts, elle va se trouver seule avec moi, en tête-à-tête!... Mais les flacons sont là, comme tu dis... A propos, tu me prêtes ton coureur et ton carrosse?

— C'est chose convenue, dispose du tout.

— Je te laisse... tu es, je crois, en grave conférence avec une dame... celle de tes pensées, peut-être! et dont tu te plaignais à moi ce matin, c'est charmant!

Et d'Aubignac regagna la salle des joueurs auxquels il se dispensa, comme on peut le croire, de raconter son aventure à partie double.

— Eh bien! chère baronne, reprit Vera-Crux en revenant près de madame de Godrecourt, êtes-vous toujours aussi courroucée? Moi, je vous annonce la paix. Oui, je ne vous demande qu'un jour pour opérer ce miracle. Revenez me voir demain, à pareille heure, ici même. Je vous ai vue furieuse, demain vous m'adorerez!

Il la reconduisit tête nue jusqu'à sa chaise à porteurs avec les façons les plus obséquieuses. La baronne s'y jeta sans trop approfondir ses dernières paroles... Par un retour dont elle ne put se défendre, elle se laissa pourtant baiser la main par le chevalier.

— Si je parle, se dit-elle, il parlera. Taisons-nous!

— A demain, reprit Vera-Crux.

— A demain!

V

PARTIE LIÉE

Par une de ces rares matinées d'hiver qu'on est tenté de confondre avec les derniers beaux jours de l'automne, deux personnes venaient de se présenter, sur les neuf heures, à l'une des grilles principales du Luxembourg. C'étaient une femme et un jeune homme qui paraissaient être habitués de ce jardin, à voir le sourire que l'entrée de ce couple amena sur les lèvres du Suisse dont le cabaret était situé rue Vaugirard, à l'un des pavillons extérieurs.

La femme était vêtue d'une polonaise bleue à fourrures, qui faisait ressortir par ses plis pincés l'élégante cambrure de sa taille; le jeune homme portait l'uniforme des élèves du génie,

un simple habit bleu à boutons d'or où étaient figurés un casque et deux canons en sautoir. Tous deux gagnèrent rapidement la terrasse sur laquelle ne se dessinait encore aucune silhouette de promeneur, mais dont les statues semblaient s'échauffer déjà aux rayons d'un beau soleil.

— C'est donc dans huit jours que vous suivrez les cours de l'école militaire, mon cher Mongeot, dans huit jours que vous nous quittez?

— Pour revenir chaque soir dîner à la pension, Marie, encore est-ce avec peine que M. de Croismare me l'a permis. L'excellent d'Aquin m'a tant pressé, il m'a tant répété que c'était là le vœu de mon père... et puis, faut-il vous le dire, l'espoir de me distinguer un jour... Oui, vous m'aimerez peut-être plus quand vous me saurez un état; puis-je oublier d'ailleurs que nous serons bientôt trois? reprit le jeune homme en jetant les yeux avec amour sur sa maîtresse. Pourtant, continua-t-il avec un sourire amer, j'ai là, au fond du cœur, je ne sais quelle voix qui me dissuade de suivre ces études; je tremble, hélas! que, pendant mon absence, on ne vous entoure, on ne vous assiége... Vous êtes si belle, Marie, vous plaisez si vite et vous aimez tant à plaire! Quand je songe que je ne serai plus avec vous que le soir; que ces matinées charmantes, écoulées en ce lieu si rapidement pour nous, je les emploierai à d'arides travaux, vous laissant ainsi exposée à la solitude de vos pensées, aux propos de mille étourdis, à l'humeur de votre époux!... Tenez, il y a des instants où je voudrais déchirer cet uniforme, il y a des jours où je voudrais fuir avec vous, emportant ainsi ce que j'ai de plus cher au monde!

— Enfant, reprit-elle, enfant qui croyez rompre ce que le ciel ou l'enfer a pris soin d'unir! Mais, rassurez-vous, pendant vos absences, je ne veux pas même recourir aux moyens de me distraire, je relirai vos lettres, Henri, je vous écrirai, vous parlant sur le papier comme je vous parle là! Vous verrai-je donc toujours inquiet, tourmenté de mille chimères? Hier, par exemple, parce que je portais à table le collier de M. Vera-Crux, vous m'avez, à la sortie, adressé des paroles dures, comme si

je pouvais aimer le chevalier, comme s'il était pour moi autre chose qu'un hochet de vanité!

— Ce hochet, Marie, je le briserai, je tuerai cet homme, prenez-y garde! Il a semé autour de vous je ne sais quel vertige de coquetterie et d'orgueil; à table, vous le regardez souvent, et quoique depuis huit jours il n'ait point paru à la pension... n'était-il pas hier, avouez-le, à la comédie qu'on a jouée chez M. de la Popelinière, à Passy?

-- Certainement, pourquoi le nierais-je? Vous dîniez, vous, chez M. de Croismare, le directeur de l'Ecole militaire, je n'ai cru pouvoir mieux faire que d'accepter l'offre du chevalier... D'ailleurs, il a voiture, et, pour une femme, c'est là un ami indispensable...

— Toujours aussi curieuse de fêtes, de plaisirs! toujours le monde entre nous! Je ne le vois que trop, Marie, je deviens pour vous un embarras, un obstacle. Vous voudriez me cacher à tous les yeux, n'est-ce pas, vous voudriez...

— Je veux t'aimer pour toi, pour toi seul, et voilà tout. Dois-je afficher, Henri, cet amour coupable, dois-je appeler les soupçons de mon mari sur mon amant? Ici même, à deux pas de ce palais du Luxembourg, où travaille M. Lescombat, cette promenade n'est-elle pas une imprudence?

— Les travaux de votre mari semblent l'absorber entièrement depuis six jours, reprit le jeune homme. Pourtant j'ai cru remarquer en lui une préoccupation peu ordinaire... Hier, cependant, il m'a pris la main avec bonté et s'est promené avec moi dans ce jardin pendant plus d'une heure. Mes assiduités auprès de Blanche le rassurent sans doute, continua Mongeot avec un soupir; il me parle sans cesse de ce mariage qui, vous le savez, ne peut s'accomplir. Que ce double rôle me pèse, Marie : trahir à la fois deux confiances: celle d'une enfant qui ignore qu'on peut mentir; celle d'un vieillard qui est si loin de se croire trompé!

— Vous avez là, Henri, des préjugés d'un autre âge. D'abord, vous n'abusez point cette jeune fille, qui trouvera un mari dès qu'elle le voudra; quant au mien...

— Je ne le trompe pas, n'est-il pas vrai? je ne réside pas sous le même toit que lui, je ne lui tends pas chaque jour cette main humide encore de vos baisers? Cet homme vous aime, Marie! je le hais, je le déteste; mais, tenez, je rougis chaque fois qu'il me parle, je tremble à son aspect comme on tremble devant son juge...

— Il m'aime, dites-vous, mais je ne l'aime pas, moi! Si je vous disais qu'il est emporté, brutal, défiant; si je vous disais qu'il me refuse souvent jusqu'au nécessaire? Vous parlez de ce chevalier de Vera-Crux! Mais, n'est-ce pas lui qui vient récemment de s'employer pour réintégrer M. Lescombat dans sa place d'architecte au Luxembourg? Le chevalier m'a donné un collier, dites-vous; mais il est riche, prodigue, il a, dit-il, de grands biens dans les colonies portugaises de l'Inde. C'est une de ces figures que les femmes ne distinguent que parce qu'elles doivent leur servir d'enseigne; je puis accepter ses empressements sans danger. Tu dois croire, Henri, que je ne dérangerai pas pour cet homme le bonheur de ma vie. Que te dirai-je encore? le chevalier donnera peut-être le change aux soupçons que mon mari pourrait concevoir sur toi... Quant à son collier, puisqu'il te déplaît tant, eh bien! je ne le porterai plus!

— Qu'entends-je?

— Oui, puisque tu veux le savoir, ce matin, à l'heure de mon lever, j'ai reçu un billet charmant de madame de Godrecourt. Il accompagnait un écrin dans lequel était un collier, oh! mais un collier plus beau cent fois que celui du chevalier Vera-Crux. J'ai accepté le troc qu'elle m'offrait, non pour la valeur des bijoux, mais pour l'idée que tu y attaches. Ainsi voilà qui est convenu, et maintenant, monsieur, ajouta-t-elle en lui prenant la main, plus d'humeur... plus d'exclamations, de reproches... vous m'allez récompenser tout de suite, car je veux ma récompense, entendez-vous?

— Laquelle? demanda timidement Mongeot qui, dans ce regard et cette voix, ne soupçonna pas la rouerie et le mensonge.

— C'est ce soir, vous le savez peut-être, le premier bal masqué de l'Opéra. Quelqu'un me propose de m'y conduire, mais

il faut que vous me dictiez ma réponse à ce quelqu'un... oui, monsieur, j'écrirai sous votre dictée à mon retour...

— Et qui donc aurait osé?...

— Les hommes osent toujours, quittes à se voir refusés. Ce billet du chevalier de Vera-Crux...

Et elle lui présenta un billet charmant sur papier lilas qui ressemblait à un sachet d'odeur, tant il était parfumé. Le jeune homme le lut, et le rendant à madame Lescombat avec un sourire de mépris:

— Vous pouvez répondre à M. de Vera-Crux qu'il s'est trompé, d'abord parce que je vous accompagne à ce bal, puis parce que de tels billets ne s'adressent d'ordinaire qu'aux femmes qui ne refusent pas. Voilà ce que je vous engage à écrire à M. de Vera-Crux.

— De grand cœur! dit-elle en sautant de joie, et avec une expression de sincérité qui trompa Mongeot, de grand cœur! Mon mari est retenu par ses travaux au palais jusqu'à l'heure du dîner, viens dans ta petite chambre, ami, je consens à écrire ce que tu me dicteras. N'es-tu pas ma vie, mon bien? Oh! que ne puis-je t'avouer librement devant ce monde dont je crains les yeux, que ne puis-je dire à tous: — Regardez-le, le voilà celui pour qui je sacrifie tout: mari, honneur, famille! Dussé-je quitter tout pour le suivre, je le suivrai! Que sont tous les autres auprès de lui?

Saisissant alors son bras, et le regardant avec des yeux pleins d'amour, elle l'entraîna bientôt jusqu'à la pension qui était proche. Le cœur du jeune homme battait à coups pressés dans sa poitrine: avec quelques mots, elle avait eu l'art de guérir jusqu'à ses soupçons. Quand il franchit le seuil de la chambre modeste qu'il occupait chez madame Lescombat, tous les souvenirs charmants d'un pareil amour accoururent en foule comme autant d'amis empressés autour de lui: il se revit jeune, timide, essayant ses premiers pas dans le monde, accueilli, dès son début, par une femme dont l'incontestable beauté semblait éblouir de ses rayons ceux qui l'approchaient. Cet espace étroit, témoin de son bonheur, ce lieu solitaire exhalant un parfum

d'étude et dans lequel elle avait posé tant de fois le pied comme un de ces anges aimés qui consolent, était devenu un temple sacré pour Mongeot; il y introduisit sa maîtresse avec un frémissement craintif. La fenêtre était ouverte, l'air odorant et tiède malgré la saison, la chambre proprette, les livres rangés. A peine entrée, madame Lescombat se dirigea rapidement vers le tiroir où le jeune homme serrait habituellement ses lettres; il était fermé soigneusement. Mongeot pâlit lorsqu'elle lui en demanda la clef.

— Doutez-vous de moi? lui dit-il avec tristesse. Ces lettres, Marie, n'est-ce pas mon bien le plus cher? ne suis-je pas leur gardien fidèle, et d'autres yeux que les miens?...

— N'importe, je veux les voir, je veux vous prouver que mon cœur n'a point changé. Henri, souffrez que je relise avec vous quelques pages de notre correspondance, dont les indifférents riraient peut-être, mais qui a fait nos jours à tous deux, heureux ou sombres; les relisez-vous quelquefois pour y retrouver mon cœur page à page, pour y reconnaître la trace de mes baisers?

— Celle de mes larmes l'a presque effacée, Marie, dit le jeune homme en ouvrant sa table d'où il tira un petit portefeuille en maroquin noir; les voilà, ces lettres dont je ne me séparerai qu'avec la vie. Je tremble souvent que ce précieux dépôt ne soit menacé; je voudrais pouvoir les soustraire à l'inquisition de votre mari, mais sa confiance en moi n'est-elle pas entière?

— Quoi! vous ne craignez pas qu'un avis secret, perfide?... ou peut-être même le hasard?...

— Vous avez raison; souvent je me réveille la nuit pour toucher ce portefeuille, qui dort à côté de moi. J'ai bien un ami à qui je pourrais confier ces lettres, un ami intègre, honorable... Mais me séparer d'elles, ne plus les voir qu'à de rares intervalles! Quand vous n'êtes plus là, elles me parlent; me séparer d'elles, je le sens, ce serait mourir: elles sont si vives, si passionnées, ces lettres! Ce serait, je le sais, une arme terrible entre les mains de ce juge qu'on nomme un mari. Mais, rassurez-vous, je veille sur elles!

Ouvrant alors le portefeuille, il les mit bientôt une à une sous les yeux de celle qui en avait tracé les caractères. Toutes parlaient d'amour, de passion, d'obstacles, de tout ce qui compose cette trame mobile, inquiète, qu'on nomme la vie des amants. C'était alors la mode de ces singuliers échanges; la manie d'un commerce galant par lettres existait. L'exemple de Benserade qui écrivait, on le sait, celles de Louis XIV à mademoiselle de La Vallière, laquelle avait, dit-on, la naïveté de l'appeler pour y répondre, avait propagé ce goût, même chez les classes bourgeoises; c'est ce qu'aurait pu faire croire certain dossier d'épîtres que la jalousie des époux du temps traduisit devant le grand Châtelet.

Devant ces fragiles monuments de son amour, les yeux de Mongeot se voilèrent de douces larmes; il en lut lui-même quelques passages à madame Lescombat. En tenant le papier, sa main tremblait, sa voix était altérée. L'amoureux jeune homme ne vit point la pâle coupable écouter elle-même avec une secrète terreur ces phrases de tendresse où elle lui semblait avoir mis son âme; il ne la vit point compter et recompter de l'œil les numéros apposés par elle sur ces pages qu'elle se reprochait intérieurement d'avoir écrites.

— Vous m'aimiez alors! reprit-il avec un soupir, vous m'aimiez, Marie, vous m'écriviez tous les jours! Ce temps est passé, et quand je songe que dans huit jours il me faudra mettre entre vous et moi des heures de tristesse et d'absence, quand je songe qu'il me faudra m contenter des heures que votre pitié me laissera... Mais il me suivra ce trésor; mais elles ne me quitteront plus ces lettres, dit-il en cachant le portefeuille dans sa poitrine. Je ne vous demande pas ce que vous avez fait des miennes. Oh! répétez-moi qu'elles n'ont point eu le sort de ces témoignages frivoles dont le caprice ou la vanité des sots vous accable. Dites-moi que vous les gardez...

— Oh! oui, oui, toujours, reprit-elle avec transport; et voilà le cas que je fais des autres! Regarde plutôt : voilà ma réponse à celles que j'ai reçues ce matin. M. de la Popelinière, tu le vois, m'invite chez lui, il veut me revoir après mon apparition

à cette fête; ce billet est d'un jeune militaire qui me demande la permission de venir chez moi, sous prétexte de parler à mon mari de choses qui concernent son état. Cet enfant de Mars m'a tout l'air de traiter une beauté militairement. Quant à celle du chevalier de Vera-Crux, la voici, je te la rends ; ne t'es-tu pas chargé de me dicter toi-même ma réponse?

Et en même temps elle déchira ces lettres dont les morceaux jonchèrent le parquet. Mongeot, stupéfait, la regardait faire avec bonheur.

— Merci! s'écria-t-il, merci de ta confiance, Marie. Oui, je crois en toi plus que jamais, oui, oui, je crois que tu m'aimes, et cependant ces hommages...

— Eh bien! monsieur, vous ne me dictez pas ma réponse; j'attends.

— Je ne te dicte rien, je t'obéis, je t'aime; je ferai ce que tu voudras ! Il faut seulement nous concerter pour ce bal; il faut en parler à votre mari

— C'est cela, je lui demanderai de m'accompagner ; prépare tout, Henri, je suis si heureuse d'aller avec toi à ce bal ! Dans cette foule, sous le masque, nous ne craindrons pas de nous parler ; je compte sur vous pour me délivrer des importunités de ce Vera-Crux; s'il venait ce soir, je me charge de l'éconduire. Vous, choisissez à l'avance deux dominos, un pour vous, un pour M. Lescombat. Prenez ce ruban, il nous servira en signe de reconnaissance. Un mot encore : tenons notre partie secrète aux yeux de nos pensionnaires ; allez, dépêchez et soyez de retour avant que la cloche sonne. Je veux que vous essayiez devant moi, ici même, ce domino sous lequel je saurai, seule, qu'il existe un cœur qui bat pour moi.

Et elle le couvrit de longs baisers, et elle l'appela des noms les plus tendres. Mongeot croyait renaître aux transports d'un tel amour ; il s'éloigna pourtant, et revint, quelques minutes après, suivi du costumier qui apportait chez lui l'équipement nécessaire.

La métamorphose ne fut pas longue; madame Lescombat semblait prendre elle-même un singulier plaisir à présider au

moindre détail de cette toilette d'opéra, qui n'avait rien alors de la sombre uniformité des vêtements d'aujourd'hui.

C'était une ample robe de taffetas couleur cerise; les dentelles en étaient d'un point charmant et l'ensemble des plus frais. Mongeot se hâta d'y attacher le ruban blanc que lui présentait madame Lescombat; il essaya son masque, et après s'être assuré que rien ne manquait, il congédia le costumier dont le magasin, à l'enseigne de la *Cocarde*, était en renom dans tout le quartier du Luxembourg.

Quand il fut parti, il déploya l'autre domino qui devait servir à l'architecte. Celui-là était couleur violette, et de cette nuance éteinte qui convient fort aux maris. On eût dit que le costumier avait deviné.

Ils l'examinaient encore tous deux quand la cloche du dîner tinta. Mongeot n'eut que le temps de quitter son déguisement, qu'il replaça sur son lit. Quand il descendit dans la salle à manger, avant madame Lescombat, l'architecte n'était pas encore arrivé. Les commensaux de cette table entouraient le chevalier de Vera-Crux, qui leur racontait sans doute des histoires merveilleuses en attendant la présence des maîtres de la maison. La rencontre mutuelle de ces deux rivaux amena chez eux un léger froncement de sourcil; mais l'attention du jeune homme se reporta bientôt tout entière sur M. Lescombat qu'il aperçut entrant par la porte basse du jardin, suivi de madame de Godrecourt. A son air soucieux, et plus encore aux discours animés qu'il semblait échanger avec la baronne, Mongeot tressaillit sans se rendre compte de ce mouvement. Il se rassura bientôt en voyant l'architecte se diriger vers lui d'un air amical. Après quelques mots rapides qu'ils échangèrent, quelques compliments que Mongeot reçut de Lescombat sur son uniforme, ils se mirent à la table où tous les pensionnaires se trouvaient réunis ce jour-là. Le dîner fut triste, embarrassé; la préoccupation de l'architecte semblait accroître chaque fois qu'il rencontrait les yeux de madame Godrecourt... Que lui avait-elle dit? quels soupçons avait-elle fait germer en lui? La question des bals de l'Opéra entamée, Vera-Crux prétendit que

c'était le centre de la galanterie et des plaisirs ; que, pour lui, il était bien résolu à y aller, à s'y promener jusqu'au matin, et de plus, dans la société d'une femme charmante, d'une femme adorable à laquelle il enverrait son carrosse. Se penchant alors avec une impertinente familiarité à l'oreille de madame Godrecourt :

— Baronne, lui dit-il, je vous rappelle votre promesse. Madame Lescombat ne va point au bal, je crois ; mais vous, n'êtes-vous pas de toutes les fêtes ? Que dirait-on, ce soir, si vous manquiez à cette nuit féerique, vous, la baronne de Godrecourt, l'astre de la rue Cassette, la femme avec qui nos marquis doivent être du dernier bien ! Allons, voilà qui est convenu, je vous enlève ce soir, et je ferai vingt heureux !

Ces paroles du chevalier surprirent Mongeot.

Madame Lescombat s'était bien gardée le matin de lui dire que tout cela n'était qu'une ruse concertée entre elle et Vera-Crux. Le chevalier joua fort bien son rôle. La froideur que la femme de l'architecte affecta pour Vera-Crux acheva d'abuser Mongeot. Sans doute, se dit-il, elle ne savait comment s'y prendre pour le renvoyer ; heureusement il lui en fournit lui-même l'occasion. Quant à madame de Godrecourt, elle demeurait stupéfaite de l'audace de Vera-Crux. Voudrait-il faire un pacte d'alliance avec moi contre ma rivale, se disait-elle, me reviendrait-il, ou prétend-il me jouer ?... N'importe, acceptons, laissons-nous courtiser par lui ; cela me relèvera un peu aux yeux de ces sots qui ne le connaissent pas comme moi !

Le chevalier, durant tout le temps de ce repas, affecta, en effet, un respect si exagéré pour la baronne, dont la figure était loin pourtant de valoir celle de sa belle hôtesse, qu'il parut à tous avoir fait un siége en règle. En se levant de table, Mongeot lui-même complimenta malicieusement la baronne. M. Lescombat venait de retomber dans ses réflexions ; quelques mots que sa femme lui avait adressés en sortant de table semblaient avoir redoublé ses perplexités.

— Madame Lescombat nous quitterait-elle ? reprit Vera-Crux en jouant l'air étonné. Elle vient, je crois, de remonter dans

sa chambre. Lui défendriez-vous le bal de l'Opéra? ajouta-t-il en se tournant vers l'architecte qui évita de répondre. En vérité, mon cher, vous êtes aujourd'hui d'un maussade... Vos travaux, sans doute, quelque bévue que vos maçons auront faite. On vous a du moins rendu justice, vous voyez; vous voilà rentré au Luxembourg. J'ai eu du mal, car votre franchise, et votre probité surtout, vous font beaucoup d'ennemis...

— Il est vrai, monsieur le chevalier; que de remercîments j'ai à vous faire ! croyez que je ne pourrai jamais m'acquitter ..

— Il suffit ; vous me voyez aux anges de vous avoir servi en quelque chose. J'en voudrais faire autant, ma parole d'honneur, pour tous ceux que vous aimez; monsieur, par exemple, continua-t-il en se tournant vers Mongeot, va commencer là un rude métier; je connais cela, moi, qui ai été militaire... Si je puis lui être utile...

— Grand merci, monsieur de Vera-Crux, répliqua Mongeot avec hauteur, je saurai bien faire mon chemin moi-même.

— A votre aise, jeune homme... Votre bras, madame la baronne ! Monsieur Lescombat, excusez-moi près de madame... mais une toilette comme la mienne exige des préparatifs...

Et il emmena madame de Godrecourt jusqu'à sa voiture. En refermant la portière, son coureur lui remit en main un petit billet sur lequel un petit ruban blanc était piqué avec une épingle. Vera-Crux le cacha aux yeux inquisiteurs de la baronne; il avait reconnu l'écriture de madame Lescombat.

Une heure après que ses chevaux l'eurent emporté avec cette Dulcinée d'un nouveau genre, un personnage habillé d'un domino violet poussa subitement la porte de la chambre où Mongeot mettait, de son côté, la dernière main à son travestissement de bal. Le jeune homme pâlit ; il venait de reconnaître l'architecte...

VI

LE BAL DE L'OPÉRA

Le visage de Lescombat était pâle, une sorte de contraction nerveuse l'agitait. Il saisit vivement le bras de Mongeot, et lui présentant une lettre :

— Connaissez-vous cette écriture ? lui dit-il.

— En aucune façon, mon cher, reprit Mongeot à demi rassuré par la vue de ces caractères. Que vous dit cette lettre ? et quel en est le signataire ?

— Aucun, et c'est ce qui me désole. Ah ! si je pouvais tenir le traître qui se joue ainsi de mon repos ; si je pouvais arracher de lui d'autres aveux que ceux qu'il me donne par cette voie détournée ! Lisez, mon cher Mongeot, lisez ; et dites s'il est possible de pousser plus loin l'audace !

Mongeot prit la lettre ; elle contenait ces propres paroles :

« Votre femme prend soin de vous tromper sourdement depuis longtemps ; mais elle ne vous avait pas encore rendu ridicule. Ce soir même, au bal de l'Opéra, elle a donné rendez-vous à un galant qui ne manquera pas de s'en vanter ; le reste vous regarde. Je ne vous demande pas de me remercier de cet avis, dont vous apprécierez l'utilité. Je ne signe pas cette lettre. »

— Eh bien ! que pensez-vous de ceci ? reprit Lescombat. Est-ce une gageure, ou ma femme abuserait-elle réellement de ma confiance ? Vous, mon défenseur, mon ami, vous, chaque jour admis dans mon intimité... parlez-moi franchement, à cœur ouvert : en me demandant tout à l'heure d'aller à ce bal avec elle, madame Lescombat cachait-elle quelque arrière-pensée ? Je ne sais pourquoi ce chevalier de Vera-Crux...

— Y songez-vous, mon cher ? il vient de partir avec la baronne de Godrecourt ! La baronne est riche, elle a un train de maison ; le chevalier a peut-être formé le plan de l'épouser..

On dit qu'autrefois certaines relations, dont elle a soin pourtant de se défendre...

— Oui, je sais... mais c'est que les discours de la baronne s'accordent merveilleusement avec cette épître. Elle est venue me voir ce matin au Luxembourg, et dans sa conversation...

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai cru surprendre quelques avertissements ambigus, quelques phrases tortueuses sur la conduite de ma femme.

— Quoi! reprit Mongeot sérieusement alarmé, madame de Godrecourt vous aurait-elle révélé...

— Je la sais envieuse de madame Lescombat, amie de caquetage, d'intrigues; aussi n'avais-je pas fait d'abord grande attention à ses paroles; mais cette lettre, cette lettre...

— Oubliez-vous, mon cher Lescombat, que c'est le mois des lettres anonymes? De pareils avis... Madame Lescombat est belle, sa beauté doit lui faire des ennemis... qui vous dit que quelque rivale...

— C'est possible, mon cher Mongeot; mais je connais madame Lescombat... elle est vive, coquette, rebelle aux conseils qu'on peut lui donner; le plaisir est tout pour elle : qu'on l'admire, qu'on la vante, et que personne ne l'aime! cela, faut-il vous le dire, suffirait à ce cœur profondément égoïste, à cette femme qui ne vit que dans la contemplation d'elle-même. Ah! vous ne savez pas tout ce que je souffre, et comment le sauriez-vous, vous, si jeune, vous, qui ne lisez sans doute sur tous les visages que la joie et le bonheur. Mais, si je vous ai choisi pour conseiller, c'est que je n'ai point oublié votre généreuse conduite le jour d'une lâche attaque dirigée contre moi; c'est que si mon bras peut mal soutenir mon courage, le vôtre est jeune et peut me venir en aide... Non que je veuille réclamer de vous le soin de punir celui qui m'attaquerait dans mon honneur, mais à côté de vous, je me sens plus jeune, moins brisé par la fatigue et le chagrin!

Il s'était relevé en prononçant ces paroles, et ses yeux brillaient d'un feu que jusque-là le jeune homme n'y avait point

encore remarqué. Cette figure maigre et sèche, sillonnée de rides profondes, semblait alors avoir reconquis toute la vigueur d'une première jeunesse. C'était une de ces eaux fortes de Rembrandt, auxquelles un éclair suffit pour rendre leur premier lustre. Mongeot le considérait avec une morne attention; le doute, le soupçon se réveillaient en lui en entendant parler cet homme; il y avait entre eux un lien incompréhensible de malheur. Ces deux cœurs étaient blessés.

— Vous vous exagérez les torts de madame Lescombat, dit Mongeot en faisant un singulier effort sur lui-même. Qui peut vous faire penser qu'infidèle à ses devoirs...

— Je n'ai pas de preuves, je ne sais rien; mais si quelque lueur venait m'éclairer, loin de la repousser comme ces époux trop faciles, croyez bien, Mongeot, que j'irais moi-même au devant de la vérité. En épousant madame Lescombat, je n'ai compris que trop le danger d'une telle union. Surveillant incommode de ses plaisirs, je sens que chaque jour je l'obsède et je la lasse. Je ne suis pas, Mongeot, un de ces maris qui plaisent, mais, en me dévouant aux intérêts de madame Lescombat, je croyais du moins acquérir un droit sur elle; je lui ai sacrifié quinze années de travaux, de lutte, de persévérance. Ma complaisance pour elle a été flétrie, je le sais, du nom de faiblesse; mais je saurai bien lui apprendre à respecter moi-même le nom qu'elle porte; et dussé-je engager mon honneur et ma réputation dans cette lutte, je ne reculerai point devant un éclat.

L'architecte reprit, après un silence de quelques minutes:

— Mais de quoi viens-je ici vous entretenir, Mongeot? Il vous faut le bal, l'étourdissement, le plaisir; vous ne promènerez pas, comme moi, dans ce lieu la tristesse et l'inquiétude qui rongent. Vous êtes aimé, Mongeot, votre sourire rencontre chaque jour le sourire d'un ange. Cette jeune fille élevée sous les yeux d'un vénérable tuteur, cette perle de candeur et d'innocence qu'on nomme Blanche...

— L'auriez-vous vue? demanda le jeune homme avec un frémissement de crainte. Lui auriez-vous parlé? Que vous a-t-elle dit?

— Ce que disent toutes les jeunes filles, Mongeot : qu'elle a mis en vous son espoir et son bonheur. Oh ! si vous aviez pu voir, comme moi, les douces larmes qui débordaient de ses yeux, comme d'un calice trop plein ; si vous aviez pu entendre ce qu'elle me disait de vous ! J'ai visité votre chambre, elle n'y est entrée qu'avec frayeur. « Depuis qu'Henri n'habite plus ici, m'a-t-elle répété, je crois voir chaque soir un fantôme blanc au pied de son lit ; il m'aborde, me sourit, puis me donne sur les lèvres un baiser si froid que je retombe inanimée sur cette chaise. Oh ! monsieur Lescombat, vous qui l'approchez à toute heure, dites-lui que c'est mal de me causer des frayeurs pareilles, dites-lui que si l'on ne hâte pas ce mariage... » Je l'ai rassurée en lui répondant que tout mon bonheur serait de vous voir unis, que j'allais moi-même entreprendre un voyage en Italie avec ma femme. Avant de partir, je veux du moins vous savoir heureux, Mongeot, je veux que le bonheur, qui m'a manqué en ménage, vous le rencontriez, vous, dans cette union que le ciel ne peut manquer de bénir. D'après mon conseil, Blanche doit venir demain soir dans mon cabinet, où d'Aquin m'a demandé de régler avec lui un contrat. Je crois aller au devant de vos désirs, mon cher Mongeot ; je vous conjure, en revanche, de ne point me quitter pendant cette nuit... cette nuit qui renversera peut-être en quelques instants ma vie et mes espérances ! J'entends, je crois, le carrosse de place qui doit nous conduire à l'Opéra, il s'arrête sous nos fenêtres. Madame Lescombat doit être prête ; gardez-vous de lui laisser soupçonner notre entretien. Grâce à ma vigilance, j'espère encore empêcher...

Tous deux descendirent bientôt dans l'appartement de madame Lescombat, où ils la trouvèrent debout, son masque à la main, et dans tout l'attrait éblouissant de son costume. Un domino de soie blanche, orné d'un effilé d'or, emprisonnait sa taille avec une coquetterie délicieuse ; il ne descendait pas plus loin que la saignée et laissait à nu des bras d'un moule ravissant. Mille odeurs charmantes s'échappaient de cette toilette que Mongeot ne se donna guère le temps d'examiner, tant

le jeune homme était encore troublé des dernières paroles de l'architecte.

Arrivés sous le péristyle de l'Opéra, encombré alors d'une multitude de chaises et de carrosses, ils franchirent à grand'-peine l'escalier chargé d'arbustes, et pénétrèrent bientôt dans cette salle miraculeuse dont les gravures de Pétrus Longhi, à Venise, pourraient seules nous rendre aujourd'hui l'idée. Là, parmi des dominos de toutes couleurs, des costumes de caractère se faisaient jour, et promenaient leur quadrille diversifié. L'architecte donnait le bras à sa femme, lorsqu'un polichinelle de haute taille vint lier subitement, à sa suite, conversation avec Mongeot.

Il était sans doute instruit de son déguisement, car il lui conta mille particularités qui le concernaient.

— Savez-vous, mon cher, que vous accompagnez là une fort belle femme? elle n'a qu'un tort : c'est de donner rendez-vous à des galants qui la compromettent.

— Que prétendez-vous dire, monsieur? répondit Mongeot fort intéressé à éclaircir ce débat.

— Cela me regarde, mon cher, il ne tient qu'à vous de vous éclaircir, et si mes propos vous déplaisent, je suis homme à vous rendre raison sous l'un de ces réverbères. Aussi bien, je trouve ce ruban fort laid, continua le masque en faisant mine d'y porter la main.

Mongeot répondit à cette tentative par un vigoureux soufflet. Cette altercation n'avait pu être entendue de Lescombat, car un flot de masques l'avait déjà séparé du jeune homme. L'adversaire de Mongeot lui prit le bras, et s'adressant à deux autres dominos qui venaient de se rapprocher de lui à point nommé : — Vous plairait-il, messieurs, de me servir de témoins? demanda le polichinelle. Le temps d'ôter mes bosses, ce sera l'affaire d'un instant.

Et il descendit avec une prestesse charmante, et gagna le coin de la rue du Lycée avec Mongeot.

— A bas les masques, messieurs! dirent les témoins, nous devons savoir à qui nous avons affaire.

Mongeot dénoua le cordon du sien, et l'homme au soufflet en fit autant.

— N'oublie pas ta botte italienne, mon cher d'Aubignac, murmura à voix basse le témoin du polichinelle. Surtout dépêchons, car Vera-Crux nous attend au bal. Et tu sais que c'est ce soir qu'il doit triompher de sa cruelle. Les paris sont ouverts; tâche un peu de lui faire gagner le sien.

— Sois tranquille, reprit d'Aubignac; et s'acculant sur sa garde, il porta à Mongeot un coup dont le jeune homme avait sans doute compris le danger, car il rompit de quelques semelles.

— En vous remerciant, reprit-il, voilà un coup dont on ne m'a pas appris à me servir; en revanche, que dites-vous de celui-ci?

Et recourant adroitement au contre de quarte, il releva subtilement l'épée de son adversaire, en lui envoyant, dans la poitrine, une riposte qui le jeta sur le carreau.

— Par ma foi, tu as trouvé ton maître, mon pauvre d'Aubignac, reprirent les deux spectateurs du combat, en se hâtant de le remettre sur pieds. Le marquis perdait du sang en abondance, et il eut quelque peine à se traîner jusqu'au cabaret des *Trois-Cuillères*, qui était proche...

Mongeot avait regagné rapidement la salle de bal; il s'y épuisa en mille recherches pour retrouver la trace de madame Lescombat. Il semblait que le hasard se fît un malin plaisir de déjouer ses démarches... Deux heures s'étaient écoulées déjà dans ces courses infructueuses, lorsque la fatigue l'obligea de s'asseoir dans un corridor obscur, où il ne passait qu'un fort petit nombre de dominos. La chaleur étant excessive, Mongeot se dégagea un moment de son masque pour respirer. Une exclamation étouffée retentit à côté de lui; le jeune homme se retourna. La personne qui semblait avoir poussé ce cri se tenait droite, immobile, devant lui. A sa vue, Mongeot éprouva un tremblement qu'il eut peine à réprimer.

— Serait-ce vous, mon Dieu, vous, Blanche, vous ici! reprit-il en examinant la taille et la main de celle qui venait de se serrer contre lui avec un mouvement d'inquiétude. Et d'Aquin, donc est-il?

Elle lui montra du doigt son compagnon affublé d'une longue robe tombante et d'un capuchon de moine. L'honnête organiste ne manqua pas de se récrier devant Mongeot sur l'extravagance de cette petite folle qui lui avait fait revêtir un pareil travestissement.

— Allez, ce n'est pas sans peine, reprit Blanche à l'oreille du jeune homme; imaginez-vous qu'il se croyait damné sous cette robe et ce masque! il refusait presque de m'accompagner, lui qui jusqu'à présent ne m'a jamais rien refusé! comme si je n'avais pas le droit de savoir par moi-même ce que devient mon futur mari! Car, vous l'ont-ils dit, ils dressent dès demain les articles de notre contrat. Oui, c'est un complot entre mon oncle et M. Lescombat; ce pauvre oncle, il s'est donné un mal! Mais qu'avez-vous donc? vous semblez ne pas m'écouter; remettez votre masque...

— Rien... je vous assure... j'avais cru voir... une illusion sans doute. Mon cher d'Aquin, reprit le jeune homme, avez-vous rencontré M. Lescombat à ce bal?

— Et comment, dites-moi, aurais-je pu le reconnaître dans ce lieu où personne n'a son visage? J'étouffe sous ce morceau de carton, et ce que nous ferons de mieux, croyez-moi...

— Oh! mon bon petit oncle... un moment encore; laissez-moi parler à Henri, je le vois si rarement. Mais demain, ô bonheur! oui, demain, je dîne à la pension, chez ma marraine... Demain, nous serons heureux, cher Henri, demain, plus de soucis, d'obstacles... Le vilain qui ne me répond seulement pas! Mais que regardez-vous donc, monsieur?

Ce que Mongeot examinait alors avec un prodigieux étonnement méritait à coup sûr son examen... C'était un domino de la couleur du sien, portant sur sa poitrine le même ruban que lui; il descendait l'escalier et paraissait chercher quelqu'un avec anxiété parmi tous les groupes qui l'encombraient. Un soupçon cruel traversa l'esprit du jeune homme; il se fût précipité à la poursuite de cet inconnu, si Blanche ne s'y fût opposée.

— Vous pouvez bien laisser vos amis pour moi, dit-elle d'un

ton de dépit. Celui-ci, vous le voyez, vient de se perdre dans la foule... Pour madame Lescombat, elle aura sans doute regagné son logis depuis longtemps... Vous ne refuserez pas de nous servir de guide?

— En vérité, reprit-il d'un air d'embarras qu'il s'efforça vainement de cacher, en vérité, je ne puis... j'ai promis à quelques anciennes connaissances de paraître à un souper... Je crains d'ailleurs qu'à ce bal M. Lescombat n'ait besoin de moi... il m'a fait jurer...

Elle ne répondit rien à ces paroles, mais elle dégagea tristement son bras de celui qui semblait à peine l'écouter... Deux larmes amères que Mongeot n'entrevit pas sous son masque s'échappèrent de ses yeux pour rouler sur sa poitrine. L'horloge du foyer de l'Opéra avait sonné trois heures.

— Partons ! s'écria-t-elle en prenant le bras de d'Aquin, et elle disparut sans que Mongeot songeât seulement à la rappeler... Il demeurait en proie à un vertige de torpeur qu'il lui semblait impossible de secouer, mille idées confuses bourdonnaient dans son cerveau. En fouillant de nouveau les rangs de cette foule qui commençait pourtant à s'éclaircir et interrogeant avidement chaque domino, il rencontra une femme en riches falbalas qui semblait aussi affairée que lui, et demandait à tous des renseignements qu'on se faisait peut-être un malin plaisir de lui refuser. Dans cette femme, il n'eut pas de peine à reconnaître la baronne. Les premiers mots qu'elle lui adressa, comme à tant d'autres, le firent tressaillir... peut-être allaient-ils le mettre sur la voie. Il n'en put tirer pourtant d'autres renseignements que ceux-ci : le chevalier de Vera-Crux l'avait amenée en frac jusqu'au péristyle de l'Opéra, en lui promettant de la rejoindre. Quant à la couleur du domino qu'il avait revêtu, elle l'ignorait entièrement.

— Et Lescombat? demanda Mongeot.

— Je ne l'ai point vu, et j'ignore également sous quel costume il accompagnait sa femme. Mais vous, vous, mon cher, comment avez-vous pu perdre leur trace?...

— Une affaire, un duel... oui, je vous conterai cela demain.

Vous comprenez qu'ici le bal est pavé d'espions; mon homme est mort peut-être, et je ne veux pas avoir de démêlés avec le guet!

Il prit congé d'elle, et se jetant dans un fiacre, il regagna bientôt la pension de madame Lescombat. Seul d'entre les pensionnaires, Mongeot avait une clef du jardin, ce qu'ignorait M. Lescombat lui-même. Il en profita pour gagner rapidement sa chambre où il espérait trouver peut-être une lettre à sa cachette ordinaire, son oreiller... Mais tout reposait dans la maison, et nulle lumière n'en échancrait les fenêtres. Le jeune homme se résigna, avec tristesse, à attendre jusqu'au lendemain les détails du bal. Sans doute l'architecte, désolé de l'avoir perdu à l'Opéra, avait prudemment soustrait madame Lescombat aux dangers dont le prévenait cette lettre. Ce qui le confirma dans cette idée, c'est que les persiennes du cabinet de M. Lescombat étaient fermées, précaution qu'il prenait seulement les nuits où il ne travaillait pas. La fatigue accablait tellement Mongeot, qu'il se jeta sur son lit tout habillé, après avoir essuyé toutefois avec soin le sang qui teignait son épée... Il laissa sa clef à la porte, comme de coutume.

VII

LE PAVILLON

Mongeot s'était trompé; l'architecte ne dormait pas.

Accoudé sur une grande table à pieds de biche chargée de papiers épars, de devis, de plans, de comptes divers, Lescombat semblait avoir pris à tâche de se distraire par une occupation forcée de cette inquiétude poignante dont il n'avait pas fait mystère à Mongeot, et que les incidents du bal étaient loin d'avoir calmée.

En effet, dès ses premiers pas dans cette foule, Lescombat n'avait-il pas perdu le jeune homme de vue! Par quel incident, quel caprice du hasard avaient-ils été séparés? C'est ce qu'il ignorait, et cette conduite lui semblait inexplicable.

Même après la disparition de son pensionnaire, il avait cru,

en effet, le revoir dans les galeries à plusieurs reprises, mais aussi à trop longue distance pour qu'il pût échanger avec lui quelques paroles. C'était bien la couleur et le ruban de son domino ; c'était bien sa taille, son air. Autant que Lescombat avait pu s'en convaincre, Mongeot lui avait paru inquiet ; à chacune de ces rencontres, il avait même évité de répondre à ses moindres signes. Tout d'un coup il ne l'avait plus vu... et à peine revenu chez lui, il avait pris soin de s'assurer qu'il n'était point rentré dans sa chambre.

— Lui serait-il arrivé quelque affaire? se demandait Lescombat, ou bien aurais-je eu tort de compter sur lui pour m'aider de sa personne et de son courage en cas de besoin? Quelque folle de jeune homme peut-être, quelque rendez-vous dont il n'a point voulu me parler. Grâce au ciel, je n'ai rien vu à ce bal qui puisse donner gain de cause à mes soupçons, et cependant...

Ma femme dort, sans doute, reprit-il après avoir prêté l'oreille au milieu du profond silence qui l'entourait. Cinq heures !... Tout est calme dans cette maison, excepté moi... Quels étaient donc ces jeunes fous qui me regardaient à la sortie? Un pari semblait s'être engagé entre eux... et il me semblait que le nom de ma femme était mêlé dans ce pari? Quelques roués qui voudraient sans doute se venger de ses dédains, en cherchant à la compromettre... Oui, j'y suis résolu plus que jamais, je m'éloignerai, je partirai avec elle... Ce voyage en Italie que je projetai, il y a deux ans, je ne puis trouver un meilleur moment pour l'effectuer... En quittant Paris, je n'emporte aucun regret!

Voilà mes clefs, continua-t-il en les comptant une à une dans le cercle qui les retenait, il n'y manque pas même celle du pavillon... Ce pavillon, reprit-il avec un sourire forcé, conviendrait mieux à un grand seigneur qu'à moi!...

Et il se promena à grands pas dans l'appartement, en jetant de temps à autre les yeux sur la pendule du cabinet... Il écoutait les bruits perceptibles à peine de la rue, et il retournait bientôt s'atteler à son travail d'un air rêveur.

— Il ne revient pas ! il est à souper peut-être! C'est surprenant : ma femme, qui paraissait d'abord aussi inquiète que moi, s'est calmée... Quelle est donc cette bouquetière qui s'est approchée d'elle en lui offrant des fleurs? Il m'a semblé qu'elle lui avait glissé quelques paroles à l'oreille. Je viens de relire vingt lettres, nulle ne ressemble à l'écriture de ce billet anonyme. Serait-ce la baronne qui aurait voulu se jouer de moi, éveiller ma jalousie ? Elle ignore; hélas ! que la mienne ne s'endort pas, et qu'ici du moins rien ne pourrait arracher la coupable à ma vengeance... Elle m'a quitté en me laissant dans ma chambre où elle me croit sans doute livré au sommeil ; plût à Dieu qu'il pût clore ma paupière! La fatigue de ce bal, les émotions de cette journée... Oui, je sens que ma tête s'alourdit, je sens que peu à peu... Mon Dieu! veillez sur elle et préservez-moi de tout, s'écria-t-il en se relevant avec effort, car je ne sais pourquoi je tremble; je ne sais pourquoi, depuis ce soir, cette voix bien-aimée, la voix de celle à qui j'ai uni mon sort pour la vie, ne rassure point mon cœur! Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez...

L'architecte n'acheva pas sa phrase, il se vit lui-même contraint de céder à l'épuisement de ses forces... A peine venait-il de s'endormir ainsi d'un sommeil profond, rapide, que madame Lescombat, entr'ouvrant avec précaution la porte de cette chambre, approcha de son mari, et s'emparant du trousseau de clefs, elle en détacha celle du pavillon. Elle était vêtue d'une robe noire qui descendait jusqu'aux talons, et elle ne tarda pas à se diriger vers le jardin.

Ce pavillon octogone, dont pas un hôtel ne devait alors se passer, occupait l'extrémité de la maison, il était décoré intérieurement et au dehors à la chinoise. Le petit jour commençait déjà, mais un jour si faible qu'elle eut besoin de s'appuyer sur quelques branchages morts pour bien distinguer sa route. Arrivée au pavillon, elle en poussa vivement la porte. Une ombre parut se glisser furtivement à sa suite... Tout reprit bientôt son silence accoutumé autour de ce lieu.

Tout d'un coup, et au milieu du sommeil qui l'enchaînait,

Lescombat parut éprouver un frémissement singulier : une agitation graduelle, inexplicable, semblait dominer ses moindres gestes ; il se leva bientôt, les cheveux baignés de sueur, l'œil hagard, la poitrine haletante ! Pour comprendre ce soudain réveil, il aurait fallu, comme l'architecte, connaître chaque détail de la pièce mystérieuse où il se trouvait.

Lambrissé d'immenses panneaux de chêne dans toute sa hauteur, ce cabinet, dans lequel couchait souvent l'architecte, possédait de fort longues frises que le moindre bruit rendait sonores, comme autant de sortes de voix mystérieuses ; des conduits cachés qui aboutissaient au pavillon traduisaient fidèlement à l'oreille chacun de ces bruits, et par contre-coup le pavillon répétait ceux du logis. Cet ingénieux mécanisme, inventé sans doute par le caprice ou la jalousie du maître, et dont plusieurs hôtels offraient le modèle, apportait, il faut le croire, en ce moment, d'horribles révélations à l'architecte, car il se pencha avidement quelques secondes vers le centre de ces perfides échos. A voir sa pâleur et son immobilité, on eût cru vraiment qu'il était de marbre ; il retenait son souffle et semblait en proie à la plus affreuse anxiété.

— Vous avez donc pu vous débarrasser de ce jaloux ? disait une voix ; en ce cas, vous êtes plus heureuse que moi. Obligé de vous suivre à distance pendant tout ce bal... heureusement que je n'avais pas perdu notre signe de ralliement, ce ruban...

— Je vous remercie de votre prudence, répondait une voix plus douce, il m'a reconduite ici toute troublée de votre absence, sans cette bouquetière envoyée par vous bien à propos, et qui a pu du moins me prévenir... Mais qu'aviez-vous à me dire ? ne pouvions-nous donc attendre à demain ? Il y eut alors quelques chuchotements si bas que l'architecte n'en put comprendre le sens. Un silence glacial de quelques minutes succéda, et le dernier mot que Lescombat surprit fut le nom de son pensionnaire, celui de Mongeot.

Saisissant alors son épée, l'architecte sortit rapidement, son trousseau de clefs à la main. Arrivé au pavillon, il parut surpris de n'en pas trouver la clef. Mais par une imprudence qui

le servit, les coupables en avaient laissé la porte ouverte. Cette première porte conduisait à un petit salon soigneusement clos, et dont, au bruit que firent les pas de Lescombat sur les feuilles, on semblait avoir éteint rapidement les lumières. Presqu'en même temps l'on s'était tu, et la respiration de ceux qui se trouvaient dans le pavillon était le seul bruit qu'on entendît.

En ce moment critique, solennel, l'architecte frappa du pied sur le parquet, avec un cri de joie étouffé qui pouvait ressembler au rugissement d'une bête fauve ; alors aussi, et comme au coup de baguette d'un magicien, une partie du salon tourna rapidement elle-même sur un pivot, et vint présenter aux regards de Lescombat les deux hôtes mystérieux du pavillon.

A la vue de l'architecte, le personnage qui tenait encore la main de madame Lescombat serrée dans les siennes, se dégagea subitement de l'étreinte de l'architecte qu'il venait de désarmer par un brusque mouvement. Avec une agilité peu ordinaire, il se glissa bientôt dans les massifs du jardin, à travers lesquels Lescombat chercha vainement sa trace. Tout ce que Lescombat put voir aux lueurs douteuses d'un demi-jour, c'est que cet inconnu, qui avait remis son masque et dont il n'avait pu distinguer les traits, portait un ruban blanc sur un domino cerise. Se dirigeant alors, par un mouvement instinctif, vers la chambre de Mongeot, il entr'ouvrit sa porte légèrement et trouva le jeune homme endormi tout habillé sur son lit. Ses pieds gardaient encore l'empreinte de ce sable humide et fin qui jonchait les allées du jardin de l'architecte.

Il allait, dans sa rage, se précipiter sur lui, lorsque madame Lescombat, qui l'avait suivi en se soutenant à peine, l'entraîna rapidement hors de cette chambre, dont elle referma la porte sur son amant.

Le lendemain de cette scène, dont les pensionnaires de M. Lescombat ne pouvaient se douter, puisque, à l'exception de Mongeot, aucun n'habitait la maison de l'architecte, cette demeure, aussi paisible qu'un couvent, semblait avoir repris son calme ordinaire.

Retiré dans son cabinet, l'architecte n'en était point sorti de

la journée. Vainement madame Lescombat eût-elle voulu forcer cette consigne ; son mari l'avait enfermée elle-même à double tour dans sa chambre.

Pour le jeune homme, à peine levé à la suite de ce sommeil long et pesant qui suit un bal, il n'eut rien de plus pressé que de récapituler en lui-même les événements de sa nuit à l'Opéra. Les suites de son duel sous les lanternes de la rue du Lycée l'embarrassaient beaucoup moins que ce contrat que l'organiste et Blanche semblaient avoir tant à cœur de lui voir signer le soir même ; il restait surpris, par-dessus tout, du silence de madame Lescombat à son égard.

— Un billet, un mot lui aurait si peu coûté ! Comment n'a-t-elle pas trouvé le temps en rentrant hier au soir ?...

Et il avait interrogé Gervais sur la santé de ses hôtes. Le vieux serviteur, étonné de ne pas voir paraître l'architecte et sa femme, n'avait pas manqué de répondre que la fatigue du bal pouvait seule les retenir encore au lit.

— Il n'est que dix heures, monsieur, avait-il dit à Mongeot : ce matin, ma foi, vous avez l'humeur d'un jeune pinson. Où courez-vous donc avec ces deux lettres ployées comme des billets de mariage ?

Ce dernier mot avait fait tressaillir le jeune homme. Il se remit bientôt et reprit :

— Je vais à l'Ecole militaire, mon bon Gervais. Ces lettres sont pour deux amis que j'ai recrutés hier au bal de l'Opéra et que j'ai invités à venir partager le dîner de la pension... Comme il se pourrait faire qu'ils oublient...

— Miséricorde ! deux officiers ! Et c'est vous qui régalez, monsieur Mongeot ?

— Oui, mon cher Gervais, une façon de me faire bien venir à mon corps. Tu diras à mademoiselle Brulart, notre cuisinière, de se surpasser. Ce sont deux gaillards affamés comme des vampires...

— Soyez donc tranquille, monsieur Mongeot, on vous aura du soigné et du pas trop cher. Vers quelle heure reviendrez-vous ?

— Pas avant quatre heures, puisque tu me dis qu'à ce moment-là madame Lescombat sera levée. Personne ne l'accompagnait hier en rentrant? demanda Mongeot, à voix basse, au domestique.

— Personne, monsieur, si ce n'est M. Lescombat. Le pauvre cher homme! l'envie m'a pris de le regarder tout à l'heure par le trou de la serrure, il est pâle, mais pâle... Après cela, on dit que le bal de l'Opéra vous fait rentrer les jambes dans le corps... Je n'y suis jamais allé, et c'est seulement par ouï dire...

— C'est bien, dispose tout en conséquence; à ce soir!

Et il avait gagné rapidement l'Ecole militaire, par un froid qui rendait sa marche plus pressée. En arrivant, il trouva sur l'esplanade ses deux témoins de la nuit précédente, qui ne se faisaient faute de raconter en ce moment son coup d'épée. Dès qu'ils l'aperçurent, ils le présentèrent à leurs camarades en lui serrant la main fraternellement. Mongeot avait mis leur nom, tant bien que mal, sur leurs lettres; ils en plaisantèrent en lui disant que c'était tout simple qu'il estropiât le nom des gens, lui qui les tuait si proprement.

— Cet homme serait-il mort? demanda Mongeot, j'espérais l'avoir seulement blessé.

— Autant que j'ai pu voir, reprit le chevalier du Boscq, si cet oiseau de nuit n'a pas une vie de rechange à son service, il doit être bien mort à présent. Vous faites bien les choses, mon jeune ami.

— Et votre maître d'armes doit être fier, continua M. de Gontran, le second témoin de Mongeot. Ah çà! vous dites donc que nous dînons aujourd'hui ensemble? Malepeste! rue Garancière, cela n'est guère près de l'Ecole; aussi, tenez, nous vous gardons jusqu'à quatre heures!

Il aurait été difficile à Mongeot de se soustraire aux prévenances de ses nouveaux camarades; il lui fallut subir à la fois l'examen complet de l'Ecole et les reproches de M. de Croismare, le directeur, qui le blâma sévèrement de son imprudence.

— Je ne soupçonnais guère, en apprenant de ces messieurs

ce beau fait d'escrime, que vous en étiez l'auteur. Heureusement que c'était à l'Opéra! Qui dirait qu'avec cette figure de demoiselle vous puissiez être duelliste!

Pendant que Mongeot prenait des mesures avec MM. du Boscq et de Gontran pour amortir l'éclat dangereux d'une telle affaire, il ne pouvait s'empêcher de songer qu'il eût mieux valu peut-être pour lui recevoir un bon coup d'épée que de n'avoir aucune objection valable à faire au brave organiste pour la signature de ce contrat. L'excuse naturelle d'une blessure reçue eût peut-être reculé pour lui l'instant fatal ; mais cette comédie de roué trouvait dans sa conscience un écho de réprobation. Il lui vint en idée à plusieurs reprises d'aller trouver d'Aquin ou d'écrire à Blanche ; mais madame Lescombat ne lui avait-elle pas fait une loi de tromper son mari jusqu'à la fin, et ce mariage ainsi arrêté ne devait-il pas écarter de lui toute défiance ? Inquiet, embarrassé pendant sa promenade à l'Ecole militaire, le jeune homme avait besoin de songer à son amour, pour y puiser des forçes contre la lâcheté d'un tel rôle... Mais, nous l'avons dit, il était sous l'obsession de sa croyance, l'image de cette femme planait entre lui et sa pensée comme celle d'un mauvais ange. Les orages qui bouleversent l'âme ont cela d'affreux, que l'on n'entend que leur voix.

Ce même matin cependant, l'organiste, paré d'un de ses plus beaux habits, s'était rendu vainement à la chambre du jeune homme... Il voulait sans doute sonder son cœur une dernière fois, lui qui en connaissait les blessures, lui qui, en habile médecin, voulait le sauver par un remède brusque, et trancher le mal dans sa racine. Le vieillard redescendit morne et triste les marches de l'escalier qui l'avaient conduit chez Mongeot ; il était trois heures, et il frappa vivement à la porte du cabinet de Lescombat...

— J'ai précédé Blanche, lui dit-il après avoir attendu quelques minutes que l'architecte vînt lui ouvrir. Mais, Dieu me pardonne!... j'ai cru que Gervais m'allait faire faire antichambre! Comme te voilà pâle, continua l'organiste après avoir considéré son ami.

— Ce n'est rien, la fatigue du bal... je suis rentré tard cette nuit, reprit Lescombat.

— A qui le dis-tu ? j'ai de tes nouvelles.

— Comment ?

— Tu vas ouvrir de grands yeux, mais je puis bien te le dire à toi, mon ami depuis vingt ans. J'étais hier au bal de l'Opéra...

— Au bal ! et tu m'y as vu ?

— Non, mais j'ai vu quelqu'un qui t'y cherchait... Ce pauvre Mongeot... mon Dieu oui... il était désespéré de t'avoir perdu, le pauvre garçon ! Ah çà ! j'espère que tu vas me lire la teneur du contrat ; tu sais que moi je ne me pique pas d'être homme d'affaires, procureur, clerc d'avoué... tandis que toi, qui par état es appelé à traiter avec les seigneurs... et leurs intendants !... J'ai fait prévenir maître Robertot pour huit heures ; nous signerons à l'issue du dîner... Mais qu'as-tu donc ? tu as l'air de ne pas écouter... serais-tu souffrant ?

— Moi ! pas le moins du monde... tu peux lire si tu le veux ..

— Tes pattes de mouches, merci ! je ne me charge pas de déchiffrer tes brouillons...

— Ne m'avais-tu pas demandé une minute de l'acte ?... je n'ai pas eu le temps de recopier, je vais te la lire...

— Pour peu que cela te gêne, remettons cela à demain. Tu m'effraies... tu as l'air vraiment d'être malade... Demain, si tu es mieux...

— Non, pas demain, je veux que ce soit aujourd'hui même, reprit Lescombat d'une voix brève et avec un regard dont la fixité surprit l'organiste. Et il se mit à lire à d'Aquin l'acte projeté. A mesure qu'il parlait, sa voix se séchait dans son gosier, sa respiration devenait plus lente et plus pénible. Quand il arriva au nom de Mongeot, il s'arrêta tout d'un coup comme malgré lui, ses bras se raidirent, la sueur couvrit son front. L'organiste eut peur et courut au cordon de la sonnette.

— N'appelle pas, d'Aquin, n'appelle pas, murmura l'architecte d'une voix éteinte, ce n'est rien, non, rien... poursuivit-il en essayant de se remettre.

— Saurait-il quelque chose? pensa le vieillard. Mongeot aurait-il fait quelque imprudence à ce bal?

Et d'Aquin examina Lescombat avec l'effroi d'un coupable qui, lui-même, va se voir bientôt forcé de répondre devant son juge... La physionomie de l'architecte avait reconquis son immobilité habituelle, ses mains venaient de ramasser le papier, et il le considérait d'un air profondément attentif. Tout d'un coup des éclats de voix bruyants partirent de la pièce d'entrée: c'était Vera-Crux arrivant d'un côté avec un de ses amis ; de l'autre, Mongeot suivi de MM. du Boscq et de Gontran. Ils échangeaient entre eux une foule de politesses narquoises de garnison, avec lesquelles s'abordent les nouveau-venus. Mongeot avait couru tout d'un trait à la chambre de madame Lescombat. Elle n'y était plus, elle se promenait déjà parée dans le jardin, car Gervais avait reçu l'ordre de lui ouvrir avant l'arrivée de l'organiste. Dès que le jeune homme l'eut aperçue à travers les carreaux de la fenêtre, il fit quelques pas pour la rejoindre, mais elle le prévint en entrant elle-même précipitamment dans la salle à manger. Presque en même temps une autre porte s'ouvrait, c'était celle du cabinet de Lescombat. La présence de l'architecte, derrière lequel d'Aquin se tenait timidement, sembla glacer toutes ces figures; il essaya de sourire, comme de coutume, à Mongeot, et salua les nouveaux invités qu'il lui présentait.

Si jamais réunion de personnages offrit au crayon du romancier une série d'études qui semblerait exiger plus de dimensions que celles d'une nouvelle, c'était à coup sûr celle que le hasard amenait ce jour-là chez madame Lescombat. Pas un des convives n'était agité, en effet, des mêmes sentiments. Chez l'architecte, c'était une rage active, concentrée comme la matière qui bout, un ressentiment profond, plâtré des dehors polis, ordinaires aux maîtres de maison; chez sa femme, c'était la peur, la peur qui sourit, la peur qui cherche à emprunter le masque d'une hardiesse tranquille. Pour d'Aquin, placé à côté de Lescombat, il le voyait encore pâle et renversé sur sa chaise le moment d'avant, sous le poids d'une révélation ou

d'une découverte terrible... En vain cherchait-il à se persuader à lui-même que l'état de son ami pouvait être le résultat de la contrariété ou de la fatigue; une voix secrète lui disait que ce corps, trop soudainement ébranlé, devait avoir subi un contre-coup fatal, électrique... Pour Vera-Crux, il ne savait que trop à quoi s'en tenir sur les événements de la nuit précédente; il se rassurait en pensant à l'identité complète de son déguisement de la veille avec celui de Mongeot. A l'égard de l'ami qu'il avait amené avec lui, et qu'il avait présenté sous le nom de comte d'Alcazar, nul, en vérité, n'eût pu le reconnaître à cette table où il ne se faisait remarquer que par un profond silence. Habillé assez richement à la française, il semblait si pâle, qu'on eût dit vraiment qu'il relevait de maladie.

A la seule inspection de ces visages, Mongeot éprouva d'abord cette anxiété d'amoureux qui tremble de voir l'objet de sa passion aux prises avec les adorations banales; il craignait un rival dans chaque nouveau-venu. Un coup d'œil de madame Lescombat le rassura; il lui parut si tendre, si inquiet, qu'après tout il s'accusa, dans le fond du cœur, d'être toujours soupçonneux et injuste vis-à-vis d'elle. Etait-ce donc sa faute s'ils avaient été séparés, dès son entrée dans le bal, par une querelle inattendue? La tranquillité affectée de sa maîtresse, l'air de confiance ordinaire de l'architecte, la gaîté de Vera-Crux, qu'il croyait plus que jamais ancré dans les bonnes grâces de madame de Godrecourt, tout, jusqu'aux propos animés de ses deux amis pendant le repas, contribua à l'empêcher presque de penser. Blanche n'était pas là, et ce n'était que devant elle qu'il éprouvait de la gêne. En homme jaloux de faire les honneurs de la pension à ses deux parrains de l'Ecole militaire, il se laissa donc aller à l'entrain de la conversation. Lescombat, le regard baissé à demi sur son assiette, ne perdait pas une seule de ses paroles, et d'Aquin l'écoutait avec le tremblement intérieur d'un homme qui craint de voir perdre pied à un nageur.

— Savez-vous, chevalier, disait Mongeot au Portugais, que madame de Godrecourt était hier furieusement inquiète de

vous à ce bal? Elle vous demandait à tous les échos, et moi-même, malgré ma bonne volonté pour elle... je n'ai pu lui dire...

— Vous étiez donc au bal de l'Opéra, reprit Vera-Crux, et dans quel costume?

— Un domino cerise et un ruban blanc. Et vous?

— Moi, répondit-il en jouant l'indifférence, j'avais un *perroquet* (1) avec des rubans couleur de pêche.

Lescombat ne put réprimer un mouvement. Madame Lescombat devint aussi pâle qu'un linge. L'homme qui se trouvait à côté de Vera-Crux réprima un malin sourire.

— Puisque vous étiez à ce bal, monsieur le chevalier, reprit M. de Gontran, pourriez-vous me dire ce que c'était qu'un fat en habit de polichinelle, qui a trouvé plaisant de chercher querelle à un de mes amis, au risque de se faire crever sa bosse?

— Je l'ignore, ma foi!... répondit le chevalier, quelque drôle en pointe de vin, sans doute... Comte d'Alcazar, continua-t-il en s'adressant à son ami qui rongeait un os de poulet, avez-vous ouï parler de cette affaire?

L'ami du chevalier, fidèle à son système de mutisme, se contenta de lever les épaules d'un air dédaigneux. M. de Gontran poursuivit :

— J'étais fort jeune, chevalier, lorsque j'ai visité vos colonies portugaises dans l'Inde. A Goa, j'ai vu fouetter et marquer en plein marché...

— Oui, cela se fait, balbutia Vera-Crux d'un air décontenancé, cela se fait, je crois, sur la place de la Fontaine d'Or...

— Précisément, sur la place de la Fontaine d'Or... C'était un joueur trop heureux dont je ne me rappelle plus le nom... Quant à son visage, il avait obtenu de rabattre sur lui le bonnet vert qu'on met aux banqueroutiers et aux escrocs... Cette exécution m'a frappé; c'est, ma foi, tout ce que je me rappelle de Goa!

A l'étrange rougeur qui avait couvert un moment le front

(1) Domino de plusieurs nuances.

de Vera-Crux succéda un nuage de pâleur dont personne ne s'aperçut, à l'exception de l'ami du chevalier... Mongeot se réservait de raconter son duel en détail à madame Lescombat; l'indiscrétion des autres pensionnaires de la maison l'effrayait. Satisfait d'avoir puni l'insolence de son adversaire, il ne tenait pas à faire parade de son courage; il demeura seulement embarrassé devant les questions de l'architecte sur le motif de son absence à l'Opéra.

— Ne se perd-on pas au bal? reprit M. de Gontran qui lui vint en aide, en échangeant avec lui un regard d'intelligence. Cette nuit, il y avait une foule...

— C'est précisément mon affaire, reprit Vera-Crux en riant sous cape, cette foule-là m'a fait perdre la trace de la baronne... Excellente femme, elle doit être bien fatiguée!

Et le chevalier jetait un coup d'œil rapide sur madame Lescombat en prononçant ces paroles, quand l'arrivée d'un nouveau personnage interrompit la conversation. C'était maître Robertot, le notaire, à qui M. Lescombat voulut ouvrir tout d'abord la porte de son cabinet; mais l'homme de loi prétendit que, puisqu'on était à table, il attendrait bien la fin du repas pour la lecture de cet acte, que la main tremblante de Lescombat avait recopié avant le coup de cloche du dîner...

— Un notaire! s'écria Vera-Crux, un notaire, pour qui? serait-ce pour M. Mongeot? je m'en doutais. Me permettra-t-il de joindre mes félicitations à celles de ces messieurs?

Le jeune homme ne répondit pas, car en ce moment même Blanche d'Aquin venait d'entrer... L'épée du spadassin que Mongeot avait vue briller la nuit précédente sur sa poitrine l'avait moins effrayé que la vue de cette enfant. Transi d'angoisse, éperdu, il la regardait comme une de ces vierges des ballades allemandes, pâles ombres qui viennent jeter leur anneau sur la table de leur fiancé, même après que la mort a glacé leurs lèvres. La douce immobilité des traits de Blanche, son silence et son regard baissé vers la terre lui donnaient alors, en effet, quelque ressemblance avec ces filles du Nord que Burger et Kosegarten chantèrent tant de fois dans leurs

légendes. Habillée de blanc de la tête aux pieds, effeuillant entre ses doigts quelques roses pâles cueillies au jardin, elle sourit tristement à madame Lescombat, et vint s'asseoir ou plutôt vint se réfugier près de son oncle. Un récent orage semblait avoir brisé ce pauvre lis sur sa tige; au gonflement bleuâtre étendu sous sa paupière, on voyait que Blanche avait pleuré.

— Mais tu as la fièvre, toi aussi! murmura l'organiste en prenant ses petites mains dans les siennes. Passons dans votre cabinet, mon cher Lescombat, pendant que ces messieurs prendront le café au pavillon du jardin... N'est-ce pas en ce lieu que j'ai vu Gervais le porter?

— Serait-ce vrai? reprit l'architecte en jetant sur Gervais un regard sévère. Vous savez que nul excepté moi...

— Si je n'en avais pas trouvé la porte ouverte ce matin, reprit Gervais, je ne me serais pas permis... Mais c'est M. Mongeot qui régale... et j'avais pensé... reprit le vieux serviteur.

— C'est chose inutile, nous prendrons le café ici... On ne demande au futur, reprit l'architecte en regardant fixement Mongeot, que de faire tout bas lecture de l'acte et d'y apposer sa signature. C'est l'affaire d'une seconde...

Il se fit un moment de silence solennel; Lescombat venait de passer l'acte à Mongeot... Le jeune homme reçut le papier, l'ouvrit d'une main dont chaque fibre était émue, et lut à peine ce qu'il contenait. Tous les regards se trouvaient tournés vers lui, chacun s'étonnait seulement de sa pâleur. L'architecte, dont tout le masque semblait s'être décomposé en une seconde, concentrait sur lui ses yeux perçants; il le guettait comme le vautour guette l'oiseau. Sereine, impassible, ainsi qu'une divinité de marbre, madame Lescombat, par l'impérieuse froideur de son attention, semblait prescrire à Mongeot ce qu'il allait faire pour elle; Blanche seule tenait sa paupière mouillée de larmes inclinée vers le parquet.

Le jeune homme venait de comprendre qu'il s'agissait pour lui du moment le plus décisif de sa vie, celui de la destinée

de deux femmes entre lesquelles la voix austère de la conscience traçait elle-même une ligne de démarcation. Placé vis-à-vis de ce redoutable choix, Mongeot promena une dernière fois son regard inquiet sur la nièce de d'Aquin, il s'arrêta devant ce sacrilége résolu qu'il allait commettre. Jurer à la face du ciel et des hommes une fidélité impossible à cette enfant, lui parut une infamie monstrueuse. Comme l'aigle qui se débat vainement sous les mailles de plomb qui l'enchaînent, il fut prêt à succomber un instant sous l'égoïste pouvoir de sa maîtresse ; mais Blanche était là, Blanche souffrait ; Mongeot referma le papier et le rendit à d'Aquin.

— Je ne signerai pas, dit-il d'une voix étouffée.

Un chuchotement étrange parcourut le banc des convives à cette réponse. Madame Lescombat contint un cri de surprise, Blanche se jeta dans le sein de l'organiste. Impassible en apparence au milieu de ces physionomies déconcertées, l'architecte se leva, et s'adressant au jeune homme :

— Je m'attendais à votre réponse, monsieur, reprit-il avec un accent d'incomparable dignité. Que diriez-vous, messieurs, continua-t-il en se tournant vers les nouveaux amis de Mongeot, d'un homme assez aveugle pour avoir été lui-même au devant de son ennemi, d'un homme qui aurait amené chez lui, sous son propre toit, l'auteur de sa honte et de sa ruine? Que cet homme est fou, ridicule, que c'est un niais dont chacun doit se moquer, qu'il y a toujours des signes certains auxquels on reconnaît la fraude, que l'indulgence dans ce cas est une faiblesse, une infirmité d'esprit! Voilà, messieurs, ce que vous diriez de cet homme... Mais si l'on ajoutait que son ennemi, reçu tous les jours à sa table, a non-seulement trompé son hôte, déshonoré la foi conjugale, mais qu'il s'est fait de plus un lâche plaisir d'abuser au jour le jour une pauvre enfant qui l'aimait de toutes les forces de son âme, une jeune fille de laquelle il s'était fait un rempart contre le soupçon, lui, le séducteur, le traître, l'homme qui venait chaque jour tendre la main au mari, et le soir mêler son nom à des rires injurieux avec sa femme... Qu'en diriez-vous, messieurs, si ce n'est que

c'est lui-même un monstre? Eh bien! dites aussi qu'il y a des lignes certaines, des indices que Dieu prend soin lui-même de graver sur le front de ces coupables. Le mari, c'est moi; le séducteur, c'est monsieur!

Et d'un doigt encore agité par la colère, l'architecte montrait le jeune homme atterré à ses convives. Vera-Crux triomphait; d'Aquin consterné, couvrait Blanche de ses deux bras. Madame Lescombat, pâle d'effroi, n'opposait aucune dénégation aux paroles de son mari, tant la contenance assurée de l'architecte lui imposait... Un brouillard épais se répandit bientôt devant ses yeux, et elle se laissa tomber défaillante entre les bras de messieurs Dubosq et de Gontran.

Pour Mongeot, la foudre qui l'eût touché n'eût pas produit un effet plus simultané... Quelle révélation fatale avait donc pu donner à la voix de Lescombat cette autorité puissante? qui avait pu le rendre possesseur d'un tel secret? Le malheureux jeune homme cherchait encore vainement à se rendre compte de ce mystère, quand la voix tonnante de l'architecte retentit de nouveau au milieu de ce silence glacé.

— Sortez d'ici, monsieur, s'écria Lescombat outré du silence de Mongeot, sortez de ma maison, vil suborneur! Je vous donne une heure pour n'y jamais remettre le pied!

Et, s'adressant alors à d'Aquin qui le suppliait :

— C'est toi, reprit-il, qui l'as amené le premier dans cette maison, ce lâche à qui je dois mon déshonneur! Tu es libre maintenant de le marier à ta nièce! Messieurs, continua-t-il en se tournant vers les spectateurs de cette scène, vous pouvez allez dire à tout le monde l'exemple de justice dont vous avez été les témoins; ceux qui me connaissent vous croiront. J'use de mon droit, messieurs, et si les maris du jour se taisent, moi, je ne crains pas de parler haut. A dater de ce jour, rien de commun n'existera entre la coupable et moi. Point de tribunaux, de duel; je fais mes affaires moi-même. Monsieur, reprit-il en désignant Mongeot, était mon pensionnaire, je le chasse!...

Il s'avança d'un pas rapide vers la porte, et l'ouvrit lui-même pour donner un libre passage au jeune homme...

— Mais les preuves ! les preuves ! murmura Mongeot d'une voix affaiblie par l'humiliation et la rage.

— Nie donc celle-ci ! reprit Lescombat en lui présentant un portefeuille.

Mongeot allait répondre, quand madame Lescombat, que ces dernières paroles de l'architecte venaient d'arracher à son évanouissement, se leva, pâle, agitée. Une fois peut-être la voix de son devoir venait de la rappeler à elle-même, car elle s'écria dans l'égarement de la peur :

— Non, mille fois non, monsieur, il n'est point coupable ! oh ! non, je le jure.

Et elle s'attachait aux bras de son mari avec des cris de douleur et de désespoir.

Rejeté dans un nouveau monde de pensées, Mongeot ne pouvait trouver une parole. L'architecte fixa sur sa femme un regard clair et profond, et l'étreignant avec force.

— Malheureuse ! dit-il, niera-t-il avec toi ces lettres coupables ?...

Le jeune homme pâlit ainsi que sa complice, ils venaient de reconnaître tous deux la correspondance fatale. Vera-Crux regardait ce dénoûment de l'air d'un auteur qui applaudit lui-même au succès de sa pièce. Mongeot ne pouvait comprendre comment une pareille arme pouvait se trouver aux mains de Lescombat ; il fut tiré bientôt de son doute par les éclats de rire de l'ami du chevalier... Ouvrant en effet la bouche pour la première fois pendant le repas, d'Aubignac,—car c'était lui, — jeta à son adversaire ces mots d'amère raillerie :

— Une autre fois, monsieur, prenez garde à votre portefeuille quand vous vous battrez... On les imite dans la perfection à l'heure qu'il est, et l'on peut en substituer un autre à celui que vous alliez remettre en poche ! Quant à votre coup d'épée, je ne vous en veux pas, il a porté en plein dans cette vessie...

Confondu de surprise quelques minutes à la vue de ce singulier fantôme, le jeune homme passa la main sur son front comme s'il eût douté de la présence de d'Aubignac, que M. de

Gontran et du Boscq prirent à partie... Pour Mongeot, sous le poids de cette trahison fatale, il ne lui restait qu'un parti à prendre : celui de tuer ce misérable et son complice...

— Monsieur de Vera-Crux, vous me répondrez pour *votre ami*, dit-il au chevalier en s'avançant vers lui avec un geste d'assurance et de mépris. Quant à vous, monsieur, reprit-il en se tournant vers Lescombat, si vous me jugez digne de vous rendre satisfaction...

— Hors d'ici, misérable, cria l'architecte outré du calme de ce défi, hors de ma maison! Va chercher ailleurs un ami à déshonorer, un nom à flétrir, un rôle d'ignominie à jouer devant tes pareils ! Hors d'ici, car dès demain cette porte je la fermerai moi-même, dès demain je pars, je m'exile. Mais je ne te laisserai pas jouir en paix de ton crime, j'emmène avec moi cette femme qui fut la mienne. Oui, vous me suivrez, madame, continua-t-il avec un geste impérieux, vous me suivrez !

— Par pitié, reprit le jeune homme, oh ! ne faites pas peser sur elle une faute qui m'appartient ! Je vous ai sauvé, monsieur, de la fureur de quelques misérables, il doit vous en souvenir. Eh bien ! sauvez vous-même cette femme de votre colère. Oui, je fus coupable, oui, je ne devais pas porter le trouble et le déshonneur dans votre maison. Restez-y, monsieur ; ce sera moi qui m'exilerai, moi seul je dois quitter cette ville ; mais avant je laverai dans le sang d'un lâche votre malheur et le mien. Adieu, je dois céder à votre courroux, reprit le jeune homme, cachant mal une larme, je dois m'incliner devant votre volonté, je vous laisse !

Et, franchissant le seuil de cette porte, en jetant sur madame Lescombat un sombre et triste regard, le jeune homme partit au milieu du désordre qui régnait encore dans la salle. Dès qu'il eut mis le pied dans la rue, il se retourna par un mouvement instinctif pour voir si personne ne le suivait. La nuit était profonde, et il distingua une forme blanche sous le renfoncement profond de la porte cochère...

— Blanche ! s'écria-t-il avec un mouvement indicible de surprise...

— Oui, Blanche! reprit-elle, Blanche, qui vous remontre le seul chemin que jamais vous n'eussiez dû quitter!

Et elle lui prit le bras résolûment; tous deux, éclairés par le falot de l'organiste qui survint, eurent bientôt gagné la rue de la Harpe et dépassé le pont Saint-Michel. L'ombre était épaisse, le froid des plus vifs, et nulle étoile ne brillait au ciel...

IX

UN MARI

La longueur de ce chemin semblait avoir épuisé les forces du jeune homme. Par un hasard qui n'est que trop commun à certains jours, ils n'avaient pu rencontrer aucune voiture de place. Ils marchaient tous trois silencieusement, Blanche appuyée au bras de Mongeot, l'organiste les précédant avec sa lanterne qui jetait des lueurs douteuses sur le pavé. Le vent soufflait avec violence, et quand ils furent arrivés sur la place de Grève, le falot que portait d'Aquin s'éteignit.

Cette place, où brillaient à peine quelques maigres lumières aux vitres des cabarets et des boutiques assez sales formant sa ceinture, n'apportait alors d'autre bruit à l'oreille que les pas des sentinelles placées à l'angle du guichet par lequel l'organiste comptait regagner son domicile de la rue Saint-Antoine. En passant sous cette voûte, l'épée de Mongeot s'engagea dans l'un des anneaux de fer qui s'y trouvaient, et qui servaient jadis à y tendre des chaînes aux jours d'émeute. En se sentant arrêté de la sorte, le jeune homme ne put réprimer un léger cri...

— En vérité, dit-il, si je croyais aux présages!... Et il se contenta de retirer son épée, puis il reprit le bras de la jeune fille. Elle tremblait alors comme la feuille, et n'eut pas la force de prononcer une parole jusqu'à sa porte.

Entre les numéros 67 et 69 s'élevait alors le Petit-Saint-Antoine dont d'Aquin était organiste. Remplacée à cette heure

par un passage, cette maison de chanoines dont l'établissement date de 1361, s'était vue complétement rebâtie en 1689 (1), elle avait à sa devanture une grille surmontée à son milieu d'une croix de fer. La demeure de l'organiste était située presque en face.

Arrivé à la porte, d'Aquin déposa son falot et se mit en devoir de tourner la clef dans la serrure... A l'instant même un joyeux jappement se fit entendre : c'était Babiole, la petite chienne de Blanche ; elle passait déjà son museau entre l'interstice de la porte et du pavé.

— Pauvre Babiole ! elle va être bien heureuse ! murmura timidement la jeune fille ; il y a si longtemps qu'elle ne vous a vu ! continua-t-elle en regardant le jeune homme.

Il n'écoutait pas, il ressemblait à l'un de ces voyageurs fatigués qui suivent leur guide. Si la nuit eût été moins sombre, Blanche aurait pu croire, à l'égarement de ses traits, qu'il n'avait plus sa raison. Il la suivit cependant à travers l'escalier humble et propret qui conduisait à son ancien gîte. Blanche alluma un flambeau et l'y introduisit avec un soupir.

Aucun meuble n'avait été dérangé dans cette chambre, qui portait encore les traces d'un départ furtif ; il y avait un livre ouvert sur la cheminée, c'était un volume dépareillé des lettres de Voltaire ; du reste, aucun aspect de renfermé, l'endroit avait dû se voir aéré plus d'une fois, car dans un vieux vase, un peu ébréché, du Japon, on voyait encore un reste de fleurs. Les tiroirs de la commode en bois de rose qui occupaient le milieu d'un panneau n'avaient pas même été refermés, et les rideaux du lit grimaçaient au fond de l'alcôve...

Seulement, et dès l'entrée de l'appartement, Babiole courut lécher les mains et les pieds du jeune homme ; elle bondit, fureta et revint à lui avec des caresses charmantes : c'était bien l'ami de sa maîtresse, c'était bien son ancien hôte qui revenait.

(1) Elle a été détruite en 1792. Quand d'Aquin touchait l'orgue à la fête de Saint-Paul, les carrosses tenaient toute la rue Saint-Antoine jusqu'aux Célestins.

Pour Mongeot, il s'était assis sur une chaise de paille, en promenant sur tous ces objets un regard appesanti; il semblait éprouver un amer chagrin à revoir ces lieux; l'aspect d'une prison lui eût peut-être moins serré le cœur... Blanche le devina sans qu'il eût parlé, et lui tendant une main où plus d'une larme avait roulé pendant le cruel silence du jeune homme :

— Vous le voyez, dit-elle, nous avons le culte des souvenirs, mon oncle et moi!

Elle n'en put dire plus, les sanglots vinrent lui couper la parole. La triste enfant n'avait que trop bien compris le désespoir profond de Mongeot, elle voyait se dresser entre elle et lui dans cette chambre une autre image plus réelle que ce fantôme dont l'obsession l'avait troublée. En se regardant à la glace dans tout l'attrait virginal de sa parure, les pleurs lui venaient aux yeux, le poids de ce sacrifice l'écrasait.

— Ami, lui dit-elle en jetant sur lui un regard d'ange, maintenant me plaindrez-vous?

— Hélas! répondit-il avec ce sentiment égoïste de ceux qui souffrent, je vous plains de connaître le plus malheureux des hommes. Vous venez d'ouvrir votre maison à bien des tristesses : la honte et la douleur en ont franchi le seuil avec moi. Chassé, Blanche, chassé, mis à la porte comme un misérable! C'est ma faute aussi, j'aurais dû brûler ces lettres fatales, j'aurais dû tuer ces misérables qui m'ont volé!

Et il se promenait à grands pas, il ne voyait plus Blanche; sa pensée était ailleurs. Sa bouche se crispait par intervalles; il était en proie à cette crise violente de nerfs qui finit par la faiblesse. Blanche en eut pitié; elle essuya son front baigné de sueur, elle lui prit les mains, et trouva pour lui dans un tel moment des paroles d'une ingénieuse tendresse.

— Vous devez avoir besoin de repos, lui dit-elle, je vous laisse; mais songez, Henri, que nous sommes frère et sœur. Un frère, dites-moi, doit-il avoir rien de caché, une sœur ne peut-elle aimer son frère? Mon Dieu, vous le savez, reprit-elle en élevant au ciel son regard rempli d'une résignation paisible,

vous savez si j'ai prié pour lui bien des fois dans cette chambre; vous savez si le nom d'Henri que balbutiaient mes lèvres était écrit au plus avant de mon cœur ! Sauvez-le, mon Dieu, sauvez-le des autres et de lui-même ! Il est si jeune, si brave, que vous ne devez pas l'abandonner!

Doucement illuminée par le seul flambeau qui brûlait, la figure de Blanche offrait alors un tel charme de grâce et de candeur, que Mongeot ne put s'empêcher de s'y mirer longuement, comme dans le cristal d'une source pure; il s'agenouilla devant la jeune fille avec une émotion inaccoutumée... La présence de l'organiste put seule l'arracher à cette muette contemplation. En l'admirant ainsi dans un recueillement pieux, Mongeot semblait unir sa prière à celle de Blanche. La voix de cette enfant avait eu le pouvoir d'endormir un instant ses douleurs; l'aspect de d'Aquin les réveilla. Le vieillard n'était-il pas dépositaire de ses secrets? ne lui avait-il pas prédit vingt fois cette issue fatale à son amour? L'organiste était devenu pour lui une sorte de remords accolé à ses moindres pas, un spectre visible, menaçant. Que lui restait-il à lui apprendre? qu'allait-il lui conseiller à lui mourant, épuisé? Cependant, et même après le départ de Blanche, il l'écouta parler comme les néophytes écoutaient parler l'apôtre, et la violence de son désespoir tomba peu à peu. En présence de cet homme, il retrouva même un certain courage; les reproches de d'Aquin n'avaient rien de dur, d'outré : c'était la sollicitude intelligente d'un père pour son enfant. Au moment de s'endormir, il lui sembla apercevoir auprès de son lit cette tête vénérable, et à son chevet l'image de Blanche étendant sur lui ses ailes d'ange gardien. Affaissé par la douleur, brisé sous le poids de sa lutte, il ne tarda pas à voir bientôt flotter ses sens agités entre mille rêves confus. Au matin seulement il trouva quelque repos. Quand il en vint à s'interroger lui-même à son réveil sur le parti qu'il prendrait, il trouva qu'il ne lui en restait que deux, fuir ou se tuer. En effet, qu'allait devenir sa vie entre une jeune fille qu'il avait trompée indignement, et une femme que son mari entourerait à l'avenir d'infranchissables barrières? La

veille encore, l'architecte n'avait-il pas signifié clairement à madame Lescombat qu'elle le suivrait; dans quel pays l'entraînait-il, grand Dieu? Et dût-il rester à Paris, dans quelle obscure solitude enfouirait-il son trésor? La première pensée à laquelle Mongeot s'arrêta fut celle d'une fuite précipitée; son absence, il l'espérait, parviendrait peut-être à amortir l'éclat du scandale; au bout de cinq mois, il viendrait chercher en cette ville non plus une maîtresse, mais la mère de son enfant. Sur cet unique gage d'un amour profond, inguérissable, reposait à l'avenir tout ce qui lui restait de joie et de bonheur à espérer dans ce monde. L'idée qu'un autre que lui était devenu maître à cette heure d'un pareil secret le rendait fou; il n'admettait pas qu'on pût lui ravir un droit sacré. En proie à ces réflexions poignantes, il descendit bientôt dans la cour de la maison, et chargea le portier de lui rapporter le peu d'effets qu'il avait laissés à la pension de la rue Garancière. Il n'osait écrire à madame Lescombat, et d'ailleurs une lettre eût-elle suffi à exprimer alors toutes les tortures de son âme? Il achevait à peine de donner ses ordres à cet homme, lorsque deux coups secs retentirent à la porte de l'organiste; Mongeot vit entrer ses deux amis de l'Ecole militaire.

— Eh bien! leur dit-il, quelles nouvelles? Venez-vous m'annoncer que vous avez fait justice du chevalier et de son complice, ou bien m'apportez-vous l'assurance que monsieur Lescombat veut bien accepter les chances d'un duel inégal entre nous deux?

— Ni l'un ni l'autre, mon cher. Vous saurez d'abord que le chevalier de Vera-Crux et son digne ami nous avaient donné tous deux une fausse adresse... En nous présentant ce matin au lieu indiqué par ces braves, nous avons trouvé visage de bois! Par les cinq cents diables! si le Portugais ou l'homme aux vessies nous retombe sous la main, ce ne sera plus l'épée qui sera notre arme, mais le bâton...

— Et lui, lui qui m'a flétri si outrageusement devant vous, lui qui n'a pas craint de m'appeler des noms les plus odieux... j'espérais qu'il avait peut-être consenti...

— Vaine espérance! mon cher Henri; M. Lescombat n'a pas même voulu nous entendre, nous qui venions lui proposer cette seule voie honorable de réparation. Entre nous, vous jouez vraiment de malheur, car il eût été convenable que vous tuiez ce vieux fou, après lui avoir ravi sa femme. C'est dans l'ordre...

— Vous me connaissez mal, reprit le jeune homme blessé du ton léger de ses deux camarades; si j'eusse dû me battre avec M. Lescombat, c'est moi seul qui aurais essuyé son feu!

— Voilà de la générosité. Cependant hier...

Ce mot rappela à Mongeot toute sa honte. Il se cacha le front de ses mains, puis s'arrachant d'un coup à l'accablement de ses pensées : — Mais elle! leur dit-il, mais elle! oh! parlez, l'avez-vous vue?

— Non, mais nous avons vu une maison en tumulte, des meubles et des cartons dispersés, tout ce qui indique un changement de lieu, un départ. M. Lescombat nous a reçus en habit de voyage, il donnait des ordres à Gervais, il nous a dit à peine quelques paroles.

— L'emmènerait-il, pensa Mongeot, quoi, dès aujourd'hui, ce matin même? à tout prix il faut que je sache...

Le portier ne tarda pas à rentrer, il avait sous le bras un paquet de hardes qu'une servante lui avait remis; il ajouta que les maîtres de la maison l'avaient quittée; quant à leur nouveau domicile, on l'ignorait. Ne prévoyant que trop l'horrible contre-coup de cette nouvelle, les deux amis pressèrent Mongeot de les accompagner à l'Ecole militaire, où il ne devait plus reculer le jour de son admission. M. de Croismare, reprirent-ils, vous traitera, nous n'en doutons pas, avec tous les ménagements désirables; nous sommes votre caution, venez... Mieux vaut pour vous, à cette heure, la compagnie que l'isolement; mieux vaut l'étude que le vague de vos pensées. Venez, nous vous avons vu dans l'occasion, et nous serons fiers d'une recrue qui honore le corps entier.

Et en même temps, il l'entraînaient avec un élan de vive sympathie pour sa douleur; mais tout d'un coup le jeune homme les repoussant :

— Moi, revêtir le même habit que vous, leur dit-il avec un sombre regard, moi devenir votre égal ! vous n'y songez pas, messieurs! Oh ! oui, continua-t-il en touchant l'uniforme de MM. Duboscq et de Gontran, moi aussi j'avais pensé que c'était là un métier honorable et sûr, une route noble et brillante que la vôtre. C'était surtout pour elle que je comptais m'enrôler dans votre milice, me voir classé dans vos rangs ! Mais avez-vous donc oublié qu'à compter d'hier je ne suis plus rien, rien qu'un misérable que le dernier témoin de cette scène peut couvrir de ses mépris !

Il leur parla de la sorte avec un égarement continu, leur reprochant de vouloir servir de caution à lui qui n'était pas digne de porter l'épée. Sa parole était haletante, il souffrait de son impuissance à se venger, et ce fut un grand étonnement pour ces deux jeunes gentilshommes que ce désespoir affreux, cet amour insensé qui trouvait à chaque instant d'amères moqueries contre lui-même. Ils voulurent le rassurer en lui jurant l'inviolabilité du secret, mais il leur objecta la présence des deux fourbes qui se trouvaient la veille à la table de l'architecte.

— Grâce à ces lâches, dit-il, mon histoire va passer de bouche en bouche. C'est si peu de chose pour eux qu'une femme à perdre, un homme à noircir ! Pourtant, reprit-il après une pause, ce n'est pas de tels ennemis que je crains ; hélas ! faut-il vous l'avouer, c'est moi-même... Oui, puisque votre bras s'obstine à prendre le mien pour me faire franchir le seuil de cette porte, je dois vous dire, amis, ce qui m'empêchera éternellement de vous suivre ; j'aime cette femme, je l'aime !... Si je suis victime d'une machination infâme, si l'on m'a trahi ainsi qu'elle, dois-je donc pour cela l'abandonner ? Croyez-moi. Dites-vous en me quittant : — Nous venons de voir un insensé ; nous laissons un malade qui se meurt d'un mal sans remède. Si nous le retrouvons un jour dans quelque hôpital, ou le front livide et vert des eaux de la Seine où il s'est noyé, nous le reconnaîtrons sans peine, nous saurons pourquoi il a pris le parti de sortir d'un monde dont l'oppression lui était à charge !

En parlant ainsi, son cœur battait avec force, il leur résis-

tait avec les larmes d'un enfant, dans les yeux et dans la voix. Ils en eurent pitié, et le laissèrent comme un homme agonisant qu'abandonnent ses médecins. A peine venaient-ils de s'éloigner, qu'un gazouillement agile et frais, pareil à celui de l'alouette dans les blés, retentit auprès de Mongeot : c'était une chanson sur un vieil air bourguignon, dont les paroles étaient celles-ci :

Voici la Pentecôte,
  Belle Joli,
La fraise est à mi-côte
  Du bois joli.
Déjà roses nouvelles
  Ont refleuri :
C'est le temps où les belles
  Changent d'ami.

Changerez-vous le vôtre,
  Belle Joli?
— Non, je n'en veux pas d'autre
  Que mon ami.
L'été fane la rose
  La fraise aussi ;
Il change toute chose.
  Mon cœur nenni!

La voix s'arrêta, le jeune homme reconnut Blanche. Elle lui demanda des nouvelles de sa nuit, et l'interrogeant timidement sur la visite qu'il venait de recevoir :

— Ils ne vous ont pas emmené... que je suis heureuse!... c'est tout ce que je craignais.

— Vous nous avez entendus?

— Non, mais je vous voyais... D'abord vous m'avez fait peur, vous étiez pâle et vous marchiez à grands pas dans cette pièce auprès de laquelle je lisais ; vous étiez trop loin de cette porte vitrée pour que vos paroles arrivassent jusqu'à moi, mais, en écartant son rideau légèrement, mon œil s'était frayé un passage jusqu'à mon frère, et je ne vous ai quitté que pour placer en ordre dans votre chambre les objets que le portier vient de me remettre. Mon oncle est parti ce matin pour essayer un orgue de Cliquot, à Saint-Sulpice : nous voilà les seuls maî-

tres de la maison jusqu'à son retour. Raison de plus, mon frère, pour que nous déjeunions tout d'abord, car il ne rentrera peut-être que fort tard. Il est de plus nommé arbitre dans une contestation à la Sainte-Chapelle... vous voyez qu'il a des affaires!

— Je vous remercie, chère Blanche, je n'ai pas la moindre faim... je vous tiendrai compagnie, et vous demanderai à mon tour si ce n'est point une erreur de mon imagination, mais il m'a semblé entendre cette nuit un bruit extraordinaire dans votre chambre...

— C'est possible; car j'ai fait un rêve étrange.

— Lequel?

— D'abord, croyez-vous aux rêves?

— Quelquefois; mais racontez-moi le vôtre.

— Vous vous souvenez peut-être du premier repas que nous fîmes ensemble le jour de votre arrivée à Paris. Vous veniez de descendre du coche, et suivant l'usage admis de temps immémorial pour les nouveaux débarqués, mon oncle crut devoir vous promener avant le dîner dans trois ou quatre jardins publics. Nous terminâmes ce soir-là nos excursions par le Luxembourg...

— C'est vrai.

— Il y a là, vous savez, à main gauche en entrant, le pavillon qui sert de domicile au suisse.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est chez ce suisse, figure avinée et pouvant, au besoin, servir d'écriteau à son bouchon, que je me voyais entrer de nouveau dans ce rêve singulier. Les grilles du jardin étaient fermées, et depuis longtemps on avait battu la retraite... Le maître du lieu dormait dans un coin, accoudé sur son comptoir, auprès d'une bouteille vide. Il ne m'entendit pas et ne se réveilla nullement lorsque je me présentai dans le pavillon. Il y avait là deux couverts mis, et deux verres encore pleins sur une table que les convives semblaient avoir quittée l'instant d'avant. Je m'approchai, et alors...

— Alors? reprit-il en l'écoutant avec une singulière attention.

— Alors, je vis du sang, oui, du sang sur cette table. Le suisse cria au meurtre! au secours! Bientôt je ne vis plus rien, et je m'éveillai en me heurtant au bois de mon lit. C'est là sans doute le bruit que vous aurez entendu... Mais vous conviendrez que ce rêve et ce sang avaient de quoi m'effrayer...

— Enfant!

— Vous le voyez, j'ai eu tort de vous le dire, puisque vous me traitez d'enfant; c'est que vous ne croyez point aux rêves. Mais qui vient encore de frapper ici? reprit-elle en se dirigeant vers la porte, serait-ce déjà mon oncle?

Mongeot s'était levé; une sorte de pressentiment l'agitait.

— Monsieur Lescombat! reprit la jeune fille en tressaillant.

En effet, c'était l'architecte.

A cette vision inattendue, le jeune homme sentit se réveiller en lui une foule de mouvements confus. Lescombat fit signe à Blanche d'Aquin de les laisser seuls.

La pâleur excessive de l'architecte avait fait place à ce teint marbré qui accuse l'insomnie; les pommettes de ses joues étaient seules d'un rouge ardent, indice certain de la fièvre. Ses yeux restaient mornes et presque vitrés; il portait, ainsi que MM. du Boscq et de Gontran venaient de le dire à Mongeot, un habit complet de voyage : la lévite à fourrures garnie d'almarges d'argent, les bottes hautes, le manchon. Le rayon de soleil qui éclairait en ce moment cette figure aussi jaune qu'un vieil ivoire en découpait chaque angle avec une merveilleuse précision, et faisait surtout saillir sa maigreur. Lescombat s'assit et se contenta d'abord de plonger avidement son regard dans l'âme de son adversaire; on eût dit qu'il ne s'agissait plus de lui, mais de ce jeune homme. Ce fut, sans doute, avec une cruelle satisfaction qu'il rencontra sur les traits de Mongeot le même abattement et le même ravage. Le silence qui s'établit entre eux pendant quelques secondes leur servit à s'observer mutuellement. Mongeot le rompit le premier, et saluant l'architecte :

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur? venez-vous m'offrir le seul moyen de réparer mes torts envers vous, et d'effacer en

même temps la trace des vôtres? Parlez, je suis à vos ordres.

Lescombat jeta un regard défiant autour de lui, comme pour s'assurer que personne ne l'écoutait, et se rapprochant du jeune homme :

— Votre faute, Mongeot, est plus grave que la mienne; je suis venu avant de partir, de m'exiler peut-être pour toujours, en remettre sous vos yeux les redoutables conséquences. Vous avez brisé pour toujours le lien qui existait entre madame Lescombat et moi, et sa correspondance ne me laisse aucun doute sur la réalité d'un pareil affront. Oui, vous n'avez pas craint d'entretenir sous mes yeux un commerce que Dieu et la loi des hommes elle-même repoussent; vous m'avez forcé de recourir, hier, à un éclat dont je me repens aujourd'hui. L'entretien que je vais avoir avec vous, j'eusse dû le provoquer hier, je le sens ; il nous eût épargné à tous deux la honte d'un scandale public Mais on n'enchaîne pas les premiers mouvements de sa colère; un mari ne pèse pas son déshonneur avec le sang-froid d'un juge. Ce matin, cependant, je suis calme; délivré de l'aspect de cette maison, je respire avec plus de liberté. Je sais que le monde blâmerait sans doute ma démarche, mais je tiens à vous convaincre que j'éprouve au fond du cœur un reste de pitié pour vous ; en relisant ces lettres, je me suis convaincu des artifices de la coupable; c'est elle qui vous a fait tomber peu à peu dans le piége: c'est à elle que vous devez...

— Arrêtez, monsieur, arrêtez, ne la calomniez pas! ne fût-ce que pour vous-même. L'outrage nous sépare assez tous deux, sans que vous ternissiez du nom d'artifice ce qui ne fut, chez madame Lescombat, qu'un assentiment longtemps différé à mes désirs; je suis, je demeure le seul coupable.

— Vous vous accusez trop, ses lettres sont là. Votre jeunesse, Henri, ne sait pas démêler la vérité de la ruse, l'amour vrai de la déception, la passion noble des fausses caresses. Vous ne savez pas ce qu'était cette femme lorsque je lui ai donné mon nom : un composé de caprices et de prétentions hardies, une beauté impérieuse et facile tout à la fois ; il y avait autour d'elle mille voix accusatrices. L'adulation l'avait

perdue, ma résistance à ses volontés fit le reste. Grâce à elle, cette maison, sanctuaire assidu de mes études, était devenue une sorte de bazar où l'on venait à certaines heures la contempler; romanesque créature qui ne parlait jamais que de se faire des ailes pour fuir l'obscurité de cette vie bourgeoise qu'elle me reprochait de lui laisser traîner à Paris! Quoi que vous puissiez dire, c'est elle qui, la première, façonna vos lèvres au mensonge; elle qui vous apprit à me tromper, elle qui me hait!...

L'architecte s'arrêta à ce dernier mot, s'attendant peut-être encore à ce que Mongeot le démentît; mais le jeune homme était trop absorbé pour lui répondre.

— Elle me hait! reprit-il, j'en ai la preuve dans ses lettres. N'importe, Mongeot, je veux, je dois accomplir mon sacrifice jusqu'au bout. Un seul obstacle s'oppose à ce que je ne me sépare point d'elle, et cet obstacle c'est vous-même.

— Que voulez-vous dire?

— Que Dieu m'a livré le seul moyen de me venger de vous, Henri; madame Lescombat n'est-elle pas grosse? Eh bien! vous allez voir jusqu'où va ma faiblesse, reprit l'architecte en fixant le jeune homme avec un regard humide de larmes; consentez à me donner votre parole que vous ne chercherez plus à revoir celle qui a attiré sur vous et sur moi tant de maux et tant d'orages; et moi, moi, que vous avez si cruellement trahi, j'élève votre enfant, j'en fais mon fils! Quand vous le voudrez, je vous le rends!

La poitrine de Mongeot faillit se dilater de bonheur; un affreux soupçon l'arrêta pourtant, et saisissant soudain le bras de celui qui lui parlait :

— Vous ne me trompez pas? dit-il; vous ne vous jouez pas de ma douleur? Quoi! je pourrais le voir, le recevoir de vos mains, ce bienfait qui seul m'attacherait encore à la vie! Ah! je suis coupable, puisque vous devenez généreux; pardonnez-moi, Lescombat; pardonnez-moi!

Il lui prit les mains de nouveau, versant des larmes abondantes. Lescombat était calme, il semblait avoir accompli une mission au-dessus des forces humaines. La douleur impitoya-

ble qui brisait Mongeot n'éveillait plus en lui de jaloux ressentiment ; c'était un compagnon de misère qu'il visitait. L'organisation du jeune homme, sa nature modeste, candide, rencontraient dans son cœur de merveilleuses sympathies. Au-dessus de ces lois vulgaires de l'honneur qui entravent dans le monde l'élan des plus belles âmes, il venait lui-même apporter le baume du Samaritain aux blessures saignantes de son ennemi.

— Consentez-vous? dit-il à Mongeot : votre loyauté me suffira. Je devais partir ce soir, mais je doute que ce départ puisse s'accomplir si vite. Votre main, Henri, une parole de vous, et je m'éloigne content.

— Mon sort est entre vos mains, répondit-il ; mais moi aussi je me fie en votre loyauté, monsieur! Vous qui comprenez si bien la tristesse infinie de mon pauvre cœur, vous ne voudriez pas le briser une seconde fois!

— Fiez-vous à moi, Henri ; je veille maintenant sur un dépôt dont je dois vous rendre compte ainsi qu'à Dieu !

Il sortit, laissant le jeune homme encore étonné de ce qu'il venait d'entendre. Lorsque Blanche revint dans la chambre avec une inquiétude qui ne se peignait que trop sur tous ses traits, elle trouva Mongeot agenouillé devant une image de l'*Enfant Jésus à la crèche*. Un sentiment de pudeur étrange monta au front du jeune homme, quand il se vit surpris par la jeune fille dans cette prière et cette posture.

— Que je sais bon gré à M. Lescombat d'être venu! dit-elle en le regardant avec amour. Votre front est moins soucieux, votre regard plus tranquille. Que vous a-t-il dit? J'avais si peur, que je n'ai pas osé vous avertir de la mystérieuse arrivée de madame de Godrecourt. Dès qu'elle a su que M. Lescombat était ici, elle a fait rebrousser chemin à son carrosse. Et tenez, reprit-elle en entr'ouvrant la fenêtre, je crois, Dieu me pardonne, qu'elle est entrée au Petit-Saint-Antoine pour y faire ses dévotions.

— Votre oncle y toucherait-il l'orgue aujourd'hui ? demanda Mongeot en se dirigeant vers la porte de la rue.

— Où allez-vous donc? Je m'étais trompée, ce n'est pas la couleur du carrosse de madame de Godrecourt. Je me rappelle d'ailleurs qu'elle était singulièrement pressée de rejoindre madame Lescombat... Elle doit partir ce soir même...

— Ce soir, avez-vous dit? et de quel côté l'emmène-t-il? Pourquoi ne m'avoir pas prévenu, au risque d'interrompre notre entretien?

— Parce que, balbutia Blanche... parce que... Elle n'eut pas la force d'achever, les sanglots la suffoquèrent. En proie à l'une de ces crises qui ne dénotent que trop une douleur comprimée, elle se raidit d'abord et se laissa tomber à demi évanouie sur un fauteuil. Jamais, peut-être, elle n'avait été plus belle, plus touchante que dans cette lutte de quelques secondes, dans laquelle ses longs cheveux dénoués flottaient en boucles éparses sur ses épaules. En cherchant à l'accommoder sur son siége, Mongeot découvrit un billet étroitement serré dans sa main, elle le laissa échapper dans l'un de ses mouvements... Il était signé de madame de Godrecourt et lui indiquait l'heure et le lieu où il devait la rencontrer ce soir-là même. Le jeune homme le parcourut avec une inexprimable avidité, et le replaça entre les doigts de Blanche d'Aquin, sans qu'elle eût pu seulement s'apercevoir qu'il l'avait lu.

X

LE MEURTRE

« A sept heures du soir, disait le billet, auprès de la grille de l'Observatoire, au Luxembourg. »

Mongeot, plus impatient que jamais, se trouvait au rendez-vous de la baronne avant l'instant indiqué; il savait avec quelle personne madame de Godrecourt devait venir, et cette idée soutenait seule son courage.

— Non, se disait-il, ce ne peut être un piége de Lescombat; cet homme s'est fié à ma parole et ne songe qu'aux préparatifs

de son départ. Si je suis parjure au serment que je lui ai fait, pardonnez-moi, mon Dieu! mais c'est la dernière fois que je vais la voir; elle part, il me l'enlève!... Ah! n'aurait-il pas dû me laisser la triste joie d'un adieu!...

Enveloppé d'un épais manteau, il s'assit alors sous ce marbre transporté ailleurs dans la révolution de 93, et qu'on appelait le *Cygne blessé*. C'était un fort bel ouvrage de Coysevox: le cygne se débattait entre les joncs d'un marais, et tournait des regards suppliants vers le chasseur. La neige, qui tombait à flocons, confondait ce marbre avec la teinte du sol. A l'exception de quelques rares bourgeois qui regagnaient leur quartier, aucune figure n'apparaissait alors dans le jardin, où la retraite allait sonner.

— Elle aura donc trouvé le moyen de tromper la surveillance, elle aura voulu me faire elle-même ses adieux. Ses adieux! reprit-il avec un horrible serrement de cœur; qui m'eût dit, il y a si peu de jours, lorsque je me promenais avec elle sur cette terrasse... O mon cœur! ne te brise pas; songe à ce que tu as promis à cet homme, songe surtout à ce que cet homme t'a promis!... La voici, je l'aperçois, elle tient son voile que fouette le vent; elle n'hésite pas à poser ses pieds délicats sur cette neige... Rêveur insensé, qui croyais à l'éternité d'un tel amour! Malheureux enfant, qui écoutais ici même, longtemps après son départ, sa voix dans les branches émues de ces arbres!... Elle me fait signe d'avancer, elle veut se mettre à l'abri sans doute! En effet, ce temps est horrible; il semble vouloir sympathiser avec le deuil de mon âme. Nous serons plus tranquilles dans le pavillon du suisse; ce brave Bourquart me connaît.

Et rejoignant bientôt les deux femmes, en pressant le pas, Mongeot les introduisit dans une espèce de logette oblongue où se tenait d'habitude le suisse du Luxembourg; dans cette logette se trouvait un escalier qui communiquait à un petit étage supérieur bâti en mansardes. C'était en ce lieu que les élégants de la cour, les mousquetaires et les gendarmes-dauphin faisaient assaut de bouteilles à certains dimanches;

mais alors le cabaret de Bourquart était désert, et, pendant que la baronne échangeait en bas quelques phrases banales de conversation avec lui, Mongeot fit monter madame Lescombat dans une pièce simplement meublée au-dessus de la logette.

Dès qu'ils furent seuls, elle en retira la clef aussitôt, et, s'adressant au jeune homme après avoir écarté son voile :

— Mongeot, lui dit-elle, j'ai voulu vous voir une dernière fois, non que je consente à partir avec mon tyran, je vous demande au contraire de me soustraire à sa rage. Dans un entretien que je viens d'avoir avec lui, je n'ai pas craint de lui déclarer que je vous aimais, que c'était avec vous seul que je voulais vivre, que sa présence m'était odieuse, qu'en un mot, si je devais quitter Paris, c'était avec vous. A la suite de cette scène, il m'a laissée; j'ai su qu'il allait chez vous. Quoi qu'il ait pu vous dire, c'est à vous que j'appartiens, à vous que je me confie. Les moments sont précieux, il ne faut pas les perdre en vaines paroles. Vous sentez-vous au cœur un de ces amours aussi profonds que le mien, qui ne reculent pas devant la crainte, qui préfèrent aux cruelles lenteurs d'une agonie de tous les jours un moyen rapide, violent? C'est ce seul moyen qui peut nous sauver, c'est de vous que dépend désormais ma vie.

— Que voulez-vous dire?

— Que ce matin encore, ne voyant que trop ma passion insensée pour vous, irrité de mes hésitations, et plus encore de mes refus, mon mari a parlé de Châtelet, d'arrestation. Il veut, dit-il, m'emmener ou me livrer aux horreurs d'une prison. Enfin vous avouerai-je le projet odieux qu'il a conçu à votre endroit seul?...

— Qu'allez-vous me dire, Marie? chacune de vos paroles me jette dans l'étonnement et dans le trouble. Sachez donc que je viens de voir M. Lescombat, sachez qu'il n'y a pas une heure cet homme, que vous faites si dur, si altier, si menaçant, pressait ma main dans la sienne avec des larmes. Il a pu se répandre en plaintes amères contre moi ce matin même; mais, de-

puis sa visite chez moi, je puis vous assurer qu'il s'est calmé... Ne parlons donc que de vous, de vous, qui m'allez quitter... Je lui ai promis de ne point m'opposer à ce départ.

— Vous le lui avez promis? vous venez en face m'avouer pareille honte? Je ne le vois que trop, oh! vous lui avez demandé grâce, et votre courage, qui n'était qu'un mot, a faibli devant le sien! Vous n'avez donc dans le cœur ni souvenir ni amour; vous avez oublié que cet homme vous avait mis hier à la porte de sa maison devant tous; vous avez oublié que j'étais votre maîtresse, et qu'un lien sacré rend notre destinée indissoluble?

— Hélas! reprit-il, absorbé dans sa douleur, hélas! non, Marie, je ne l'ai point oublié; et c'est, au contraire, parce que je m'en suis souvenu, parce que je vous aime au point de signer aujourd'hui même mon arrêt de mort par ce départ, que j'ai promis à cet homme de traîner ici, loin de vous, le peu de jours qu'il me reste à vivre. Si je lui ai promis cela, Marie, à cet homme que la loi a fait votre maître, c'est qu'au lieu de m'aborder avec des mots d'amertume et de vengeance, il est venu s'accuser, au contraire, d'avoir le premier divulgué sa honte aux yeux de tous; c'est qu'au lieu de me parler d'oppression, il m'a juré, au contraire, que sa tutelle était désormais acquise à cet être fragile et cher auquel vous ne pensez plus déjà peut-être, Marie, mais vers lequel se tournent à cette heure mes vœux et mes espérances, comme vers l'étoile du voyageur égaré... Oui, sachez que notre enfant...

— Que vas-tu me dire à ton tour, homme faible, amant sans cœur? Que ce mari, insulté par toi sous mes yeux, fera taire tout d'un coup pour toi la voix de son ressentiment et de sa haine; qu'il viendra, calme, indulgent, oublieux de sa honte et de ta faute, donner son nom au fruit coupable que je porte dans mon sein, qu'il l'environnera de ses attentions et de ses caresses, se vengeant ainsi de l'épouse par le fils, du passé par l'avenir? Sache donc aussi que la vengeance peut mentir, que l'ironie sanglante peut emprunter l'accent d'une voix douce! Que dirais-tu de cet homme si je te prouvais qu'il t'a trompé?

que dirais-tu de toi, si je te faisais voir qu'il s'est déjà vengé de l'aveu de mon amour par des violences et des tortures?

— Que je suis un misérable, Marie, un fou qui me suis laissé prendre aux mielleuses paroles de cet homme! Oh! mais cela n'est pas, non, cela ne peut pas être, continua-t-il; ce n'est pas un fourbe que j'ai vu!

— Qu'il démente donc ceci tout d'abord, répondit-elle en écartant le linge qui recouvrait ses épaules, d'une admirable beauté; qu'il nie m'avoir frappée, meurtrie de coups ce matin! C'est toi qui me forces à te montrer ces hideuses marques, ajouta-t-elle avec une pose affectée de comédienne et en se hâtant de remettre sa mante sur son cou.

Mongeot poussa un rugissement de lion blessé; il venait de voir, pour la première fois, sur cette belle chair, les honteux stigmates de la colère brutale d'un mari; il ne soupçonna pas que sa maîtresse pût mentir. Les yeux de madame Lescombat ne démentaient pas sa vive souffrance; ils étaient mornes, abattus : Mongeot crut à une victime.

— Le lâche! s'écria-t-il, faire tomber le poids de sa colère sur une femme! Oh! je suis venu encore à temps pour vous sauver, pour vous arracher à des journées de larmes et d'angoisses que je ne partagerais pas avec vous! Mais il m'a donc trompé, poursuivit-il en se levant dans une sombre attitude; il n'est donc venu ce matin que pour sonder lui-même l'horrible profondeur de ma blessure! Quand je songe qu'il ne m'a pas même parlé de ces atroces représailles! Maintenant vous dites vrai, maintenant je crains tout, maintenant il est impossible que vous partiez avec cet homme. Marie, mon bonheur, ma vie! Marie, pauvre femme qui a recours à moi pour la défendre! Oh! rassure-toi, je te protégerai, je te sauverai d'un pareil monstre! Mais par quel moyen? Ma tête se perd. Comment as-tu pu fuir, seulement une heure, ta sombre prison?...

— Il est au palais du Luxembourg, occupé à rendre ses comptes... A onze heures, une chaise de poste doit venir ici le prendre avec moi; il veut que nous soupions seuls dans ce pavillon tous deux. « De cette fenêtre, m'a-t-il dit (car il est venu

souvent dans ce lieu), je pourrai voir une dernière fois ce jardin où le hasard me fit vous rencontrer avant notre mariage. Un autre que moi vous y a souvent parlé d'amour, nous lui jetterons comme vengeance notre adieu entre deux baisers! » Au lieu de consentir, j'ai dû opposer à ses paroles un silence résolu; mais il m'a menacée, frappée, et alors, comme une femme en démence, j'ai quitté sa maison dès que je l'ai vu sortir, je vous ai fait écrire par madame de Godrecourt, et je suis venue, Henri. Maintenant vous savez tout; vous savez qu'il va venir ici, vous savez qu'il me faudra suivre mon bourreau.

— Jamais, non, jamais! s'écria-t-il dans l'égarement du désespoir; s'il se présente, je le tue! Avec vous, Marie, je n'aspirais qu'à l'amour; je sens qu'il me faut plus, il me faut une vengeance. Reposez-vous sur moi du soin de provoquer votre époux de façon à rendre impossible un refus ou une hésitation de sa part. Oui, dussé-je lever la main sur lui, comme il n'a pas craint de la lever sur vous ce matin...

— Un duel! reprit-elle d'une voix sourde; avez-vous oublié qu'il ne voudrait pas se mesurer avec vous? Et quelle issue aurait ce combat? La mort de l'un ou de l'autre; car vous ne croiseriez pas le fer contre lui, Mongeot, sans dire : Voilà le seul homme qui se trouve entre elle et moi, voilà l'éternel obstacle à mon bonheur, voilà l'homme qui a juré la mort de celle que j'aime! Et si, par malheur, vous alliez succomber, Henri, ne laisseriez-vous pas à cet homme l'impunité de son crime? Vous le voyez donc bien, le duel est impossible. C'est par une autre voie, plus claire et plus sûre...

— Vous me faites trembler... Que me proposez-vous donc?

—Une chose facile, une vengeance qui ne peut faillir. Ils doit entrer ici pour me trouver; que ce soit vous qu'il rencontre à ma place.

— Ensuite?

— Ensuite, le reste vous regarde. C'est à vous de voir si vous m'aimez... reprit-elle en faisant un mouvement pour sortir.

— Vous partez, dit-il, en la retenant, vous me regardez avec

des yeux qui m'épouvantent! Vous aurais-je compris, Marie, et voudriez-vous que je devinsse assassin?

— Et ne l'est-il pas devenu, lui, depuis qu'il m'a signifié, ce matin, que jamais votre enfant ne verrait le jour, qu'il le foulerait aux pieds comme sa mère, qu'il le tuerait!

— Quoi! sa rage aveugle?...

— Lui réserve le même sort, sachez-le. Il étouffera en moi ce germe qui fait notre espoir et votre amour.

— Il a dit cela! murmura le jeune homme avec des yeux où brillait la rage. Oh! ne me trompez pas, il vous l'a dit?

— Aussi vrai qu'à cette heure je place ma main dans la vôtre, Henri, aussi vrai que je dis : Si tu le tues, je t'épouse!...

Un rayon d'espoir indicible éclaira le front assombri de Mongeot; il la regarda quelques secondes comme un homme ivre... Jamais semblable idée ne s'était présentée à son esprit, il l'eût écartée comme un sacrilége ou une chimère. Passer du doute dans le calme, de l'enfer dans les régions du ciel, rattacher à lui cette femme par un lien complet, solennel, voilà ce qu'elle lui offrait. Ce bonheur inouï le fit cependant reculer... il eut peur... il crut voir du sang à ses mains.

— Un meurtre! reprit-il, un meurtre! oh! jamais! Je ne me sens pas ce lâche courage!

— C'est bien, répondit-elle en retirant froidement sa main, tu te sens alors le courage d'abandonner et livrer à la merci de cet homme ceux que tu pourrais sauver! Il suffit, Henri, je sais ce qui me reste à faire. Adieu, tout amour est mort en moi!...

— Tout amour!... reprit-il en se traînant à genoux sur la trace des pas qu'elle venait de faire, ne crois-tu donc plus à mes pleurs, à mon désespoir? Marie, regarde-moi, vois ton esclave qui t'implore. Veux-tu qu'il se dévoue pour toi à la torture, qu'il se laisse fouler sous les pieds de ces chevaux qui vont t'emporter? Veux-tu qu'il te suive comme un mendiant sur les chemins brûlés par le soleil, sur le flot qui te séparera de lui, sur la terre qui te verra passer, et où l'épuisement, la douleur, creuseront sa fosse? Veux-tu que, devant toi, il lève un couteau sur son cœur? qu'il porte à ses lèvres le verre où

dort le poison ? qu'il se raye lui-même violemment de ce livre ouvert à tous, qu'on nomme la vie ? Parle, tu es ma maîtresse, Marie, je t'obéirai... Mais frapper ici cet homme autrement qu'à armes égales, mais te perdre avec moi, t'envelopper dans la honte de mon supplice !... As-tu réfléchi à ce que tu dis là, Marie?

Elle le regarda avec un œil de pitié, comme si elle eût sondé toute la faiblesse de ce cœur qu'elle allait vaincre.

— Oui, j'ai réfléchi, dit-elle, il doit venir, il viendra. Tu feindras d'avoir appris le lieu de ce rendez-vous ; tu diras ce que tu voudras, que tu m'as vue, que tu m'as forcée de revenir à ses pieds, que tu m'attends. La voiture sera là, et moi je guetterai, sous les stores fermés de cette voiture, le moment de ta fuite précipitée. Ce ne sera plus un amant que je recevrai dans mes bras, ce sera mon maître... mon époux... l'homme à qui j'aurai donné droit de vie et de mort sur moi ; ce sera mon sauveur, et je le contemplerai avec amour !

Et elle lui déroula avec un horrible sang-froid un plan de vengeance si tranquillement conçu, que ce n'était plus une femme qui semblait ainsi poser devant le jeune homme, c'était un spectre de l'enfer, parlant à ce cœur morne et troublé. A mesure que sa pensée reculait, elle avait l'art de rendre l'assaut plus terrible ; elle ne le quitta qu'après avoir obtenu ce sanglant aveu...

— Je ferai ce que tu voudras, reprit-il en se couvrant le visage de ses deux mains. Laisse-moi partir, j'ai seulement à voir quelqu'un auparavant ; dans quelques instants je suis ici !

Et il la quitta, s'arrachant à cette étreinte qui le brûlait, à ces caresses dont le souvenir le faisait trembler. Ses yeux erraient sans rien voir ; il sortit égaré et marcha bientôt dans la direction de la rue Saint-Antoine, sans que le vent glacé qui soufflait alors pût calmer son agitation et son délire. Mille voix confuses bourdonnaient à ses oreilles, mille pensées nouvelles s'emparaient de son cerveau ; il arriva énervé à la porte de l'organiste.

— Où donc avez-vous été, soupira Blanche, pour être si

pâle? d'où venez-vous pour que mon cœur se serre, rien qu'à vous voir? Serait-ce que vous êtes arrivé trop tard pour voir cette femme? ou bien vous êtes-vous battu, votre épée a-t-elle du sang?

En prononçant ces mots, la douce voix de Blanche semblait invoquer l'appui de Dieu par ses yeux tournés angéliquement vers le ciel. Mongeot la serra contre son cœur avec des larmes; il éprouvait un trouble pareil à celui d'un homme qui va, pour toujours, quitter ce qui lui est cher; il craignait surtout de rencontrer le regard de cette enfant, ce regard limpide et pur. Il ne répondit aux questions de Blanche que par des mots vagues, entrecoupés; il était venu se rapprocher d'elle comme par instinct, comme on cherche le jour au lieu des ténèbres, comme on se réfugie dans le temple aux premiers épouvantements de la foudre. Il était venu voir son ange avant de mourir.

— Elle est donc partie! s'écria-t-elle bientôt avec joie, elle aura hâté l'heure, sans cela seriez-vous ici? Avec quel ravissement je retrouve mon frère! Maintenant on ne viendra plus me l'arracher, on ne trompera plus mon inquiétude et ma vigilance. Toujours avec nous, toujours! Le ciel a pris pitié de moi, il a compté mes soupirs. Vous ne me regardez pas, Henri, est-ce que je vous afflige? N'est-il pas vrai que maintenant vous m'aimez un peu plus que les jours passés? N'est-il pas vrai que dans cet amour vous ne trouvez ni amertume, ni remords? Dieu nous fit tous deux l'un pour l'autre; ami, remercions-le de nous redonner la vie. Car ce sera une vie nouvelle, n'est-ce pas, que ta vie sans cette femme? Ce sera une action de grâce perpétuelle envers la nature et Dieu! Si tu savais comme tu es beau, mon frère, comme tes yeux brillent de tendresse et de douceur, si tu savais combien ta pâleur même ajoute à la noblesse de tes traits! Tu peux arriver à tout, tu peux réaliser tous les rêves ardents de la jeunesse; ton succès est dans tes mains. Que je serai fière un jour de toi! Quel charme de te voir et de t'admirer, mon frère! Oh! va, sois tranquille, tu ne m'entendras plus jamais invoquer devant toi le souvenir de celle qui a si durement pesé sur ta vie; à de pareils abandons

il faut la prière. Henri, mon cher Henri, viens donc prier avec moi !

Elle lui prit le bras, il se laissa entraîner machinalement. Tous deux entrèrent à Saint-Paul. Il n'y avait alors cependant personne dans le chœur. Les chapelles latérales étaient drapées de grandes ombres, un silence profond régnait dans la solitaire église. Tout d'un coup il y eut un claquement sec et un écho prolongé au-dessus de leur tête; Blanche fit observer au jeune homme une lumière qui éclairait l'orgue. C'était d'Aquin, ses doigts allaient toucher bientôt le clavier; il essayait là plusieurs morceaux, car le lendemain c'était grande fête et l'on venait de réparer l'instrument. Bientôt les portes de la sacristie s'ouvrirent, et le jeune homme vit apparaître le trésorier de la paroisse qui s'assit au banc des marguilliers comme à l'ordinaire, pour juger, sans doute, l'effet du chant, car tout aussitôt d'Aquin entama l'admirable psaume *Judex crederis*. L'impression vive et profonde de ce morceau était passée peu à peu dans l'âme du jeune homme ; il entendait tonner la voix de Dieu dans la voix enflée de l'orgue; il frissonnait et il allait se frapper la poitrine quand Blanche arrêta sa main.

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle, et pourquoi trembler ainsi ?

— N'a-t-il pas parlé de vengeance et de châtiment, ce psaume? murmura-t-il à voix basse, n'a-t-il pas dit que Dieu punissait le meurtrier ?

— Vous vous êtes battu ? reprit-elle avec une voix séchée par l'angoisse, et comme frappée d'une idée subite : vous avez tué M. Lescombat!

Il ne répondit rien. L'horloge venait de sonner le quart de dix heures... Serrant alors la main de Blanche qui s'était appuyée, pour ne pas défaillir, contre la grille d'une chapelle, il lui donna sur le front un triste et dernier baiser. Les sons de l'orgue s'éteignaient, mais une terreur vague, mystérieuse, planait dans les profondeurs de cette église.

—Fuyons, dit-il, fuyons ! on n'a pas de courage ici !

Et il franchit le seuil de l'église; mais à peine avait-il mis le pied dans la rue qu'il crut entendre de nouveau mugir la voix

de l'orgue à son oreille; sa conscience lui reprochait deux crimes : celui qu'il venait de faire en quittant Blanche, et celui qu'il allait commettre en se rendant au sinistre rendez-vous. Poursuivi par chacun de ces fantômes, il doubla le pas et fut très surpris de se retrouver devant la porte de l'organiste. Ému d'une superstitieuse frayeur, il courut s'enfermer dans sa chambre; mais le portier monta presque en même temps que lui, et lui présentant une lettre :

— Voilà ce qu'un homme en livrée de suisse est venu, dit-il, apporter pour vous, il y a quelques secondes. Avez-vous à m'ordonner quelque chose?

— Non, rien, reprit-il après avoir lu, rien que de remettre ceci de ma part à mademoiselle Blanche d'Aquin. Et il détacha de son cou une petite croix qu'il avait reçue encore enfant de sa mère.

— Monsieur reviendra-t-il ce soir ? demanda le concierge en voyant la flamme sombre qui jaillissait de l'œil égaré du jeune homme.

— Je ne pense pas, répondit-il.

Et redescendant l'escalier, il relut la lettre que, dans sa fatale impatience, madame Lescombat lui écrivait elle-même :

« Songe, lui disait-elle, songe qu'il nous reste à peine une heure! Si tu ne viens pas, si tu crains de frapper, en un mot, si tu as peur, eh bien! ce sera moi qui le frapperai : je suis là! »

L'idée qu'elle pourrait seule affronter un tel péril, commettre un pareil crime et tremper ses mains dans ce sang, fit courir un froid glacé dans les veines du jeune homme; il arriva cependant à temps pour trouver la pâle coupable encore seule, dévorée de toutes les angoisses de l'inquiétude et de l'effroi. Elle se tenait debout devant la table où elle attendait l'architecte; à tout ce que put lui dire Mongeot, son oreille fut de fer comme son cœur.

— Pas de pitié ! dit-elle, et rappelle-toi que je l'attends! En même temps, elle lui indiqua du doigt la grille par laquelle il devait entrer dans le jardin. Bientôt la noire silhouette d'un

homme en manteau se dessina sur la neige qui jonchait la rue; elle quitta Mongeot en détachant du doigt l'anneau d'alliance qu'elle portait.

— C'est lui! murmura-t-elle d'une voix sourde, éteins la lumière, il va monter.

Et elle se perdit dans les profondeurs du jardin dont un vent glacial faisait crier les branchages morts; elle marchait d'un pas inégal et agité. Quand elle se retourna, elle avait laissé derrière elle un si long espace, que la respiration lui manqua... Elle appuya sa main sur une des bornes de la rue d'Enfer, et, prêtant l'oreille, elle entendit bientôt le claquement de fouet d'un postillon. C'était la chaise qui devait venir la chercher avec M. Lescombat... Consternée, mourante, elle eut encore la force de se traîner quelques pas plus loin; elle se fût peut-être évanouie dans l'horrible anxiété de cette attente, lorsque les cris : *Au meurtre! à l'assassin!* parvinrent jusqu'à elle. En même temps, et comme à travers un brouillard, elle entrevit l'uniforme des soldats du guet, et Mongeot fuyant vers l'endroit où elle marchait... La chaise demeurait attelée devant la grille... Un exempt y fit monter le jeune homme pendant que plusieurs autres relevaient un cadavre sur le pavé. La nuit était profonde, et la voiture prit le chemin du Châtelet.

XI

DEUX VISITES

A l'époque de ce drame, le Châtelet, plus redoutable aux yeux du peuple que la Bastille, parce qu'on n'en passait guère le seuil que pour se voir transféré à la Conciergerie, était devenu une sorte de texte pour les récits populaires; on parlait de ses mystères avec terreur. Sous les trois règnes, ces murailles épaisses, ces sombres cachots, passaient pour recéler des histoires aussi problématiques que celle du *Masque de fer*,

et un frémissement involontaire saisissait le bourgeois parisien à la vue de la gothique forteresse.

Il est hors de doute, d'après ses registres, qu'au fond de la terre, dans un trou à mettre les morts, la justice humaine y logeait des hommes vivants. Ces mornes prisons s'appelaient alors *les caves*. Au-dessus s'élevait le vieil édifice, monument du siècle de Dagobert, où le conseil des Seize fit arrêter et pendre Brisson, Larché, Pardif et tant d'autres. La salle de la Question, cette dernière trace de la barbarie légale, qu'abolit Louis XVI, était située dans la tour regardant l'extrémité méridionale du Petit-Pont, et les bateliers des coches d'eau qui descendaient chaque nuit la Seine pouvaient entendre parfois sous ces murs les gémissements étouffés de leurs victimes.

Une semaine après l'assassinat commis chez le suisse du Luxembourg, un guichetier, vêtu d'une veste de camelot rouge, descendait paisiblement vers midi les marches verdâtres de l'un de ces escaliers qui menaient alors aux caves. Il parut hésiter avant de tourner sa clef dans la serrure de l'un des cachots; on eût dit que la mission qu'il avait à remplir près du prisonnier l'effrayait.

— Est-ce vous, Richard? demanda une voix faible qui semblait partir de la profondeur d'une tombe.

— Oui, reprit le guichetier, je venais vous apporter votre déjeuner ordinaire, du pain et une cruche d'eau. Si vous n'y touchez pas plus qu'hier...

Une toux sèche, fiévreuse, fut la seule réponse qu'obtint Richard; il se mit alors à considérer de l'air d'un médecin qui examine son malade. La figure de Mongeot était aussi pâle que la muraille fraîchement recrépie du souterrain; il était couché sur un misérable grabat, le corps à demi roulé dans son manteau.

— Vous avez pourtant besoin de prendre des forces, mon jeune ami, car c'est demain que doit avoir lieu votre second interrogatoire dans la tour du Petit-Pont... Vous n'ignorez pas que là il n'y a que les juges qui interrogent...

— Je le sais. J'ai répondu aux magistrats une première fois;

Dieu me donnera le courage de comparaître devant eux une seconde...

— Oui, mais c'est que le chevalet est un lit cruel, mon jeune ami, et puis vous êtes si faible ! Que ne convenez-vous tout de suite qu'on vous a poussé à commettre le crime? pourquoi persister à nier le nom de vos complices ? Il est impossible qu'à votre âge... un si doux jeune homme ! continua Richard en le regardant avec intérêt et en déposant à terre sa cruche d'eau.

— Je vous le répète, Richard, c'est moi seul qui ai commis le meurtre, moi seul j'appartiens à la justice des hommes. Tout ce que je demande, c'est qu'on n'éloigne pas désormais de mon cachot les personnes qui voudraient me voir; M. le prévôt du Châtelet m'a promis de révoquer cet ordre.

— Et vous allez avoir la preuve que je ne cherche pas à augmenter le poids de votre captivité; il y a là dans la cour ce vieillard qui est déjà venu à plusieurs reprises pour vous visiter. Je l'ai laissé avec le secrétaire de la prison; il demande, je crois, votre translation dans la partie haute du Châtelet. Je doute qu'on la lui accorde, reprit tristement Richard en hochant la tête. La famille de M. Lescombat s'est portée partie contre vous avec un tel acharnement... Mais voici votre visiteur, je vais lui ouvrir, il vous dira sans doute mieux que moi...

La porte du cachot tourna, en effet, sur ses gonds, et donna passage à d'Aquin, dont le visage portait l'empreinte de l'abattement, car l'espoir de l'organiste venait d'être déçu. Il se jeta au cou de Mongeot et le serra quelque temps contre son cœur dans une sombre et morne étreinte.

— Enfin ! murmura-t-il, enfin il m'est permis de vous voir ! Après ces huit jours mortels !...

Le guichetier venait de partir, d'Aquin jeta les yeux sur la cage souterraine dont aucun rayon de soleil ne dorait alors les barreaux.

— Et voilà comme ils vous traitent, reprit-il, malgré mes lettres et mes supplications de tout à l'heure. Pauvre enfant ! que vous avez dû souffrir !

Mongeot leva les yeux vers un petit crucifix que Richard

avait placé au pied de son lit. Un air humide et froid glissait par les vitres mal jointes du soupirail, les murailles suintaient depuis la voûte jusqu'aux planches à demi pourries du sol.

— Il est impossible qu'on vous laisse en ce lieu, reprit d'Aquin; j'irai voir en sortant M. le lieutenant-criminel; mais avant ce juge, il faut que je vous interroge, Mongeot : est-il vrai que vous vous soyez rendu coupable de ce meurtre ?

Le jeune homme baissa la tête.

— Vous, un assassin! murmura l'organiste terrifié. Oh! mon Dieu, mon Dieu, vous l'aviez donc ainsi décidé dans votre justice! Et vous leur avez fait l'aveu du crime, continua-t-il, vous avez subi déjà un premier interrogatoire...

— Je l'ai subi seul, reprit Mongeot en regardant de nouveau le crucifix.

— Seul, avez-vous dit, vous aviez donc un complice ?

Mongeot ne répondit pas.

— Et quel était-il? parlez. Le silence du prêtre qui franchit le degré de ces cachots n'est pas plus sûr que le mien. Oh! je savais bien que mon enfant bien-aimé, mon fils, celui que j'ai toujours connu noble et généreux malgré sa faiblesse, n'avait pu concevoir le plan de cette lâche attaque; il faut que le démon vous ait lui-même conseillé.

— Écoutez, mon père, ce n'est pas à vous que je mentirais le pied dans la tombe; non, ce n'est pas moi qui ai pu imaginer ce crime, c'est moi seul qui ai dû l'exécuter.

— Pourquoi ?

— Parce que cet homme allait me ravir ce que j'avais de plus cher, parce qu'il avait parlé lui-même de me tuer dans mon enfant! Voilà pourquoi j'ai dû le tuer, voilà pourquoi je ne me repens pas de l'avoir fait!

— Malheureux! et si je vous disais que ce complice dont vous me parlez, et dont à tout prix il faut que je sache le nom, vous a indignement abusé; si je vous disais que mieux que tout autre je puis vous répondre de Lescombat la main haute, la confiance au cœur, la vérité sur les lèvres?

— Vous?

— Oui, moi, le dépositaire de ses suprêmes volontés.

— Il ne serait pas mort, il vivrait! s'écria-t-il dans un frénétique transport; ah! parlez à votre tour, dites-moi si l'on me trompe?

— On ne vous a pas trompé, Mongeot; en retrouvant Lescombat, je n'ai retrouvé qu'un froid cadavre. Mais sur ce cadavre il y avait un papier, et c'est ce testament adressé à moi seul et dont la justice m'a permis de prendre copie, que je viens vous lire... Oui, sachez qu'en abandonnant la France pour ne jamais la revoir peut-être, il avait songé au seul homme qu'il eût dû oublier, à vous, dont par cet écrit il prétendait assurer le sort! La voilà cette page où, en cas de mort, il vous léguait ainsi qu'à votre enfant une partie de sa fortune; lisez ces lignes, lisez-les, c'est le châtiment le plus terrible que pût vous réserver Dieu dans sa justice!

Et, comme le jeune homme repoussait douloureusement le papier, le vieillard le lut en s'arrêtant lui-même à la fin de chaque phrase. Jamais douleur plus aiguë n'était entrée dans l'âme d'un coupable, jamais lueur plus cruelle ne s'était fait jour dans l'esprit d'un meurtrier. Mongeot crut entendre Lescombat lui-même; il se leva en se débattant contre cette fatale apparition.

— Pitié! s'écria le jeune homme les bras étendus, pitié!

Il semblait vraiment qu'il parlât alors à une ombre. Secouant enfin le poids de sa stupeur, il retomba sur sa chaise de paille avec des sanglots; son front était perlé de cette sueur lente et cruelle qui abonde au front des morts.

— Et j'ai pu le tuer, trancher ses jours d'un seul coup! Je ne lui ai pas même donné le temps de se reconnaître, le temps de m'apprendre qu'il me pardonnait et me laissait un pareil bienfait pour adieu! Honte sur moi, mon père, honte sur l'infâme qui m'a poussé à ce meurtre! Oh! mon Dieu, mon Dieu! que vous avais-je fait pour devenir aussi coupable, aussi lâche!

Il frappait comme un insensé les murailles de sa prison: cette révélation réveillait en lui la fureur et le remords. L'or-

ganiste était le seul homme dont il ne pût suspecter la bonne foi; d'ailleurs, il tenait en main la copie de cette lettre déposée, disait-il, au greffe du Châtelet. L'image de sa victime n'apparaissait plus sous le même jour à Mongeot, il eût voulu mourir pour racheter cet odieux attentat.

— Et c'est elle, c'est elle qui a pu m'arracher cet exécrable serment, reprit-il dans le bouleversement de ses pensées, c'est elle; oh! qu'elle soit maudite!

Le vieillard à son tour parut foudroyé quelques secondes; un rayon inattendu venait de percer pour lui les profondeurs de ce cachot; il se suspendit aux lèvres du coupable avec une attention pleine d'angoisse... Mongeot lui raconta ce qu'avait exigé de lui sa maîtresse, il lui avoua tout, tout jusqu'à cet hymen dont le sang était le prix, il lui montra son anneau.

— Parjure et meurtrier! voilà ce qu'elle a fait de lui! murmura à voix basse l'organiste: oh! que dira Blanche? ajouta-t-il en se couvrant le front de ses mains. Mais vous l'avez donc crue cette femme, vous l'avez donc crue? demanda-t-il au jeune homme.

— Je l'aimais et je l'ai crue, répondit-il. Oh! malheur sur moi, qui me suis laissé égarer! Mais aussi, mon père, ne m'avait-elle pas écrit que, si le courage me manquait pour accomplir cette œuvre coupable, elle ne craindrait pas de prendre elle-même ma place? Cette lettre, la voici... Vous y reconnaissez sa main, n'est-ce pas? Avec cette arme terrible, je pourrais l'amener moi-même ici, je pourrais... Mais plutôt mourir que de l'accuser, mon père; oui, seul, j'expierai le crime, que seul je n'ai point commis!

— Quoi! vous hésiteriez encore à remettre entre les mains de la justice cette preuve écrasante qui vous sauvera peut-être?...

— Assez d'un coupable, mon père, il faut qu'elle vive, il faut qu'elle ne lègue pas la honte au fruit qui naîtra de ses entrailles. Cette lettre, que j'ai pu soustraire aux recherches, et que dans ma prison il m'est impossible de détruire, prenez-la, mais jurez-moi...

Il parlait encore lorsque le guichetier rentra.

— L'heure de votre permission est expirée, dit-il à l'organiste, veuillez me suivre par cette porte de sortie. D'ailleurs, une autre visite attend monsieur.

— Laquelle? demanda Mongeot d'un air d'inquiétude et de crainte. Richard se pencha à l'oreille du prisonnier et lui parla à voix basse...

— Je compte sur votre parole, mon père, dit alors le jeune homme à l'organiste; vous n'oublierez pas ce que je vous ai demandé, ce que vous m'avez promis.

D'Aquin baissa la tête en serrant la main du jeune homme... Le guichetier de la prison reparut bientôt, précédant une femme dont un voile noir cachait les traits. Elle ne l'écarta que lorsqu'elle se fut assurée du départ de d'Aquin. Mongeot reconnut alors madame Lescombat.

— Vous ici! murmura le pâle captif.

— Que voulait cet homme? demanda-t-elle en montrant la porte par laquelle l'organiste était sorti.

— C'est mon confesseur, mon père, reprit le jeune homme. Marie, je lui ai tout dit.

— Tout? murmura-t-elle avec une anxiété inexprimable.

Mongeot pencha la tête en signe d'assentiment.

— C'est bien, reprit-elle après un intervalle de silence où son regard perçant examina la contenance du prisonnier, vous n'en comprendrez alors que mieux ma démarche...

— Laquelle?

— Celle que me prescrit une impérieuse nécessité. Henri, rendez-moi ma lettre.

Il la regarda avec un affreux étonnement; cette parole froide et terne venait de retentir au fond de son âme comme un son de cloche funèbre.

— N'avez-vous pas autre chose à me dire? murmura-t-il en la toisant d'un œil égaré.

Elle était habillée coquettement, bien qu'elle fût en deuil; une ample baigneuse couvrait son cou. Pour cacher sa pâleur, elle avait cru sans doute devoir mettre du rouge. Une agitation

fébrile semblait toutefois se faire jour sous cette assurance d'emprunt, et l'on devinait qu'elle avait peur.

Lui cependant, il la parcourait des yeux dans un douloureux silence; le moment approchait où, trop longtemps gonflé par l'orage, son cœur allait déborder.

—Est-ce bien vous, Marie? dit-il avec une singulière amertume, est-ce bien vous qui avez pénétré dans ce cachot, pour me prouver seulement que vous aviez peur?

A ce reproche, prononcé plutôt avec le ton de l'accablement qu'avec celui du courroux, elle releva le front.

— Je ne tremble point pour moi, lui dit-elle, c'est pour vous seul, Mongeot; il est important qu'on ne vous croie avec moi aucune connivence. Vous avez dit, dans votre premier interrogatoire, ne pas m'avoir vue depuis la scène terrible de votre renvoi, cette lettre ruinerait votre système de défense. Vous avez reçu de moi la promesse sacrée d'une épouse, que demandez-vous de plus? Pouvais-je pénétrer ici, me l'a-t-on permis, malgré mes supplications et mes larmes? Oh! oui, continua-t-elle en jetant un regard sur les murs du cachot souterrain; oui, c'est un horrible lieu que celui-ci; mais ces verrous ne peuvent-ils donc tomber, ne peux-tu devenir libre?

— Libre! comment?

— Oui, ne saurais-tu te défendre autrement que tu ne l'as fait, ne peux-tu soutenir que tu fus contraint de te protéger toi-même contre le fer d'un jaloux, dans un affreux guet-apens? Cette épée trouvée à côté de lui...

— Assez, assez, madame, ce que je viens d'apprendre m'interdit un mensonge... Oui, vous m'avez indignement abusé, et cet acte trouvé sur M. Lescombat dans cette nuit fatale...

—Cet acte? que voulez-vous dire?

— Lisez vous-même, lisez, dit-il en lui montrant la copie que d'Aquin lui avait laissée. Vous le voyez, c'est un ami, c'est un bienfaiteur que j'ai tué!... Et vous voudriez que je le flétrisse, aux yeux de mes juges, du nom d'agresseur? On ne me croirait pas, madame; oh! je ne me rendrai pas coupable de cette nouvelle lâcheté. Quant à votre lettre... rassurez-vous:

me défiant de moi-même et des aveux que pourrait m'arracher bientôt la torture, je viens de la remettre à ce vieillard, à qui j'ai fait jurer de la détruire.

Madame Lescombat ne put contenir un cri de bonheur, elle respira.

— Henri, reprit-elle en se précipitant alors aux pieds du jeune homme dans une exaltation difficile à rendre, car elle ne doutait pas de ses paroles, ce n'est pas pour moi que je suis venue, c'est pour l'enfant que je porte dans mon sein! Mais tu ne mourras pas, tu ne peux mourir; nous trouverons plutôt un moyen de t'arracher aux horreurs de cette prison. Rassure-toi à ton tour, reprends courage... si tu as fait tomber, en t'accusant toi-même dans ce premier interrogatoire, les charges qui s'élevaient contre moi, moi, de mon côté, je n'ai point parlé, mon silence t'a défendu devant tes juges. Je serai muette comme la tombe, Henri, je garderai ce secret de mort! Oh! merci mille fois, c'est à toi que je dois de ne pas languir dans un cachot, c'est à toi que cet ange devra la vie! Comment m'acquitter jamais?...

— En me promettant, Marie, de partir ce soir même, sous la garde de d'Aquin, de dérober notre enfant aux périls que tu peux courir... Oui, si l'on devait de nouveau t'interroger...

— La fuite! y songes-tu? mais ce serait m'accuser aux yeux de tous! Tu sais que l'on ne m'a accordé la liberté qu'à une seule condition, celle de me représenter quand la cour l'exigerait. Dois-je, par mon absence, donner gain de cause à nos ennemis? Ce matin, j'ai obtenu du lieutenant-criminel la permission de te visiter; on voulait se servir de moi pour t'arracher des aveux... Encore une fois, nul ne me croit ta complice; mon mari avait pris soin de brûler la correspondance qui nous accusait tous deux: aucune preuve ne pourrait donc déposer contre moi, aucune, si ce n'est cette lettre que d'Aquin vient de recevoir et qu'il t'a juré d'anéantir. Pourquoi fuirais-je, Henri? pourquoi m'enlever la consolation de venir ici chaque jour t'apporter des paroles et des caresses qui consolent? Ne

sommes-nous pas époux? reprit-elle en lui montrant la bague d'alliance qu'il portait.

— Oui, nous sommes unis par le sang, répondit-il d'une voix sourde, et c'est toi qui l'as voulu. J'étais un amoureux, un insensé, tu as fait de moi un assassin! Nous sommes mariés, dis-tu? oh! oui, mais ce sera le bourreau qui fera ma toilette le jour des noces. Je ne mourrai pas même ta main dans la mienne, Marie, je mourrai livré en spectacle aux yeux effrontés de la multitude. Et toi, pendant ce temps, où seras-tu, te verrai-je? C'est là une idée plus épouvantable pour moi que la hache qui tue, que la barre qui brise les os! N'avoir commis ce crime que pour te posséder, te suivre, et me trouver rejeté dans un abîme sans fond! et pas même l'avenir, l'avenir pour nous retrouver! Unis par l'enfer, nous reverrons-nous dans le ciel?...

En parlant ainsi, ses regards demeuraient cloués sur le sol de la prison; on eût dit vraiment que la vie l'avait quitté! Ce sombre caveau, dans lequel l'oreille ne surprenait le son d'aucun pas extérieur, glaçait d'horreur madame Lescombat; le but de sa visite une fois rempli, l'astucieuse coupable eût voulu se faire des ailes pour en sortir. Mongeot la contemplait en silence comme une de ces filles des noirs abîmes, contre lesquelles les anachorètes se fortifiaient par les prières; jamais, peut-être, elle ne lui avait paru plus belle que dans cet horrible lieu. L'infortuné jeune homme ne pouvait détacher ses yeux de ce visage adoré, masque impénétrable qui cachait le crime; il regardait cette créature dépravée avec amour. Pour elle, jalouse de jouer son rôle jusqu'au bout, elle ne craignait pas de l'accabler des protestations les plus tendres.

— Je pars, dit-elle enfin en feignant de s'arracher avec effort à ses caresses, je pars, Henri, mais je reviendrai bientôt. Demain, ce soir, peut-être, j'espère obtenir ta translation dans une autre partie de la prison. Adieu, tout ce que j'aime, tout ce que je regrette au monde! En te quittant, je retourne au pied des autels; là peut-être, en invoquant le ciel, en m'offrant à ta place comme une victime d'expiation, je l'intéresserai à ta dé-

livrance. Encore une fois, espoir et courage! N'es-tu pas sûr à jamais de ce cœur, et n'en connais-tu pas chaque pensée?

Il l'écoutait ainsi, doutant de lui-même et de sa raison, quand l'horloge de la prison sonna cinq heures. Madame Lescombat tressaillit comme si le timbre du cadran eût éveillé en elle un empressement furtif, elle se hâta de quitter le prisonnier. Mongeot la vit partir avec un amer brisement de cœur : avec cette femme s'en allait tout son courage. Elle partie, il fit la visite de son cachot ou plutôt de sa tombe, pour recueillir les parfums qu'elle lui semblait avoir semés. Grâce à lui, elle était enfin hors de l'atteinte de ses juges ; grâce à lui, cette existence précieuse était à l'abri. Quand Richard revint, il trouva le jeune homme agenouillé au pied de son lit, il adressait au ciel une de ces prières ferventes, dont les anges eux-mêmes portent le cri jusqu'à Dieu.

— Ne vous effarouchez pas, mon jeune ami, dit le guichetier, si je vous dérange. Je venais voir si vous n'aviez besoin de rien, après la visite de cette belle dame. A ce qu'il me paraît, on va décoiffer, en son honneur, quelques bouteilles là-haut, car je viens de rencontrer Hubert, le geôlier de la tour de l'Est, avec un panier de vin et quelques menus plats de pâtisserie. Vous n'étiez peut-être pas assez riche pour lui donner collation ; et d'ailleurs l'appartement est incommode, continua Richard en regardant le souterrain, tandis que là-haut chez ce jeune gentilhomme...

— Malheureux! s'écria Mongeot en prenant avec force le bras de Richard, qu'as-tu dit?

— Je dis que cette dame vient de monter ici au-dessus, au rez-de-chaussée, après vous avoir quitté.

— Tu vas payer de tes jours cet abominable mensonge!

— Un mensonge! Oh que non! j'ai bien vu votre belle entrer dans la prison du susdit. Ecoutez donc, c'est tout simple, si elle a une permission.

— Quel est cet homme? réponds, et songe que chacune de tes paroles retombera sur toi si tu me trompes!

— Dame! mon cher monsieur, c'est un gentilhomme de

bonne maison, un étranger, je crois, voilà tout ce que j'en sais Il se parfume, se lave, s'agite du matin au soir dans sa chambre; il n'y a pas pour lui de linge assez riche, de vin assez excellent. Pour son crime, je l'ignore, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne prend pas le Châtelet en homme désespéré.

— Tu ne me trompes pas, Richard? s'écria Mongeot en passant sa main sur ses yeux comme s'il eût craint d'être le jouet d'un mauvais rêve; eh bien! alors il faut que je pénètre dans la prison de cet homme, il faut que je le voie et que je lui parle à l'instant même...

— Impossible; c'est Hubert qui est son gardien; je n'ai rien à faire avec les cachots supérieurs.

— Ne peux-tu donc persuader à cet Hubert que ce n'est pas une évasion que je cherche, c'est une entrevue de laquelle dépend mon sort. Oui, par tous les serments du ciel et de l'enfer, je m'engage à rester auprès de toi, pendant que, l'oreille collée contre la porte de ce prisonnier...

— Diable! mon jeune ami, il paraît que la dame vous tient au cœur; mais y a-t-il donc tant de mal à ce qu'elle vienne prendre la collation chez un autre? Savez-vous bien que cela est laid d'être jaloux? Reposez tranquillement, vous devriez être occupé de choses plus graves...

— Richard, reprit le jeune homme en se suspendant au cou du guichetier et le conjurant avec l'expression déchirante du désespoir, Richard, si tu as jamais connu le tourment d'être trompé par ce que tu avais de plus cher, si tu as aimé dans ta vie une femme qui ne t'aimait pas, une femme dont tu doutais malgré tout ce que tu avais pu faire pour elle, fraie-moi vite un passage jusqu'à ce cachot. Voici deux pièces d'or, prends-les; demain le vieillard qui est venu me visiter t'en donnera le double, je te le promets. Je ferai ce que je t'ai dit, je resterai calme, impassible à côté de cette porte, à côté d'Hubert ou de toi. Si tu me refuses, je me brise cette nuit le front contre ces barreaux, et demain en entrant ici tu ne trouveras que mon cadavre!

Il s'était relevé fier et menaçant, ne rougissant pas même au

fond de son cœur d'avoir dévoilé à cet homme cet amour emporté, cette jalousie convulsive. Pour Richard, il avait vu jusque-là bien des prisonniers et des amants, mais jamais, dans ce séjour marqué par le deuil et par la tombe, il n'avait rencontré un homme dont les paroles éveillassent en lui une plus superstitieuse terreur. L'idée de le voir suspendu le lendemain à sa fenêtre, ou de le relever mort sur le plancher, produisit en son âme un tel effroi, que, repoussant les pièces d'or du jeune homme :

— Par la Vierge! dit-il, je ne vous demande qu'une chose, c'est de me payer chopine ainsi qu'à Hubert. La porte du prisonnier est bien close et vous n'avez pas d'armes; nous vous laisserons écouter à votre aise ce dialogue amoureux.

Il sortit alors pour se concerter avec Hubert, et revint bientôt chercher le jeune homme qu'il installa sur un banc de bois dans un cachot vide, près de celui du prisonnier.

XII

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

A côté de ce cachot vide se trouvait celui du gentilhomme dont le guichetier avait parlé à Mongeot. Celui-ci, dès qu'il eut vu partir Richard, examina le lieu où il se trouvait avec une inexprimable anxiété.

Il était alors dans une complète obscurité, Richard ayant jugé à propos de ne lui laisser aucune lumière. Il tâtonna les murs qui le séparaient de l'autre cachot; ils étaient d'une épaisseur telle, que sans la porte intermédiaire qui existait, on n'eût pu entendre le moins du monde ce qui se passait chez le prisonnier. Cette porte offrait quelques maigres fissures, à travers lesquelles Mongeot entrevit confusément tout d'abord un lit et quelques meubles assez propres. Un personnage en robe de chambre usée et tenant une guitare lui tournait le dos; il paraissait attendre à une table déjà servie une femme qui s'a-

gitait devant un morceau de glace pendu à l'espagnolette de la fenêtre. Lorsqu'elle se retourna, Mongeot reconnut madame Lescombat.

Elle avait écarté de ses épaules la baigneuse d'étoffe blanche qui les recouvrait auparavant; sur son cou, éclairé alors par le feu de deux bougies, resplendissait un magnifique collier; ses mains dégantées étalaient des bagues nombreuses. On eût dit vraiment qu'elle arrivait parée pour quelque souper de Trianon ou de Versailles. Une coquetterie libertine semblait avoir présidé à sa toilette. Ce n'était plus cet air languissant et désespéré, cette femme éperdue qui s'était roulée aux pieds du jeune homme l'instant d'avant, avec des mots d'angoisse et de sombre volupté : c'était une métamorphose horrible et soudaine, une apparition de courtisane effrontée. Elle s'assit bientôt et tendit la main à son convive. Mongeot frissonna en entendant la voix du chevalier de Vera-Crux.

— Dîner de prison, ma chère, que voulez-vous? nous ne sommes plus là au *Galant-Dauphin*, où je vous ai régalée tant de fois, à Chantilly... Que dites-vous pourtant de cette tourte d'ananas?

— Excellente, chevalier; mais il faut que nous nous concertions tous deux...

Il reprit après une pause :

— Vous l'avez donc vu? Il doit être accablé le pauvre jeune homme. On dit que ces caves du Châtelet sont horribles; parlez-moi du moins d'une chambre comme la mienne, à la bonne heure! Mais aussi pourquoi a-t-il fait la sottise de se laisser prendre? A propos, vous n'avez pas manqué de lui demander la lettre?

— Il l'a remise à d'Aquin, qui doit la détruire. Nul doute que le vieillard n'accomplisse cette promesse. Je respire, je suis tranquille, chevalier; il ne nous reste plus qu'à effectuer notre projet.

— Reposez-vous sur moi, mon travail avance; et si je parviens à l'achever...

Soulevant un coffre assez lourd, il lui fit voir alors plusieurs

carreaux du parquet fort habilement détachés; ces carreaux recouvraient une issue assez profonde.

— D'après la topographie exacte du Châtelet que je sais par cœur, et pour raison, cette issue, dit-il, doit me conduire jusqu'à ce qu'on nomme la grille d'eau : c'est une geôle à treillage qui aboutit à la Seine, et dans laquelle on liait autrefois le prisonnier jusqu'à ce que l'eau l'étouffât en lui montant jusqu'au cou.

— Quelle horreur!

— Vous avez raison : la justice d'aujourd'hui est plus humaine, quoi qu'on en dise; elle a fait combler le trou; mais le plâtras qui recouvre la grille d'eau une fois détaché... je gagne la Seine et suis homme à trouver place sur le premier coche d'eau qui passera... De là, ma chère, je vous rejoins au premier bourg, et nous partons.

— Et combien croyez-vous qu'il faille encore de jours?

— Quatre au plus, juste le temps de tromper mes guichetiers par un air d'insouciance. Je suis au fait de ces ruses-là.

— Vous ne m'avez pas dit encore, chevalier, par quel revers de fortune je vous retrouvai en ce lieu; serait-ce la baronne?...

— Pas le moins du monde, ma toute belle, c'est un tour de ce gueux d'Aubignac! Vous ignorez peut-être d'où vient le collier que vous portez? Il appartient, ma chère, à l'une de nos plus célèbres comédiennes, à la Dumesnil, que le diable emporte! ajouta Vera-Crux en se versant une rasade de pomard.

— Ce collier? reprit madame Lescombat; c'est de la baronne que je le tiens.

— Et cela était nécessaire, ma reine, puisque je vous avais donné la première fois celui de la baronne. Elle en fut d'une colère!...

— Que m'apprenez-vous? quelle indignité!

— Je ne sache pas que vous ayez perdu au change. Le collier de la Dumesnil vaut le double de celui de la baronne, reprit froidement Vera-Crux. Il vous va fort bien; mais ce qui ne m'a pas été le moins du monde, c'est que ce fourbe de d'Aubignac

m'a accusé devant tous de l'avoir volé, tandis que lui seul avait fait le coup. Nous étions en froid depuis quelque temps, et il aura saisi cette occasion de se venger. Comme il avait soupé, je crois vous l'avoir dit, avec Hermione, sous mon nom, et que la Dumesnil avait porté plainte contre le chevalier de Vera-Crux, il a eu peur d'être reconnu par elle, et a fait retomber sur moi le poids de l'accusation. Malheureusement j'avais d'autres démêlés avec la justice ; elle m'a trouvé des griefs plus sérieux que celui du collier, et m'a logé ici poliment au Châtelet : tout cela à cause de vous. Voyez si je suis galant : je ne reprends pas mes cadeaux. En sortant, toutefois, je vous conseille de remettre votre baigneuse.

Soit que le chevalier dît vrai, soit qu'il crût plutôt devoir colorer sa captivité de ce prétexte, madame Lescombat s'empressa de détacher le collier caché jusque-là par sa baigneuse, et de le faire glisser dans son cou. Le chevalier de Vera-Crux lui fit les honneurs de cette table avec une grâce exquise : le vin qu'il lui versait, les discours qu'il lui tenait, les instants de bonheur qu'ils semblaient se rappeler ensemble, cette union étroite, irrécusable, de deux cœurs flétris, dépravés, tout cela était bien fait, à coup sûr, pour enflammer le sang de Mongeot. Vingt fois il se contint pour ne point frapper à la porte, vingt fois il chercha dans l'obscurité de ce cachot le fer qui manquait à son côté. L'impudence de cette femme l'effraya ; il se croyait dupe de quelque horrible hallucination. Tout d'un coup, son nom, prononcé par Vera-Crux, retentit à son oreille au bruit de deux verres qui semblaient s'entre-choquer ; il colla de nouveau son front humide de sueur contre la porte...

— Savez-vous, disait le chevalier, que vous ne choisissez pas mal vos amoureux, ma toute belle ? Soumis et dévoués jusqu'à la mort. Vous auriez beau jeu dans le Portugal, qui est mon pays.

Elle ne répondit rien.

— Vous êtes distraite, préoccupée, ce Mongeot vous tient au cœur. Entre nous, pourtant, ce n'était pas là ce qui vous

convenait. Aucun nom, aucun état, un joli visage et de l'amour: voilà tout ce qu'il avait à vous offrir.

— Il m'aimait... reprit-elle avec un soupir de regret, il m'aime encore...

— Laissez donc! Un maladroit! Ah! si vous m'aviez chargé du coup! mais vous avez craint de m'exposer, je vous en veux. Quant à vous obéir jusqu'à ce jour-là, il me semble que je ne m'y suis pas épargné. La façon adroite dont j'ai fait escamoter par d'Aubignac le portefeuille où se trouvait votre correspondance... Il est vrai que l'honneur du succès vous revient un peu, vous m'aviez décrit si minutieusement ce portefeuille, vous m'aviez si bien donné l'empreinte de la serrure...

— Oh! ne me parlez pas de cela... reprit-elle en regardant autour de la chambre avec un sentiment indéfinissable de frayeur... Si quelqu'un nous entendait!

— Je n'en parle que pour vous prouver le soin que j'ai mis à mériter vos bonnes grâces. Un bravo de Venise ne vous eût pas mieux servie. Quoi de plus simple après tout? Ce jeune homme vous aimait, vous en étiez lasse et vous vouliez trouver un moyen ingénieux de reprendre vos lettres. J'avais réussi; mais la présence de votre mari, dans ce damné pavillon, a tout gâté... Le portefeuille est, ma foi, tombé dans ses mains...

Il y eut, derrière la porte, un gémissement étouffé, un bruit pareil à celui d'un homme qui s'affaisse sur lui-même. Vera-Crux prit une des bougies et l'approcha de la serrure; mais un vent glacé l'éteignit tout aussitôt.

— C'est singulier! reprit-il, j'avais cru entendre... Il tira sa montre et vit qu'il était huit heures.

— Dans une heure, vous le savez, expire la permission de tout visiteur au Châtelet; employons donc bien le temps qui nous reste. Je ne dois pas vous cacher que la Godrecourt me relance jusqu'ici. C'est sur mon malheur que spécule la chère baronne. Elle pense que, comme on a le temps de réfléchir dans cette agréable solitude, je réfléchirai. Je lui parais, ma chère, un parti fort convenable. Pour ne rien vous cacher, j'ai quelques raisons de ménager cette ancienne amie; mais, en

vérité, cela ne va pas jusqu'à allumer pour elle les flambeaux de l'hymen dans ma prison. Vous êtes belle, Marie, vous m'avez plu; seulement, ce qui me blesse, c'est que vous avez voulu mettre une condition à cet amour. Vous avez le pas sur la baronne; mais pourquoi me demander la même chose?

— Parce que vous seul, Vera-Crux, pouvez me donner une nouvelle patrie, un nom nouveau, parce qu'il faut que je quitte ces lieux où tout me rappelle à moi-même, parce que vous-même enfin vous ne voulez pas me perdre... Il ne faut pas que vous paraissiez m'avoir enlevée; c'est de mon plein assentiment que je dois vous suivre. Engagez-vous donc ici formellement à m'épouser, donnez-moi votre parole: que vous ne serez pas seulement mon guide et mon défenseur dans ma fuite, mais que vous serez mon époux!...

Elle s'était levée en fixant le Portugais dans une sombre inquiétude. Sa pose, son regard, sa voix, tout était chez elle prestige et fascination; mais Vera-Crux, s'enveloppant de sa robe de chambre fanée, d'un air de tragédien de province :

— Par ma foi, ma chère, je suis désolé de ne pouvoir vous satisfaire; mais, entre nous, le sang des Vera-Crux ne peut s'allier à aucune famille sans le consentement exprès de Sa Majesté Jean V, le roi actuel du Portugal. Et puis, vous le savez, il y a une autre raison qui s'oppose à ce délicieux projet... Vous portez en votre sein le fruit de votre liaison clandestine avec un autre; vous comprendrez que les honneurs de cette paternité me touchent peu. Jusqu'ici vous m'avez traité en véritable écolier qui sort de pages, vous m'avez fait escamoter adroitement des colliers et des portefeuilles à votre usage; vous m'avez tenu, comme disent vos bourgeoises, la dragée haute. Ceci, belle fée, ne fait pas mon compte. Vous ne voulez pas d'un amant, vous voulez d'un époux; à chacun ses rôles, je me retire. Allez, partez, ma belle, je ne crains pas que vous divulguiez à mes juges mon projet d'évasion, car vous-même vous avez besoin de vous sauver. Ce jeune Oreste peut parler, et il serait cruel qu'on vous meublât une chambre au Châtelet!

Cet air de persiflage et surtout l'assurance déhontée de Vera-

Crux produisirent l'effet que le chevalier attendait : la rage d'avoir échoué, l'humiliation, la honte, bouleversèrent l'esprit de madame Lescombat. Le rire de cet homme était devenu pour elle aussi aigu, aussi froid que la lame d'un poignard ; c'était la première fois qu'il jetait le masque devant elle. Furieuse, égarée, elle s'approcha de lui si impérieusement qu'il recula.

— Crois-tu donc, lui dit-elle, qu'il m'en coûterait de commettre un nouveau crime? Le premier pas est fait, chevalier de Vera-Crux, la route est frayée, je ne reculerai pas. Oui, si l'homme pour lequel j'ai joué ma vie, mon avenir, ma fortune, ose me refuser en m'objectant cet obstacle, eh bien! après tout, cet obstacle est facile à rompre, et cet enfant dont tu parles...

— N'achevez pas, infâme! interrompit une voix brève et sourde qui se fit jour dans le cachot de Vera-Crux. Et en même temps la porte fut brisée violemment sur ses gonds; Mongeot apparut aux deux interlocuteurs, les cheveux en désordre, le doigt menaçant, l'œil égaré.

Madame Lescombat recula jusqu'au fond de la chambre, et le chevalier crut voir un spectre...

— Misérable! s'écria le jeune homme en se précipitant sur sa maîtresse, avant que tu souilles tes mains d'un pareil crime, reçois ici la juste punition du tien!

Et prenant un des couteaux de la table, il en faisait déjà briller l'acier sur le sein de sa maîtresse, lorsque Vera-Crux parvint à le désarmer.

—Qu'allais-je faire! murmura Mongeot dans un morne épuisement. Quoi! n'ai-je donc pas tué? Et il laissa tomber le couteau sur le parquet.

Aux cris poussés par la Lescombat, Hubert et Richard venaient d'accourir; ils s'emparèrent de Mongeot, dont ils serrèrent fortement les mains avec des cordes.

— Qu'on appelle le lieutenant-criminel, reprit froidement le jeune homme, j'ai à lui faire ma déclaration! Oui, s'écria-t-il quand le magistrat fut arrivé, je rétracte tous mes aveux; et dût-on

me faire subir la torture, je jure ici devant Dieu que cette femme est ma complice; c'est elle qui m'a fait assassiner son mari!

Il y eut un moment d'horrible stupeur, et le lieutenant-criminel regarda le prévôt du Châtelet dans un silence glacé. Deux greffiers de la prison l'accompagnaient.

— Tu mens, reprit-elle, tu mens! ou plutôt, messieurs, ce misérable n'a plus sa raison! Vous avez trouvé le coupable, il est odieux qu'il ose m'accuser.

— Que l'on me dégage de mes liens, dit le jeune homme, et je le jure sur le Christ.

— Que vas-tu jurer? reprit-elle ironiquement. Avoue donc plutôt que, ne pouvant rien obtenir de moi, tu as cru la mort de mon mari nécessaire pour arriver à ton but. N'ai-je pas repoussé ton indigne amour? ne t'ai-je pas laissé bannir de chez moi par le courroux de celui qui se croyait outragé? Et tu voudrais persuader à tes juges que c'est moi qui t'ai commandé le meurtre! Mais on n'accuse pas sans avoir les preuves; où sont les tiennes? réponds.

Et elle promenait sur lui un regard où brillait toute l'assurance du triomphe. Le jeune homme attéré gardait le silence, il était retombé dans un épuisement profond. Une pâleur mortelle avait succédé à l'animation de ses joues; cette interrogation qui ressemblait à un défi avait fait retomber sa tête sur sa poitrine.

— Vous le voyez, reprit-elle, il n'a pas de preuves!

— Qu'on fasse monter l'homme qui est venu se constituer ici prisonnier, il n'y a pas une heure, dit alors le lieutenant-criminel d'une voix grave. Son témoignage nous servira peut-être à démêler la vérité.

Un rayon d'espoir illumina le front de Mongeot; les deux porte-clefs sortirent et revinrent avec un homme qui avait monté péniblement les degrés. Madame Lescombat retenait son souffle, une invincible terreur se lisait sur son visage. Le jeune homme poussa un cri, il venait de reconnaître d'Aquin.

A peine entré, le vieillard examina d'abord chacun des ac-

teurs de cette scène d'un air calme et lent, puis s adressant à Mongeot :

— Mon fils, lui dit-il, je vous avais juré de détruire la lettre que vous m'avez donnée ce matin, mais vous me l'aviez lue, et mon amour pour vous et mon horreur pour celle qui a fait de vous un assassin l'ont emporté sur mon serment. Cette fois, Mongeot, le parjure était un devoir, un tel écrit n'appartient ni à vous ni à moi, il est à la justice... le voici !

Et tirant la lettre de son sein, l'organiste la remit au lieutenant-criminel... Madame Lescombat sentit ses forces défaillir pendant que le juge parcourait de ses yeux ces lignes accablantes.

— Et maintenant, s'écria Mongeot, maintenant nous avons le même sort ! le même supplice nous attend, Marie ! songe à te parer pour ce jour-là des diamants volés par ton chevalier, tu n'en seras que plus belle ! A bientôt, dit-il en redescendant avec lenteur les marches de l'escalier qui devait le reconduire à son cachot, je suis vengé !

XIII

DEUX RIVAUX.

Le dénouement d'une pareille scène avait brisé les forces de Mongeot, cette longue attente à la porte du cachot de Vera-Crux avait valu pour lui la plus cruelle des tortures. Entendre cette femme, qui s'était fait un jeu de sa perte, prodiguer à un autre les serments et les caresses, la voir oublier si vite l'infernal service qu'elle avait exigé de lui, trouver l'infamie au lieu de l'amour, la courtisane au lieu de la maîtresse; tout cela n'était-il pas tant pour replonger cette âme dans toutes les horreurs de sa nuit? L'indignation, la rage avaient enfin délié la langue du jeune homme, il avait parlé, et le ciel avait entendu sa voix : la coupable appartenait à la justice.

Rentré dans sa prison souterraine, après avoir été de nouveau

conduit au greffe, il trouva ce même jour le vieillard plus ému peut-être que lui, plus accablé.

— Épargnez-moi vos reproches, reprit d'Aquin, mais je ne pouvais vous laisser sacrifier ainsi à cette misérable. Oui, ce que j'ai fait, j'ai dû le faire, il tardait sans doute à la veuve de Lescombat que la tombe lui répondît de votre silence; mais vous eûtes assez longtemps la générosité de vous taire, Dieu vous a relevé ainsi que moi de votre serment!

— Oh! reprit Mongeot alors dans une attitude calme et sévère et en élevant vers le ciel ses beaux cils mouillés de larmes, Dieu m'est témoin, mon père, que j'ai souffert aujourd'hui plus que je ne souffrirai demain, si demain je dois mourir! J'ai supporté le froid aigu de chacune de ces blessures comme un martyr résigné qu'on attache à un poteau; mais lorsque cette femme a parlé à cet homme de mon enfant comme d'un obstacle, lorsqu'elle a osé lui dire, pour l'ébranler, qu'un second crime lui coûterait peu... alors, voyez-vous, je ne sais quel vertige passé sur mes yeux et sur mon cœur, je ne sais quelle force s'est trouvée en moi pour renverser cette porte, et dire à cette infâme : —Tu vas mourir avec moi!

—Maintenant, Henri, maintenant que l'œil de la justice n'a plus le même besoin d'approfondir sa perfidie et son crime, maintenant que son supplice n'est plus douteux, ô mon fils! oubliez-la!

—Et le puis-je, répondit-il avec un sourire amer, le puis-je, quand toute ma vie se résume, hélas! dans cette femme? Ma jeunesse, mon cœur, je lui avais tout donné, elle m'a légué l'échafaud! Faut-il d'ailleurs vous le dire, mon père? je tremble que maintenant, après la terrible dénonciation que je viens de faire, elle ne réalise l'odieux projet dont elle osait parler à cet homme; oui, je crains que ses mains devenues bientôt parricides...

— N'ayez aucune alarme; les magistrats viennent de l'assujettir dans sa prison à la plus active surveillance; elle a eu grand soin de déclarer sa grossesse, et de réclamer un sursis. Ce sursis est ordinairement de quatre mois et demi, pendant lesquels la condamnée a auprès d'elle deux femmes qui ne la quittent ni

jour ni nuit. Si, comme je l'espère, nous parvenons à obtenir pour vous des lettres de grâce... On ne vous a pas transféré à la Conciergerie, et vos juges dont vous venez d'éclairer la religion...

—Mes juges! mon père? oh! je n'en veux plus d'autres que Dieu! celui-la seul comprend chaque battement du cœur, celui-là dans sa balance pèse les moindres soupirs. Je n'étais pas né pour le crime, vous le savez, ô vous que j'ai cependant affligé si cruellement. Blanche! Blanche! ma sœur, comment se fait-il que je ne l'aie pas encore vue?

—Parce que la fièvre l'a terrassée sur son lit, le soir même de votre départ, parce que moi-même je la fais garder à vue par Couperin, mon ami d'enfance et mon élève... Vous devez comprendre que j'ai mis tous mes soins à lui cacher l'horrible nouvelle; quand elle m'interroge, je me contente de détourner la tête avec des larmes, en disant: Il est parti! Il n'y a que les sons de l'orgue qui puissent agir sur elle et la calmer; hier, tenez, elle s'est fait mener le soir, par Couperin, à Saint-Paul, et elle lui disait: Le voyez-vous!— Pourtant elle était seule avec Couperin dans l'église... Mais vous êtes là, devant elle, toujours là... Quand elle vous sourit, j'éprouve un affreux serrement de cœur, je crains que la pauvre enfant ne devienne folle... Si elle découvrait la vérité, si elle vous savait enseveli dans les profondeurs de ce cachot!...

—Elle m'y viendrait chercher, oh! oui, j'en suis sûr, mon père. Mais épargnez-lui cette affreuse vue, épargnez-moi de rougir devant le seul être dont le nom descendra sur mes lèvres comme une prière quand le bourreau étendra la main sur mon corps. Généreuse enfant! qu'elle ignore toute ma honte, et vous, mon père, vous, promettez-moi de venir demain; ne m'abandonnez plus dans cette horrible agonie que je commence! Vous êtes pour moi le prêtre qui délie, le consolateur qui soutient. Vous seul, ô mon père, savez ma vie! vous seul, vous savez si j'ai souffert!

Et des larmes abondantes roulaient de ses yeux, il semblait prendre le vieillard à témoin de son amour, cet amour insensé

pour lequel il allait mourir. Il y avait un si amer désespoir dans le son pénétrant de sa voix, un désillusionnement si cruel dans son regard, qu'on voyait qu'il ne gardait plus d'espoir. C'était l'homme qui va quitter la vie comme un fardeau, le convive fatigué après s'être assis au même banquet. D'Aquin ne pouvait se résigner à prendre congé de lui ; il regrettait de ne pas avoir la robe du prêtre, le pouvoir du confesseur. L'organiste aimait Mongeot comme le poëte chérit la fleur, et plus il la voit inclinée sous le souffle furieux des orages, prête à se voir coupée dans sa tige, plus son regard humide s'attache sur elle avec terreur. En lui parlant de clémence et de pardon, le vieillard avait le cœur si profondément brisé qu'il y entrait à peine une lueur d'espérance. La voix de Richard le guichetier retentit bientôt dans ces sombres corridors ! il venait prévenir d'Aquin qu'il était attendu dans la chambre du lieutenant-criminel qui se chargeait de le faire reconduire chez lui dans son carrosse.

—Le tribunal siégera cette nuit même, ajouta Richard à l'oreille d'Aquin; le lieutenant général de robe courte du Châtelet vient de recevoir l'ordre de se tenir prêt au petit jour avec une troupe d'archers qui remplaceront les gardes françaises pour accompagner madame Lescombat à la tour de la Conciergerie. Il est important que vous donniez de nouveaux éclaircissements aux juges; peut-être est-il encore temps de sauver ce jeune homme...

—Je vous quitte, Mongeot, reprit l'organiste avec effort, il s'agit de votre grâce... Dès que je pourrai revenir... En attendant, mon ami, songez à Dieu, priez-le pour vous, pour le coupable...

—Pour Blanche, mon père, pour Blanche et mon enfant. Vous reverrai-je seulement?... reprit-il avec un horrible serrement de cœur.

D'Aquin chercha les yeux du guichetier comme pour deviner le sort qu'on réservait au captif, mais Richard pressait le pas en le précédant. Un vent glacial, un vent d'hiver, gémissait sous ces voûtes peuplées de tombes, et qui cependant ne laissaient échapper aucun son de leurs profondeurs. Bientôt le jeune homme se vit seul, seul à côté de la misérable lampe

qui éclairait ordinairement son cachot. Agité de milles pensées, en proie à ces terreurs qui ne manquent jamais d'assaillir l'esprit, à cette heure de silence où chaque souvenir se dresse devant vous comme un fantôme, il repassait en lui les terribles scènes de la journée, quand un coup sourd frappé au-dessus de sa tête le tira de sa torpeur léthargique. Le bruit continua ; il ressemblait à des pelletées de terre que pousse devant elle la bêche du fossoyeur. Mongeot, le cou tendu, écoutait encore avec une avidité inquiète, lorsqu'un des plâtres qui formaient la voûte du cachot s'affaissa soudain sous le poids d'un homme, qui roula à terre avec un gémissement étouffé.

— Vera-Crux! s'écria Mongeot en courant au chevalier encore froissé de sa chute.

— Moi-même, mon cher..... Je ne m'attendais guère à vous rencontrer sur ma route. Pardonnez-moi de vous rendre ma visite sans m'être fait annoncer. Puisque vous voilà, vous allez m'aider.

Mongeot jeta sur lui un regard où se peignaient à la fois la rage et la stupeur. Le chevalier était sans habit, il portait une cravate roulée en guise de corde autour de son cou ; le ciseaux qu'il tenait, les traces de poussière et de sang qui souillaient ses mains, témoignaient assez des efforts qu'il avait dû faire en perçant la voute superposée pour arriver à ce cachot ou plutôt à cette cave qui aboutissait alors à la *geôle d'eau*. En voyant son rival dévaller ainsi jusqu'à lui, Mongeot ne fut pas maître d'un tressaillement de joie.

— Ah! vous songiez à fuir, chevalier, dit-il en le regardant se relever avec effort. Le ciel est juste, il remet votre sort entre mes mains.

— Que voulez-vous dire?

— Avec un seul cri, je puis vous perdre; mais, rassurez-vous, je ne le pousserai pas ce cri; partez, chevalier, fuyez, c'est ainsi que je me venge!

— Grand merci, mon cher, je reconnais là votre générosité! mais il me vient une idée. Vous avez joué plus gros jeu que

moi ; pour peu que le cœur vous en dise, mon parti est pris et je resterai à votre place. Cette issue aboutit à un passage certain vers la rivière. Je ne vous dis pas que dans ce tuyau de pierre où j'allais entrer la position soit commode, mais on n'a pas le droit au Châtelet de se montrer difficile. La nuit est venue ; tapi dans cet endroit, vous pourrez attendre le passage d'un coche d'eau, vous pourrez en vous cramponnant avec adresse aux aspérités du mur...

— Je ne fuirai point, répondit résolûment Mongeot, je ne profiterai point de l'offre d'un ennemi.

— Mais cet ennemi vous a fait assez de mal pour expier ainsi ses torts. S'il demeure à votre place, c'est que, plus coupable que vous, il méritait votre sort. Croyez-moi, je viens de voir entrer ici un certain mulâtre nommé *La Blancheur ;* il ne passe guère le guichet que pour cause... Votre arrêt d'ailleurs sera prononcé cette nuit même...

— Cette nuit ?

— C'est du moins ce que m'a dit Hubert en me souhaitant le bonsoir comme d'habitude... Vous êtes jeune, Mongeot, vous avez peut-être une mère, une famille, fuyez. Moi, je ne dépends que de moi seul, je n'ai point commis de meurtre, je puis rester.

— Rester ! dites-vous ? Oh ! oui ! rester avec elle pour la voir encore, lui parler, l'arracher à la mort peut-être ? Moi parti, vous iriez vous rouler aux pieds de l'infâme, vous prononceriez tous deux mon nom avec un rire étouffé. Vous voulez rester maintenant, je le conçois. Quatre mois et demi de sursis. Oh ! vous aurez le temps d'implorer encore les juges en faveur de cette femme qui fonde sans doute un extravagant espoir sur sa beauté ; vous adoucirez sa captivité et ferez taire ses remords. N'est-ce donc pas vous qui avez fait entrer le premier dans mon âme les tourments du doute et du soupçon ? n'est-ce pas vous qui avez vendu le premier par un larcin le secret de notre amour à son mari ? n'est-ce pas vous enfin sur qui tout à l'heure encore j'eusse dû lever la pointe de ce couteau dont je voulais percer le sein de la perfide ? Chevalier de Vera-Crux,

ah! vous étiez digne de la femme que vous aimez; mais pourquoi la fuir? La mort ne vous menace pas comme moi; restez près d'elle, restez!

Au ton d'ironie amère qui se faisait jour dans les dernières paroles de Mongeot, Vera-Crux leva le front.

— Je n'aime point cette femme, répondit-il d'une voix brève, je la méprise. Plus expert que vous à sonder ce cœur, je n'ai point remis follement la clef du mien à madame Lescombat. Nous autre roués, mon cher, nous savons évaluer à son taux une belle personne, mais nous présumons toujours si mal de sa vertu que rien ne peut nous surprendre après. Je tiens celle-là pour supérieure à la Dumesnil, elle vous a fait tuer Pyrrhus, et vous traite après comme Hermione traite Oreste. Vous avez vingt ans, voilà l'unique cause de tout ceci. Moi aussi, lorsque j'avais cet âge et que le soleil de l'Inde brûlait mon front, je croyais étancher la même soif aux mêmes fontaines, je croyais que l'amour était la seule passion dont on ne trahit pas l'enjeu. Parce que le paysage que je voyais était beau, parce que les tamarins environnaient ma prairie, que le fleuve roulait son sable d'or et que les nuits des tropiques ne m'apportaient que de chauds parfums, je ne songeais pas que, sous cette herbe émaillée comme un écrin par les colibris, se glissaient dans l'ombre d'odieux reptiles; devant un ciel éthéré, je ne rêvais pas l'orage. Mon histoire est courte; je fus d'abord amoureux et conséquemment dupé, puis joueur, puis ruiné, puis corrigeant le hasard comme tant d'autres. J'étais de flamme, je devins de pierre. J'eus soin de renfoncer dans mon cœur les moindres étonnements de la conscience, ma pensée ne rêva plus que le mal, j'en avais besoin pour me mettre au niveau de ceux que je fréquentais. Je me fis une morale et un code à part pour moi, mais ce que je me promis surtout, ce fut de rire de tout, même de la Grève, si je devais un jour m'y faire naturaliser Français. Grâce à ces principes, j'ai mené bonne vie, je puis mourir, le plomb des sentinelles peut me percer le cœur au sortir de ce passage, mais du moins je n'ai pas perdu mon temps comme vous, et c'est quelque chose. Pour votre maîtresse.

croyez-moi, n'en parlons pas. Grâce à elle, me voilà compromis plus que jamais, et pour vous, il me semble que vous devez la haïr avec de meilleures raisons que moi. Donc, puisque vous ne voulez pas que je reste, partagez mon sort, fuyons! S'il prenait envie à ce diable d'Hubert de s'assurer par ses yeux si je dors là-haut et qu'il ne me trouvât pas!...

Cette phrase du chevalier fut interrompue par un grincement soudain dans la serrure du cachot. Vera-Crux pâlit, puis se glissant avec une merveilleuse agilité sous le lit du prisonnier :

— Ne me trahissez pas, dit-il, je compte sur vous.

La porte à lourdes serrures s'ouvrit, Richard rentra le visage plus pâle que de coutume, les traits mornes, décomposés. En apercevant le jeune homme la tête appuyée sur le bois de sa couchette, il murmura quelques paroles à voix basse...

— Si jeune! dit-il... ah! ils n'ont pas de pitié!

Et s'approchant du prisonnier qui tourna sur lui des yeux pleins d'une sereine douceur :

— Je venais vous apporter des dés, camarades. Si vous le voulez, je vous tiendrai tête jusqu'au jour.

— Pourquoi ne pas me laisser dormir, Richard ?

— Parce qu'il faut que vous soyez prêt de bonne heure. Vous allez changer de logement dans une heure.

— Elargi! oh! cela est impossible, dit le jeune homme en secouant la tête d'un air de doute.

— Voici un homme qui a le droit d'entrer ici, reprit Richard en ouvrant la porte à un personnage qu'il regarda par la grille à claire-voie de la prison. Simple formalité, rassurez-vous.

Mongeot ne put dissimuler un geste de répugnance à l'aspect du nouveau-venu; c'était un mulâtre obèse, dont la peau avait la couleur demi-bronzée que les peintres donnent au diable; il avait cinquante-cinq ans, c'était le premier aide de Samson l'exécuteur. Il s'en vint tout droit poser sa lourde main noire sur l'épaule du jeune homme. Mongeot poussa un cri faible et voulut le repousser.

— De la politesse, mon cher, cela sera bientôt fait, lui dit le

mulâtre. Et tirant une ficelle de la poche de sa veste, La Blancheur la développa et prit mesure du captif dans un silence effrayant. Ses yeux, d'un jaune mat, semblaient attachés sur ceux de Mongeot comme les yeux d'un chat-tigre. Il sortit, après avoir jeté sur Richard un coup d'œil significatif. Le guichetier l'éclairait déjà avec sa lanterne, quand La Blancheur, levant les yeux au plafond, fit sortir de sa vaste poitrine un immense éclat de rire.

— Voyez donc, voyez! dit-il au guichetier stupéfait.

Et il lui montrait du doigt la voûte entr'ouverte, la voûte par laquelle le chevalier venait de se frayer un passage.

— Miséricorde! s'écria Richard, que veut dire ceci? Vous avez dû voir le fugitif? continua-t-il en s'adressant à Mongeot.

Le jeune homme répondit à cette demande par son silence.

— Le renard n'est pas loin, reprit La Blancheur, je vais lui donner la chasse. Et il s'en fut droit au lit, d'où son bras de fer tira sans égard le chevalier.

— Eh! pardine, dit-il, voilà un homme bien fait! il a des boucles d'argent et des bas à coin d'or, comme un marquis!

— Appelez-le seulement chevalier, monsieur La Blancheur, reprit le guichetier en chef qui survint avec Hubert, dont l'inquiétude et le dépit ne se lisaient que trop sur tous ses traits. Monsieur le chevalier, rassurez-vous, nous savions votre projet; vous vouliez aller sur le coche : on vous fera suivre le fil de l'eau, on vous envoie aux galères.

— Aux galères! s'écria Vera-Crux en reculant. Et pourquoi?

— Parce que le roi de Portugal a demandé votre extradition. Vous vous êtes échappé pour trop longtemps des galères de Sa Majesté Très-Fidèle, et pourtant l'oubli est un peu fort, vous portez son estampille sur l'épaule, chevalier de Vera-Crux!

Et le guichetier en chef fit signe au mulâtre d'arracher la manche de chemise de Vera-Crux. La Blancheur, à ce nom seul, poussa un rugissement pareil à celui d'un lion qui étend son ongle sur sa proie, il montra la marque avec orgueil en disant :

— La superbe marque! c'est moi qui l'ai faite à Goa!

Le chevalier fut prêt à tomber en défaillance... Mongeot le regardait avec un dédain mêlé de pitié; il ne lui échappa qu'un mot devant une aussi horrible révélation.

— Et voilà, dit-il, l'homme qu'elle aimait, l'homme qu'elle eût épousé!

Vera-Crux, en le quittant, jeta sur lui un triste et dernier regard; sa pensée rapide avait sondé la distance infranchissable qui le séparait de Mongeot. Ce jeune homme avait tué par amour, et lui qu'était-il? un coquin de bas étage, un chevalier de coupe-gorges et de dés pipés. Il y avait, entre ce pâle criminel et lui, la différence d'un tragédien à un bouffon.

— Adieu, lui dit-il d'une voix étouffée; et se laissant mettre les menottes sans résistance, il suivit La Blancheur et Hubert, en levant les épaules. Pour Richard, il s'approcha de Mongeot quand le chevalier fut parti, et s'adressant à son prisonnier:

— Vous ne m'appartenez plus, jeune homme, lui dit-il, vous êtes à messieurs de la Conciergerie, ils vous attendent! Vous n'avez pas eu du moins à vous plaindre de moi!

Et conduisant Mongeot à l'aide de sa torche par les détours de ce labyrinthe souterrain, il en fit la remise, suivant l'usage, à deux officiers de la maréchaussée, dans la cour des Pailleux (1). Ils l'escortèrent bientôt, le sabre au poing, jusqu'à la tour de la Conciergerie.

XIV.

BLANCHE.

Roulé dans son manteau jusqu'aux yeux, le jeune homme sentit bientôt le froid de la rivière rafraîchir ses tempes; il

(1) C'était l'endroit où l'on mettait ceux des détenus pour dettes qui n'avaient pas le moyen de payer les cham bres à pistoles. Ils couchaient dans de petites cabanes infectes, garnies de paille.

traversa rapidement le pont qui le séparait du Palais-de-Justice, et passa bientôt sous le guichet de la tour. Un soupir profond s'échappa de sa poitrine en voyant la partie du bâtiment où l'on retenait les femmes à la Conciergerie ; il ne détacha son regard de cet endroit qu'en se heurtant lui-même dans le brouillard avec un homme qui portait une pièce de bois sur son dos.

— C'est la croix de Saint-André, dit l'un des deux officiers à son camarade, voyez donc comme l'on fait bien les choses ; les entailles en sont plus profondes que de coutume, et le charpentier les a espacées convenablement. Le patient doit être là-dessus à portée de ne pas souffrir.

Mongeot tressaillit, il venait de reconnaître le mulâtre. La Caboche (1) et le Petit Matelot, deux autres sous-aides de Samson, l'accompagnaient. En passant près du criminel, ils le toisèrent des yeux et regardèrent ensuite la croix, puis la barre que La Blancheur portait en main. Les yeux du jeune homme se voilèrent devant cette horrible vision, il n'en franchit pas moins avec courage les quinze à vingt degrés qui conduisaient à *la rotonde d'attente*, pièce humide dans laquelle on avait coutume d'enfermer les condamnés à mort. Cette sorte de loge conservait une foule de noms tracés dans le mur, soit avec le couteau, soit avec l'ongle des prisonniers, Mongeot les parcourut avec une horrible avidité. Plusieurs de ces noms étaient devenus presque historiques dans la mémoire du Parisien. Le jeune homme n'en reconnut aucun qui eût assassiné par amour et pour obéir au caprice sanglant de sa maîtresse. L'endroit où il se trouvait ne lui révélait que trop son malheur ; il monta,

(1) Cabuchet, dit la *Caboche*, parce qu'il n'avait aucune intelligence, disent les Mémoires de Samson, était un gros lourdeau de Franc-Comtois, que des friponneries avaient fait renvoyer de la gabelle. Il était, à proprement parler, le goujat des deux autres aides *La Blancheur* le mulâtre, et le *Petit Matelot*, ainsi nommé, sans doute, parce qu'il avait ramé autrefois sur les galères royales.

rêveur, sur un banc placé au-dessous de la fenêtre à treillis de fer, qui laissait apercevoir les toits de la ville.

— Tout ce qui respire dans cette sentine de vices va bientôt, pensa-t-il, me jeter mon nom comme un opprobre au visage. Oh! ne pas traverser cette populace avec celle qui m'a perdu, monter seul sur ce fatal tombereau! Que fait-elle maintenant? Elle continue peut-être de nier, la misérable! Peut-être que le chevalet et les tortures...

Il s'arrêta glacé devant cette horrible idée... A travers les triples murailles de cette chambre, quel bruit eût pu arriver jusqu'à son oreille?

— Une si belle tête entre les mains du bourreau! Ces bras admirables serrés par les coins de la torture! Le marteau sur elle, le marteau!... Il se voila le front de ses deux mains, son œil lançait l'éclair, sa poitrine se soulevait.

— Ils ne la feront pas mourir! s'écria-t-il enfin. Oh! je mourrai seul, elle est trop belle! Je crois avoir entendu dire que la Brinvilliers ne l'était pas moins, et cependant, malgré sa peau blanche et douce, on lui fit subir la question de l'*entonnoir*! Il me semble vraiment que j'entends ici craquer des os... il me semble que cette voix, si douce autrefois à mon oreille, n'est plus que gémissement et blasphème contre Dieu! C'est l'enfer! l'enfer qui me brûle! Oh! je suis un lâche, j'ai livré une femme à la torture!...

Et il se jeta à genoux, le front contre terre en se tordant les bras de désespoir; il s'accusait d'avoir dit la vérité.

— Insensé! reprit-il bientôt avec un ressouvenir amer, insensé que je suis, ne leur a-t-elle pas dit qu'elle était grosse!

Cette pensée le conduisit bientôt à celle-ci: Que deviendra mon enfant?

— Mon enfant! reprit-il bondissant tout d'un coup, mais ce n'est plus à elle, c'est à la loi seule qu'il appartient! Oui, je ne le prévois que trop, s'il doit se trouver un jour quelque bouche façonnée de bonne heure à me maudire, ce sera la sienne; si mon nom doit être redit par quelqu'un comme un synonyme de sang et de honte, ce sera par lui! Mon Dieu!

veillez sur lui, veillez sur l'orphelin qui naîtra marqué de cette tache de sang! Oh! si je savais, dans cette ville, une mère à qui je pusse confier un tel trésor! si Dieu m'envoyait un ange!

— Me voici, dit Blanche en se précipitant dans ses bras; Henri, je sais tout, mon oncle ou plutôt ton père, m'a tout dit... Il t'attend à la chapelle avec l'aumônier de la prison. Le serment que cette femme t'avait promis de tenir, Henri, ce sera moi, pauvre ami, qui le tiendrai; oui, j'élèverai ce fils qui eût dû être le mien, je le chérirai plus que ma vie, si le ciel me permet de vivre longtemps encore après toi... pour lui... pour lui seul!

— Quoi! tu me pardonnerais! reprit-il avec transport, tu prendrais soin de lui, tu ne lui apprendrais pas à me maudire?...

— Je me vengerai de toi, Henri, en lui faisant répéter ton nom et le mien; ces noms qui ne seront point unis devant les hommes, mais que ta mort unira bientôt, hélas! devant Dieu. Oh! va... ne crains pas que je lui parle jamais de sa mère!...

L'entourant alors de ses deux bras avec amour, la jeune fille étancha la sueur glacée qui ruisselait de son front. Mongeot croyait rêver, il avait oublié jusqu'à cet instant solennel de séparation; il échangea longtemps de douces paroles avec elle... Le jour était venu et de larges bandes d'un ton rougeâtre environnaient l'horizon. Il la suivit bientôt, escorté de deux portes-clés du Palais, jusqu'à la chapelle. Là, en présence de l'aumônier, il prit le ciel à témoin qu'il mourrait heureux si Dieu donnait assez de force à Blanche pour vivre après lui; il institua d'Aquin le tuteur de son enfant, devant le prêtre. L'organiste venait d'entraîner Blanche au moment de la toilette du condamné, et après l'acte de jugement lu par le greffier, quand on entendit au dehors les cris furieux de la foule:

— Votre bénédiction après celle du prêtre, mon père, dit Mongeot au pâle vieillard. Je meurs en pardonnant à celle qui me fait mourir!

. . . . . .

Le reste de cet épisode appartient à l'histoire. Ce qu'on

ignore seulement, peut-être, c'est que le tombereau qui transportait le patient à la *Croix-Rouge*, pour s'y voir rompu vif, fut une heure et demie à descendre le pont Saint-Michel, la rue Saint-André-des-Arcs, la rue de Bussy et celle du Four-Saint-Germain. Ce fut La Blancheur qui, en l'absence de l'exécuteur des hautes-œuvres, son maître, retenu chez lui par suite d'une grave foulure au bras, étendit sous la roue l'amant de la Lescombat. Par un hasard cruel, et qui fit murmurer le peuple, les cordes qu'on lui avait passées aux pieds et aux mains pour l'attacher aux solives de la croix, étaient trop courtes; il fallut aller jusqu'à Saint-Germain-des-Prés en chercher d'autres. Le cadavre demeura deux jours ainsi plié sur la roue, exposé aux yeux de la multitude, jusqu'à ce que la neige qui vint à tomber forçât de le retirer avant l'expiration du troisième jour. Les cabaretiers qui conservent encore aujourd'hui, à l'angle de cette place, l'enseigne de la *Croix-Rouge* au-dessus de leur boutique, vendirent ce jour-là du vin si frelaté qu'il en fut dressé procès.

Deux mois après ceci, la Lescombat, n'ayant plus de prétexte pour retarder l'heure de son supplice, fut exécutée, par arrêt du parlement, mais non à cette place, car elle fut pendue en Grève, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire. Le soir même, il se distribua dans Paris un petit imprimé portant : *Oraison funèbre de très-haute et très-puissante dame Marie-Catherine Taperet, douairière de Louis-Alexandre Lescombat*. L'imprimé avait vingt pages, et l'on soupçonna Morande de l'avoir écrit à sa louange. Il était emphatique et mal écrit. Après le supplice de Mongeot, on aura peine à croire, malgré l'attestation de certains Mémoires, qu'elle ait dit, en traversant la place de la Croix-Rouge avec les archers qui la reconduisaient dans sa prison, et à la vue du corps plié en deux : *Ils lui ont mis la tête à ses pieds !* et qu'elle ait fait jouer froidement son éventail.

Ce qu'il y a de moins douteux, c'est qu'un an s'était à peine écoulé depuis ce double supplice, lorsque le carrosse de Dijon amena dans cette ville une jeune fille avec un enfant qu'elle por-

tait. L'homme qui l'accompagnait frappa, rue de l'Écu, à la porte d'une maison de maigre apparence ; il en sortit une vieille femme aussi ridée que la mère du Titien, dans son admirable tableau. La vieille femme regarda avec stupeur la jeune fille.

— Vous pleurez votre enfant, dit Blanche, votre enfant que la justice des hommes vous a ravi ; voici le sien ! Henri m'avait légué ce cher trésor ; j'ai voulu qu'avant de mourir vous bénissiez l'enfant de Henri !

La vieille baisa l'enfant sur le front avec un sourire d'amertume et de tendresse ; elle le considéra longtemps, il avait les traits de Mongeot, seulement ses petites mains tremblaient d'un frisson continu... Il était du reste admirablement beau, et plus tard Augustin en fit le portrait, à la prière de l'organiste. Cette miniature fut trouvée, après la mort d'Aquin, dans un des tiroirs de sa chambre : il y avait ce nom écrit au-dessous : *Henry ;* et cette date : 1755. Blanche d'Aquin ne s'était pas mariée ; elle mourut avant son oncle, en lui confiant l'orphelin qui lui survécut de bien peu. Il n'y eut que le lieutenant-criminel instruit à fond de l'histoire. On répandit le bruit, dans le peuple, que le fils dont la Lescombat était accouchée dans sa prison avait été clandestinement embarqué sur un vaisseau faisant voile pour les Antilles.

LETTRES DE LA LESCOMBAT.

PREMIÈRE LETTRE.

« Songe, mon cher ami, à ce que tu m'as promis. Tu m'as juré, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de me défaire de mon époux. Je me repose sur toi du soin de ma vengeance... Ciel ! je vais donc être bientôt libre... je vais donc être vengée... J'aspire à cet instant plein de charmes pour moi. Prends bien ton temps. Songe qu'il y va de ta vie et de la mienne. Vois jus-

qu'où va ma fureur... Si tu ne te sens pas assez de fermeté pour me servir, avoue-le-moi ; il est d'autres moyens que je mettrai en usage pour me délivrer d'un barbare toujours occupé à augmenter mes malheurs... Je ne suis que rage. L'enfer est dans mon cœur. Rien n'est sacré pour moi... Ah ! si tu connaissais le cœur d'une femme outragée, persécutée, désespérée, tu exécuterais bien promptement l'ordre dont je t'ai chargé... Que j'apprendrai avec plaisir la mort de mon époux ! avec quelle joie je verrai son meurtrier ! jamais tu n'auras paru si aimable à mes yeux ; mais, hélas ! les craintes que tu m'as déjà fait voir m'en annoncent de nouvelles...

« Non, tu n'auras pas le cœur de me satisfaire. Tu appréhendes de perdre le peu d'instants qui forment le cours de notre vie : voilà ce qui te retient... Tu ne m'as jamais aimée... Tu n'as jamais senti pour moi ces saillies impétueuses que l'amour inspire... Je n'ai jamais lu dans tes yeux cette ardeur que l'on ne peut cacher, et qui annonce combien le cœur est enflammé... Que je suis malheureuse de t'avoir connu !... Tu m'as séduite. Je coulais mes jours dans l'indifférence. Tu es venu me tirer de la léthargie dans laquelle j'étais plongée. Tu as su, par tes discours flatteurs et par mille soins prévenants, gagner mon cœur. Tu m'as forcée de t'avouer ma défaite. Tu as triomphé de mes caprices, de ma résistance, de mon devoir... Si je m'étais abandonnée à tout autre qu'à toi, mon époux ne serait déjà plus... Crois-tu donc m'intimider par tes vaines clameurs ? Tu me fais une image horrible des tourments que subissent les criminels. Tu me dépeints avec force toutes les horreurs qui accompagnent les derniers moments de ces malheureux. Tu veux que je me transporte en idée dans une place publique, et que je t'y voie expirer sur l'échafaud. Tu me menaces même de cette mort. Tu m'apprends que tu n'aurais pas le courage de résister aux tourments qu'on te ferait endurer ; que tu m'avouerais ta complice... N'importe, poursuis, ne t'embarrasse point du soin de mes jours ; ils me seront odieux, si mon époux vit ; j'en fais volontiers le sacrifice, pourvu que je sois rassasiée du sang barbare que je déteste... C'est assez t'en dire...

Que ne vas-tu, malheureux, dès à présent, me dénoncer à la justice ?... je te crois capable de tout... Cependant... si tu veux remplir mes vœux, si tu secondes mes desseins, si je te vois couvert du sang de mon époux, attends tout de moi. Je donnerai mille vies pour toi ; tu seras toujours le dieu de mon cœur : on n'aura jamais tant aimé que je t'aimerai. »

DEUXIÈME LETTRE.

« C'en est fait, monsieur, je vais me réconcilier avec mon mari. Je vais me jeter à ses genoux, et lui avouer tous les horribles desseins que mon cœur renfermait. Je veux l'aimer autant qu'il doit me détester.

« J'avais compté sur vous. Je vous aurais cru capable de tout entreprendre pour moi; vous m'aviez tant de fois juré que je pouvais disposer de vous. J'avais été crédule pour ajouter foi à vos dehors trompeurs : faut-il que j'aie aimé un homme tel que vous ? j'en rougis, et c'est une faute que je ne me pardonnerai jamais. Je vous ai préféré à tous vos rivaux, qui n'étaient pas en petit nombre... J'ai tout méprisé, tout rejeté pour toi, perfide... J'ai cherché toutes les occasions de te prouver de mille façons mon attachement extrême... Que n'ai-je pas souffert par rapport à toi ?... N'est-ce pas pour toi que j'ai rompu avec mon mari ?... N'est-ce pas pour toi que j'ai renoncé à tout ce que le monde m'offrait de plus séduisant ?... Je t'ai fait le sacrifice de mon repos, de mon honneur, de mes charmes... Si j'avais possédé une couronne, aurait-elle été pour un autre que pour toi ?... Par quelle fatalité as-tu donc pu me subjuguer, moi, qui n'ai fait aucun cas des conquêtes les plus brillantes ?...

Croira-t-on jamais qu'un homme qui régnait sur mon âme, et qui m'assurait que je régnais sur la sienne, ait refusé de me délivrer de mon plus cruel ennemi ? Tu as causé tous mes malheurs, tu m'as conduite pas à pas dans l'abîme ; et lorsqu'il faut un coup d'éclat pour m'en retirer tu recules...

« Au reste, c'est toujours beaucoup pour moi de connaître le fond de ton cœur !... qu'il est méprisable !... que je vais haïr les hommes !... Ne viens pas t'offrir davantage à mes regards ; ne viens pas me proposer le secours de ton bras : je serais déshonorée à mes yeux, si j'acceptais tes offres... Tu n'es qu'un monstre, qu'un barbare... Quel bonheur pour moi, si je peux oublier que j'ai répondu à tes soupirs, que je t'ai rendu tendressse pour tendresse, que je me suis livrée à toi sans aucune réserve... Cette idée seule me tue... Autant nous avons été amis, autant nous devons être ennemis... Fatal pouvoir de mes attraits, sur quel objet indigne as-tu agi ?... Je t'écris pour la dernière fois. Puissent tous les malheurs t'accabler ensemble ! tu ne peux souffrir autant que tu le mérites. Que je suis glorieuse d'avoir su me détacher de toi, de t'avoir rendu justice, et de t'abhorrer pour toujours !... mon mari vivra donc !... Ah ! pensée qui m'anéantit... je serai donc obligée de voir toujours celui que j'ai trahi tant de fois... et pour qui ! pour toi, traître, pour toi qui devrais te faire un devoir, une gloire de l'immoler... Ah ciel, quel funeste sort m'attend ! que je vais traîner une vie affreuse !.. Mon plus grand tourment sera de songer à toi, de penser que j'ai été assez faible pour te donner mon cœur... Hélas ! tu le possèdes encore ; je ne le sens que trop aux mouvements confus qui m'agitent... Rends-toi donc digne de sa possession. Cours... vole, vole assassiner mon mari ; ne va pas combattre avec lui. Le sort des armes est incertain. Qu'il meure, c'est tout ce que j'exige...

« Je ne suis qu'une femme, et j'ai cent fois plus de courage que toi. »

FIN.

LE MOULIN D'HEILLY

I

A quelques portées de fusil du château d'Heilly, en Picardie, s'élevait encore en 93 le plus beau moulin qu'eût voulu choisir alors Cicéri ou Degotti, son maître, pour une décoration villageoise, tant il dominait le paysage avec aisance, tant ses vastes ailes, déchiquetées çà et là par le temps ou l'ouragan, offraient au peintre une silhouette peu vulgaire.

D'abord il était assis sur une rotonde de briques rouges, entourée d'une galerie en bois vert, comme celles que l'on peut voir encore aux moulins d'Harlem ou de Dordrecht, en Hollande, et cette galerie, artistement évasée, festonnée de plantes grimpantes pendant l'été, composait pour lui une sorte de corbeille odorifère; puis, pour sa toiture, elle était en belle ardoise, soutenue aux quatre angles par le plomb et par le zinc, tandis que sa cage de couleur bitume ressortait sur la teinte azurée du ciel avec une merveilleuse vigueur; placé sur un monticule dominant une large étendue d'eau,

il pouvait de plus s'y mirer à l'aise avec l'écharpe de hautes futaies dont l'horizon semblait prendre plaisir à l'entourer.

Véritable vedette du magnifique château d'Heilly, il le regardait en face, non de l'air humble du vassal qui regarde son maître, mais comme s'il eût été lui-même le frère ou l'ami de ce magnifique manoir qui appartint longtemps à une noble famille [1].

A côté du moulin brillait d'un éclat propret l'habitation du meunier, construite en belles pierres de taille.

Ce jour-là, vers les quatre heures de l'après-midi, tout reposait, par une chaleur accablante, dans la plaine et le manoir; la plaine n'entendait même plus le bruit du mouliu, et dans le manoir le châtelain faisait sans doute la sieste. En ce moment de quiétude si complète, retentit sur la grande route d'Amiens le bruit d'une chaise de poste; le châtelain, tiré à regret de son pacifique sommeil par la voix de son intendant qui écrivait près de lui sur une table de salon, ouvrit la fenêtre et se montra dans toute la splendeur d'un frac de dimanche, qui le faisait ressembler à un marguillier de paroisse.

— Qui peut donc venir avec un tel fracas, maître Barbeau? dit-il avec un dépit mal déguisé. Grâce au ciel, je n'attends aucun parent, et mon dîner n'est commandé que pour trois: pour moi d'abord, pour ma femme ensuite, et pour vous, enfin, maître Barbeau. Que veulent dire ces deux superbes chiens danois et ce coureur en livrée aurore qui précèdent cette voiture? Maître Barbeau, ajouta-t-il en se tournant vers

[1] Le fond de cette histoire étant parfaitement historique, l'auteur, malgré la destruction du château d'Heilly, destruction complète à cette heure, grâce à la bande noire, a cru devoir, par un motif de réserve dont nos lecteurs lui sauront gré, sans doute, changer les noms des acteurs de ce petit drame.

l'intendant, serait-ce qu'on voudrait me jouer un tour? Qu'on y prenne garde au moins! le marquis de Villeblanche!...

— Par la sambleu! c'est toi, te voilà, mon cher marquis! s'écria le nouveau visiteur; es-tu devenu gras, méconnaissable, cher Rodolphe, toi que j'ai vu si fluet! Que je te baise et rebaise, comme il y a dix ans, à l'Œil-de-bœuf! Tu n'as pas oublié, je pense, le chevalier d'Antignac?

— Là, là, vous m'étouffez, mon cher monsieur de... Comment diable avez-vous dit? d'Armagnac, d'Almanach ou d'Estignac? reprit le châtelain essoufflé de l'embrassade.

— D'Antignac, parbleu! Marquis, vous avez la mémoire courte. Ne vous souvient-il plus de ce joli petit coup d'épée que je reçus autrefois pour vous, sous un réverbère de l'Opéra, il y a de cela quelque huit ans? Vous étiez trop jeune alors pour vous battre, et vous aviez affaire à la plus forte lame de la Boissière... Il s'agissait de la petite Louison Rey, première coryphée de l'Opéra! Dame! voilà ce que c'est que de défendre l'honneur des danseuses!...

Et le chevalier pirouetta sur la jambe gauche, avec la grâce et le moelleux de Vestris.

— Que me voulez-vous? qui vous amène? Vous alliez à la terre du baron de Luxeuil, notre voisin, avec ce bel équipage et ces deux fusils que je vois dans votre chaise?

— Pas le moins du monde, mon cher; j'avais, il est vrai, le choix entre le marquis de Villeblanche ou le baron de Luxeuil; mais je me suis déterminé pour le plus noble. Le baron de Luxeuil ne doit son titre qu'à la protection de la Dubarry, tandis que vous, mon cher, une noblesse qui date des croisades! J'en sais quelque chose, moi qui ai dû étudier vos titres! Ne vous souvient-il plus que votre famille m'avait chargé dans le temps de compulser vos archives? Il y eut un Villeblanche qui mourut de la peste à Tunis, en l'an de grâce... Aidez-moi donc! dites-moi l'année?

— Il importe peu... répondit le marquis. C'est donc chez moi que vous descendez? Pourquoi ne m'avoir pas prévenu, du moins? pourquoi n'avoir point écrit? Je vis dans ce lieu comme un hibou, et vous n'y trouverez rien de votre Versailles.

— Allons donc! je vous connais, ne vous en dédites pas, vous faites grandement les choses... Ce souper que vous nous donnâtes à la Croix-Rouge, le soir de votre pari... ce fameux pari, enfin, vous savez?

— Oui, certainement, reprit le marquis embarrassé. Ah çà, vous me direz au moins le motif de ce départ précipité et surtout du choix que vous avez fait de mon château... Paris serait-il donc encore menacé par une foule de mendiants déguenillés, à qui je ferais volontiers ouvrir les oubliettes de ce château, de *mon* château?... ajouta le marquis en se rengorgeant d'un air de prince...

— Ruiné, mon cher, ruiné! voilà mon premier motif; le plaisir de votre compagnie, c'est le second. Mon excellent Villeblanche, il ne me reste plus que cette chaise de poste enlevée par moi à mon oncle le commandeur, ces deux danois que je garde, et ce coureur en livrée aurore que je ne suis pas fâché de vous donner; un gaillard qui a couru pour M. le comte d'Artois et M. de Lauraguais; des jambes de cerf et un appétit d'enfer. Baptiste, continua le chevalier en s'adressant au coureur, va à l'office, mon garçon, et dis que l'on nous prépare le dîner.

— Mais, monsieur le chevalier... reprit le marquis.

— Par la sambleu, tu m'as dit: *Monsieur*, je crois!... Ah çà, mon cher Villeblanche, tu as des absences, c'est sûr; ne te rappelles-tu plus nos parties de paume, nos concerts et nos soupers? Je te trouve l'air épais et volumineux d'un bailli. C'est étonnant, ma parole d'honneur, comme la vie de château engraisse! moi je suis aussi mince que la batte d'Arlequin!

— Ainsi, chevalier, vous venez... c'est-à-dire tu viens... t'établir chez moi, pour la belle saison, sans doute. J'en suis fâché, monsieur... c'est-à-dire mon cher, mais je ne puis garder un hôte comme vous jusqu'à demain.

— De l'ingratitude! Par ma foi! marquis, je ne t'en croyais pas capable. Puisque tu le prends sur ce ton, ce billet que tu vas reconnaître, car il porte ta signature, et tu me le fis il y a dix ans...

— Ce billet? Voyons, murmura le marquis avec un trouble égal pour le moins à sa surprise.

— Le voilà, cruel ami, puisque tu me forces à te rappeler mes bienfaits; tiens, prends et lis toi-même... Tu refuses!

— C'est que... reprit en balbutiant le marquis, ce sont des pattes de mouche, une écriture...

— Que tu connaissais bien autrefois quand je te faisais tes lettres pour la Guimard... Mais je lirai bien moi-même... Écoute.

« Pour avoir passé deux mois à composer, peindre, écrire et détailler dans toutes ses parties et ses branches l'arbre généalogique, héraldique et nobiliaire de la très-haute et très-illustre maison de Villeblanche, » — Hein! qu'en dis-tu? — « et avoir employé à ce travail quatre rédacteurs, un dessinateur et deux copistes, j'assure, à dater du présent jour, à M. le chevalier d'Antignac, originaire de Gascogne, et mon ami, » — c'est moi — « la somme de deux mille livres, payable à vue sur ma cassette ou celle de mon intendant Jolibois, ce qui, joint aux cinq mille livres que je lui dois pour le phaéton qu'il m'a vendu, porte la somme due à sept mille livres. »

— Sept mille livres! interrompit le marquis en tombant sur un fauteuil, sept mille livres! et j'ai pu signer!...

— Exact, cher ami, parfaitement en règle... Tu comprends que, grâce à ma négligence ou plutôt à la fortune qui me comblait alors de ses faveurs, je n'avais pas songé à ce chiffon de papier; mais les temps sont durs, j'ai perdu ma charge à la cour, et avec l'horizon nuageux qui se prépare... Enfin, voilà ma créance, tu vois qu'elle est bien en règle. Je ne voulais pas t'en parler à brûle-pourpoint, mais tu as des façons de recevoir ton monde...

— Pardon, mille pardons, chevalier, je ferai honneur à cet engagement. Vous avez là, je l'espère, sur vous, cet arbre généalogique ?

— L'arbre est dans ma poche, reprit le chevalier en tirant de sa basque un ample parchemin qu'il déploya aux yeux éblouis de son interlocuteur. Celui-ci semblait en suivre les lignes avec une prodigieuse avidité.

— Nous causerons de cela au dessert en sablant le sillery, continua d'Antignac. Tu vas le faire frapper de glace, n'est-ce pas ? Je vois les deux seaux d'acajou doublés de plomb avec des armes superbes... Eh mais, fit le chevalier en s'approchant, ils viennent de la table de M. de Richelieu à la vente de son hôtel de la rue Charlot !

— C'est possible... Oui... je crois me rappeler, reprit le marquis d'un air tout à fait décontenancé. — Mais voici ma femme qui pourra mieux que moi...

— Marié ! toi, Villeblanche ! Eh bien, tu es le premier qui m'en donnes la nouvelle. Comment se fait-il que tout Paris n'ait pas reçu ta lettre de faire part? Quelque amourette, peut-être, mauvais sujet ! une bergère de seize ans, une rosière picarde ! Par la sambleu ! tu as toujours eu bon goût.. Mais raison de plus pour m'esquiver; indique-moi ma chambre ; il faut que je fasse un peu de toilette... Madame la marquise vaut bien cela, n'est-ce pas ?

— Voici la clef de la chambre n° 3, reprit le marquis en

détachant avec un soupir une clef de son trousseau ; c'est à gauche sur l'escalier.

— Parfait, je vois d'ici... Je reviens dans la minute.

Et le chevalier laissa le marquis encore tout ébouriffé de ce qu'il venait d'entendre.

— Voilà ce que je craignais, dit-il en voyant venir du plus loin la marquise en simple déshabillé de jardin. Je vous donne en cent, madame ma femme, le nom du convive qui vient s'asseoir ou plutôt se cramponner à notre table. Catigué ! Javotte, reprit-il en défaisant quelques boutons de sa veste trop étroite pour son abdomen, nous voilà dans de beaux draps ! C'est toi qui l'auras voulu ! Au lieu de me laisser meunier comme ci-devant, quand j'avais déjà amassé, par mon savoir-faire, plus de soixante mille livres papier sur table ! On avait beau m'appeler dans le pays maître Pillegrain, pargoi ! je n'avais pas besoin de me faire pour cela un vrai *monseigneur*. Que diable ! il faut être élevé pour ces choses-là. Et quand je m'en fus trouver M. le marquis, notre jeune maître, d'un air piteux, pour lui apprendre sa déconfiture, c'était bien assez d'être plus riche que lui et de lui prendre son château sans lui prendre encore son nom ! Sarpedié ! sans tes conseils...

— Plaignez-vous, monsieur mon mari, un agioteur n'allait-il pas devenir le maître de ce domaine ! autant valait que ce fût nous que lui, et voilà pourquoi je vous ai conseillé l'achat de la terre. Que vous manque-t-il ? Chacun ne vous ôte-t-il pas son chapeau dans le village ? N'avez-vous pas le premier banc de la paroisse, et n'y rendîtes-vous pas l'autre dimanche le pain bénit ? Sans parler de notre carrosse à livrée et à *ormoiries* ; comment est-ce qu'ils disent ? Et parce qu'il a plu à cet entêté de marquis de se faire lui-même votre meunier après sa ruine et de jouer ainsi aux barres avec vous...

— Pas un mot de cela, femme, pas un mot de cela! interrompit rudement le marquis de Villeblanche en frappant la table de son poing fermé, comme s'il eût été encore au moulin. J'ai promis, ainsi que vous, le secret au fils de notre ancien maître, et quoique entre nous j'aie tourné la meule de son père avec le bonheur d'un maltôtier, jarniguoi! il y a des instants où les larmes me viennent aux yeux rien qu'en voyant M. Rodolphe ainsi à ma place et moi à la sienne! Mais il l'a voulu, ajouta Pillegrain, il l'a voulu, et comme il est écrit là-haut qu'on obéit à sa femme, vois-tu, lui aussi, il a cédé par amour pour la sienne. Ah! que n'est-il à cette heure dans ce bon fauteuil, et moi dans la farine et le pétrin jusqu'au cou!

— Que les maris bornés sont des animaux tenaces! s'écria madame la marquise Javotte, l'ex-meunière, en se posant au coin de l'œil une mouche qu'elle tira de sa boîte à glace. En voilà un dont je ne pourrai jamais rien faire! Voyez un peu cette cravate et ces manchettes, c'est comme si l'on emmarquisait la vache à Colas! Et ce gilet cerise, il fait, Dieu me pardonne, autant de plis sur votre ventre que le vent sur notre mare!... Quel est donc ce redoutable convive que nous allons recevoir? reprit madame Javotte, non sans un secret sentiment de coquetterie intéressée.

— Est-ce que je sais, moi! le chevalier de... Gnac... Je sais qu'il y a du gnac dans son nom. C'est l'ami intime de M. le marquis... Il m'a présenté un tas de papiers auxquels je ne connais goutte, puisque je ne sais pas lire... Ce diable d'homme va mettre, de plus, le château sens dessus dessous, et me fera cuire dans notre marquisat comme dans un four! Le diable emporte la seigneurie si elle ne me rapporte que ce grain-là!

— Est-il jeune, est-il beau? demanda madame Javotte, en rajustant de son mieux son déshabillé. C'était une jupe blanche

qui faisait ressortir dans tout leur lustre deux énormes pieds et des bras aussi rouges que les gants d'enseignes dont se parent les boutiques.

— Eh ! jarnonbille, oui ! il n'est que trop bien fait de sa personne, ce chevalier de malheur ! Il ressemble presque, pour la tournure, à feu M. le marquis de Villeblanche qui venait déjeuner à ton moulin ! Mais ce que tu ne sais pas, ce que je dois te dire pourtant... c'est qu'il est flanqué d'une créance...

Ici la cloche du dîner et la présence du chevalier d'Antignac dans le salon interrompirent ce dialogue conjugal. Une odeur d'iris et de tubéreuse assez prononcée parcourut alors le salon, elle s'exhalait du merveilleux toupet en escalade que portait le chevalier. Son étonnement fut profond en ne trouvant dans la marquise de Villeblanche qu'une personne fort commune assurément,.. Madame Javotte avait cependant encore des yeux sur lesquels elle semblait compter comme amorces; par malheur ils étaient déjà escortés de cet inexorable patte d'oie qui ressemble à une date. Le costume champêtre de la marquise fournit cependant au chevalier, pendant le repas, quelque prétexte à ses madrigaux; il se dédommagea sur la cave de son hôte du peu d'attraits de sa femme. C'était la première fois que la marquise de Villeblanche recevait un hôte de condition; elle ne tarda pas à commettre une foule de bévues qui divertirent amplement le chevalier.

— Ce pauvre Villeblanche, pensait-il, en savourant à longs traits son dernier verre de sillery, je ne m'étonne plus qu'il soit devenu à la fois si gras et si bête avec une ménagère comme celle-là ! Encore si c'était une Marton, une Lisette fraîche, étoffée ! Mais madame la marquise a les joues peintes comme les roues d'un carrosse, et a l'air d'avoir appris le français dans le fin fond de la rue Mouffetard ! Vive Dieu! si ce n'était le vin, qui véritablement est fort bon, puisque feu

le marquis de Villeblanche était un rusé profès de l'ordre des coteaux, je ne ferais pas ici un long séjour ! Mais outre la meute de créanciers qui m'attend, Paris tourne à l'aigre, et ce qui s'y passe depuis six mois...

Le chevalier disait vrai; il quittait ce Paris malade que vous savez, le Paris orageux des états généraux chansonnés par le marquis de Créquy, le vicomte de Ségur, le marquis de Champcenets et vingt autres étourdis. La philanthropie et l'Assemblée constituante lui faisaient peur. On ne dansait plus guère dans les salons et l'on fraternisait avec trop de zèle dans la rue. Durant cet état de choses si propres aux méditations du courtisan, le chevalier d'Antignac, ruiné par suite de ses prodigalités folles, s'était ressouvenu fort à propos du marquis son ami, qu'il appelait autrefois le *petit* Rodolphe de Villeblanche. Enterré dans son manoir de Picardie, héritier d'une belle fortune et d'un beau nom, le marquis se ferait sans doute un plaisir de partager avec lui sa vie de château, et s'ils devaient sauter un jour sur le volcan, du moins sauteraient-ils ensemble en se tenant par la main.

— Je ne l'aurais pas reconnu, se dit le soir d'Antignac, en se coiffant devant la glace de la chambre d'un serre-tête parfumé qu'il tira de sa valise. Comme dix ans vous changent un homme ! Mariez-vous donc après cela !

Et il s'endormit en célibataire béat, en fredonnant quelques vers de M. Dorat, le mousquetaire. Ses deux chiens danois reposaient sur un tapis non loin de son lit, son coureur ronflait et sa chaise était remisée.

— Après tout, se dit-il, j'engraisserai ici à la table de ce Villeblanche ! Bon gîte, bon souper, que faut-il de plus ? Ici du moins on mange tranquillement, et le canon de Paris ne vient pas renverser votre marmite !

II

Aux premières blancheurs de l'aube, il y eut le lendemain un tel bruit sous les fenêtres du chevalier, que force lui fut de regarder ce qui se passait. Il vit un tableau digne du pinceau de Lancret ou de Chardin, des ménétriers, des tambours et des musettes, des paysans avec des fusils rouillés, des paysannes chargées de rubans et de bouquets. C'était le mai d'honneur qu'on allait planter sur la pelouse devant le château, et tous les vassaux de monseigneur étaient en habit de fête. Le magister, après avoir vu brûler devant lui toute la poudre du canton, entonna lui-même d'une voix fêlée le refrain voulu :

Plantons le mai, chantons le mai,
Le mai, le mai du joli mois de mai !

Cette poésie de magister fit moins d'effet sur le chevalier que l'aspect vraiment pittoresque de cette fête ; il fut surtout

charmé de la jolie figure d'une villageoise qui se tenait un peu à l'écart avec son mari, non sans jeter sur le cortége pastoral un regard passablement ironique. D'Antignac se piquait d'être galant; il avait de belles dentelles, un brillant au doigt et trois à quatre tabatières, sans compter quelques menues bagues qu'il portait toujours sur lui en cas de rencontre féminine. C'était plus qu'il n'en fallait pour se lancer... Il descendit, après trois coups d'œil donnés au miroir, et se mêla aux groupes qui criaient encore sous les fenêtres du marquis.

Celui-ci, harangué en ce moment par le magister, selon l'usage, semblait être encore plus mal à l'aise que la veille; aussi avait-il cédé la parole à madame la marquise. Pierre Gorju, le fermier, et Eustache Delorme, son fils, commis aux vivres, venaient aussi de faire un discours, quand l'ex-meunière demeura frappée de mutisme dès l'exorde du sien; elle fut obligée de recourir à son intendant. Maître Barbeau, bossu comme Ésope, n'avait pas, il faut le croire, la même faconde que le fabuliste, car il bredouilla tant et si bien, que les chuchotements commencèrent parmi la foule. Les gros bonnets et les politiques du village avaient peu de respect pour l'intendant; on le hua si bien qu'il s'arrêta brusquement et se fâcha; il finit même par des menaces qui fomentèrent la rébellion et les murmures. Barbeau était laid, bossu, ce qui est d'ordinaire le synonyme de méchant; on l'accusait d'avoir ruiné M. de Villeblanche le père, et hâté la fuite de son fils qu'on croyait parti depuis longtemps pour la guerre d'Amérique. L'esprit d'indépendance qui travaillait les hameaux comme les villes fit donc accueillir fort mal le discours de maître Barbeau; dans ce discours n'osait-il pas rappeler que l'on devait une soumission aveugle à M. et à madame de Villeblanche! La dame du château, détestée depuis son changement de fortune, augmenta l'indisposition générale par ses

grands airs, ses falbalas et ses mouches; à peine donna-t-elle aux planteurs de mai la permission de se rafraîchir, eux qui les années précédentes recevaient chacun douze bouteilles du cru, pour boire à la santé de monseigneur! Pour M. le marquis, son époux, il regardait ce spectacle de l'air d'un chien à l'attache; il se fût jeté de bon cœur sur maître Barbeau. La retraite prudente de l'intendant mit fin fort heureusement à cette scène, qui promettait de devenir tragique, tant la subordination se relâchait de jour en jour dans les communes. Les chiffres du marquis et de la marquise n'en demeurèrent pas moins attachés au mai par des guirlandes; mais toute cette cohue de paysans se répandit sourdement dans les cabarets du village, au lieu de rester comme jadis dans l'enceinte du parc, qui leur était ouvert ce jour-là, avec tous les jeux qu'il contenait.

Pendant cette solennité champêtre, le chevalier, qui se connaissait en siéges d'Opéra, avait abordé franchement celui de la jolie villageoise. Elle était aussi fraîche, il faut bien le dire, que le plus charmant pastel de Latour; des yeux d'un bleu velouté et d'une langueur adorable, une bouche aussi parfumée que la fraise, des joues d'un incarnat à faire pâlir la rose. Le chevalier lui trouva même un certain air de finesse et de moquerie indéfinissable qui le ravit. Elle ne répondait qu'avec mesure à ses questions et à ses propos de galanterie, et paraissait vraiment avoir l'esprit aussi bien fait que le corps. Pour son mari, beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, au premier coup d'œil, il paraissait si embarrassé de sa contenance près du chevalier, qu'il eût pu vraiment passer pour une demoiselle. Il avait les mains tellement blanches, que le chevalier crut y remarquer des traces de farine, ce qui l'amena à lui demander s'il n'était pas le meunier de monseigneur.

— Certainement, répondit sa femme, et si le cœur vous en

dit, vous pouvez, monsieur, nous accompagner au moulin; il vaut la peine d'être vu.

— Moins que la meunière, ajouta le chevalier d'un air galant, en lui passant au doigt une de ses bagues. Gardez ceci en souvenir du chevalier d'Antignac.

La jolie meunière regarda son mari comme pour lui demander une autorisation tacite que celui-ci lui accorda de grand cœur. Le nom de d'Antignac semblait avoir jeté d'abord quelque trouble en son esprit, mais il se remit bientôt et fit même au chevalier une fort bonne mine. Son coureur étant venu le prévenir qu'on l'attendait à table depuis un quart d'heure, d'Antignac dut quitter ce couple charmant, et il regagna la salle à manger de M. de Villeblanche.

— A bientôt, dit-il aux deux époux, en jetant sur Rose (c'était le nom de la meunière) un regard victorieux qui eût fait tressaillir d'aise une cantatrice.

III

Le déjeuner de M. le marquis de Villeblanche fut orageux pour maître Barbeau, qui garda un morne silence. Quant aux châtelains, il semblait, à les voir, qu'ils portassent la peine de leur friponnerie passée, tant l'aigreur de leur conversation était grande. Depuis longtemps madame Javotte traitait son mari comme un valet, et cependant le bonhomme lui avait reconnu dans le contrat d'acquisition des terres et des maisons qui diminuaient fort la valeur de son immeuble.

— Tout cela est votre faute, dit-elle au marquis ; au lieu de fraterniser avec vos paysans, et de trinquer avec eux au cabaret en habit brodé, vous devriez songer à votre rang et à ces portraits de vos aïeux qui tapissent la salle à manger.

— Mes aïeux ! reprit le meunier ; vous avez eu bien soin de les brûler, depuis maître Guillaume, le garçon de ferme, jusqu'à maître Eustache, mon oncle, légumier en chef de feu M. le marquis.

L'entrée du chevalier, qui se confondit en excuses sur son retard, mit fin à ces reproches envenimés de part et d'autre. Il mangea de tous les plats avec ferveur et n'eut de préférence pour aucun. Quand vint le fruit, d'Antignac laissa échapper une exclamation de surprise, il venait d'apercevoir le portrait du marquis de Villeblanche, représenté dans tout l'éclat et la fraîcheur de ses dix-huit ans. Le jeune marquis portait un frac de velours incarnat, un ceinturon de chasse, et une massue qui le faisait de loin ressembler à *Hercule*. Il avait, sous cet accoutrement mythologique, un air de noblesse qui eût ému le cœur de la plus belle dame de Trianon.

— A la bonne heure, au moins, je te retrouve dans ce portrait, cher marquis. Il fut peint, je crois, par la fameuse *Rosalba*. Quelle démarche, et comme ce petit chapeau fait bien sur cette perruque d'Hercule ! On te reconnaît, ma parole d'honneur !

A cette flatterie intéressée, le vieil intendant Barbeau ne put réprimer un malin sourire. Le chevalier d'Antignac demeurait les bras croisés devant le tableau, poursuivant en lui-même une sorte de monologue... En ce moment, la porte de la salle à manger fut vivement poussée sur ses gonds, et le meunier du marquis entra d'un air patelin.

— Eh bien ! maître Jean Leblanc, dit madame la marquise, que nous veux-tu, mon garçon ?

— Madame la marquise est bien bonne ; mais c'est à M. le marquis seul que je dois parler.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le châtelain ; passons dans mon cabinet. Maître Barbeau, vous allez me suivre.

Ils s'enfermèrent bientôt dans une vaste pièce lambrissée de chêne, dont chaque meuble conservait un air de vétusté qui indiquait le respect des anciens propriétaires. Le meunier s'assit tranquillement, et développant à l'œil du marquis

une longue liste signée de noms bien connus de lui, il fit passer sur son front une lueur d'effroi.

— Je sors de la *Grand'Pinte*, dit-il au marquis ; voulez-vous savoir ce qui s'y fait ?

— Certainement, reprit le marquis troublé ; il est de votre devoir... maître Leblanc...

— De veiller au grain, n'est-ce pas ? Sachez donc, monsieur le marquis, que tout le village d'Heilly est en rumeur depuis l'arrivée de certain chevalier dans notre commune. Vous n'avez pas oublié que l'année dernière il nous vint un marquis de Ducrest pour accaparer nos grains, et vous n'ignorez pas non plus la réception qu'on lui a faite ?

— Je m'en souviens, reprit le marquis, et il fallut toute ma tête...

— Et le secours de la gendarmerie d'Amiens qui protégea de nuit la fuite de cet émissaire. Eh bien, monseigneur, voilà que les têtes s'échauffent de nouveau, et que l'on prétend dans le cabaret de la *Grand'Pinte* que ce chevalier déguisé n'est autre qu'un agent de MM. les Anglais, qui vient nous ravir nos subsistances. Il est, dit-on, à la tête d'une société de *monopoleurs*.

— Serait-il vrai ? interrompit maître Barbeau. La cupidité la plus aveugle dirigerait-elle le chevalier ? De pareils soupçons...

— Pour mon compte, je n'affirme rien ; mais il est impossible de faire entendre raison aux mécontents. Le pillage des grains leur paraît l'œuvre de la cour, et comme le chevalier sort de Versailles...

— Un tel homme chez moi, reprit le marquis, et qui me demande encore sept mille livres ! Par ma foi, voilà une belle occasion de le renvoyer ; je m'en charge. Attendez-moi ici tous les deux, cela ne sera pas long.

En rentrant dans la salle d'un pas agité, le marquis s'en

fut droit au chevalier d'Antignac, qu'il trouva en conversation réglée avec sa femme. Tout en causant avec elle, le chevalier ne pouvait détacher ses yeux du portrait suspendu à la muraille.

Arrivé devant son hôte, l'embarras du châtelain fut profond. D'Antignac, l'œil allumé comme après un bon repas, jouissait alors de cette quiétude gastronomique que les médecins appellent la digestion. En voyant M. de Villeblanche, le teint allumé, les pommettes en feu, il ne put s'empêcher de lui demander le motif de sa colère.

— Je ne ferai pas de phrases, reprit l'ex-meunier, cela regarde ma femme. J'ai seulement à vous dire, monsieur le chevalier, qu'à compter de cette heure, vous ayez à faire vos paquets, vous, votre coureur et vos deux danois.

— Comment, Villeblanche, tu me chasses, après la conversation que je viens d'avoir avec ta femme ! Je me tuais à lui énumérer tes bonnes qualités, ce que tu avais été autrefois, ce que tu es encore aujourd'hui. Serais-tu donc injuste, soupçonneux ! Ta femme est fort bien, cela se voit du premier coup d'œil ; mais tu n'as point affaire à un Lovelace, à un fourbe...

— Fourbe, c'est là le seul mot que je comprenne de votre jargon, monsieur le chevalier ; oui, vous êtes un fourbe, un agent de je ne sais qui ; vous venez accaparer le bien d'autrui.

— Villeblanche, je te jure que ta femme...

— Il ne s'agit pas d'elle, mais de mes grains. Vous êtes un sournois, un imposteur, et vous venez de faire révolter contre vous tout le village.

— Par exemple ! quel est ce galimatias ?

— Regardez vous-même, dit le marquis en ouvrant la fenêtre de la salle.

Quelques paysans armés de fourches accouraient en effet

dans la direction du château en proférant des cris et des menaces. Le chevalier ne se fit faute de les haranguer d'abord; mais l'effervescence fut telle, qu'ils ne voulurent rien entendre. Dépouillés de leur moisson par la grêle de 1788, ces furieux voulaient faire payer au pauvre d'Antignac les malheurs de la récolte.

— A bas l'accapareur! criaient-ils; il est d'accord avec maître Barbeau ; qu'on nous les livre!

Et plusieurs d'entre eux qui avaient pénétré dans le salon portaient déjà la main sur d'Antignac, quand le meunier Jean Leblanc parut tout à coup, et couvrant de son corps le chevalier :

— Mes amis, dit-il, le magister Blaise vous a trompés; bien loin de venir ici pour vous dépouiller, M. d'Antignac, que je connais, veut laisser des bienfaits pour traces de son passage.

Et fouillant lui-même dans les poches du chevalier, muet de surprise, le meunier en tira plusieurs pièces de monnaie qu'il fit voler au loin dans les groupes. Pour ne point demeurer en retard de générosité, le chevalier prit à son tour sur l'office quelques bouteilles choisies de clos-vougeot, qu'il distribua aux mécontents.

— Vive M. le chevalier! s'écrièrent-ils bientôt, c'est l'ami de Jean Leblanc, notre frère à tous; qu'on se retire!

Et ils laissèrent bientôt d'Antignac serrant la main de son nouvel ami Jean Leblanc, pendant que le marquis de Villeblanche regardait d'un air consterné le vide effrayant que la libéralité du chevalier venait d'opérer dans son office.

IV

Remis des émotions de la journée, le chevalier d'Antignac songea bientôt à son nouvel ami Jean Leblanc, dont l'intervention heureuse l'avait tant servi.

— Ces rustres ont du bon, pensait-il, en voilà un qui ne se contente pas seulement d'avoir une femme charmante, il délivre encore les galants de Paris qui viennent lui faire la cour; car, il n'y a pas à m'en dédire, reprit le chevalier, je lui ai donné une bague, et c'est déjà un commencement. Le mari spéculerait-il sur moi? il tomberait mal, je suis ruiné. N'importe! la petite est charmante, et je me sens en humeur plus que jamais de faire quelque chose pour ce Jean Leblanc : l'ingratitude n'a jamais été mon fait.

En parlant ainsi, le chevalier se versait de temps à autre d'abondantes rasades. Les propriétaires du château venaient de se coucher; M. de Villeblanche n'avait pas manqué de renouveler à table ses doléances du matin, moins par convic-

tion contre la mission du chevalier que contre son appétit. Ce dernier était en effet un des plus gros mangeurs que possédait alors Versailles, où la charge d'écuyer cavalcadour, dont il avait été forcé de se démettre par suite de ses dettes, ne pouvait manquer de l'entretenir dans l'amour du luxe et de la bonne chère. La salle où il se trouvait représentait, comme nous l'avons dit, les principaux portraits des Villeblanche; celui du jeune marquis, que le chevalier avait déjà examiné le matin, le frappa de nouveau par un air de ressemblance avec le meunier, son défenseur. C'était bien le même regard et le même ensemble; seulement, dans l'autre, la farine avait remplacé la poudre.

— Quelque frère de lait! quelque petit marquis de la main gauche! s'écria-t-il bientôt en rapprochant ces deux ressemblances : feu M. le marquis était galant, et s'il faisait des rosières... C'est égal, deux gouttes de lait ne seraient pas plus pareilles. J'ai bien un coureur, moi, qui ressemble à M. de Lauraguais. Allons, il se fait tard, et ce vin des Canaries est lourd en diable. Bast, il n'y a pas loin d'ici au moulin, et je puis encore m'acquitter envers Jean Leblanc. Une bonne fortune pour le soir de mon arrivée, cela serait piquant. Mais s'il y avait des dangers?...

Et le chevalier sembla réfléchir en voyant l'obscurité de la nuit et les gros nuages que roulait alors le ciel. L'aboiement de quelques dogues se faisait entendre au loin dans la direction du sentier qui menait au moulin de Jean Leblanc. D'Antignac n'en prit pas moins son épée à la Tonkin et son manteau couleur de muraille, encore froissé de la pourchasse du guet dans ses dernières escarmouches du quartier Saint-Honoré. Il dépassa bientôt la grande avenue de peupliers qui conduisait à la cour d'honneur, et dans quelques secondes il atteignit la petite plaine où se trouvait le moulin. Une seule lumière en échancrait alors les planches, comme l'œil d'un

cyclope ouvert la nuit. Arrivé auprès de la cage, il aperçut Jean Leblanc éclairé par une assez vive lueur, et donnant des ordres à ses garçons d'un air de tranquillité qui le charma.

— Me laisserait-il le champ libre? pensa d'Antignac; la barrière qui conduit à sa maison est tirée, les chiens sont attachés, je ne trouve aucun obstacle. La charmante Rose m'attend sans doute, et je vais de ce pas...

Après avoir traversé la cour du meunier, d'Antignac, à la suite de plusieurs corridors obscurs, trébucha subitement; il poussa un cri auquel répondit bientôt la voix aigre d'une servante, qui se hâta tout d'abord de crier au voleur. La meunière, effrayée, accourut elle-même avec un flambeau. Mais en voyant l'état où se trouvait le chevalier, elle partit d'un violent éclat de rire. Le malheureux venait de s'épater lourdement dans une de ces huches de farine, abîme journalier ouvert à tout visiteur inexpert qui hasarde le pied dans un moulin. Sa figure enfarinée rappelait assez celle de Pierrot; il ne tarda pas à se secouer, en faisant voler autour de lui un nuage à aveugler la meunière.

— Miséricorde! cria-t-elle, monsieur le chevalier, vous dans le pétrin! m'expliquerez-vous comment, à cette heure...

— Pour vous, belle Rose, pour vous seule, répondit le chevalier, aussi blanc que la statue du Commandeur; je venais... je voulais...

— Donnez-vous donc la peine d'entrer dans cette chambre, reprit-elle à demi-voix, c'est ma chambre, chevalier, et ce souper qui attend...

— Deux couverts! fit d'Antignac avec surprise; m'auriez-vous attendu? serait-ce une galanterie? Je viens de voir votre mari donner des ordres au moulin.

— Ce couvert est le sien, chevalier, j'attends Jean Leblanc; mais qu'est-ce que cela lui fait que j'attende? Les

maris, ajouta Rose, avec ce sourire malicieux que le chevalier avait déjà remarqué en elle le matin, se piquent-ils d'être exacts?

— Faire attendre une nymphe aussi charmante que vous, dit d'Antignac en l'aidant lui-même à tirer du buffet quelques assiettes. Il ignore donc son bonheur, ce rustre-là?

— Ne m'en parlez pas, chevalier, il est d'une indolence, et avec cela d'une jalousie !...

— Bravo! voilà qui me va: mais il ne faut pas qu'il me voie ainsi poudré, il croirait que je me suis introduit dans sa maison comme un voleur, quoiqu'à vrai dire je suis venu ici pour voler...

— Vous, monsieur le chevalier! et quoi donc?

— Votre cœur, belle Rose. Vous m'avez, ce matin, fasciné, assassiné. Ah! quelle main blanche, potelée, et comme cet anneau est indigne d'elle! en vérité, je m'en veux d'avoir laissé à Paris mon écrin n° 1!

— Regardez-vous donc, monsieur, fit Rose en lui présentant un miroir, vous ressemblez à un vrai sac de farine. Peu s'en est fallu, je vous jure, que dans cet équipage je ne vous prisse pour mon mari.

— Plût à Dieu, charmante! vous m'auriez peut-être consolé de ma mésaventure par un baiser. Avec des lèvres si fraîches... Et le chevalier, se rapprochant de Rose, fit mine d'essayer de cette sorte de consolation.

Cette pétulance n'était pas le fait de la meunière, car elle lui dit :

— Vous venez sans doute témoigner votre reconnaissance à mon mari, après le service qu'il vous a rendu ce matin?

— Et que je suis loin d'avoir oublié. Malpeste! je brûle ici de m'acquitter.

— Pas tant de reconnaissance, chevalier, surtout devant Gervaise qui met la nappe. Gervaise, vous placerez un troi-

sième couvert. Monsieur le chevalier nous fera sans doute l'honneur...

— Mille grâces, ma déesse, votre invitation vient trop tard, j'ai soupé seul comme un Turc chez le marquis. Il est vrai que je tiens le vin comme un ange, mais un tête-à-tête conjugal, un repas de ménage ! Ce Jean Leblanc ne vous laisse-t-il donc jamais seule? Oh! si nous étions à Paris, à la *Croix-Rouge* ou aux *Barreaux-Verts*...

— Qu'est-ce que cela? reprit Rose d'un petit air étonné.

— Deux endroits charmants, où j'ai fait autrefois des parties avec ce cher Villeblanche; dame, il n'était pas alors marié, et sans mentir cela lui allait bien mieux.

— Vous trouvez?

— Certainement; d'abord, il ne ressemblait pas à un tonneau; une taille de guêpe et un port de gentilhomme! Il n'y avait guère que le chevalier d'Armagnac et moi qui pouvions lutter avec lui; aujourd'hui c'est un paysan encroûté qui s'est affublé de je ne sais quelle femme... Tenez, en vous regardant, je me dis que vous seriez bien mieux dans son salon, tandis qu'elle vous remplacerait au moulin.

Le pas de Jean Leblanc retentit alors sur l'escalier. Il arrivait joyeux en fredonnant un air d'opéra, dont les paroles surprirent quelque peu le chevalier.

— Le drôle a de la voix, dit-il à Rose, est-ce qu'il chante au lutrin? Il aura retenu cet air de quelque ménétrier. Un mot encore avant qu'il arrive : Pensez-vous, ma chère, que ces quatre louis...

— N'en faites rien, monsieur le chevalier, nous sommes à notre aise, et Jean Leblanc est si fier!

— Peste, comme vous le défendez! Je commence à croire, poursuivit à part le chevalier, que je serai venu ici pour rien. Mais patience, et voyons d'abord quel est ce M. Jean Leblanc.

La porte de la chambre s'ouvrit bientôt, et donna passage au meunier, qui, stupéfait d'abord à la vue de d'Antignac, partit bientôt d'un naïf éclat de rire, en voyant ce dernier avec son masque de farine.

— Eh! pardienne, dit-il, vous m'avez tout l'air d'une houppe à poudre, monsieur notre ami; et Rose vous laisse dans cet état-là! Jarnigoi! il ne faudrait avoir aucune pitié...

— Du tout, mon cher, tenue de moulin, c'est original. Je venais, mon cher Leblanc, vous remercier de votre noble conduite; si je n'avais compté que sur le marquis de Villeblanche pour voir terminer cette conversation à coups de fourche...

— Ah! dame, il est vrai, ce n'est pas là l'état de M. le marquis; un seigneur comme lui ne doit pas se mêler de ces choses-là. Mais, trêve aux compliments, et tenez, mettons-nous là à table tout franchement, vous allez me dire si les crêpes de Gervaise...

— Des crêpes! s'écria le chevalier, mille merci, je sors de table.

— Quand je dis qu'elles sont de Gervaise, c'est pour ne point faire rougir ma femme, qui a mis ce soir la main à la pâte, et elle s'y entend, je m'en vante. Une crêpe, rien qu'une, reprit le meunier, en prenant l'assiette de d'Antignac.

— Et un coup de ce petit vin du cru, ajouta Rose en remplissant jusqu'au bord le verre du chevalier.

— Du moment que c'est vous qui faites les crêpes, belle Rose, je dois y goûter... Je vais étouffer, murmura à part d'Antignac, mais il faut se dévouer.

— Vous connaissez donc le seigneur de ce château? demanda Leblanc; voilà un bon maître, tandis que madame son épouse...

— Madame de Villeblanche? elle vous déplaît, eh bien, vous êtes comme moi. Dès le premier abord je me suis dit : Villeblanche a fait là une sottise. Il s'est encanaillé, encanaillé, c'est le mot.

La meunière sourit en regardant Jean Leblanc à la dérobée; d'Antignac continua :

— Il n'est donc pas aimé, grâce à elle, dans le village? Cela est désolant, un homme qui a un nom et une cave vraiment nobles! Serait-ce lui qui vous a mariés tous deux? reprit d'Antignac.

— Jarnigoi! il n'a eu que faire dans notre contrat, dit le meunier; je ne suis pas homme à permettre qu'un malotru pareil mette les doigts dans ma farine!

— Malotru! vous avez dit malotru! c'est un mot de gentilhomme, mon cher Leblanc, topez là!... Avais-je tort de penser qu'il y a du sang de Villeblanche dans les veines de ce garçon! pensa d'Antignac. Il vous a un air et des façons... Ma parole d'honneur, rien n'est à sa place dans ce moulin ni dans ce château!

La façon dont le chevalier comptait *s'acquitter* vis-à-vis de son défenseur Jean Leblanc était loin, il faut le croire, d'avoir échappé à celui-ci, car il surveillait du coin de l'œil ses moindres mouvements auprès de Rose. D'un autre côté, l'ensemble lutin de la meunière, sa bouche entr'ouverte comme pour montrer exprès des dents fort blanches, et surtout un ton de coquetterie réelle pendant ce souper, avaient achevé de troubler la raison de d'Antignac. Le vin du château qu'il avait goûté précédemment, mêlé bientôt à celui du moulin, répandait un tel nuage devant ses yeux qu'il ne tarda pas à en ressentir les effets, il s'assoupit à la table même de Jean Leblanc, tout en regardant la jolie Rose. Par l'ordre du meunier, on le transporta bientôt dans une chambre voisine où il ne tarda pas à ronfler. Mais, à l'agitation de ce sommeil, il

n'était pas difficile de voir l'impression produite par la meunière sur son noble adorateur : il prononçait le nom de Rose Leblanc en l'associant à celui de Sophie Arnould et de la Guimard. Quand il se réveilla, le jour n'était pas encore venu, et il demeura dans une surprise difficile à rendre... Un jeune homme en habit à paillettes était assis sur une chaise auprès de son lit, et le regardait attentivement... En voyant l'étonnement du chevalier, il se mordit les lèvres pour ne point éclater lui-même de rire.

— Villeblanche! s'écria le chevalier en se reculant devant le marquis dans la ruelle, comme il eût fait à l'aspect d'un fantôme.

V

Qu'as-tu donc? demanda le marquis à d'Antignac; eh bien, oui, c'est moi, le marquis de Villeblanche, ton ami... On dirait, mon cher, que je te fais peur !

— Assurément non... répondit le chevalier, mais c'est que depuis hier... Je crois rêver encore, fit-il en se frottant les yeux. C'est donc un de tes parents, ton frère ou ton oncle, qui m'a reçu depuis ces deux jours ?...

— Ni mon oncle ni mon frère... répondit le marquis... c'est mon meunier...

— Allons donc ! ton meunier est un garçon assez bien tourné, ma foi ; je viens de le voir. Il a une femme charmante à laquelle je m'étais mis en tête de conter fleurette, et tu veux que ce châtelain épais et lourd qui m'a reçu à sa table...

— Encore une fois, d'Antignac, c'est le vrai, l'unique propriétaire de ce domaine, maître Pillegrain, mon ancien meunier, devenu marquis de Villeblanche !

— Ah çà ! lequel de nous deux est fou, marquis ? Ton meunier aurait acquis ta seigneurie à ton nez et à ta barbe ? et tu l'aurais laissé faire, toi que le bon Dieu a créé pour rouler en carrosse et recevoir les bénédictions de tes vassaux ? Serais-tu d'aventure comme cet extravagant marquis de Brunoy qui faisait mettre des chapes d'or à ses paysans le jour de Pâques ? Miséricorde ! je quitte un Paris bien malade, mais c'est ici le monde renversé ! Ah çà ! dis-moi, si ton meunier est seigneur, qui donc fait tourner ici la meule à sa place ?

— Moi, cher d'Antignac, moi que tu as connu marquis. Il ne m'en reste que l'habit ; aussi l'ai-je mis pour te faire honneur.

— Que me dis-tu là ?

— L'exacte vérité ! J'ai pensé que mon histoire pouvait t'instruire, je te la raconterai succinctement. Mon père, le marquis de Villeblanche, dont j'étais l'unique héritier, me laissa en mourant, il y a trois ans, ce château et une fortune considérable en apparence. Malgré la vénération que je n'ai jamais cessé de conserver à sa mémoire, je suis contraint d'avouer que ses exemples ne furent pas toujours les meilleurs et les plus sages. D'excessives dépenses l'avaient livré de bonne heure aux mains des intendants et des usuriers ; ils ne manquèrent pas d'embrouiller tellement les affaires après son décès, que force me fut de recourir moi-même à des praticiens et à des hommes de loi pour leur tenir tête. La fin prématurée du marquis avait interrompu brusquement pour moi certains projets d'alliance auxquels je tenais encore plus que lui ; j'aimais, j'adorais mademoiselle Rose de Beauclerc, ma cousine, élevée en Normandie près de sa tante. Les plus belles places de la cour et de l'armée m'étaient offertes, je les dédaignai toutes pour cet amour libre, indépendant, exalté, qui me rendait odieux le séjour d'Heilly,

livré depuis la mort de mon père au ban et arrière-ban des procureurs, et, me jetant dans une chaise de poste, je partis pour Avranches, où Rose était alors bien loin de s'attendre à l'arrivée de son cousin. Je la revis, chevalier, non plus folle, joyeuse, animée comme autrefois, mais pâle, chagrine, languissante ; on eût dit qu'elle regrettait un bonheur rêvé depuis longtemps : mon aspect seul fit renaître en elle la gaieté. J'offris insensiblement à sa tante, madame de Tourville, de résider à Heilly pendant la saison ; elle y consentit, et nous partîmes. A peine arrivé, je fus quelque peu surpris de l'air effarouché de nos gens, ils m'évitaient presque, et semblaient embarrassés de leur contenance. L'accueil de mes voisins fut plein de réserve et de froideur ; à ma seule vue M. Jolibois, mon intendant, se troubla.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? lui demandai-je.

— Un procès entre vous et les créanciers de votre père ; ils ne parlent de rien moins que de faire vendre votre château, la ferme et ses dépendances, et cela dès demain, par autorité de justice. Votre père a laissé pour deux cent mille livres de dettes, et si vous voulez voir les comptes, mémoires, quittances et extraits de baux...

— Je ne veux rien voir, interrompis-je furieux et effrayé à la fois d'un volumineux dossier que l'intendant, fait à son métier, ne manqua pas d'étaler à mes regards, afin de me faire approuver sa gestion pendant ma minorité. Que me reste-t-il, toutes hypothèques purgées ? lui demandai-je après un moment de silence.

— Six mille livres de rente, me répondit le Jolibois en jouant avec ses chaînes de montre. J'hésitai un moment si je ne le jetterais pas par la fenêtre ; mais je succombai bientôt à mon abattement, et le soir à dîner je ne pus prendre sur moi de parler à Rose ou à sa tante d'un tel revers de fortune. Je n'avais pas trente ans, et j'avoue que je comprenais diffi-

cilement comment à cet âge on pouvait encore se refaire une fortune. Ma première idée fut de m'embarquer, de partir loin de Paris, d'aller vivre en Amérique avec ma cousine. Desgrieux, me disais-je, n'y vécut-il pas avec Manon? Je me promenais dans l'allée la plus touffue du parc en agitant ainsi ce débat avec moi-même, quand j'aperçus ma cousine; avant qu'elle me parlât, je vis sur sa figure qu'elle avait pleuré.

— Je sais tout, me dit-elle, votre intendant m'a tout appris; je viens vous dégager de votre parole, mon cher Rodolphe, car, hélas! dans un tel malheur, je n'ai rien à vous offrir, ma fortune consiste en une pension médiocre sur la cassette de la reine; mon amour serait un fardeau pour vous. Dès demain, Rodolphe, je me retire au couvent.

— Au couvent, grand Dieu! m'écriai-je en l'entourant de mes bras, non, mille fois non! Si vous me quittez en un tel moment, que deviendrai-je? Vous ne m'aimez donc pas, que vous me fuyez? Ah! ce dernier coup manquait à ma ruine! Révoquez ces paroles d'adieu, révoquez-les! Elle ne me répondit pas, mais elle continuait à sangloter en me baisant les mains comme à un frère.

— Rodolphe, reprit-elle, tout n'est peut-être pas perdu pour nous. Vous avez des amis, des amis puissants, et avec leur aide...

— Des amis! repris-je, je ne veux rien leur devoir, je ne veux pas plus de leur argent que de leur pitié. Puisque les imprudences de mon père ont anéanti mon patrimoine, je ne dois plus recourir aux auteurs de sa ruine, car, je m'en souviens, ma cousine, ce sont eux, ces perfides amis, qui l'ont perdu. Mon père était gentilhomme, il aimait le luxe, il tenait table; des fripons, indignes de ma vengeance, n'ont que trop poussé à sa ruine! Si j'étais à Paris, grâce à eux, le pont-levis du For-l'Évêque s'abaisserait devant moi; ils viendraient ensuite compatir ironiquement à ma misère! Je sau-

rai me résigner, ma bonne Rose, et je ne mendierai pas leur secours ! Comme j'en étais là, l'esprit agité de mille pensées, je vis accourir vers moi M. Jolibois tout essoufflé. Sa présence ne m'annonçait qu'un nouveau surcroît de chagrin et de honte.

— Monsieur le marquis, me dit-il, je ne sais comment vous apprendre...

— Et que peux-tu avoir à m'apprendre de nouveau ? m'écriai-je ; parle donc, bourreau, parleras-tu ?

— Puisque vous l'exigez, monsieur le marquis, je dois vous dire que dans cette assemblée de vos créanciers réunis à la *Grand'Pinte* clandestinement...

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur le marquis, il a été décidé...

— Décidé, repris-je avec violence en portant la main sur mon épée.

— Ne vous emportez pas, monsieur le marquis, ne vous emportez pas... Ils ont donc décidé n'avoir plus aucun recours contre vous, d'autant qu'un seul d'entre eux, choisi tout exprès par ces messieurs...

— Ces messieurs, faquin, dis ces rustres, ces fripons !...

— A été chargé, monsieur le marquis, du remboursement intégral de toutes les créances ; cet homme, c'est votre meunier, maître Pillegrain.

— Joli choix, en vérité !

— Il est, vous le savez, votre principal créancier ; et comme il a vu qu'on allait saisir votre terre...

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur le marquis, il vous l'achète.

— Par la sambleu ! une pareille honte !...

— Il est là, monsieur le marquis, il est là, reprit humblement Jolibois ; il vous attend au moulin, car il n'a pas le droit, m'a-t-il ajouté, d'entrer dans le château que monsieur

le marquis ne le lui permette. Il sait trop ce qu'il doit à M. le marquis de Villeblanche !... En toute autre occasion, j'eusse roué de coups le porteur d'une proposition pareille ; la présence de Rose me contint, et, lui serrant la main avec des larmes dans les yeux, je suivis M. Jolibois. Ce qui se passa dans cette entrevue, comment te le dirai-je, chevalier ? La rage et le dépit m'étouffaient ; moi, le marquis de Villeblanche, traiter avec un meunier ! Tout en parlant avec lui, je considérais le lieu où nous nous trouvions, et que jusque-là je ne m'étais guère donné la peine d'examiner depuis la mort de mon père. C'était le matin, les sillons humides de rosée répandaient dans la plaine une douce odeur, les poules, à mon aspect, s'envolaient gaiement sur le toit, les chiens du meunier me regardaient avec de grands yeux tout étonnés, les canards barbotaient nonchalamment dans la mare. Ma vue s'étendait au loin sur ces guérets de Picardie dont l'aube fait ondoyer au souffle du vent les fauves couleurs. Une propreté charmante brillait dans les moindres détails du moulin. Chaque arbre avait son feuillage distinct, chaque buisson son oiseau ; il n'y avait pas jusqu'aux joncs de ce marais qui ne frémissent alors devant moi avec des plaintes caressantes. Le ciel était pur, la meule tournait, les ailes du moulin m'envoyaient un air qui rafraîchissait mon sang. Dans la petite chambre du fermier, j'aperçus deux portraits : l'un celui de mon père, le marquis de Villeblanche, occupant la place d'honneur auprès du lit ; l'autre, celui d'un rustre en habits enfarinés, le père de Pillegrain. La figure du marquis, dans ce portrait, était sévère et rêveuse ; il semblait chagrin, préoccupé sous ces broderies et ce velours : c'était quelque temps avant sa mort qu'un célèbre peintre de Paris avait reproduit ses traits sur cette toile. Chaque ligne de cette belle physionomie accusait le désenchantement, un ennui profond, intérieur ; tandis que l'autre figure, vive,

alerte, animée, donnait assez l'idée de ces joyeux compagnons que Téniers plaça tant de fois dans ses tableaux de village. En les regardant, chevalier, mon choix fut fait, le château ne m'avait donné que des ennuis, une jeunesse passée en règlements de baux et d'intendants ; le même chagrin secret que je retrouvais sur le front de ce vieillard nommé mon père, je le portais empreint sur mon visage, mon visage sur lequel il me semblait que chacun dût lire ma ruine et mon opprobre ! Ma jeunesse avait été exempte par bonheur de ce fléau commun aux jeunes gentilshommes, fléau que l'on appelle un précepteur ; je ne croyais pas qu'on pût déroger, parce qu'on gagnait sa vie. Mais si j'étais philosophe, chevalier, j'étais de plus amoureux, ce qui vaut mieux à coup sûr que d'être philosophe, et en comparant au château l'aspect du moulin, je dois te dire que je donnai raison à ce dernier. Là, du moins, je pourrais aimer Rose dans tout le repos de mon cœur, là se calmeraient peut-être les impétueux regrets de mon âme. Rose était si belle ! tu viens de la voir, chevalier. Sa grâce toute céleste adoucirait peut-être l'avenir en ma faveur. L'abandon de la cour me toucha peu, la cour pour moi c'était le clavecin de Rose : à ce clavecin j'éprouvais un si ineffable bonheur, que je ne l'eusse point changé pour tous les éblouissements de Trianon.

— Tope là, dis-je au meunier, je ne t'en voudrai pas de l'acquisition de mon château, mais à la condition que je garderai ton moulin ! tu peux même prendre mon nom, puisque je suis, hélas ! le dernier de ma race et que la clause de l'achat de ma terre t'en assure le titre. Ainsi donc, Pillegrain, voici mon habit de marquis, laisse-moi ta veste et sors !

— Le meunier restait ébahi, il croyait avoir affaire à un fou.

— Sans ma femme, reprit-il, je n'eusse point osé parler moi-même à monsieur le marquis, mais elle tient à toute

force à devenir madame la marquise... Je n'eus pas le courage de blâmer cette obéissance passive de maître Pillegrain, moi-même n'obéissais-je pas à l'amour que je ressentais pour ma cousine? Tu devines le reste, chevalier; le bruit de mon départ que je fis courir par maître Pillegrain lui-même, et ma rentrée dans cette terre sous ces habits. Le mariage de Rose est venu me dédommager bien vite de tous les ennuis du château. Les paysans d'Heilly m'avaient à peine vu et me nomment Jean Leblanc. Mon moulin est charmant et ma meunière ne lui cède en rien... Seulement, vois-tu, c'est la première fois que nous avons l'honneur d'y recevoir un homme comme toi, et j'ai cru devoir te remercier avec mon habit de seigneur... Si le cœur t'en dit, ne retourne pas au château, demeure avec nous; ma chambre est peut-être moins belle que celle du seigneur d'Heilly, mais ce cabinet dont j'ai seul la clef...

Et le marquis de Villeblanche, tirant de son sein une clef à ruban rose, fit voir bientôt au chevalier un petit boudoir complet dissimulé fort habilement par un panneau tout blanc de farine. Il y avait là un clavecin, des fleurs, et les quelques livres chéris de Rose. Le portrait du marquis y était placé plus convenablement que dans la chambre de l'ex-meunier Pillegrain.

— Un Trianon de six toises... comme tu vois. Quand tout le monde est couché, nous nous y retirons quelquefois pour y parler de ceux que nous plaignons, de ceux qui nous restent... Chevalier, ce sera ton appartement, veux-tu?

— Grand merci, mon cher, je ne me sens pas fait du tout pour la vie pastorale, que ton exemple pourtant, encore mieux que tes discours, serait capable de me faire goûter. Non pas que je trouve mon ami de Villeblanche moins ravissant au moulin qu'au château; mais ma condition d'homme à bonnes fortunes...

— C'est-à-dire que tu regrettes le tourbillon; permets-moi de te dire cependant qu'à ton âge...

— A mon âge! reprit d'Antignac visiblement piqué, on devient utile dès que l'on a de l'ambition. Oui, mon cher marquis, je ne me crois pas encore si près que toi de faire un *cénobite*, et rien, palsambleu! ne me décide à la retraite. Grâce au ciel et à la protection de quelques dames, j'espère arriver, et puisque tu t'occupes de ta félicité conjugale avec tant de zèle, je ne puis mieux faire que de songer, moi, à mon avancement.

— Toujours dupe, mon pauvre chevalier, ruiné peut-être, car je n'ai pas la prétention d'être le seul noble qui le soit. De l'esprit et peu de bon sens, du brillant et pas de conduite. Au moulin, mon cher chevalier, au moulin! c'est la meilleure école pour un étourdi tel que toi!

Rose parut en ce moment. Ses cheveux, du plus beau cendré et sans poudre, étaient noués sur sa tête avec un ruban lilas. Un tablier svelte marquait sa taille qu'une ceinture coupait avec grâce. Elle avait tout entendu, et dans les embrassements qu'elle prodigua au marquis, il y avait autant de reconnaissance que d'amour. Mademoiselle de Beauclerc était un de ces esprits pleins de justesse dont la seconde vue perce les nuages de l'avenir, et qui se consolent par le bonheur des exigences froissées de l'orgueil. Dans ce siècle réservé à tant d'orages, siècle d'étourdissement et de folie, peu d'intelligences, aimées du Seigneur, se réfugièrent ainsi dans l'obscurité de la retraite et du bonheur avant les premiers tressaillements qui anéantirent tant de fortunes! Belle et résignée sous ses modestes vêtements, elle abjura bientôt, et comme malgré elle, devant le chevalier, cet air de maligne raillerie qui la rendait si piquante. Une larme échappée de ses longs cils roula sur la main du marquis dont elle plaignait peut-être plus profondément que d'autres le sacrifice généreux en

le voyant si beau sous ce frac encore embaumé des doux parfums de Versailles, et qu'il n'avait point porté à son jour de noce.

L'aube était venue, et de folles clartés se jouaient aux vitres de la chambre. Il était temps que le chevalier repartît pour se soustraire aux questions intéressées des propriétaires du château, qui n'eussent pas manqué de l'interroger sur le désordre bouffon de sa toilette. Il sortit en jetant à Rose un regard où se peignait le regret, et en serrant la main du marquis enfariné.

Dès qu'il fut de retour au château où nul ne s'était aperçu de son absence :

— Un mot seulement, dit-il au marquis de Villeblanche, qu'il emmena alors dans l'embrasure d'une croisée. Vous avez voulu me renvoyer hier, soyez satisfait, je pars aujourd'hui. Seulement, mon cher de Villeblanche, comme il ne serait pas décent que j'allasse chasser chez votre voisin le baron de Luxeuil sans quelque monnaie dans ma veste, je vous serai obligé, vu mes libéralités d'hier à vos vassaux, de me faire payer par votre intendant, M. Barbeau, les sept mille livres dont je vous ai fait voir la créance.

Et comme il vit que l'ex-meunier hésitait :

— Soyez tranquille, reprit-il, je me garderai bien de dire à mon ami le baron de Luxeuil ce qu'est devenu le marquis de Villeblanche ; qu'il vous suffise de savoir qu'on est aussi bien reçu dans votre moulin qu'en votre château. Au revoir, monsieur le marquis, dispensez-moi de mes adieux à madame la marquise.

Maître Pillegrain voulut se gendarmer ; mais, sur l'invitation du chevalier, il feignit de ne rien comprendre à sa colère, il sonna bientôt d'un air plus serein, et fit compter au chevalier ce qu'il demandait.

Quand la voiture de d'Antignac l'eut emporté le soir

même loin du château, il la fit arrêter sur le penchant du coteau qui domine les guérets seigneuriaux de la plaine d'Heilly. Le silence était profond et l'on n'entendait à travers la vallée que le tic-tac du moulin. D'Antignac jeta un dernier regard sur cette portion du paysage qui renfermait deux heureux. . . . . .

. . . . . .

Trois années après, la cour d'honneur du château d'Heilly était envahie par un flot de peuple armé qui demandait à haute voix qu'on remît entre leurs mains son noble propriétaire. Maître Pillegrain, malgré sa vive résistance, se vit bientôt forcé de suivre, ainsi que sa femme, deux commissaires à écharpes tricolores, les représentants Duflot et Ledru, envoyés par le comité de salut public. Arrêtés comme ci-devants, ils n'eussent pas tardé à compléter la nombreuse liste des victimes d'Amiens, sans un petit billet parfumé que leur apporta un soir certain personnage qu'ils n'eurent pas de peine à reconnaître tous deux pour l'ancien coureur du chevalier d'Antignac.

— Voilà ce que c'est que d'être cousin de Saint-Just, leur dit ce singulier envoyé dont le bonnet à queue de renard, la carmagnole et les bottes fortes n'avaient rien alors de la somptuosité élégante de son ancien costume. Mon maître, fort heureusement pour vous, s'est souvenu de votre hospitalité, et voilà pour vous un sauf-conduit jusqu'à la frontière.

Au billet du citoyen d'Antignac, cousin de Saint-Just, était joint le sauf-conduit. Maître Pillegrain, en passant en Angleterre, n'eut point, du moins, la douleur de voir le noble château d'Heilly devenir plus tard la proie de la bande noire. Elle ne respecta pas même le moulin; mais depuis longtemps ses hôtes l'avaient quitté pour se retirer non loin de Vevey, dans un des paisibles et délicieux vallons de la Suisse.

DAVID DICK

I

Il s'appelait David Dick.

C'est-à-dire que ce double nom de groom pouvait au besoin lui servir pour deux sortes de certificats : Dick pour l'écurie, David pour la chambre ; Dick, syllabe gutturale et brève, facile à jeter au vent pour le dilettante à briska qui sort des Bouffes ; David, nom candide et patriarcal, comme une figure de Bayeux ou d'Abbeville, nom créé pour un honnête bourgeois qui ordonne à sa livrée de lui amener un fiacre.

Il est à remarquer que cette classe adroite et exceptionnelle de la société, que nous désignons sous le nom de groom, aime volontiers à prendre deux noms.

En cela, il y a d'abord politique, parce qu'en changeant de maître ils peuvent de la sorte dépouiller le *vieil homme:* c'est ce que Joë Surray, premier valet d'ambassade anglaise, appelait un jour à Hampton-Court devant moi, faire peau neuve de culotte ! (*Changing his skin with his breeches.*)

Puis, ils doivent avoir encore, — les rusés Frontins ! — la plus adorable jouissance d'amour-propre, quand, dans le premier cercle de laquais,—un cercle de cuisine ou de vestibule, — ils s'entendent vanter sous leur premier nom par un camarade qui ne les a pas connus; honnête garçon, inexpert dans ce machiavélisme d'antichambre, qui ne se doute pas de l'effet produit par cette oraison funèbre !

Je ne parle pas des grossières chicanes que leur suscite quelquefois la police correctionnelle, chicanes où ce double nom les sert si bien.

— *Moyen d'alibi !* leur dit le cocher, qui ressemble à un jurisconsulte avec ses fourrures.

David Dick entra donc le 9 août 1831 au service de mon ami Ernest d'O...

Comme, depuis une semaine, ces sortes de présentations avaient lieu le matin chez mon ami, et devant témoins (c'était le plus souvent à l'heure du déjeuner), je commençais à croire que mon ami Ernest serait obligé de faire lui-même son service de palefrenier, attendu que chaque certificat qui entrait et essuyait ses guêtres sur le petit paillasson vert de l'antichambre, ressortait presque en même temps avec force salutations et excuses.

Bon Dieu ! que j'en avais vu défiler depuis cette maudite semaine ! Certificats signés des plus doctes maîtres en cette science, des plus riches et des plus enviés, MM. Schikl..., Saint-Cyr..., Hop..., Traff..., Mossel..., de Norm..., de Riouss..., et tant d'autres ! C'était un cours d'hippiatrique consommée, une véritable séance d'institut *ex cathedrâ*.

Ernest, renversé dans un vaste fauteuil perse à oreillères, enveloppé, comme Moïse tenant les tables de la loi, d'un brouillard majestueux de la Havane, interrogeait chacun de ces répondants avec le sang-froid perspicace d'un alderman, ou la patience exercée d'un juré de garde nationale.

Les uns, le front haut, la parole brève, répondaient en gens ferrés, — forts et ramassés dans leur littérature équestre, comme le *hunter*, cheval anglais demi-sang, l'est dans chacun de ses membres.

Et ceux-là portaient sur eux, dans toute leur personne, quelque chose d'intime et de persuasif, — un reste de crottin anglais, par exemple, sur leur toque blanche en forme de tarte, — des bandes de flanelle qu'ils laissaient tomber négligemment avec leur certificat (ce qui prouvait leur excellente méthode d'hygiène au retour de la course), — une culotte de daim taillée chez Spieghalter, un *knife-hooke* [1], et des mains horribles de saleté. (Ceux qui avaient les mains blanches étaient sur-le-champ renvoyés par mon ami.)

D'autres, au contraire, jusque dans leur façon de pousser la porte et leur affectation à parler bas, nous arrivaient modestes comme un vaudeville final, — rouges comme des homards, les pauvres diables ! quand Ernest, avec sa voix goguenarde, leur demandait :

« Have you ever been sweated for Epsom races ? »

Ou encore :

« Would you flinch at a six bar gate ? »

Il y en eut un (je n'exagère pas) que la fièvre prit un jour au sortir de cet interrogatoire. Le savoir d'Ernest l'avait terrassé. C'était un petit paysan de la Beauce, alerte et vif, qui, à force d'études et de migrations d'écuries, s'était naturalisé Anglais

Il vint depuis me demander sérieusement si mon ami Ernest n'avait pas été marchand de chevaux à Londres.

— C'est, reprit-il, qu'après lord S..., c'est le plus grand maquignon de tout Paris.

[1] Couteau à crochet.

Ce qu'il appelait un maquignonnage était chez Ernest un véritable savoir; — sa passion pour les chevaux était raisonnée à froid, sinon raisonnable. Il en avait eu pendant cinq ans, et de toutes les couleurs, ardoise, noir zain, gris de fer, bai brûlé et gris sanguin. Ses écuries à stalles et à glaces, luisantes d'un sable fin et doré, chaudes l'hiver et rafraîchies l'été par le balancement des stores, avaient fait longtemps, par ma foi ! l'envie de l'ambassadeur d'Espagne, qui, malgré son luxe, n'en avait pu obtenir de semblables de son architecte. Celles du marquis Dov..., rue Caumartin, ou celles de M. Schikl... pouvaient seules en approcher.

Mais avec le temps,—et surtout à la suite des temps contraires —(Ernest avait souffert plus que tout autre de la révolution de 1830), ce jeune homme, d'une des plus nobles familles de la Guadeloupe, avait dit adieu, heure par heure, à tout ce luxe; il s'était restreint au point de n'avoir plus qu'un *seul* cheval.

Ceux de sa mère, la marquise d'O..., lui servaient, en cas de visite, aux Bouffes et à la sortie de l'Opéra.

Mais au bois, — et depuis un an, — on ne le voyait que sur Phryné.

Je me hâte de dire que Phryné était une délicieuse jument provenant des haras de lord Esthon; — une jument robe baie, marron zain. Ernest, écuyer cavalcadour de Sa Majesté Charles X, en avait refusé trois cents louis.

Enfin, et le jour de la dernière chasse à Sénart, madame la duchesse de Berri, que sa calèche ennuyait, l'avait montée.

Après les événements de juillet, Ernest, je l'ai dit, s'était restreint, et de la vente de cinq chevaux n'avait excepté que Phryné.

Phryné ! c'est-à-dire la courtisane de son choix, — Phryné, luisante et dorée comme une cascade, — Phryné, qui n'avait jamais couru, — non que ses jambes de façon ne dussent pas

la mener au but; — mais Ernest n'avait plus qu'elle : c'était le débris de sa fortune et le seul orgueil de sa maison; Phryné, *my lowe, angel,* comme il lui disait chaque soir en lui présentant un morceau de sucre pendu au fouet de sa cravache.

Ce fut donc pour Phryné que se présenta David Dick.

II

Jupiter, son prédécesseur, vieux mulâtre qui la soignait, était sorti *pour opinion* de chez Ernest. L'opinion de Jupiter était de boire singulièrement, et de crier ensuite à tue-tête : Vive l'empereur ! bien que lui, Jupiter, fût un véritable Anglais.

Surpris dans cet état flagrant de révolte par un sergent de ville ami de l'ordre, auquel Jupiter cassa le fémur, le jour d'une revue de la garde nationale, Jupiter s'était vu déporté au violon.

Nous déjeunions donc, Ernest et moi, lorsque David Dick entra, vraiment tout ému.

Le groom tenait en main un mauvais foulard rayé de bleu, dans lequel étaient ses hardes, un petit cor de chasse, ou plutôt cornet de poste, avec une badine assez élégante à glands de soie.

Ernest lui dit en lui voyant les yeux rouges :

— Ah-çà! est-ce qu'on t'a battu?

— Battu! oh que non, monsieur le comte! mais on vient de battre mon cheval. Un pauvre petit poney que le duc de N... voulait acheter l'autre jour. Mon maître est comme cela!...

Nous lui demandâmes quel était son maître.

— Le plus riche marchand de fer de la Sologne; mais, continua Dick avec un soupir, le plus mauvais cœur pour ses chevaux. Il *m'abîmait* toujours mon pauvre York, — et en revenant du bois aujourd'hui, il l'a battu... oui, monsieur, battu comme un domestique.

Et Dick recommença cette fois à pleurer plus fort.

Nous examinâmes, Ernest et moi, ce misérable petit être... Il pouvait avoir dix-huit ans, il était chétif et d'un teint presque olivâtre, souple et délié dans sa taille, d'une expression de physionomie timide, l'air breton plutôt qu'anglais. Il n'avait qu'un certificat fort court, fait par son maître le marchand de fer, et semé de fautes d'orthographe à chaque ligne. Il déclara, lui, ne savoir écrire ni signer; ajoutant, du reste, que Férot, son mentor, y pourvoirait.

— Car, reprit Dick, Férot est mon ami, mon répondant, Férot, le cuisinier de M. le comte de N... que vous connaissez, monsieur.

David Dick fut donc accepté et installé. On le mit sur-le-champ en possession de l'écurie, et de cinq armoires dont les scellés n'avaient pas été levés depuis la sortie de Jupiter (sortie qui datait de trois semaines), et il eut à mettre en ordre quatre selles rongées des mites, selles déjà gothiques d'écuyer cavalcadour, que l'incurie dédaigneuse de Jupiter avait compromises,—des brides et des martingales de toutes sortes, des fouets, des têtières, des gourmettes et une foule de mors anglais; car Ernest, par un singulier orgueil, et tout en ne conservant qu'un cheval, n'avait pas renoncé à ses équipe-

ments de meute, attendant sans doute en philosophe une troisième révolution.

Ce personnel, une fois passé au blanc d'Espagne, Dick fut satisfait de constater encore dans la sellerie des innovations de gentleman, comme des fouets de Swaine, des cravaches à sifflet de Bank, etc., etc.

Quand vint le tour de Phryné, ce fut une véritable stupéfaction, et à la fois une douleur bien réelle pour David Dick, que de voir cette écurie! Imaginez-vous que de cette belle et vaste salle, si fraîchement peinte, si coquette avec ses grappes de fer, ses anneaux à tête de cerf, ses augettes de marbre et ses chaînes de cuivre, de cette écurie où tenaient jadis huit chevaux, il ne restait plus, hélas! que deux stalles,— et entre ces deux stalles, Phryné !

Phryné semblait une recluse perdue, une pauvre biche oubliée dans la forêt; car c'était bien une forêt que cette écurie, une forêt peuplée d'oiseaux, de lianes et de catacouas à son plafond. Cicéri n'eut vraiment pas désavoué ce décor, plus convenable cent fois pour un boudoir de danseuse, fantaisie d'Ernest qui rappelait les folies coûteuses de M. de Baujon !

Ce qui parut bizarre à Ernest, c'est que malgré sa chambre qui revenait de droit à son nouveau groom, Dick ne tarda pas à établir son lit dans un coin de l'écurie. Il s'y coucha le soir même de son entrée, après cinq parties de piquet successives qu'il avait perdues à l'office, ce qui fit dire à la cuisinière que David Dick devait être heureux en amour, d'après la première partie du proverbe reçue.

Cependant, outre que l'âge de Dick l'exemptait encore fort heureusement de songer à ce passe-temps qu'on nomme amour, son ensemble n'était pas de nature à l'exposer, dans Paris même, aux bonnes fortunes. Non, c'était plutôt un pauvre garçon débile, récemment advenu de sa province, miné par la fièvre, et les lèvres vertes comme un petit pos-

tillon de Terracine, de ceux, — vous savez peut-être, — auxquels leur mère bassinent les tempes d'eau-de-vie à la *posta*, quand ils descendent de cheval.

Dick était adroit plus que robuste, exact, empressé, plein de conscience et d'amour-propre en fait de service. C'était même à ce soin jaloux et minutieux de réputation (trait distinctif de la nation des grooms) qu'il fallait attribuer la maigreur excessive du petit diable, maigreur qui, du reste, chez Dick n'excluait pas la coquetterie : les jours de course, et pour ne point laisser voir sa pâleur (je tiens ceci de lord Straff...), David Dick mettait du rouge.

A peine entré chez Ernest, et chargé du soin d'un seul cheval, David concentra bientôt sur Phryné ses affections candides. Jusque-là (et le groom se l'avouait bien à lui-même comme l'eût fait un amant dans son examen de conscience au sujet de sa dernière maîtresse), il n'avait jamais aimé! Jusque-là, chez tous les maîtres qu'il avait courus, et dans ces vastes écuries disposées en bazar avec leurs écriteaux distincts, Dick avait vraiment remué la paille et le fumier sans préférence comme sans amour, indifféremment monté sur York, sur Lovely, sur Darney; valet assidu de vingt chevaux différents, capricieux Trilby de tant de belles crinières, les emmêlant et les démêlant tour à tour, et s'y suspendant avec le flegme impassible de Sancho sur sa monture.

Ce fut donc une joie nouvelle pour Dick que ce soin unique de Phryné. Il ne vit plus qu'elle, ne fut plus épris que d'elle. Phryné était si coquette, si vive, si bondissante! Quand Dick la montait, elle en était vraiment plus fière que d'Ernest, la belle Phryné! Elle encensait, piaffait, hennissait et se rassemblait d'abord comme sous la main classique d'un maître de manége; mais, impatiente bientôt de cette routine, Phryné allongeait sa belle encolure anglaise, pointait ses oreilles de biche, s'animait et semblait nager dans l'air par le jeu svelte

et nerveux de ses épaules. Botte à botte avec le piqueur de lord S..., David partait souvent de l'allée des Princes pour arriver au rond-point deux ou trois minutes avant l'autre. Il la maniait, l'apaisait et l'excitait à son gré. Quand elle rentrait, il se tenait debout sur sa croupe après l'avoir débridée, faisant trois fois au pas le tour de l'enceinte pour la sécher, ce qui lui donnait, aux yeux de la livrée, l'air d'un Bastien ou d'un Paul de Franconi.

Un autre bonheur pour Dick (bonheur inappréciable pour un groom), ce fut de se voir affranchi par son nouveau choix de maison de la sujétion intolérable du cocher; le cocher étant par état l'ennemi naturel du groom, et décidant en dernier ressort des questions de pénalité équestre. (J'ai vu des cochers aussi abhorrés qu'un procureur général!)

Une fois monté et équipé par son maître, ce fut donc le seul orgueil légitime que se permit Dick; chez Ernest, il s'appartenait enfin! Ernest était bien le maître le plus facile et le plus accommodant qu'il eût vu; il riait souvent et payait de bons gages à ses domestiques: il avait, en outre, mille bonnes qualités, comme celle de donner le sucre et le café à la cuisine, ce qui faisait de sa maison la plus déréglée maison de la terre, un eldorado fabuleux pour la livrée, une maison d'intendant! Ajoutez encore que David Dick apprécia moins tous ces avantages que celui de l'aiguillette: une aiguillette à lui, David Dick, qui sortait de chez un marchand de fers! une aiguillette et des boutons d'armoirie, car il servait un comte cette fois! Il eut de plus une livrée de Blin et des bottines de Fitz-Patrick. Tout ce que Dick regretta, ce fut de ne pas suivre Ernest sur un beau cheval, — le cheval que prêtait quelquefois à son fils la mère d'Ernest ayant un air incontestable d'ancienne cour, — un meklembourg hors d'âge et ruiné.

Telle était la condition qu'avait trouvée David Dick. Il n'était pas rare, par les grandes chaleurs de cet été, à la grille

d'un hôtel de la rue Saint-Georges. J'entrevoit alors, vers les [illegible] le profil d'un petit jockey, assis sur l'un des [illegible] d'un [illegible] d'un [illegible] d'un cheval [illegible] Puryné rentrait [illegible] les [illegible] d'automne. Il [illegible] la sueur de l'animal avec des [illegible] et variées; il le rassurait en [illegible] le [illegible] sans [illegible] un seul [illegible] [illegible] de tous les grooms qui venaient [illegible] et de la [illegible]. Il [illegible] aussi fort [illegible] [illegible] vers cette heure qu'arrivait [illegible] Puryné.

[illegible] que l'[illegible] le [illegible] de Duck [illegible] [illegible] [illegible]

Il fallait voir pendant ces terribles narrations la figure béante et singulièrement attentive du petit Dick. Quand, dans un entr'acte de Gaîté ou d'Ambigu, et la rampe à demi basse, le maître d'hôtel, fronçant ses gros sourcils noirs sous sa perruque à l'oiseau royal, exerçait sur l'imagination naïve du groom le pouvoir de ses récits, qu'il lui dépeignait quelque horrible scène de *vendetta* napolitaine ou corse, David Dick, profondément réfléchi, s'intéressait encore plus à M. Férot qu'aux brigands de la forêt; *Cardillac* n'était plus qu'un drame pâle près des histoires de l'ex-cuisinier de Murat, histoires effrayantes, et qui gagnaient certes à la pantomime de ce bon M. Férot, qui gesticulait à lui seul plus que feu Tautin, ce tyran carlovingien du mélodrame.

D'autres fois, et comme pour se varier, M. Férot, assis aux secondes galeries, consentait pourtant à parler de Martainville, l'auteur du *Pied de mouton*, et qu'il aimait beaucoup, ajoutait le cuisinier.

Dick se plaisait donc aux mélodrames comme l'eût fait un auteur du boulevard. Il les écoutait haletant jusqu'à la fin. Que l'on me pardonne cette observation, j'ai vu peu de grooms et de domestiques qui n'aimassent pas le théâtre. C'est comme les soldats et les vétérans du Luxembourg pour la peinture : le dimanche ils font émeute au musée.

Toutefois cet amour inné du spectacle, amour si bien en rapport avec le caractère sombre de Dick, ne nuisait en rien à l'exactitude du groom. Il rentrait toujours régulièrement sur les onze heures; seulement le concierge de l'hôtel le trouvait quelquefois très-soucieux.

A le voir ainsi chagrin et sobre, n'usant jamais des liqueurs ni de l'alcool, il en inférait, le digne portier ! que Dick avait peut-être une passion.

III

La passion de Dick était Phryné, une passion naïve, sérieuse, unique ! Dick était le page et le desservant de Phryné. Il l'aimait d'abord par orgueil et comme une belle maîtresse dont on fait sa gloire ; il l'aimait aussi en raison de sa solitude à lui, malheureux et délaissé qu'il était. L'un de mes amis, récemment arrivé d'Égypte, me disait hier l'une de ces traditions arabes, molles et légères comme l'encens d'Iram, merveilleuses comme les *Mille et une Nuits*. Cela se conte encore au Caire sous les rosiers, ou dans Constantinople à l'abri des tentes. C'est un cheval blanc, un cheval ailé, cheval merveilleux dont il s'agit. Ce cheval est le parrain d'un enfant, il préside à sa naissance, à ses joies ; il lui offre sa croupe, son vin, ses gâteaux dorés, il l'habille, l'emporte, ombrageant toujours de ses ailes le pauvre enfant. Quand la mort survient, le cheval meurt avec lui ; — les voilà tous deux sculptés en marbre sous les colonnettes blanches et

noires de la mosquée ; tous deux ne se quittent plus, seulement les ailes du cheval sont tombantes et affaissées, et l'enfant sommeille sur le cou penché de l'animal. Voilà une fable que je vous donne, et qui m'est venue en droite ligne du Bosphore.

Eh bien, cette fable pourrait seule préciser l'amour instinctif de Dick, cet amour empressé, caressant, et par instants même jaloux. C'était, par exemple, quand Phryné rentrait, une mélancolique sérénité, un contentement paisible; quelquefois aussi, et à son départ, un vrai chagrin, un chagrin pareil à celui du lansquenet suisse qui entendait sur son bastion le ranz des vaches.

Venait-elle à maigrir aux tièdes approches du printemps, Dick veillait en frère et devançait l'heure du lever, afin que l'air du matin lui arrivât plus jeune et plus frais par les fenêtres entr'ouvertes. Isolé dans ce vaste hôtel encore si peuplé et si somptueux l'année d'avant, David Dick n'avait pas même songé à mener, par forme de distraction, la vie dissipée des grooms ordinaires. Et ainsi il ne dînait qu'à la cuisine, ne courait pas le soir les rues adjacentes au Palais-Royal, ne lisait aucun journal, visitait son ami Férot chaque dimanche, et dérogeait à peine une fois par an au mélodrame en faveur des lilas de Romainville. Il s'ajustait devant un morceau de glace à cadre rouge, s'habillait et couchait toujours à l'écurie. Comme il n'avait pas de parents, lui seul avait le secret et le soin de ses finances. Du reste, on venait à lui comme à un petit Cagliostro pour vingt secrets : les vernis des bottes, l'eau de terre pour les cuivres, le blanc pour les gants de daim, etc., etc., amenaient à Dick des recettes fort productives. C'était, en un mot, — et pour compléter ces traits épars, — l'une de ces figures toujours occupées d'Halkins, lesquelles ne regardent jamais à la course que le nez de leur cheval, malgré les accidents bouffons de

la chasse, le bruit des chiens et l'animation du paysage.

Avec de telles conditions de moralité, heureux fruit de sa nature, la vie de Dick était paisible, sinon libre ; il mangeait, buvait, dormait enfin, comme tout ce petit peuple à part, peuple de casquettes vernies, de travail et d'insouciance, qui s'épanouit les jours d'été sur nos promenades, espèce avortée, bâtarde, et le plus souvent vicieuse, à force de voir, pauvre race d'enfants déjà vieille sous la livrée, naïve quelquefois à faire pleurer, ou bien effrontée à faire peur. Et en effet, maintenant que j'en suis là, je ne puis vraiment m'expliquer le dédain complet de la philanthropie pour cette classe. Il semble que ce qu'elle a fait pour les nègres, elle n'ose le proposer pour les grooms ; on dirait que cette émancipation l'effraye. Voyez pourtant ! voici qu'elle nous arrive de tous les coins de la France, cette cargaison d'enfants que nous employons au profit de notre luxe ; nous les recevons simples et naïfs comme Vert-Vert avant le coche ; bonnes et innocentes figures d'enfants si bien placées devant le lutrin de la paroisse, inhabiles même au vice, et que nous renvoyons quelque jour sous un lambeau de livrée, tristement philosophes ou politiques, dans leurs chaumières. Nous avons pompé le suc de leur vie, jeté au vent leur candeur et leur jeunesse. Notre égoïsme les prend et les chasse, sans songer seulement à ce que notre égoïsme en fait. Et de là ce mot du comte D... :

« Mes grooms à moi ne se dérangent jamais ; je les prends à cinq ans, et je les réforme à dix ! »

. . . . . .

. . . . . .

Un soir, il y eut un grand bruit rue Saint-Georges, dans la cour de cet hôtel. Le phaéton d'Ernest (après une absence de quinze jours à la campagne) arrivait chargé de tous ses équipages de chasse ; les cors et les chiens faisaient un vacarme

à mettre en sursaut l'arrondissement. Cette voiture poudreuse, attelée de chevaux de poste, s'arrêta à quelques pas même de l'écurie. Ernest descendit lentement de sa banquette en vrai *coachman*, sans prendre garde à Dick, sur le bras duquel il s'appuyait.

— Harry, dit Ernest, payez donc les guides. Il y a poste trois quarts.

Celui auquel fut intimé cet ordre descendit. C'était un bel homme, agrafé dans son habit vert, propre et luisant comme une martingale de Brune... Il sortait de chez M. le comte de V..., dont il avait été le piqueur, et chez lequel Ernest avait passé ces quinze jours au milieu de préoccupations fort sérieuses pour un jeune homme de son âge. Il ne s'agissait de rien moins que d'un mariage projeté depuis longtemps entre Ernest et la fille du comte de V... Cette demoiselle était ce qu'on appelle dans le monde un grand parti ; elle avait un magnifique piano de Pleyel, des cheveux à la Maintenon, et dansait onze galops. Durant ce séjour, Ernest avait mené la vie de château la plus magnifique : courses au clocher et chasse à courre de deux jours l'un, promenades et bals le soir. Il semblait qu'il dît adieu une bonne fois à sa vie de jeune homme et de garçon. Le comte de V..., son beau-père, grognard d'aristocratie, qui boudait la nouvelle cour, l'avait promené dans son parc et son château à peu près comme un directeur de grand théâtre promènerait quelque Racine apprenti. Plus que jamais enchanté de sa future, Ernest avait fort bien remarqué qu'il ne manquait qu'une chose à son beau-père pour en faire un homme accompli : un attelage de bon goût, une calèche d'Erler, dans laquelle il menât sa femme ; car il entrait bien dans les intentions d'Ernest de reprendre son ancien train, ce train de prince qu'il s'était vu contraint de réformer ; — c'était un émigré attendant l'heure de rentrer dans ses droits et priviléges.

Cet Harry, piqueur du comte de V..., lui avait paru d'avance une bonne acquisition. Harry, beau de manières et grand parleur, plut ces quinze jours-là bien plus à Ernest que ne l'avait fait Dick trois mois durant; en outre, comme Harry avait encouru, dans une occasion récente, la disgrâce de son beau-père au sujet d'un bâtard anglais estropié, Ernest concilia tout en acceptant ses propositions de service.

Dick regardait cet homme avec des yeux étonnés. Harry visitait la sellerie, inspectait les mors, et flairait l'avoine dans sa main.

— Ah! te voilà, dit Ernest à Dick, est-ce bien vrai ce que m'écrivit hier Raoul, que Phryné tousse depuis mon départ, et que Boulay défend qu'on la sorte?

— Le vétérinaire n'a que faire ici, monsieur, vous allez vous-même la voir.

Une pluie battante, au retour du dernier *steeple-chase*, avait en effet tellement forcé la course de Phryné, qu'elle avait été malade quatre jours; les soins de Dick avaient amené seuls sa guérison.

En approchant de Phryné, et en revoyant cette écurie si déserte, — Ernest eut grande joie à penser que bientôt ces stalles seraient remplies, et ces belles grappes de fer ébréchées par la dent de trois chevaux; il échangea un regard de satisfaction avec Harry.

Dick remuait la litière d'un air hébété, le regard humble et presque tremblant, sans qu'il pût se rendre compte de cette frayeur. Ernest ne lui adressait pas une question.

— Harry, dit Ernest, ne voilà-t-il pas un beau cheval?

Harry, pour toute réponse, fit observer à Ernest un léger engorgement dans la jambe gauche du cheval; Dick répondit que c'était une prise de longe.

— Vous avez moyen d'excuser tout, David, dit Ernest d'un ton piqué.

Harry, s'interposant alors comme médiateur, avec une bonhomie railleuse, fit à Dick cent questions. La réplique n'était pas le fort du groom. Harry se lança dans les meutes de chasse, revint aux chevaux de sang, aux races croisées, aux poneys, etc.; il battit impitoyablement David sur tous les points. Il conclut par dire devant Ernest que Dick n'était qu'un enfant.

Disant ainsi, il flattait déjà la belle croupe de Phryné, Dick fit alors un mouvement pour lui barrer le passage. Harry apportant à ce refus un geste léger de résistance, Dick en profita pour lui appliquer dans l'ombre même produite par le renfoncement de la stalle, un vigoureux coup de poing.

— Méchant crapaud, fit Harry avec un grognement de bouledogue. Et tous deux se boxèrent quelques minutes dans l'obscurité.

Ernest, qui sortait en ce moment de l'écurie, éleva la voix pour dire :

— Je ne suis pas d'humeur, David, à tolérer de tels jeux. D'ailleurs j'ai des notes sur vous. Vous sortez souvent; je vous chasse. Ayez soin de me rendre demain les clefs.

Alors Harry, comme s'il eût reçu le mot à l'avance, se releva et suivit Ernest en lui parlant à voix basse. Peu à peu les lumières de la maison s'éteignirent. Le quartier devenait silencieux de plus en plus; on n'entendait qu'un faible roulement de voitures. Dick, immobile et comme absorbé dans sa stupeur, demeurait les bras croisés devant le grand coffre de l'écurie, se demandant à lui-même si tout ce qui venait de se passer sous ses yeux n'était pas l'effet d'une vision. Cet enfant tremblait véritablement de tous ses membres,—c'était un de ces petits êtres chez lesquels la douleur est toute nerveuse, une douleur voisine du vertige et de l'exaltation. Dick avait compris d'un seul coup le complot de son renvoi, l'embarras de son maître à le surprendre en défaut, les insinua-

tions cauteleuses d'Harry, et la résolution brusquée d'Ernest. Il lui semblait voir encore le piqueur du comte de V... familièrement assis près d'Ernest tout le temps de cette longue route, côte à côte d'Ernest dans cet épuipage de chasse, accumulant, comme l'eût fait un bouffon, les récits les plus grotesques pour le mettre en belle humeur, le caressant de sa vraie patte d'épagneul, l'amusant et se faisant valoir près de lui d'un air presque indifférent. Décidément c'était bien ce même Harry, ce grand faquin de laquais dont Férot avait tant de fois parlé à Dick; curieux animal, disait Férot, animal de grand seigneur, toujours farci de belles paroles et de beau linge. Les succès de cet Harry, la coqueluche des femmes de chambre de châteaux, avaient maintes fois défrayé la conversation du cuisinier; Harry dépassait Dick de toute la hauteur d'un obélisque aux yeux de Dick lui-même; le groom se sentait vaincu.

Et pourtant, en se rendant compte à lui-même du mérite de ce rival, Dick était forcé de se déclarer à juste titre son supérieur. Dick sentait fort bien le charlatanisme de ce jargon d'écurie. Harry n'était qu'une livrée, un valet de bonne maison, capable au plus de lire un journal, un complaisant Frontin dont Ernest s'était engoué. Le drôle jouait fort bien au billard, ma foi, et n'écorchait pas mal un couplet de vaudeville. Il montait aussi admirablement à cheval, et n'apportait les cigares et les lettres que sur un plateau d'argent, toutes choses qu'estimait beaucoup Ernest, délicat sur le cérémonial et les manières.

Mais l'écurie, l'écurie pour un tel homme! l'écurie pour ce beau valet de salon! Cette *injustice* remuait le groom au fond des entrailles. Il voyait Phryné, sa Phryné à lui, sa conquête de toutes les heures, docile et reconnaissante, soumise aux caprices nouveaux de ce remplaçant. Harry la monterait près de la voiture de madame la comtesse (car

maintenant qu'Ernest allait se marier, Ernest aurait une voiture); Harry se ferait voir sur Phryné au bois, à la course, et chacun de dire : Mais c'est un fort bel homme que cet Harry !

Il lui venait alors aux yeux de grosses larmes, des larmes de rage et de désespoir. Les idées les plus absurdes et les plus folles formaient la chaîne devant lui comme des sorcières, l'obsédaient et le caressaient pour mieux l'irriter. Ce qui le dévorait surtout, le pauvre enfant, c'était un chagrin sans bornes. Dick avait compris qu'il était perdu. C'est une touchante et vieille histoire que celle de la servante de Palaiseau, elle souffre tant! et le courage de Dick en était là. Il pleurait sur l'iniquité de son renvoi. A force de pleurer, il en vint bientôt à désirer la vengeance et à s'exalter lui-même encore plus; il en vint à se construire à lui-même un plan de drame, et à faire de la mise en scène. Les plus pauvres imaginations d'enfants ont parfois des éclairs de pensée et d'énergie. Rentrant ce soir même avec Férot, qui voulait s'acheter du tabac, Dick avait été conduit à cette remarque, à savoir que la boutique de l'épicier, que l'on réparait alors, devait rester ouverte toute la nuit. Dick s'y dirigea machinalement et demanda au garçon de l'arsenic.

Le garçon, ami de Dick, n'ayant jamais découvert chez lui aucune propension au suicide, et sachant d'ailleurs que les rats de l'écurie troublaient son sommeil depuis quelque temps, n'hésita pas à lui en donner.

David Dick ne le remercia même pas. Il rentra bien vite, et quand il déploya le papier, la main lui trembla. Peut-être n'allait-il pas être sûr de lui. La lampe de l'écurie se mourait. Il marcha quelques minutes lentement et les bras croisés. Il tournait le dos à Phryné, qui, nue et sans licol, venait de se coucher mollement sur sa litière. Un petit rayon de lune dansait sur sa croupe comme un follet caressant.

Dick la contemplait encore avec amour quand la lueur s'éteignit.

. . . . . .

. . . . . .

Cette nuit-là, et dans ce petit hôtel si paisible de la rue Saint-Georges, il y eut vraiment des bruits étranges. Ces bruits venaient tous du côté de l'écurie. C'était d'abord un râlement sourd et prolongé; puis il survenait par intervalles un retentissement subit, comme celui d'un corps qui se heurte aux boiseries. On entendait bien aussi quelques soupirs, mais si faibles, qu'ils semblaient une illusion. Quatre chiens, se trouvant alors attachés au chenil de la remise, ne tardèrent pas à couvrir de leurs aboiements ce bruit indéfinissable.

Il faut dire encore que cette nuit le temps était si lourd, qu'Ernest, qui ne dormait pas, se leva et s'habilla sur les quatre heures. Il voulait prendre l'air et aller au bois. Ernest ne pensait pas que Dick eût couché cette nuit dans l'écurie. L'orgueil humilié du pauvre enfant l'aura sans doute conduit chez Férot, se disait Ernest, qui se repentait de la veille. Peut-être encore que le groom l'aurait attendu, et qu'il allait lui demander sa grâce.

Ernest, après tout, était fort d'humeur à la lui donner. Il se rappelait les soins et la gentillesse de Dick : cela tenait peut-être à un soupçon de défaveur qu'il concevait déjà intérieurement contre Harry, lequel s'était montré vraiment insolent, en lui demandant, la veille au soir, le nom d'un portrait suspendu à sa cheminée. La familiarité de cette question l'avait d'autant plus choqué, qu'Harry, sur son silence, avait feint de le reconnaître; c'était le portrait d'une simple pâtissière de Londres, dont l'œil britannique incendiait le quartier du Strand. Ernest, lui trouvant les cheveux fort noirs et la peau charmante, l'avait clouée à sa cheminée, entre le

Tunnel et une vue de Plymouth. Harry, qui disait avoir habité Londres trois ans, s'était vanté de l'avoir rendue folle, folle, disait-il, au point qu'elle mettait la lettre H sur tous ses gâteaux, l'amoureuse pâtissière!

Ernest, mal disposé peut-être, n'avait pas goûté ce genre de forfanterie, qu'il avait du reste mille raisons de trouver mauvais, ne fût-ce que par amour-propre. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il se levait.

Le matin, et d'après son ordre, en poussant la porte de l'écurie, Harry s'étonna de trouver de la résistance. Il lui sembla qu'un coffre très-lourd servait de barricade à l'intérieur, et que, ce qui était plus surprenant, les verrous étaient tirés. Pas un mouvement, autant qu'il put distinguer en collant son oreille à cette porte.

Harry supposa que Phryné dormait.

Tout à coup il y eut un éclat de rire inattendu, guttural et presque effrayant à cette heure... Harry poussa la porte avec force et il entra.

Quand il entra, quelqu'un venait d'ouvrir la fenêtre et de sauter; cette fenêtre donnait sur une avant-cour.

Et il vit alors un bien misérable spectacle! un cadavre dont chaque membre semblait à cette heure même une contorsion; le beau corps de Phryné gisait à terre, blanc de mousse, et déjà violet sous les narines; une sueur d'agonie ruisselait encore du poitrail à ses jarrets, et de nombreuses taches zébraient son cou. C'était encore plus triste qu'une livide étude de Michalowski ou de Géricault. Harry n'eut pas la force de crier.

Cette mort, qui ne pouvait être naturelle, mit tout l'hôtel en émoi. Une découverte subite éclaircit bientôt les doutes. On trouva à côté de l'animal un de ces tuyaux de fer blanc à l'aide desquels nos grooms médicamentent les chevaux. Il fut constaté que ce tuyau était saupoudré d'une matière

blanchâtre, et que ce conduit avait porté plus directement encore le poison au duodenum.

Un peintre allemand, grand amateur de chevaux, fit sur le lieu même une aquarelle superbe de Phryné. Ernest eut le soin de faire graver sur l'écusson du cadre ces trois lignes :

MONTÉE LE 21 MAI 1830

PAR MADAME, DUCHESSE DE BERRI.

MORTE LE 21 MAI 1831.

Ce qui semblera bizarre à pareille distance, c'est que ces deux dates étaient exactes.

Férot chercha Dick en désespéré. Férot n'avait jamais eu un auditeur plus patient et plus empressé que Dick. Il alla jusqu'en Normandie le demander à ses parents, de bonnes vieilles gens de Trouville, que Férot, qui connaissait tout le monde, avait connus, patriarcales figures au grand bonnet de coton aussi blanc que leurs falaises. Ils frémirent beaucoup au récit du cuisinier. Le curé, honnête homme et faisant très-bien les vers latins, pressé à cette occasion par Férot, n'osa décider de quelle nature était le meurtre, seulement la cousine germaine de Dick pleura bien fort en disant qu'il était un *mauvais cœur*.

Cet épisode, en illustrant la vie de David Dick, la termina. Ce fut comme un livre auquel on pose le sinet au bel endroit. On ne revit plus David.

A ses heures de loisir, la république des grooms, qui tient ses assises pour l'ordinaire sur les parapets de la rue Basse-du-Rempart ou le terre-plein de la Madeleine, examina gravement, et dans tous les sens, cette question de vengeance.

Beaucoup la blâmèrent, et il y en eut peu qui la comprirent. Quant à l'auteur de cette catastrophe, j'imagine que son plaidoyer, confié aux mains de quelque Tullius du palais (par exemple à celles de mon ami Bethmont), eût pu devenir un monument curieux, se basant au besoin, en fait de développements, sur ce mot de tous les Antony du monde : « Je l'ai tuée pour qu'elle ne fût pas à un autre ! »

L'autre hiver, à la descente de Corbeil, mon domestique me fit remarquer le mauvais état du sabot de la calèche. Il pleuvait beaucoup, et nous descendîmes chez le premier maréchal dont nous aperçûmes l'enseigne. Nous avions grande hâte d'allumer nos cigares au brasier de ses soufflets. C'était un fort beau local, ma foi, que celui de cet honnête forgeron : une salle noire comme un Rembrandt ou un Davie. Le petit homme qui raccommoda la chaîne du sabot avait le visage tellement plaqué de suie, que l'on aurait dit un masque. Il parlait peu et semblait se mouvoir avec grand'peine, maigre et maladif qu'il était. Ce qui fut peut-être cause que je l'examinai avec une sorte d'attention, c'est qu'il portait encore sur l'oreille l'une de ces casquettes à glands de laine blanche si communes chez nos grooms parisiens.

Quand il eut fini, il vint, hésitant presque à me tendre sa main noire.

— Prends donc, David Dick, lui dis-je en lui donnant cinq fois plus qu'il ne lui était dû.

Il laissa tomber son marteau et ses tenailles.

— As-tu entendu, Joseph ? lui dirent, quand je m'éloignai, les apprentis ; le bon sobriquet que t'a donné ce monsieur ! Et quel diable de nom, à toi, Joseph ?

Pour moi, je ne tournai point la tête, je ne voulais pas le faire rougir, lui qui se cachait et que je ne croyais pas coupable. Je me repentais presque de lui avoir dit son nom, quand il en avait changé ! Déjà même je m'apitoyais philanthropique-

ment en sa faveur, je revenais pour le prendre à mon service, l'installer mon groom, et lui confier mes chevaux.

Heureusement je me rappelai à temps que depuis deux ans je n'en ai plus.

LES

EAUX DES PYRÉNÉES

PREMIÈRE LETTRE

A M. *****

Vous m'avez fait promettre, monsieur, de vous tenir au courant de mon voyage; je crains cependant que ces pages détachées de l'album d'un touriste n'intéressent que médiocrement vos lecteurs; mais en fait de nouvelles, c'est aux eaux qu'on doit venir les chercher, maintenant que Paris offre l'image du désert. Les émigrations en chaise de poste, les pèlerinages, les excursions et les impressions sont plus que jamais de mode. La fashion s'est signalée tout d'abord par un amour effréné de courses : courses à Caen, Nantes, Angers, Bordeaux, etc., tous les hippodromes de la province ont été envahis. Le Jockey's-Club avait ses ambassadeurs à chacun de ces tournois équestres; l'amélioration de la race chevaline a été le sujet de plusieurs discours, on a distribué des prix, crevé des juments, institué des haras; un alezan

brûlé a couru sous le nom de mademoiselle Rachel; un poney gris de fer sous celui de mademoiselle Larcher. Ces Olympiades ont produit un grand effet.

A Bordeaux, par exemple, deux jeunes gens, des plus à la mode de Paris, ont fait courir; MM. Sab... ont gagné seize mille francs. En revanche, à Cauterets, ils ont établi une course de chevaux du pays, et ont adjugé le prix aux vainqueurs. C'était un curieux spectacle que ces petits coursiers des montagnes habitués à gravir les pics ardus des Pyrénées, à poser chaque jour le pied sur le bord d'un précipice, rangés ce jour-là en bataille comme les chevaux du Champ de Mars:

Hic parvus sonipes, nec Marti natus; at idem
Aut inconcusso glomerat vestigia dorso,
Aut molli pacata celer rapit esseda collo [1].

« Dites bien des choses de ma part au soleil, si vous le rencontrez, » me disait un frileux comte italien en me quittant. Je ne l'ai rencontré qu'à Bordeaux, ce soleil dont les astronomes nous berçaient depuis si longtemps, et le front de la première femme sur qui je l'ai vu rayonner a été celui de mademoiselle Rachel. Mademoiselle Rachel, logée à l'hôtel de Rouen, sortait ce jour-là au milieu d'une procession de curieux, que M. Félix, vénérable rabbin, avait peine à contenir. Elle allait à sa répétition, au Grand-Théâtre, où deux jours auparavant elle avait fait huit mille francs dans *Andromaque*. Les juifs de Paris qui font réussir les rois, témoin ce que *la France* raconte de M. Rothschild, valent tout juste ceux de Bordeaux, quand il s'agit de faire réussir des reines de théâtre. L'arrivée de mademoiselle Rachel à peine connue,

[1] Silius Italicus, lib. III, p. 50.

toutes les synagogues de Bordeaux se sont émues : il a été décidé que les ovations les plus pompeuses la suivraient. On voulait que mademoiselle Rachel jouât *Esther* ; mais, après le peu d'effet qu'avait produit à Paris la jeune tragédienne dans ce rôle, on crut devoir renoncer à une victoire judaïque, en recourant à l'histoire d'Oreste. Mademoiselle Rachel a donc joué le rôle d'Hermione dans *Andromaque* avec ce profond talent d'ironie et de hauteur qui la distingue ; les journaux bordelais se sont épuisés en éloges sur cette représentation. Chacune de ces feuilles a cru devoir publier la biographie de l'intéressante actrice : grâce à eux, nous savons tous que mademoiselle Rachel n'a que vingt et un ans. A la sortie du théâtre, on n'a pu dételer les chevaux d'Hermione, attendu qu'elle s'en allait à pied ; mais dès le lendemain les fables les plus ridicules circulaient sur son compte. Elle aurait écrit, au dire de certains enthousiastes, à Sa Majesté Louis-Philippe, en faveur de M. David, détenu dans les prisons de Bordeaux ; suivant d'autres, elle aurait fondé une école de déclamation à Bordeaux même. Cette dernière institution ne serait point sans utilité dans une ville qui possède de tels tragiques. Il est difficile de se faire une idée de la prononciation de la Gironde appliquée à Corneille et à Racine. C'est une crécelle d'*é* fermés qui vous fatigue l'oreille, et mademoiselle Rachel a dû s'en trouver plus d'une fois fort surprise. Un M. Godat, déterré par la famille, accompagnait mademoiselle Rachel ; je vous demanderai la permission de n'en point parler. Ce M. Godat jouait les fureurs d'Oreste de façon à faire croire au désespoir de Jocrisse.

Le prix des stalles avait été porté à douze francs pour chacune de ces représentations. Je n'ai assisté qu'à celle de *Cinna*, et je puis vous certifier que la salle était loin d'être pleine. Peut-être ce personnage d'Émilie, rôle froid, haineux, plus sombre qu'élégiaque, n'aurait point dû être choisi par mademoiselle

Rachel pour pendant de celui d'Hermione. D'un autre côté, il aura peu fatigué la jeune actrice.

Avez-vous entendu Chassé
Dans la pastorale d'Issé?
Ce n'est plus cette voix tonnante,
Ce ne sont plus ces grands éclats,
C'est un gentilhomme qui chante
Et qui ne se fatigue pas.

Vis-à-vis de ces triomphes de mademoiselle Rachel, la ville de Bordeaux n'en songeait pas moins à honorer par un monument la mémoire d'un de ses publicistes, M. Henri Fonfrède. M. Fonfrède est mort à cinquante-quatre ans; il en avait passé vingt à écrire des théories, dix à être mal jugé. Le tombeau de M. Fonfrède ne saurait mieux figurer, à notre sens, que dans cette nécropolis de platanes et de cyprès, située près de l'église des Chartreux, et qui garde les noms les plus distingués de cette ville. Nous y avons lu ceux de MM. Ravez, de Vertamont, de Savignac, du peintre Lacour, du maréchal Moreau, etc. C'est peut-être un lieu sans rêverie, parce que les allées en sont trop droites, ce qui fait ressembler ce Père-Lachaise bordelais à une promenade; mais il n'y a rien de plus soigneusement entretenu que ce cimetière; la ville de Bordeaux, peu riche en monuments, possède du moins de fort curieux cénotaphes.

A Nantes, nous avons trouvé l'opéra-comique en grande faveur; un avocat avait traduit... je vous le donne en cent... *le Pirate* de Bellini. Sur les paroles de cet avocat, M. Lafeuillade chantait le rôle de Rubini. Le théâtre de Nantes, dû à M. de Penthièvre, est moins vaste à coup sûr que celui de Bordeaux, mais il attire l'œil par un certain aspect monumental

Nous venions de quitter les rives charmantes de la Loire, où chaque point de vue est un tableau, chaque pierre un souvenir; nous avions vu Chambord, Amboise, Chenonceaux, Clisson, etc., Nantes et Bordeaux, deux villes si distinctes; nous avions traversé ces Landes dont le pinceau de Salvator eût pu rendre seul les horizons larges et les terrains déchiquetés; Bazas, à la cathédrale gothique; Pau, couronné des pampres de Jurançon; Bettarram, où affluent les pèlerins, et qui abrita longtemps l'étrange professorat d'Eliçabide; nous entrons de là dans la vallée d'Argelez, la plus délicieuse préface des Pyrénées. Comment vous peindre, monsieur, ce que Rousseau ni le Poussin n'ont tenté de peindre? Comment vous dire chaque degré de ce magnifique amphithéâtre? La vie et la mort s'y trouvent aux prises : ici la végétation fraîche et riante, plus loin le sapin renversé sur l'onde du Gave qui écume, des gorges profondes, des pics couronnés de sapins, de petits filets d'eau qui pleurent tristement dans les roches, et qui deviennent des torrents au pied de ces masses calcaires, la clochette criarde des troupeaux dont le son se perd aux bruissements de la cascade, les vapeurs légères qui sortent de ces eaux bleues et savonneuses, des pâtres déguenillés comme des mendiants espagnols, des bouquets d'aune, et des chalets aussi charmants que ceux de la Suisse, voilà le pays multiple gradué que l'on parcourt afin d'aller chercher un verre d'eau à ces sources tant citées. Les baigneurs se répandent de là en caravanes à Baréges, à Bagnères, à Luchon, aux Eaux-Bonnes, que sais-je? Mais à voir l'agitation de tous ces malades, on les croirait vraiment piqués de la tarentule.— Les Eaux-Bonnes ont décidément la vogue cette année. Les illustrations de la finance et de la Chambre les ont traversées; mais en revanche, si M. Jacqueminot s'y est rendu, Cauterets, qui a retenu M. Thiers, et se vante de lui avoir fait achever une moitié de volume pour son *Histoire de Florence*, il y

a un an, Cauterets a écrit des noms distingués sur son album.

La belle-fille du maréchal C... faisait, à ce qu'on nous apprend, les beaux jours de Cauterets il y a une quinzaine; nous trouvons ici la princesse Czernichef, la charmante marquise de Villa-Garcia, madame de Montigny, M. de Béthune-Sully, MM. Carayon la Tour, M. Paul d'Aiguevives, fils de la marquise d'Aiguevives, dont la réputation d'esprit et de grâce fait l'orgueil de Toulouse; M. Jules de Gères, un de nos jeunes poëtes d'esprit et de cœur, dont les inspirations ne pourront manquer de grandir; Paul de Rességuier, l'un des fils de ce chantre élégant, aimé de tous, qu'adopta si vite la mode; le comte de Waleski, l'auteur de l'*École du Monde*, etc., etc. Le commandant Bouscarin, chef de spahis, un des noms les plus distingués de notre armée, est venu chercher ici un peu de santé à la suite d'une grave blessure; c'est une véritable bonne fortune que la conversation militaire d'un pareil nomme, caractère altier, chevaleresque, plein de résolution et d'énergie. Entendre raconter un combat par le commandant Bouscarin, c'est y assister : il y a de ces mérites sur lesquels on est forcé d'ouvrir les yeux dès qu'on les rencontre, et celui-ci est du nombre. Les artistes voyageurs qui ont traversé les eaux cette année n'ont guère laissé de souvenirs, à l'exception de madame Damoreau aux Eaux-Bonnes, et d'Artot, accompagné toujours de son fidèle Pylade M. Lhuillier. Nous y attendions notre bien-aimé violoniste Théodore Hauman : pourquoi Théodore Hauman a-t-il préféré Vichy à Cauterets? Le récit que la reine Marguerite de Navarre a laissé de son séjour à Cauterets devrait cependant assurer à ce village pittoresque une supériorité réelle sur les Eaux-Bonnes; mais la mode est toute-puissante, et elle a le pas sur les expertises des chimistes. Bagnères, Baréges, Luchon cherchent à retenir leurs hôtes par une foule de coquetteries indigènes. A Luz, il a dû y avoir, hier, une course de chevaux, mais le temps l'aura

peu favorisée. En général, la saison des bains a été mauvaise, les maîtres de maisons particulières succombaient sous les demandes de *chambres à feu*. Les logements n'en sont pas moins assez chers à l'heure qu'il est; ils sont loin d'offrir tout le confortable de la vie anglaise. L'aspect seul des localités a quelque chose d'animé et de pittoresque. Cauterets, pour le moment, ressemble, par exemple, à un village de la côte de Naples; il a quelque chose du bariolage et du mouvement d'Amalfi. Ces maisons peintes en blanc et en vert; ces Aragonais qui désertent leur sol une partie de l'année, et qui viennent ici étaler leurs haillons et leurs chapeaux bardés d'images; ces femmes du pays en capulets noirs ou rouges; ces porteurs de chaises aux sandales de peau de chèvre; ces touristes en costumes dégingandés : tout ce tourbillon de monde rappelle involontairement un coin de la brune Italie. Dans ce pays où la gentiane fleurit sous la glace, où l'âpreté de certains pics ne nuit en rien à la végétation, les femmes n'ont cependant rien de remarquable; si près de l'Espagne, on ne devine pas en elles les beautés du Murillo ou de Goya. Les figures que l'on voit aux pèlerinages de Betarram, de Poey-Laüs, d'Héas, etc., n'offrent rien de remarquable. Les *toyes* (jeunes filles de Baréges) doivent plutôt leur piquant à l'ensemble coquet de leur toilette qu'à leur attrait de physionomie. Les mœurs patriarcales s'effacent peu à peu de ces contrées, où l'on rencontre encore pourtant de ces femmes infatigables se réservant les travaux qui ne devraient être exécutés que par des hommes, et portant, par des chemins raboteux, deux cents livres de foin sur la tête, avec la quenouille à la ceinture. Depuis quelques années, dit-on, les pleureuses en manteaux noirs qui suivaient les défunts, à l'instar de celles de Rome, ne s'acquittent plus de cet exercice; les Azunoises échangent leurs gros vêtements de laine contre les modes parisiennes. La foule des touristes, des malades vrais ou faux

qui assiége les Eaux-Chaudes est, du reste, celle que l'on trouve en tous pays; cependant l'ennui y est moins commun que partout ailleurs, grâce à l'activité des coureurs de cascades et de paysages. Le pont d'Espagne, Gavarnie, le pic du Midi, etc., sont bien vite devenus pour eux des bois de Boulogne; ils en sillonnent les flancs à toute heure sur ces petits chevaux dont la race n'a point dégénéré. En descendant des cabanes au village de Cauterets, on trouve un terrain que l'on a décoré du nom de *Cimetière des Anglais*. Serait-ce là que plusieurs de ces insulaires, attaqués du spleen, auraient choisi un lieu commode pour se brûler la cervelle? Les gens du pays vous racontent le naufrage de deux époux, et l'histoire du cimetière se borne là.

Le commis voyageur assiége rarement ces parages, où les manufactures font défaut, où le commerce est pauvre, étiolé. Les chasseurs d'ours et d'izards sont les seuls poëtes qu'on y rencontre; eux seuls connaissent les merveilleux détours de ces montagnes, les drames du Bigorre sont entre leurs mains. Leur dialecte se ressent de la vivacité de leur nature, il abonde en traits caractéristiques : ces sauvages ont des ballades et des légendes. Au milieu de cet autre peuple de buveurs qui se presse à ses fontaines, ce peuple reluit de toute la simplicité d'une vie primitive; il a surtout au dernier degré le respect de la famille. Comme l'Italien, il a ses madones et ses églises; comme l'Espagnol, il aime la montagne et s'inquiète peu de la fatigue. Entre les pins chargés de neige, entre les brouillards vaporeux de la cascade, souvent même au milieu des profondes horreurs d'une nuit d'orage, ces hommes entendent des voix à eux connues, ils parlent à des ombres arrêtées aux bords des lacs comme des fantômes protecteurs. L'étranger ne trouve après eux que des sentiers battus et des paysages stéréotypés. Moins loquace que le Napolitain, le Pyrénéen communique peu avec ses maîtres pas-

sagers, les baigneurs et les oisifs; il ne leur raconte pas les merveilleuses féeries de ces vallons où croît le maïs, où les troupeaux se reposent à l'ombre des aunes et des frênes. Il faut devenir l'hôte où l'ami de ces hommes pour obtenir d'eux ces révélations dont les guides mêmes sont avares.

Les Eaux-Bonnes ont été honorées cette année de la visite de M. de Castellane; mais M. de Castellane n'ayant amené aux eaux aucun sujet de sa troupe, n'a rien eu à espérer pour lui en fait de réclames dans les journaux de l'endroit.— La société des eaux est, du reste, plus que jamais ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle ne peut manquer d'être depuis la révolution de 1830, une société sans lien et sans élan. On y rencontre à peine une étincelle électrique; il semble que chacun soit en garde contre le plaisir : l'importance et la fureur de dominer y gâtent les meilleures natures. Ce qu'il y a d'étrange, c'est le peu d'Anglais que l'on rencontre de ces côtés-ci; les représentants de la Tamise y sont fort rares. On joue très-patriarcalement aux Eaux-Bonnes; nous sommes ici loin de Baden et de Spa. Le temps se passe à courir les rocs à cheval, à faire de la musique, à visiter les localités voisines. Les cuisiniers et les pharmaciens sont, à vrai dire, les deux seules puissances des eaux, pendant la saison; les médecins ne viennent guère qu'en seconde ligne. La chère est bonne, les appétits furieux, car on ne parcourt pas impunément ces belles horreurs si voisines des villes. Les cabinets de lecture que l'on trouve ici ne contiennent guère que des ouvrages de madame Cottin; *Malek-Adel* est fort goûté par là. Ajoutez que la Suisse et les Alpes ont fourni matière à vingt relations de voyages; ici, à part un *Voyage aux Pyrénées françaises*, publié en 1832 par un anonyme, peu de touristes ont attiré l'attention sur cette contrée. L'histoire du Bigorre serait cependant une page aussi curieuse qu'instructive. J'espère bientôt vous rendre compte de quelques tradi-

tions de la montagne, qui ne manquent ni de relief ni de poésie. En attendant, je vous serre fraternellement la main, et vous souhaite un peu de ce beau temps que nous entrevoyons à peine à Cauterets.

DEUXIÈME LETTRE

A M. *****

En ce moment, les eaux subissent le sort des favoris disgraciés; ce ne sont que chaises de poste, valets affairés, malades empressés de rejoindre leur docteur, Anglais emportant leur spleen, touristes fourbus pour avoir couru la plaine et la montagne sur des chevaux de louage. Les beaux jours sont devenus rares: les beaux sites sont voilés par la nue et le brouillard, les nuits d'été ne descendent plus sur le lac ou le velours vert de la prairie. Les montagnes vont prendre leur robe d'hiver: Baréges est déjà une solitude; Cauterets ne conserve guère que quelques baigneurs en retard pour atteindre leur chiffre de bains; Bagnères de Luchon attend avec angoisse les premiers froids. Les médecins des eaux essayent vainement de retenir leurs clients: ils renoncent à tous les gaves écumeux, aux pics inaccessibles, aux chalets,

aux lisières des bois couvertes de framboisiers et de fraises jusqu'en novembre. Ce qu'on nomme ici le *salon* devient une chambre déserte, aux fenêtres de laquelle l'araignée, chassée par les sons du bal, suspend de nouveau sa toile; on n'y rencontre guère que trois ou quatre figures d'intrépides lecteurs, tels que *l'Audience* les désire, accoudés en ce lieu depuis sept heures du soir jusqu'à minuit. Le fouet des cavaliers, le pas des chevaux, l'arrivée d'une calèche, ne troublent plus guère le calme de ces villes d'ardoise et de marbre, bâties au pied du roc, ou mollement couchées, comme Bagnères de Bigorre, dans leur humide vallée. En un mot, l'automne a paru, et les paysagistes, leur boîte sur le dos, regagnent l'atelier parisien.

Vous devez comprendre la consternation de ces braves habitants des Pyrénées; ils n'ont plus guère qu'une chose à proposer aux baigneurs indifférents, c'est la chasse à l'ours, cet inévitable chapitre de roman, dont le moindre touriste a abusé; la chasse à l'ours qu'Alexandre Dumas lui-même a découpée en biftecks et en chapitres. N'allez pas croire, du reste, que l'attaque de l'ours, attaque lente et dangereuse, conserve ici le moindre caractère périlleux; chassé des montagnes du versant d'Espagne, mieux boisées et moins dégradées que celles du Nord, et où il a choisi une retraite assurée, l'ours, dont on amuse le plus souvent la curiosité des Anglais, ne fait guère qu'apparaître et s'enfuir, en ayant l'air de leur assigner un rendez-vous pour un autre jour. Poursuivi dans ses derniers retranchements, il est rare qu'il donne le spectacle dont les vignettes nous effrayent, celui de l'animal s'élevant en face de son adversaire, le saisissant au corps, le serrant avec violence et ne le lâchant que lorsqu'il est étouffé. On a vu souvent des montagnards, armés d'une pointe, saisir un ours à bras-le-corps, l'emmener au bord d'un précipice pour l'y entraîner; l'ours, à la vue du danger, lâchait prise

et s'enfuyait[1]. La mansuétude de l'ours (quand on ne l'attaque pas) finira même par devenir proverbiale; il n'y a pas huit jours, une cavalcade de dames escortées d'un seul cavalier a fait la rencontre d'un ours en longeant le gave de Vigne-Male, l'ours a été aussi poli qu'un contrôleur de théâtre et les a laissées passer. Ceci nous rappelle *la chasse au renard* que l'un de nos amis avait trouvé moyen d'imaginer dans sa campagne, située non loin de Sénart. Nous étions alors dans l'âge heureux où l'on croit à toutes les chasses imaginables, et pour nous confirmer sans doute dans cette croyance candide, voici ce que N. avait inventé. Un vieux renard qui avait déjà joué ce rôle était frotté dès le matin de térébenthine pour ce grand jour, on le lâchait au bois, et les chiens ne manquaient pas de sentir sa piste. On s'arrangeait toujours pour qu'il rentrât après ce simulacre de chasse, mais il finit par recevoir une balle, qui dès lors en rendit la seconde édition impossible.

La chasse de bisets et de pigeons ramiers n'est guère connue que le long des montagnes jusqu'à Bayonne; elle consiste, m'a-t-on dit, à dresser de distance en distance, des deux côtés d'une gorge (quelquefois l'espace de plus d'une demi-lieue), des trépieds de soixante à quatre-vingts pieds de haut, lorsque les arbres manquent. On bâtit une cabane de verdure au sommet; un homme s'y tient patiemment caché avec une provision de morceaux de bois blanchis faits en palettes. Dès qu'il aperçoit un vol de palombes, il leur jette une de ces palettes qu'elles prennent pour un oiseau de proie. La timidité, la frayeur leur font abaisser leur vol jusqu'à raser la terre; alors de distance en distance on les rapproche par la même voie, et on les conduit où l'on veut à l'aide des appeaux qui

[1] On cite, entre autres lutteurs, l'intrépide Py, riche propriétaire de Cauterets, qui bravait de la sorte la rencontre des ours de la plus forte espèce.

vont au-devant de ces pigeons de passage. A l'extrémité supérieure de la gorge, sont des filets tendus entre de grands arbres; au moyen des poids et des poulies, ces filets tombent, une fois la détente lâchée, et souvent des milliers de palombes effarées n'évitent les palettes qu'on leur jette que pour y tomber.

J'avoue que malgré la réputation de ces sortes de chasses, et bien que les palombières soient des lieux de rendez-vous pour les chasseurs et les gourmands de la contrée, qui trouvent les pigeons rôtis par douzaines à des broches de bois et largement assaisonnés de poivre et de muscade, je ne me suis point dérangé de mes courses favorites pour jouir de cette tuerie.

Sur le point de quitter les montagnes pour prendre la route de Castille, j'ai préféré revoir ces magnifiques aspects, les glaciers de Vigne-Male, le cirque de Gavarnie, la vallée d'Azun, etc., etc. Malgré les variations de température qui nous ont accueilli, peu de paysages nous ont échappé; peu de vallées, peu de cimes, peu de tours en ruine, peu de monastères et d'ermitages ont été privés de notre visite. Il est impossible, en parcourant cette mâle nature, de ne pas se rappeler les pages de M. de Lamartine et de M. de Chateaubriand. J'ajouterai seulement que les inspirations que le poëte peut demander à ces éclatants spectacles relèvent de l'inspiration germanique. Cette brume formant un réseau matinal autour des monts, ces aspects noirâtres et ferrugineux de la pierre, ces brouillards qui tendent à rompre chaque ligne et chaque contour, ces roches qui pleurent, ces torrents qui fument, ces vents du nord qui ont des voix pour chaque site et chaque ravin, toute cette poésie graduelle et calme se ressent des nuages d'Ossian et de la mélancolique Allemagne. Devant ces masses énormes on se sent petit malgré soi; ajoutez à cela que leur cercle dominateur vous écrase : partout le regard

appelle l'horizon. Ce que je regrette ici par-dessus tout, c'est la mer; la mer que j'allais voir depuis neuf ans bientôt sur toutes les plages de France gronder ou se coucher à mes pieds comme un dogue soumis, la mer à l'aspect changeant, aux flots empreints de saveur. Il est difficile de ne point franchir ici du regard cette chaîne au prisme éclatant qui nous sépare de l'Espagne, et cela d'autant que les Espagnols qu'on voit ici sont eux-mêmes une préface vivante de ce pays de dépérissement. Ceux qui viennent boire aux sources de César chaque matin, rappellent par leurs morceaux de draps troués, leurs haillons et leur manteau drapé, les admirables gravures de Callot représentant les mendiants et les malandrins de son siècle. Les uns sont de grands flandrins du temps de Gil Blas, ternes, misérables et les yeux caves; d'autres, par leur carrure et leurs bras robustes, vous font souvenir de ces miquelets qui venaient fondre jadis sur la vallée, en ces mêmes lieux, l'escopette fumante, la plume au chapeau, le rosaire au cou! Il faut les voir, leur couverture bariolée sur l'épaule, causant au milieu de la petite place de Cauterets, où se tiennent les porteurs de chaises, sommeillant comme à Naples dans leur hotte d'osier, car en vérité les chaises de Cauterets méritent bien peu ce nom. La fameuse chaise de Tiercelin le rempailleur a l'air d'avoir servi de modèle à ces véhicules. L'administration des bains, qui se propose pour l'année prochaine d'utiles embellissements, changera sans doute ce mode de transport, en même temps qu'elle s'occupera de donner aux baignoires une forme moins lugubre et moins *cercueil*. Imaginez en effet au-dessus d'un cuvier de marbre dans lequel nage un thermomètre, un jour rare et triste, un véritable jour de caveau; c'est en ce lieu de plaisance que l'on prend le bain. Malgré l'habitude et le talent de vos porteurs par ces roches tranchantes et difficiles, il arrive parfois que le pied leur glisse, et bien que cet accident soit

rare, il peut avoir de telles suites, qu'une rampe de bois devient nécessaire. Espérons que la sollicitude du médecin inspecteur qui préside aux bains de Cauterets ne rencontrera aucun obstacle dans l'administration pour ces réformes; M. Buron, docteur intelligent et studieux, a déjà introduit d'importantes améliorations dans les eaux thermales de cette partie des Pyrénées. M. Buron possède une magnifique édition de Virgile qu'il a eu la bonté de nous envoyer pour y écrire quelques vers : voici les premiers qui figurent jusqu'ici, ils sont du Dante, et c'est M. Thiers qui les a écrits à la sollicitation du docteur :

Or se' tu quel Virgilio e quella fonte
Che spande di parlar se largo fiume?
. . . . . .
O degli altri poeti onore e lume
Vagliami 'l lungo studio, e 'l grand' amore
Che m' han fatto cercar lo tuo volume.
Tu se' 'l mio maestro e 'l mio autore!

DANTE, *Inferno*, canto Ire.

Il y a ici d'assez bonnes naïvetés par lesquelles je ne puis mieux terminer cette lettre. M. Dupuch, l'évêque d'Alger, est venu rétablir sa santé dans ces montagnes; il s'en trouve déjà fort bien, et se promène souvent à cheval avec deux Arabes qui l'accompagnent dans ses moindres excursions. L'autre jour, il alla visiter le lac de Gaube. A ce lac de Gaube, il y a une vieille femme bavarde comme une pie, mais en revanche d'une candeur extrême, ainsi que vous l'allez voir. Elle tient là ce qu'en Italie on nommerait une *trotaria*, c'est-à-dire que l'on mange des truites et quelques légumes chez elle.

M. Dupuch venait d'y prendre quelques rafraîchissements, lorsqu'elle s'avisa de demander à ses domestiques :

— Ces deux Arabes-là que vous me montrez sont-ils catholiques ?

— Oui, lui dirent-ils.

— Et Monseigneur? reprit-elle ingénument.

A son passage à Tarbes, un bon gendarme (il y en a encore quelques-uns) demanda les passe-ports de Monseigneur. Quand il les eut vérifiés et que sa chaise de poste fut repartie : — Je ne connais pas cet évêque-là, c'est drôle! dit le gendarme d'un air capable à son camarade, mais je connaissais son prédécesseur. — Nous doutons que la science du bon gendarme pût remonter si haut.

Le recensement a fourni un excellent trait de comique à Pierrefite, dernière poste avant Cauterets. Des peintres, leur crayon en main, venaient de parcourir la vallée de Lourdes; ils arrivent à Pierrefite, et, tout en attendant le dîner, ils se mettent à dessiner une maison. Les paysans ont cru que ces messieurs arrivaient pour opérer le recensement; ils les ont reçus à coups de fourche, et, sans l'intervention du curé, le corps des artistes était compromis.

Nous avons ici madame Dabadie et son mari, ces excellents artistes que l'Opéra a laissés fuir; ils répétaient hier un *Kyrie eleison* de Rossini, dont ils voulaient faire hommage à M. Dupuch, l'évêque d'Alger, avant son départ. Une messe en musique à Cauterets! Que dites-vous de cela? Voilà une de ces magnificences dont les artistes de l'Opéra sont seuls capables. Madame Damoreau a visité la chapelle de Bettaram, à l'Estelle; la célèbre cantatrice reviendra sans doute visiter bientôt son cher Paris. Une transfuge aimable de l'Académie royale de musique, la jolie mademoiselle Duverney, prend aussi les eaux de Cauterets, avant de repartir pour Bagnères de Luchon.

Vous voyez, mon cher monsieur, que nous sommes encore

visités ici par quelques ramiers voyageurs, et cependant, hélas! moi qui vous parle, si je vais bientôt laisser derrière moi ces vastes chaînons de montagnes, ce n'est pas pour retourner à Paris, où j'aimerais tant serrer la main de ceux qui m'aiment, c'est pour aborder cette Castille que depuis longtemps j'éprouve le désir de voir. Rassurez-vous, j'espère vous donner encore de mes nouvelles à Bayonne...

MADEMOISELLE DE SENS

I

— Mon Dieu ! m'écriai-je en voyant le chevalier de la Maison-Fleur retourner entre ses doigts une délicieuse miniature signée d'Augustin... quel est donc ce portrait ? A voir la fraîcheur de cette peinture, la vivacité de ces couleurs, on jurerait que c'est un émail !

Le chevalier de la Maison-Fleur avait la manie des tabatières ; sa collection était loin de valoir celle de M. le marquis de Soyecourt, mais elle se distinguait par un choix exquis et je ne sais quel parfum de rareté qui donnait au moindre médaillon le charme d'une découverte. Chacun des personnages représentés sur ces minces ivoires piquait bien vite la curiosité ; l'on éprouvait devant eux un intérêt invincible. Ce n'étaient point là des figures d'une vulgarité historique, comme celles de Louis XIV et de Racine, ou des héros de l'ancienne cour stéréotypés vingt fois ; mais il y avait dans cette série un cachet d'originalité et d'élégance qui forçait

l'amateur à s'arrêter et à demander au chevalier qui était cette dame ou ce seigneur.

Ce que je fis avec un naïf empressement, en remarquant sur le médaillon que tenait alors le chevalier, l'écusson royal de la maison de Navarre. Une fort belle personne d'une trentaine d'années, les cheveux blonds et très-abondants, donnait à becqueter une cerise à son perroquet, dans ce petit cadre entouré d'un cercle en pierreries. Le fini de cette peinture était ravissant, et la mélancolie rêveuse que l'artiste avait répandue sur ce frais visage me présageait une histoire assez romanesque.

A l'exemple de tous les collectionneurs enchantés de faire valoir leurs richesses, le chevalier ne se fit pas prier pour satisfaire mon désir, et me faisant voir un nom tracé au crayon derrière la miniature :

— Ceci, me dit-il, est le portrait de mademoiselle de Sens, belle-sœur du prince de Conti et sœur cadette de Louis de Bourbon-Condé, sa femme. Ce portrait me vient de famille, il a été fait dans la maison où se trouve aujourd'hui le ministère de la guerre, rue de Grenelle : mademoiselle de Sens habitait alors cet hôtel. L'histoire de cette princesse du sang de France est aussi inconnue que curieuse; permettez-moi de vous la raconter pendant que vous tenez son médaillon. Je vous en garantis l'authenticité, tout en vous la présentant sous la forme accidentée du récit.

Je remerciai le chevalier par un geste amical, et il commença :

Le 27 novembre 1746, sur la route de Fontainebleau, un carrosse attelé de quatre chevaux, admirablement harnachés, courait avec une telle vitesse, qu'on eût pu croire raisonnablement le cocher incapable de maîtriser son attelage. Les livrées des laquais perchés sur l'arrière-train étaient chamois, galonnées de velours rouge, couleurs royales de la mai-

son de Navarre. La couronne apposée aux deux panneaux indiquait une famille princière. Le froid était vif ; aussi les glaces se trouvaient-elles levées. En ce moment, l'une d'elles s'abaissa et livra passage à une charmante tête de femme, dont la frayeur et l'anxiété altéraient alors le visage; cette personne cria vainement au cocher de tenir ses chevaux en main, les quatre coursiers avaient pris le mors aux dents...

Le carrosse entrait comme une flèche lancée au cœur de la ville, et nul ne songeait, parmi les spectateurs de cette scène, à modérer la violence du danger qui devenait imminent, lorsqu'un homme en uniforme assez simple, les traits rudes, le teint basané, les sourcils noirs et épais, voyant que la voiture allait tourner et se briser peut-être contre les grilles du château, se plaça résolûment devant l'équipage, et se fiant alors à sa force herculéenne, saisit l'un des chevaux par la bride, tandis qu'il opposait à l'autre une canne de commandement qu'il tenait à la main. La canne fut brisée par la soudaineté du choc, mais l'un des valets de pied ayant sauté du train d'arrière, parvint à contenir les coursiers de la voiture pendant que la foule se pressait autour du courageux gentilhomme.

Il fallait, en vérité, que l'on rendît justice à sa force proverbiale, car peu de gens en paraissaient étonnés, et ce nouvel Alcide semblait n'en pas être à son début. Sa taille était élevée, il avait le regard noble et martial. On se racontait, dans cette multitude empressée, une foule de traits pareils, tous relatifs à sa vigueur musculaire; cette fois, il avait partagé en deux un écu de six livres ; cette autre, il avait rompu entre ses mains un fer de cheval; c'était un homme à faire un tire-bouchon du plus gros clou, sans employer d'autre instrument que ses doigts. On l'avait vu, un jour qu'il courait à pied les rues de Londres, insulté par un des plus formidables boxeurs; il l'avait saisi par un bras, et l'avait lancé dans un tombereau

de boue, aux applaudissements de tout le peuple étonné. D'énormes moustaches, de vraies moustaches de ulhan, donnaient à sa physionomie une apparence redoutable, adoucie cependant bien vite par le charme de deux grands yeux bleus faits pour réconcilier avec la brusquerie de ses manières. Bien qu'il eût passé la quarantaine, et qu'il dût compter bon nombre de campagnes au service de Sa Majesté, il brillait encore de toute la vivacité de la jeunesse.

Les chevaux arrêtés, il s'approcha du carrosse. Après avoir sauté lestement sur le marchepied de la portière, il se découvrit devant les deux dames, qui paraissaient à demi mortes de peur, et leur offrit de descendre en leur proposant de les accompagner jusqu'au château.

La plus jeune des deux dames ne se fit pas faute alors d'accepter, car il lui tardait de mettre pied à terre; mais pour l'autre, il fut impossible de la tirer de l'espèce de syncope où elle se trouvait. Vainement plusieurs personnes s'empressaient de lui faire respirer des sels; il semblait vraiment que la vie l'eût quittée. Par bonheur, Sénac, premier médecin de Sa Majesté, vint à passer, et dans l'espace de quelques secondes, il l'eut rappelée bientôt à elle-même. Le docteur du roi, à la vue de l'homme qui avait à lui seul arrêté l'équipage, réprima une exclamation involontaire, mais, sur un signe du libérateur, il fit mine bientôt de ne point le connaître, et tous deux aidèrent les voyageuses à descendre du carrosse pour passer dans la cour du *Cheval blanc*.

Sénac donnait le bras à la dame qu'il venait de choisir d'une façon si imprévue pour sa cliente; l'inconnu soutenait sa compagne avec une grâce et une prévenance qui devaient sembler au docteur en dehors de ses habitudes. Il est vrai que la jeune femme était charmante, sa pâleur la faisait alors plus belle qu'un ange. Appuyée sur l'épaule de son guide, elle se contentait de lui presser la main légèrement, et dans

ce remercîment tacite, elle semblait mettre la meilleure partie de son âme. Introduite par les officiers du roi dans une des pièces principales du château, elle s'assit dans une large duchesse qu'un valet de pied lui présenta, et demanda que l'on voulût bien prévenir son cousin, M. le prince de Conti, qui devait être arrivé avant elle à Fontainebleau.

A ce nom, un léger nuage de pâleur parut obscurcir les traits du personnage qui l'avait sauvée; mais son attention se trouvant bien vite absorbée par la beauté éblouissante de la jeune dame, il l'examina quelque temps dans un silence recueilli.

Mademoiselle de Sens, car c'était elle, arrivait alors à Fontainebleau, en compagnie de la maréchale de Luxembourg; elle y arrivait *in fiocchi*, c'est-à-dire en grande parure, cette année-là étant l'année de la paix, et la campagne de Flandre ayant couronné victorieusement celle d'Allemagne. Les alliés avaient perdu huit mille hommes et quarante pièces de canon; c'était le signal des fêtes. Conti revenait couvert des lauriers de Mons, et les employés des fermes avaient dit au maréchal de Saxe, arrêtant ses équipages aux barrières pour les faire visiter suivant la coutume : *Monseigneur, les lauriers ne payent point.*

La toilette de mademoiselle de Sens, qui devait le soir même assister à la comédie donnée à Fontainebleau, réalisait alors toute l'idée que l'on peut encore se faire, en ce temps de lésinerie princière, d'une tenue de dame noble. Elle avait une robe de dauphine, brochée de sept couleurs et garnie de dentelles d'argent, richement étalée sur un panier de sept aunes et demie d'envergure; elle portait au cou un *parfait contentement* orné de turquoises avec des pendeloques du plus bel orient que l'on pût voir. Ses cheveux, poudrés de couleur écrue à la mousseline de Chypre, étaient entremêlés de charmantes fleurs en porcelaine de Saxe, ainsi que de

légers papillons en or émaillé. Ses mules découdées et ses mitaines étaient en réseau de fil d'or appliqué sur un satin enrichi de mordorures. Son rouge, étrangement compromis par l'accident du carrosse, était mis le plus carrément possible; c'était du rouge de mademoiselle La Mothe (la bonne faiseuse), il était glacé d'argent. Quoique cette princesse fût parfaitement blonde, elle ne voulait jamais porter que du rouge de brune, et ceci donnait à son air de tête une distinction tout à fait extraordinaire. Au côté gauche de sa robe était fixé l'ordre de Saint-Jean-Népomucène, mais c'était bien plus par égard et par affection pour la reine Marie Leczinska, que par attrait pour cette décoration chapitrale, dont une princesse du sang de France, comme mademoiselle de Sens, n'eût su éprouver le besoin.

Placée ainsi à côté de madame la maréchale de Luxembourg, vêtue elle-même d'une façon non moins somptueuse, la jeune princesse ressemblait à une jeune novice sortie du couvent, et qu'une grande parente présenterait à la cour dans toute la fleur de sa grâce et de sa beauté.

Il faut le dire cependant, sous cette ravissante enveloppe, ces belles dents et ces yeux d'un noir expressif, un observateur eût découvert je ne sais quel ennui chagrin et quel malaise secret; mademoiselle de Sens passait dans le monde pour une personne vaporeuse et d'une sensibilité très-exaltée. C'était une princesse (et le fait demeure constant par les Mémoires) qui ne pouvait supporter l'idée de la mort ni pour elle ni pour aucune personne de sa connaissance; c'était au point qu'on ne lui remettait jamais les gazettes ni les lettres qui lui étaient destinées, avant de les avoir lues, afin de lui cacher tous les décès qui pouvaient y être mentionnés. Elle avait dû s'unir au prince de Conti, son cousin germain; mais des arrangements de famille et l'ordre du roi avaient empêché ce mariage, et le prince allait épouser mademoiselle

Louise de Bourbon-Condé, sœur aînée de mademoiselle de Sens.

Quatre heures venaient de sonner à la grosse horloge du château, lorsque le valet de pied revint apprendre à la jeune princesse que M. le prince de Conti n'avait point encore paru à Fontainebleau, bien qu'il y fût attendu. Il ajouta que les appartements de ces dames étaient préparés depuis la veille, puis il remit une large missive cachetée au personnage qui observait encore mademoiselle de Sens.

— Monsieur le maréchal de Saxe n'a-t-il rien à m'ordonner? demanda-t-il avant de se retirer.

— Maréchal, reprit Sénac, vous voilà trahi; vous qui avez forcé la position de Raucoux, comment vous tirerez-vous de celle-ci?

— Mesdames, répondit le maréchal de Saxe, en s'inclinant devant mademoiselle de Sens et madame de Luxembourg avec un embarras plein de modestie, me pardonnerez-vous d'avoir rempli auprès de vous l'emploi d'un page de service? A mon âge, on se rattache à la jeunesse comme on peut, et vous m'avez fait croire un moment que j'avais vingt ans!

La maréchale de Luxembourg, qui n'avait point reconnu le héros de la dernière guerre sous le simple habit qu'il se faisait gloire de porter, poussa une exclamation de surprise et ne manqua pas de prendre pour elle le regard plein d'affection et d'intérêt que Maurice adressait à la belle mademoiselle de Sens. Toutes deux le virent s'éloigner rapidement et suivre le porteur de la missive.

Ce soir-là, on devait représenter *le Cid* au théâtre de Fontainebleau, et la reine Marie Leczinska les attendait. Sénac resta seul, et se contentant de suivre des yeux le maréchal à travers la galerie, le docteur du roi murmura entre ses dents :

— Ou je me trompe, ou voilà, parbleu ! un conquérant bien malade ! L'amour est la faiblesse de la plupart des grands hommes, et même au sein de la paix, celui-ci ne peut rester en repos ! Qu'il s'arrange, ma foi ! je m'en vais relire Sénèque !

II

Au spectacle qui suivit le dîner de Leurs Majestés, mademoiselle de Sens se trouvait placée près de la reine Marie Leczinska, et tous les regards se portèrent bien vite sur cette loge.

Mademoiselle de Sens avait mené jusqu'alors une vie de véritable recluse; elle avait d'abord un fond de véritable piété; puis, les tracasseries de sa famille lui causant un certain trouble, elle s'était renfermée volontairement dans la solitude, laissant à sa sœur aînée les honneurs et les éblouissements de la cour en même temps que les hommages de son cousin le prince de Conti. L'humeur de ce dernier lui déplaisait, à vrai dire, étrangement; bien qu'il eût en effet beaucoup de succès dans le monde, que sa taille, ses manières et son esprit dussent le faire admirer et envier, il avait quelquefois l'étrange manie d'affecter un despotisme et une dureté qui n'étaient nullement dans son caractère, et se livrait même par

instant à des prétentions si arrogantes envers ceux de sa famille, que mademoiselle de Sens s'applaudissait intérieurement de le voir à la veille d'épouser sa sœur la princesse Louise, avantagée de grands biens par le testament de leur mère, fille de Louis XIV et de mademoiselle de la Vallière[1]. Le prince de Conti joignait à de véritables talents militaires des liaisons publiques avec des personnes connues pour blâmer les opérations de la cour. La tournure altière de son humeur, autant que des propos indiscrets qu'il s'était permis, devait affaiblir tôt ou tard pour lui les sentiments de Louis XV. Ses ressentiments étaient amers, sa colère terrible, ses moindres passions pleines de fougue. En un mot, il ressemblait plutôt à un héros de la Fronde, capable de diriger un parti de mécontents, qu'à un prince de trente ans conduisant avec orgueil et amour les armées de Louis XV à la victoire.

Ce n'est pas que le prince de Conti, chanté par Voltaire comme *favori d'Apollon et de Bellone*, ne se fût déjà distingué, quoique jeune, par sa bravoure personnelle et par ses talents comme général. Mais une excessive susceptibilé, un amour-propre invincible, et par-dessus tout une morgue pleine de hauteur, en faisaient, dans les premiers temps de sa vie, le seul des princes du sang que l'on abordât avec crainte et défiance. Accompagné le plus souvent de ce redoutable comte de Clermont, à qui Louis XV adressa de si sévères remontrances[2], en lui disant qu'il lui faisait grâce pour le meurtre d'un couvreur, mais qu'il ferait signer par le chancelier des lettres de grâce pour celui qui le tuerait, il faisait alors de fréquents voyages à Fontainebleau, mais par

[1] Mademoiselle de Blois.

[2] Le comte de Clermont, le comte de Charolais et le duc de Bourbon, ministre, étaient les frères de mademoiselle Louise de Bourbon-Condé, sœur aînée de mademoiselle de Sens.

étiquette et contre son gré; car, nous l'avons dit, il était mal vu à la cour.

Mademoiselle de Sens, en se rendant à Fontainebleau, sous la tutelle de madame de Luxembourg, faisait-elle une action qui dût déplaire au prince de Conti, ou bien se trouvait-il jaloux de la voir, ce soir-là, placée auprès de la reine? Quoi qu'il en pût être de ces suppositions, le prince entra dans la salle, où l'on commençait *le Cid*, sur les huit heures du soir, avec le comte de Clermont et le comte de Charolais.

L'assemblée était brillante, et le vainqueur de Raucoux attirait tous les regards de la cour depuis un instant. Par un privilége auguste, il se trouvait sur le devant de la loge royale avec Louis XV, qui venait de le nommer la veille maréchal général de ses armées. Turenne seul avait jusque-là obtenu ce titre. Maurice portait ce soir-là l'habit qu'il avait dans la dernière campagne, le cordon du Saint-Esprit manquait seul aux ordres dont il se trouvait décoré; mais le culte luthérien qu'il professait empêchait le roi de lui accorder cette distinction. Il était vraiment beau et radieux cette fois, et mademoiselle de Sens, en le voyant entrer dans la loge où elle se trouvait, eut d'abord quelque peine à reconnaître le simple gentilhomme qui avait arrêté le matin les chevaux de son carrosse avec un si intrépide sang-froid.

Le maréchal salua la jeune princesse avec une galanterie exempte de fatuité, et cependant en ce moment-là même tous les spectateurs tournaient leurs regards vers la loge royale et semblaient faire application au héros des vers si énergiquement beaux de Corneille. Comme il était défendu d'applaudir jamais devant le roi, on se contentait de renvoyer au maréchal toutes les allusions glorieuses de certains passages, lorsque tout d'un coup le prince de Conti et les deux autres seigneurs entrèrent dans la salle. On fut assez surpris de voir le prince arriver si tard; mais ce qui n'étonna pas

moins, ce fut de le voir se placer à l'extrémité de la salle et dans l'une des dernières loges, au lieu de prendre rang dans celle des princes; on le savait en brouille avec la cour, mais l'on ignorait que, depuis trois jours, Louis XV lui-même avait fait savoir au prince de Conti qu'il ne serait plus employé.

Il avait cru devoir, en conséquence, renoncer dès ce soir-là à son uniforme de général, mais il portait en revanche un magnifique habit moucheté de pierreries; sa parure était somptueuse et recherchée jusqu'en ses moindres détails. A côté de lui MM. de Charolais et de Clermont ressemblaient à deux planètes autour du soleil.

Un mouvement marqué de dépit se peignit sur le visage du prince, en voyant le maréchal dans la loge du roi; lui aussi, quoique plus jeune que le maréchal de Saxe, n'avait-il pas eu deux chevaux tués sous lui à la bataille de Coni? n'avait-il pas fait les campagnes de Flandre et d'Allemagne? Encore parfumé des lauriers de Mons, il espérait devoir être mieux reçu à la cour, où il ne rentrait pourtant qu'irrité d'avoir vu passer son corps d'armée, dont le roi lui avait ôté le commandement, sous les ordres du maréchal. Un ressentiment amer couvait dans l'âme du prince, et il ne tarda pas à l'exhaler en paroles peu mesurées dès que la toile fut baissée après *le Cid*.

— Mais, en vérité, messieurs, c'est une apothéose dans toutes les règles! Le maréchal de Villars n'en a pas eu tant après l'affaire de Denain! Où donc est madame Favart, qui suivait le maréchal aux armées? que ne paraît-elle, à cette heure, devant Sa Majesté et son héros, la couronne en main, dans le rôle de la Gloire?

Le prince de Conti venait à peine d'achever cette phrase, que l'ample rideau qui lui cachait alors mademoiselle de Sens, sa cousine et sa future belle-sœur, s'écarta vivement.

et il put voir cette délicieuse jeune femme se pencher alors complaisamment sur le velours de la loge.

— Elle ici, et elle ne m'a pas prévenu! pensa le prince. Quelque folle imagination de madame de Luxembourg! A moins que la reine ne l'ait mandée, elle qui l'aime et la favorise en tout!

Et le prince, au lieu de porter la moindre attention aux acteurs, concentra ses regards sur la loge royale où se trouvait Maurice, cet autre acteur qu'il haïssait comme on peut haïr un rival; Maurice de Saxe, dont le roi lui avait prescrit de suivre les moindres ordres dans les dernières manœuvres; Maurice enfin, dans l'armée duquel il s'était vu forcé de fondre la sienne. A la vue de ce nouveau don Diègue, le prince de Conti éprouva une joie sourde, il se dit à lui-même qu'insulter le triomphateur le jour même de son triomphe, cela était hardi, imprudent; mais qu'aussi cet homme si cher au prince, à l'armée, lui avait fait tort dans l'esprit de l'armée et du prince; le soufflet que reçoit le vieillard espagnol dans la tragédie, le prince manqua presque de l'applaudir. L'orgueil des hommes de cour, et surtout l'orgueil des princes, est ainsi fait qu'il grandit à leurs yeux l'offense et le châtiment. Cettef ois seulement M. de Conti chercha un prétexte; ce prétexte il le trouva, et ce fut mademoiselle de Sens.

Après tout, le maréchal était veuf; jeune encore, il avait épousé la comtesse de Loben malgré sa répugnance apparente pour un engagement durable; son mariage avait été cassé par un arrêt de Dresde, et il était libre d'en contracter un nouveau. Mademoiselle de Sens était d'un sang royal, mais le maréchal n'avait-il pas dû épouser la duchesse de Courlande, et ne lui eût-elle pas assuré le trône de Russie sur lequel elle monta, sans l'excessive légèreté et l'inimitié de Catherine Ire? Le prince de Conti pouvait donc raisonnable-

ment s'inquiéter des prévenances du maréchal de Saxe envers sa cousine germaine pendant tout le cours de cette représentation, où Maurice ne la quittait pas des yeux, encore ému du péril que cette jeune et blonde tête avait couru le matin. La pièce terminée, l'actrice principale s'avança et lut quelques vers à la louange du héros. Le nom de Conti n'était pas cité dans ces strophes, et cependant le nom de plusieurs autres généraux s'y trouvait religieusement conservé. A la dernière, l'actrice s'avança, et dans son émotion laissa tomber devant la loge du roi la couronne de lauriers destinée au maréchal.

Le prince de Conti put voir alors une main blanche qui s'en emparait avec un empressement singulier, et la déposait sur le front de Maurice, au milieu des murmures les plus flatteurs. En ce moment décisif, Conti comprit bien vite qu'il était jaloux à la fois de mademoiselle de Sens et du maréchal, deux blessures poignantes dont il ressentit l'atteinte. Mademoiselle de Sens venait de placer elle-même la couronne sur la tête du vainqueur; Maurice triomphait, Conti était oublié!

Saisissant le bras de MM. de Clermont et de Charolais, Conti dévora sa rage, et se résolut à attendre le maréchal à la sortie, malgré les remontrances de ces deux seigneurs, peu soucieux d'une querelle en pleine cour.

Le maréchal sortit bientôt, donnant le bras à mademoiselle de Sens...

III

En apercevant le prince de Conti, mademoiselle de Sens éprouva, pour la première fois de sa vie peut-être, un singulier embarras. Bien qu'elle fût certaine de la recherche que le prince faisait alors de sa sœur aînée, mademoiselle Louise de Bourbon-Condé, elle savait aussi quel impérieux ascendant ce beau-frère futur prétendait exercer sur ses actions; ce qu'elle ignorait seulement, c'était sa haine contre son libérateur du matin.

Louis XV, en traversant la galerie qui faisait suite au théâtre, et dans laquelle se pressaient les hauts dignitaires de la cour, jeta au prince de Conti un regard peu fait pour amortir sa rancune contre le monarque. Mademoiselle de Sens lui rendit un salut froid, et il se vit bientôt délaissé par ses amis de la veille. On se préparait à entrer dans la salle du souper, et, comme il était d'usage, les officiers du roi plaçaient chaque personne invitée suivant son rang, lors-

que tout d'un coup le maréchal fit quelques pas au-devant du jeune prince, et, se félicitant d'être désigné pour convive à côté de lui, jeta, sans le savoir, l'huile à ce feu qui ne demandait qu'à éclater.

— Monsieur le maréchal de Saxe doit savoir que les princes du sang n'ont rien de commun, grâce à Dieu, avec les soldats de fortune.

— Chevert en était un, monsieur, vous me l'apprenez; je n'avais pour lui que de l'estime, je vois que je lui dois du respect.

Peu après, le maréchal, voyant que son antagoniste gardait le silence et refusait de se placer au couvert du roi, reprit avec une expression de sentiment indéfinissable :

— Je suis Français dans le cœur, monsieur le prince, et je désire être regardé comme tel; j'ai demandé et obtenu des lettres de naturalisation : le savez-vous?

— Je sais tout cela, monsieur le maréchal; je sais aussi que le roi vous a donné six pièces de canon prises sur les ennemis à la bataille de Raucoux. Oh ! le roi Louis XV est généreux !

— Généreux et juste, oui, monsieur le prince, cela est vrai, Sa Majesté aimera toujours ceux qui la servent.

— Et je la trahis, peut-être ? demanda Conti les dents serrées par la colère.

— Je ne dis pas cela, monsieur; mais je dis que nous vivons dans un temps où le vrai mérite est aussi rare que la vraie prudence; je dis qu'être envieux, c'est être petit, et que toutes les grandeurs doivent se réunir et se donner la main au profit d'une seule. Vous avez des lettres et de l'esprit plus qu'aucun homme de guerre de nos jours, vous représentez dignement et vous parlez à merveille; moi, je ne me pique point d'être orateur, et je ne sèche point mes billets aux

femmes avec la poudre d'un diamant [1]. Vous pouvez refuser de vous asseoir près de moi, mais vous pouvez permettre à mademoiselle de Sens, continua le maréchal de Saxe en indiquant la princesse, qui causait alors avec madame de Boufflers, de vous remplacer, elle qui ne m'enviera ni Raucoux ni Mons!

L'exaspération du prince était au comble. Le sang-froid du maréchal, sa bonne grâce, son air calme et digne achevaient de l'irriter. La reine intervint et fit mettre à table mademoiselle de Sens entre elle et le maréchal; mais elle n'entendit pas le colloque suivant s'établir entre de Saxe et Conti, qui affectait de se tenir debout derrière le siége du triomphateur.

— Ce soir, maréchal, je revlendrai à Paris vers les deux heures du matin.

— Mon carrosse, à moi, partira à la même heure.

— Je n'ai qu'une épée, maréchal, mais MM. de Charolais et de Clermont ont la leur. Nous pourrons mettre pied à terre près du *Soleil d'or*, à la barrière...

— C'est un endroit galant, et qui me convient dès qu'il vous va; mais veuillez me dire pourquoi nous nous battrons, monsieur le prince?

— Pour mademoiselle de Sens, qui semble ici n'avoir des yeux que pour vous.

— A merveille, je croyais que c'était pour le roi Louis XV.

— Pour les deux, soit; mais n'en trinquons pas moins à la prospérité de la France et au maintien de la paix.

— A la France et à la paix, dirent à la fois Conti et de Saxe,

Mademoiselle de Sens n'avait guère le loisir d'écouter; elle-même parlait alors à la reine.

[1] Ce trait, rapporté par madame de Genlis, arriva plus tard au prince de Conti, à l'égard de madame de Blot.

— Le prince de Conti, mon noble cousin, est un fou, disait-elle à la gracieuse princesse; tâchez donc, madame, de le remettre un peu dans les bonnes grâces du roi. Je m'engage à le faire rompre avec tous ceux qui l'égarent et l'entraînent. Encore une fois, le fond est parfait, mais son orgueil le perdra.

Pendant le souper, Maurice, partagé entre son admiration pour mademoiselle de Sens et son étonnement des menées envieuses de Conti, laissait flotter tour à tour son attention distraite entre le prince et sa belle cousine. La collation finie, le roi commanda que les uhlans du maréchal vissent le couvert et passassent une sorte de revue devant la table.

Et ce fut vraiment un spectacle rapide, animé, que celui de cette invasion militaire. Maurice nommait chacun de ses soldats au roi; comme César, il savait les noms de son armée.

Le souper fini, les carrosses de la cour roulèrent tous bientôt, avec leurs yeux flamboyants, sur le pavé; les valets annoncèrent les livrées à haute voix. Il y avait séance des ministres pour le lendemain, et le maréchal devait y discuter la question de ses quartiers d'hiver et conférer avec le comte Lowendahl.

La neige tombait à flocons épais. Le maréchal prit congé de Leurs Majestés et monta en voiture, accompagné de MM. de Coaslin et de Brienne. Par un hasard étrange, mademoiselle de Sens, dont le carrosse était endommagé par l'accident du matin, se trouvait derrière dans l'équipage de son cousin avec madame de Luxembourg. Arrivé à la barrière, le cocher du maréchal de Saxe tourna bride près du *Soleil d'or*, endroit assez mal famé. Quatre routes aboutissaient à ce rendez-vous ténébreux, planté d'un large quinconce; ses abords étaient peu sûrs, et déjà plusieurs vols nocturnes avaient épouvanté les gens de l'endroit.

En voyant descendre le prince de Conti avec MM. de Charolais

et de Clermont, la princesse se rappela que durant toute la route ils n'avaient échangé une seule parole. Elle descendit résolûment, appuyée au bras d'un valet de pied de la maison de Conti, dont les livrées, à l'encontre des siennes, étaient de chamois galonnées de bleu.

Une frayeur insurmontable l'agitait; elle avait fort bien distingué le vide opéré devant elle, dans cette route, par le carrosse du maréchal qui tenait le devant : elle avait une sorte de pressentiment sinistre.

Le quinconce dont nous venons de parler aboutissait en ce lieu à un puits profond. Le vent et la neige avaient cessé, mais chaque pas laissait une trace sur le sol, et ce ne fut pas sans effroi que la princesse remarqua certains vestiges se croisant en sens divers jusqu'au puits. La lune était entourée de nuages opaques et roux; était-ce une illusion, ou bien mademoiselle de Sens avait-elle aperçu véritablement une empreinte de sang sur la neige? Quoi qu'il en pût être, elle s'avança, soutenue par le valet, et prêta l'oreille à une conversation dont elle se trouvait l'objet.

— Monsieur le maréchal, disait le prince de Conti, vous avez l'air de traiter ma belle-sœur future comme madame Favart et mademoiselle Lecouvreur! C'est un outrage que je ne saurais souffrir. Vous êtes veuf et libre, je le sais; prétendriez-vous épouser d'aventure mademoiselle de Sens?

En parlant de la sorte, Conti avançait dans les ténèbres, le brouillard de la nuit mouillait son manteau, et il éprouvait un dépit hautain de ne pouvoir obtenir la moindre réponse du maréchal. Il déguisait sa haine contre lui sous le voile d'un amour faux pour la princesse, deux autels qui n'admettent pas de profanes. En ce moment, mademoiselle de Sens réprima un cri, elle venait de voir deux épées reluire dans l'ombre, deux témoins se trouvaient là, et les deux témoins s'étaient partagés entre M. de Conti et M. de Saxe.

— Arrêtez, s'écria la généreuse princesse, arrêtez, messieurs, ou si vous faites un pas, si vous croisez ce fer, je me jette au fond de cet abîme entr'ouvert; mon sang rejaillira sur la margelle de ce puits!

La malheureuse créature se soutenait à peine, elle eut cependant la force d'écarter l'épée de son cousin, le prince de Conti, et de regarder en face le maréchal. Dégagée des vapeurs brumeuses où elle nageait, la lune envoyait à la figure du noble Maurice sa lueur limpide et molle; il abaissa son épée devant mademoiselle de Sens, et la remettant dans le fourreau :

— Vous nous apparaissez, dit-il à la princesse, sous les traits de la France elle-même; vous venez, mademoiselle, arrêter deux insensés, soyez bénie! Les anges du Seigneur empruntent souvent le visage des femmes pour persuader et attendrir. Pour moi, princesse, je brise mon épée; l'insulte de M. le prince de Conti est effacée par votre gracieuse intervention.

— Monsieur le maréchal, reprit Conti, furieux de la présence inattendue de sa cousine, vous nous faites assister ici à une étrange scène de comédie! Éloignez de nous mademoiselle de Sens, éloignez-la!

— Non, messieurs, je reste, répondit la jeune et courageuse princesse; vous oubliez que je suis d'un sang qui commande. J'en appelle à vos témoins eux-mêmes, ils ne voudront pas que d'aussi nobles rivaux donnent à la cour de France le droit de les accuser. Non, maréchal, non, prince, quelle que puisse être votre inimitié, si jeune ou si vieille qu'elle soit, vous ne vous battrez pas tant que je vivrai... Jurez-le-moi, ou je me tue sous vos yeux!

Ceux qui connaissaient, comme les acteurs de cette scène, la sensibilité de mademoiselle de Sens, comprenaient aussi la violence de sa peur; cette belle personne avait le visage aussi

pâle qu'un vrai linceul; et en voyant Conti menacer encore le maréchal, elle s'écria :

— Monsieur, trêve de guerre, c'est lui, c'est le maréchal qui m'a sauvée!

Conti connaissait le trait de Maurice, il était vaincu; mais son orgueil l'emportait. Il éprouvait une humiliation réelle à devoir la vie de mademoiselle de Sens à son rival en faits d'armes. Cependant la princesse exigeait une réponse; elle s'était dégagée de l'étreinte de MM. de Charolais et de Clermont, et paraissait disposée à exécuter sa résolution. Que les épées vinssent encore à se croiser, et elle menaçait Conti de se briser le front au fond du puits qu'elle montrait.

— Eh bien donc, ma cousine, ou plutôt ma sœur, car dès demain j'épouse la princesse Louise de Bourbon-Condé, qu'il en soit fait ainsi que vous le voulez! reprit-il. Tant que vous vivrez, je n'aurai rien à démêler avec M. le maréchal. Oui, je le reconnais, c'était le fils d'un roi, un trône l'attendait si le préjugé attaché par malheur à sa naissance ne l'en eût exclu. J'oublierai, puisque vous le voulez, qu'il m'a fait ôter mon commandement; j'oublierai que mademoiselle Lecouvreur, sa maîtresse, a péri pour lui victime de sa rivale, la duchesse de Bouillon! Oui, tant que vous vivrez, ma sœur, ajouta Conti avec une expression d'ironie et de vengeance, j'oublierai cela, et je pars!

En même temps, il remit son épée dans le fourreau, fit quelques pas et se perdit dans l'épaisseur du quinconce. Le maréchal le regardait partir comme un lion observe un passereau imprudent. A peine, en effet, venait-il de franchir la moitié de cet espace qui le séparait de la route, que le prince de Conti poussa un cri. Trois malfaiteurs, sortis de l'angle du *Soleil d'or*, venaient de se présenter à ses regards. Le prince de Conti devançait mademoiselle de Sens, et le dessein de ces misérables était de le dépouiller, en se réservant un plus

riche butin; ils voulaient voler les pierreries de mademoiselle de Sens.

— Bien joué, mes maîtres, leur cria le maréchal, mais nous sommes trois aussi!

Et faisant tirer l'épée à MM. de Charolais et de Clermont, il donna la chasse aux voleurs en se mettant à leur tête, pendant que le prince de Conti soutenait mademoiselle de Sens entre ses bras.

— Il m'a sauvée deux fois en un jour, murmura-t-elle; ai-je eu tort, mon frère, de vous faire promettre tout à l'heure de lui en savoir gré pendant ma vie!

Le prince de Conti ne répondit pas, seulement il évita le regard du maréchal, tant il y avait à la fois de puissance et de bonté dans cet œil bleu, aussi limpide et aussi profond que l'azur du ciel lui-même. Les grands hommes ignorent les petites rancunes, les envies plates, médiocres. De Saxe était payé de sa journée par le sourire d'une femme; il emporta ce sourire comme un autre eût emporté une parole tombée des lèvres de ce roi qui déjà se connaissait en héros.

— Tant qu'elle vivra! murmurait Conti... Dans l'ordre des choses, c'est elle qui doit nous survivre! L'aimerait-elle? Nous le connaîtrons bientôt!

IV

Quatre ans s'étaient écoulés; quatre ans pendant lesquels la vie de mademoiselle de Sens avait vu redoubler autour d'elle l'ennui de sa solitude et de ses ombres. Retirée dans son hôtel, la princesse y recevait de rares visites. Jeune et délaissée, parce qu'elle ne voulait pas servir d'instrument à sa famille, qui plus d'une fois lui avait proposé de riches alliances, elle avait vu tour à tour le mariage de sa sœur aînée et le départ du victorieux de Lawfeld. A certains intervalles le maréchal lui avait fait tenir de ses nouvelles, non qu'il prétendît épouser mademoiselle de Sens, — il avait même juré à la comtesse de Loben, sa femme, de ne jamais se remarier; — mais il entrait dans le cœur du maréchal je ne sais quelle crainte au sujet de mademoiselle de Sens; c'était, pour ainsi dire, l'une des cartes de sa vie, et ces cartes il les mêlait chaque jour si hardiment, qu'il y avait des moments où, tout grand homme qu'il était, et peut-être par cela même qu'il était grand homme, il se surprenait à être superstitieux. Lorsque la paix

fut conclue définitivement à Aix-la-Chapelle, le héros des Pays-Bas put enfin songer à se délasser de ses fatigues. Le roi lui avait permis de faire venir à Chambord son régiment de cavalerie légère; ses premières manœuvres eurent lieu sous les regards du prince. Le maréchal de Saxe cherchait des yeux, parmi les spectateurs, M. le prince de Conti et mademoiselle de Sens.

— Inutile de vous en occuper, lui répondit-on, l'un est dégoûté de la cour et s'est retiré au Temple comme un chartreux, l'autre mène la vie d'une carmélite.

Mademoiselle de Sens se trouvait alors en effet à l'abbaye de Chelles, de sorte qu'elle ne vit point le maréchal; mais en revanche son beau-frère s'emporta un jour devant elle violemment. Frédéric de Prusse venait de faire à Maurice un accueil des plus distingués; il voulait même qu'on lui rendît les honneurs de prince souverain.

— Pourquoi pas de prince du sang? avait demandé Conti; le maréchal n'est-il pas le professeur de tous les généraux de l'Europe? D'ailleurs, si Louis XV, notre roi, aime la guerre et les plaisirs, M. de Saxe unit les myrtes aux lauriers. Si j'ai le Temple et ses réunions, il a Chambord et ses fêtes! On prétend, toutefois, que son orthographe est loin d'être irréprochable, bien qu'il veuille être de l'Académie!

Et Conti ne manquait guère alors de tirer de sa poche une copie à la main de la fameuse lettre dans laquelle Maurice de Saxe, vainqueur de tant de batailles, écrivait à M. le maréchal de Noailles :

« Je creins les ridiqules et se luy si man paret un. Ils veule me fere de la Cademie; sela miret comme une bage à un chat. »

A tout ce persiflage intéressé envers un héros qu'elle admirait, mademoiselle de Sens répondait que le maréchal

n'avait pas besoin de rendre des services à la langue française, lorsque tant de beaux esprits, à commencer par M. le prince de Conti, daignaient s'en charger, ailleurs même qu'à l'Académie.

— J'oubliais, en effet, reprenait ironiquement le prince, j'oubliais que M. le maréchal est Allemand.

Il y a dans la vie des accidents singuliers; celui du carrosse de Fontainebleau avait exercé sur l'esprit de la princesse une telle impression, qu'elle ne voyageait pas sans regarder, malgré elle, si quelque géant n'arrêtait pas ses chevaux emportés vers quelque abîme.

La sincérité du cœur était une des vertus de la jeune princesse. Un jour elle écouta un bulletin d'une victoire remportée par Maurice, et elle pleura. Les femmes aiment la gloire comme elles aiment l'amour; celle-ci ne pouvait dominer les mille inquiétudes qui se succédaient en elle dès que le tambour battait et que l'armée était en campagne. Émue, étonnée, elle se souvenait d'ailleurs qu'elle avait écarté le glaive de ces deux rivaux, et qu'après elle il y aurait peut-être une tache de sang.

Quand le maréchal visitait Berlin pour y connaître personnellement le roi de Prusse, avec lequel il était en correspondance réglée depuis longtemps, le bruit courut à Londres que le pied lui avait glissé sur un mamelon, et qu'on l'avait relevé mort au fond d'un ravin hérissé de palissades. Ainsi que nous l'avons dit, on connaissait tellement l'*impressionabilité* de la princesse, qu'on lui cachait toutes les lettres timbrées de noir. Il en arriva une écrite on ne sait d'où; elle relatait la funeste nouvelle. Contre toute prévision et toute habitude, la lettre en question se trouva, le soir, *oubliée* sur la toilette de mademoiselle de Sens. Elle la parcourut, elle sonna ses femmes. Toutes s'excusèrent; mais le coup était porté. Le lendemain, la princesse entra aux

Invalides, où l'on venait de célébrer un service d'anniversaire avec une messe chantée en musique. Le décorateur du catafalque avait cru bien faire en plaçant à côté du cénotaphe deux statues de généraux, l'une représentait Villars, l'autre de Saxe. C'était une flatterie indirecte au maréchal. Mais à peine entrée dans l'église, la princesse poussa un cri terrible, elle joignit les mains, elle tomba. Personne ne se trouvait dans l'église. Haletante, à moitié morte, elle eut le courage de se relever, de faire quelques pas, elle marcha vers le catafalque; mais en ce moment il lui sembla que de Saxe la regardait avec la pâleur d'un fantôme... Quand on la transporta chez elle, la malheureuse donnait à peine signe de vie. Elle demeura trois jours dans un état complet d'abattement et de léthargie, et mourut le jour même où le maréchal revenait se fixer à Chambord.

Ce qui suit cette histoire appartient maintenant aux curieux mémoires de Grimm, que nous préférons laisser lui-même raconter.

Le maréchal, après le camp de plaisance de Compiègne, s'était retiré à Chambord avec son neveu le comte de Friese, fort beau et fort magnifique seigneur. Les jours du héros allaient se voir partager entre la musique, la chasse et les manœuvres.

Un soir (c'est Grimm qui parle), nous vîmes arriver un homme sans livrée, qui donna mystérieusement un billet cacheté au maréchal. Le maréchal était seul dans son cabinet. L'émissaire attendait dans la pièce voisine. Le maréchal lui avait remis sa réponse, et le courrier mystérieux était reparti sur-le-champ. Le maréchal, rentré dans son cabinet, s'y fit consigner pour tout le monde. Nous avons su, depuis, qu'il s'y était occupé à écrire et à ranger des papiers...

Il sortit, demanda son neveu, avec lequel il s'entretint quelques instants, et se rendit au parc sans vouloir être

suivi... Je l'y vis s'y promener seul et toujours dans la même allée; il fixait parfois ses regards sur la grille qui communique avec le bois.

J'étais rentré au château avec une sorte d'inquiétude mélancolique, dont je ne pouvais définir la cause.

On s'entretenait au salon de la mort toute récente de mademoiselle de Sens. — A cette nouvelle, M. de Friese s'était écrié brusquement : « Où est mon oncle? » et se levant avec une agitation extrême, il me prend par la main et m'entraîne vers le parc. Nous apercevons un groupe de domestiques portant un brancard. Nous approchons... c'était le maréchal, blessé, sans mouvement, et d'une effrayante pâleur. Aux cris de son neveu, il ouvre les yeux, fait un effort pour lui tendre la main, et les seuls mots qu'il peut prononcer nous révèlent la cause de sa blessure : « Le prince (de Conti) est-il encore ici? Assurez-le que je ne lui en veux nullement. Faites prévenir Sénac : je sens qu'il arrivera trop tard; mais j'ai besoin de revoir mon ami. Le plus grand secret sur ceci. »

Sénac était au château; mais il ne pouvait pas faire de miracle, la blessure était mortelle.

La mort du maréchal inspira à Marie Leczinska un mot qui ne sera pas oublié. Comme on le sait, il était protestant, et on refusa de l'enterrer à Saint-Denis, près de Turenne.

— Il est bien triste, dit la reine, de ne pouvoir chanter un *De profundis* pour un général qui a fait chanter tant de *Te Deum !*

En partant pour l'armée, les grenadiers français allèrent aiguiser leurs sabres sur sa tombe à Strasbourg. Le mausolée de Pigalle vaudra-t-il jamais pareil hommage?

FIN

TABLE

La Lescombat. 1

Le Moulin d'Heilly. 155

David Dick. 197

Les Eaux des Pyrénées. 227

Mademoiselle de Sens. 247

TABLE

La Lescombat. 1

Le Moulin d'Heilly. 155

David Dick. 197

Les Eaux des Pyrénées. 227

Mademoiselle de Sens. 247

COLLECTION MICHEL LÉVY

LE PORTRAIT
DE LA MARQUISE

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE PORTRAIT

DE LA MARQUISE

— HISTOIRE D'ATELIER —

I

Julien Fréjus est un peintre qui n'a jamais concouru pour le prix de Rome à l'École des Beaux-Arts, qui n'est élève d'aucun maître vivant, qui n'a jamais fait partie d'aucune coterie, qui n'a jamais eu de commande du gouvernement, qui n'a point mangé cette fameuse soupe à l'oignon dont les propriétés communiquent tant de [illegible]tre au talent et préparent dès la villa Médicis les [illegible]nes fronts de l'École française aux palmes de l'Inst[illegible] N'allez pas croire pourtant que Ju[illegible] esprit dépourvu de mesure et er[illegible]les; il ne se dit pas « l'élève de[illegible] beaucoup trop ambitieux pour sa

modestie; il ne fuit pas le monde, qu'il aime peu bruyant et recherche dans ce qu'il a d'intime; il n'a jamais élevé la voix contre l'enseignement académique ni contre les jurys d'exposition, bien qu'on lui ait souvent refusé ses tableaux; il passe enfin pour avoir du talent et en a plus qu'on ne lui en accorde. Quelques hommes de goût l'ont distingué, quelques amateurs sérieux l'ont porté aux nues, ce qui lui a fait une réputation d'artiste savant qui lui nuit beaucoup dans sa carrière. Il peint le portrait.

Son nom patronymique n'est pas Fréjus; Fréjus n'est qu'un surnom qu'il doit à certaine anecdote dont la scène était à Fréjus, et qu'il racontait volontiers autrefois, quand il avait encore toute sa fleur de jeunesse, toute la naïveté d'un provincial fraîchement débarqué; il se nomme en réalité Courtade et se croit, non sans apparence de raison, originaire de Gascogne, bien que l'insouciance qu'il professe pour sa personne semble le distinguer essentiellement de ses honorables mais vaniteux congénères.

Courtade, ou Fréjus, si vous aimez mieux, est jeune, — il n'a pas trente ans, — d'un extérieur agréable, d'une taille élancée et qui promettait jadis de la distinction lorsque sa mère rêvait pour lui les ho urs du barreau. Il a fait son droit, il a même pla ne fois, pour un fieffé coquin qui avait dérobé le ar-

gnes de son n ..e, vol qualifié! Au milieu de sa plaidoirie, maît ɜ Courtade, impressionné par les faits de la cause qu: décelaient la profonde ingratitude et la dépravation :-vétérée de son client, s'abandonna à un élan d'indig..ation éloquente qui enleva le jury, la cour, le ministère public et l'auditoire lui-même; le client fut condamné au maximum de la peine et maître Courtade fut vertement réprimandé par le conseil de l'ordre pour avoir méconnu les devoirs de la défense.

« Mais ma conscience? disait Courtade.

— Votre conscience n'a rien à voir en ceci, lui répondait le bâtonnier; vous étiez chargé de défendre, il fallait défendre.

— Mais ma conscience? réprenait l'avocat.

— Il n'y a point de conscience qui tienne, ripostait le bâtonnier, là où le devoir commande, la conscience doit obéir. »

Cet axiome, bien qu'il fût prononcé avec toute l'autorité du savoi' et de l'éloquence, ne put pénétrer dans le cerveau ..pais du jeune avocat; il se fit rayer du tableau et vi..t à Paris exercer la peinture.

Son éducatio . d'artiste avait été fort négligée : mais la vocation che lui avait toujours pris le dessus des o ..ation. Au collége, il esquissait le p ..rades sur ses cahiers et la carica- t ..r les murailles. Plus tard, lors-

qu'il faisait son stage à la cour de R...., il croquait les accusés d'après nature, et il avait formé une fort curieuse galerie de tous les scélérats qui, pendant trois ans, avaient honoré de leur présence les bancs de la cour d'assises. Malheureusement le bruit courait que, dans cette galerie, s'était glissé plus d'un profil de juge et même d'avocat. C'était une calomnie sans doute, mais comme d'une calomnie il reste toujours quelque chose, il était resté un jour sur le banc des avocats le croquis d'un voleur que la cour venait de condamner à cinq ans de réclusion; le costume et l'attitude étaient parfaitement reproduits, mais, dans les traits du criminel, tout le barreau s'obstina à reconnaître ceux du bâtonnier. Ce coup de crayon irrévérencieux ne fut pas étranger, dit-on, au zèle que déploya peu de temps après le même personnage pour les intérêts méconnus de la défense.

Du palais à l'atelier Fréjus n'avait fait qu'un bond, mais à peine se trouva-t-il seul devant un chevalet, une palette à la main, qu'il se vit tout à coup assailli de mille doutes et de mille terreurs. Imiter la nature, peindre un tableau, animer le masque humain, communiquer la vie, le mouvement, la pensée à ces muscles, à ces contours, à ces reliefs, à cette bouche, à ces yeux, quel travail de géant! Fréjus comprit bientôt vite que les leçons du collége, profils, faces

quarts, division matique du visage et du corps, mise ensemble d figure, etc., ne constituaient pas même les premi éléments de son art. Peut-être les retrouvait-il dav age dans ces boutades du crayon, dans ces caprice la plume qu'il semait d'une main rapide et féconc sur tous les morceaux de papier qu'il rencontrait Là du moins se manifestait une certaine originalité, de l'humour, « de la couleur même, » avait dit un jour un ami de son père, amateur de vieilles gravures. Le père, qui vendait du savon en gros à Marseille, s'était fort étonné que l'on pût voir de la couleur dans un dessin à la plume ou au crayon noir, et avait haussé les épaules en homme convaincu qu'il y avait quelque chose de dérangé dans le cerveau de son ami. L'ami vendait des huiles : toutes relations d'affaires cessèrent entre les deux maisons à partir de ce jour-là.

D'un père savonnier comment se fait-il qu'il était né un fils artiste? Problème inexplicable dont je renvoie la solution au savant professeur qui s'est chargé de nous révéler les mystères de l'hérédité. Julien, qui avait échoué comme avocat et qui ne se sentait point un goût bien prononcé pour le savon de Marseille, ne se découragea pas de son impuissance; il ne savait rien, il résolut de tout apprendre. Le chevalet fut abandonné, la palette fut remise dans la boîte, et un soir,

un carton sous le bras, il s'achemina vers le quai Saint-Michel.

De notre temps vivait là, dans une salle enfumée où l'on pénétrait par une ruelle étroite, un homme d'un certain âge, que l'on nommait Ravestain. Tous ceux qui ont manié le fusain à Paris, de 1835 à 1848, l'ont connu. Quelques-uns le disaient élève de David, d'autres prétendaient qu'il n'avait jamais été que son modèle, pour certaines poses antiques, dont il faut avouer que Ravestain avait dérobé le secret aux marbres de l'Acropole. Nul, mieux que lui, ne posait un modèle, et, ceux qui ont cultivé l'académie d'après nature le savent, poser le modèle n'est pas l'affaire de tout le monde.

Fréjus franchit donc le seuil de ce temple du biceps et du thorax, s'assit sur un tabouret boiteux qui lui avait été réservé par le grand prêtre du lieu, et se mit, avec un courage digne d'un si noble but, à dessiner le modèle vivant qui déployait ses muscles sur une estrade au centre de l'atelier.

Peindre cet intérieur serait impossible. Il faut avoir pénétré soi-même dans cette grenouillère d'artistes imberbes ou barbus, avoir vu luire, dans la pénombre des quinquets fumeux, les yeux malins ou arder le ces Rubens en herbe; avoir respiré cette atmos re épaisse et nauséabonde, pour se faire une id le

l'étrange sanct[illegible] où l'art avait établi son culte. Avec une natu[illegible] délicate comme la sienne, Julien devait plus qu'un[illegible] autre se sentir mal à l'aise dans un pareil milieu; [illegible]a vocation étant grande, mais il dut faire de terribl[illegible]s efforts pour triompher de ses répugnances. Ajoutons que la douceur de son caractère, l'ardeur qu'il apportait à son travail, le calme distrait contre lequel venaient s'émousser les traits de ses camarades, loin de désarmer ceux-ci, les irritaient au contraire comme une provocation, et fertilisaient leur verve, déjà trop féconde en tortures d'atelier. Mais si la goutte d'eau creuse le diamant, l'acier est impuissant à le rayer. Au bout de six semaines de siége, la citadelle fut proclamée imprenable, et les plus terribles rapins du quai Saint-Michel tournèrent leurs armes d'un autre côté. [illegible] fut permis à Julien de concentrer toutes ses forces vers son unique but, et avant que six mois se fusse[illegible] écoulés, il passait pour le premier dessinateur de l'école de Ravestain.

Julien n'ava[illegible] pas attendu si longtemps pour reprendre sa pal[illegible]. Dès qu'il s'était vu de force à modeler un crâne [illegible] l'avait recouvert de muscles et de chair; il en av[illegible]fait palpiter les lèvres, trembler la [illegible] les narines. Le ton juste arrivait [illegible] bout de son pinceau; du premier [illegible]ystères du coloris et réalisait les

prodiges de la lumière. Quelques-uns des jeunes gens de son art, avec lesquels il s'était lié d'amitié, s'étonnaient de ses progrès et lui conseillaient fort de suivre l'atelier d'un grand artiste.

« A quoi bon ? » répondait-il.

A quoi bon, en effet, et qu'est-ce que les maîtres modernes lui auraient appris qu'il ne sût mieux qu'eux ? Les maîtres dont il prenait leçon, c'étaient Rembrandt, Titien, Rubens, Corrége surtout, son modèle par excellence. Tout le temps qu'il pouvait dérober à son étude, il le passait au Louvre, sans brosse, sans palette, sans chevalet, non comme la plupart de ses émules et camarades qui croyaient dérober les secrets des grands peintres à force de copier leurs tableaux : mais debout, appuyé sur les balustrades, le cou tendu, le regard attaché sur une de leurs œuvres, et ne la quittant, après trois ou quatre heures d'examen laborieux, que poussé par les gardiens. Combien de fois ne l'ai-je pas vu ainsi, attentif, concentré, immobile ? Il faisait le désespoir des visiteurs qui, pour voir le tableau devant lequel ils trouvaient Julien arrêté, étaient obligés de revenir le lendemain.

Il ne lui avait pas été facile de faire tolérer au- -
vre ses longues stations devant les coloristes e
haute recommandation lui avait fait ouvrir les s

du Musée, mais lorsqu'il s'était présenté, on lui avait demandé quel tableau il voulait copier.

« Aucun, » avait-il répondu.

Et il était allé droit à l'Antiope du Corrége devant laquelle il s'était aussitôt établi. Par malheur, un peintre en miniature était là qui copiait le tableau sur porcelaine et peignait l'Antiope au fond d'une assiette. Julien lui avai masqué la vue du chef-d'œuvre. Le copiste s'en pl ignit, et force fut à notre ami d'aller offrir ses l images à une autre merveille du pinceau italien. Tous les chefs-d'œuvre étaient entourés de chevalets, de palettes, de rapins et de copistes des deux sexes, ceux-ci juchés sur de hauts tabourets pour voir de plus près. Enfin Julien trouva, faute de mieux, une toile de second ordre et se mit à l'examiner avec la mê attention sérieuse qu'il eût apportée à l'étude de l'A e. Il y avait plus d'une heure qu'il était accoudé de le tableau, quand un gardien vint lui toucher le b :

« Monsieur un visiteur? lui demanda celui-ci.

— Non, je s tiste.

— Un artiste ez-vous me montrer votre carte?»

Julien, touj docile à la règle, montra sa carte.

u, vous êtes en règle, reprit le gar-

leau copiez-vous ?

ns.

— Alors, monsieur, choisissez un tableau et copiez-le.

— Mais je ne veux rien copier; je suis venu ici pour étudier et non pour copier.

— Comment! flâner ainsi des heures entières devant la même toile, vous appelez cela étudier, vous?

— Oui, j'appelle cela étudier, moi.

— Ah! mais ça ne se peut pas; vous ne pouvez pas rester ainsi éternellement devant le même tableau à ne rien faire.

— Aussi ne suis-je pas à rien faire; vous voyez bien que je travaille.

— Singulière manière de travailler!

— C'est ma manière à moi.

— Oui dà, ce n'est pas celle du Musée, et je vous prie d'en prendre une autre.

— Impossible, » dit Julien.

Et, s'accoudant de nouveau, il se plongea dans une plus profonde contemplation. Ce n'était pas l'affaire du gardien. Il en référa à son chef immédiat qui lui donna raison. Julien ne se tint pas pour battu. Il était doux, mais entêté. Devant un employé supérieur, il exposa son cas; l'employé, qui avait de l'esprit, sourit, trouva les explications de Julien judicieuses, et d[illegible] ordre aux gardiens de respecter désormais les [illegible] contemplatives du jeune peintre.

A partir de [illegible]e moment, Julien Fréjus put dérober un à un, à loisir, tous les secrets de palette des coloristes et développer ses instincts avec plus de certitude et moins de tâtonnements. Nous retrouvons aujourd'hui Julien, seul de son genre, peintre d'un sérieux mérite, le plus vraiment coloriste de nos peintres vivants, le plus incontestablement dessinateur de tous nos coloristes. On le voit, ce n'est pas un petit personnage que nous présentons ici au public, et ce n'est pas à un artiste vulgaire que madame la marquise de Varigny allait avoir affaire.

II

Madame de Varigny était depuis quelque temps tourmentée du désir de se faire peindre, mais elle avait du goût et voulait une œuvre d'art. Belle, d'ailleurs, et arrivée à cet âge où la beauté épanouie puise dans une expression habilement ménagée un éclat nouveau et une puissance irrésistible, elle n'était point faite pour poser en poupée devant les peintres à la mode. C'était, [illegible] modèle d'une grande valeur pour un [illegible]ne admirable Joconde, une délicieuse [illegible] encore, quelque chose comme un

rêve de poëte; une de ces figures ardentes et passionnées chez lesquelles le feu se voile sous de longs cils et sous un teint d'une blancheur éblouissante, une beauté sérieuse et pourtant délicate, profonde et pourtant aimable, sévère et pourtant gracieuse, régulière et pourtant pleine de caprice et d'imprévu. Aux temps où Guérin traduisait en peinture les deux premiers vers du second livre de l'*Énéide*, il eût représenté la reine de Carthage sous les traits de la marquise, et, au lieu d'en faire une brune piquante, il lui eût donné cette chevelure d'or vert qui déployait ses ondes chatoyantes sur des tempes larges et fortement veinées.

Beaucoup de femmes du monde n'auraient pas été aussi embarrassées dans leur choix que madame de Varigny. Elles seraient allées chez l'un de ces adroits enlumineurs dont les étalages de velours et de soieries obtiennent de si galants succès à toutes nos expositions. Je ne fais point ici l'éloge ni la critique des femmes du monde et n'ai point mission pour cela; je constate seulement, et j'insiste sur ce point essentiel, que la marquise était femme de goût et voulait une œuvre d'art.

« Donnez-moi donc un peintre, » disait-elle à tous amis et à toutes ses connaissances.

On lui en avait proposé cinquante, parmi [illegible] des plus illustres. Madame de Varigny n'ét[illegible]

femme à repo .3 grands artistes sans de bonnes raisons.

« Est-il un messieurs, disait-elle coquettement, qui vou peindre une rousse comme moi? »

Elle disait sa physionomie n'était point faite pour le pincea nos artistes en renom. Il fallait une âme jeune, ur iste dans toute la fougue de ses premières impre s pour comprendre un pareil modèle.

Un jour, un ssidus admirateurs de la marquise, le docteur Vig ion, arrive chez elle, un cadre sous le bras.

« Je crois, il, que je tiens votre peintre. Voyez plutôt! »

Le panneau qu'il exposa aux regards de la marquise contenait une simple tête, charmante d'expression, mais peu jolie, d'une exécution savante et toutefois primesautière, enlevée en ombre sur un fond gris très-lumineux.

« Cela est vraiment admirable, dit la marquise après quelques minutes d'un examen attentif. »

Madame de Varigny avait une nature très-impressionnable, très-artiste, mais par cela même, peut-être, elle ne prodiguait pas son admiration. Chez elle, l'impression était plus profonde que rapide, et son jugement faisait à bon droit autorité dans les salons.

« Comment nommez-vous l'auteur de ce tableau? reprit-elle.

— Fréjus.

— Fréjus! C'est un nom de ville, ce me semble. Qu'importe, faites-moi venir monsieur Fréjus; dites-lui que je désire le voir.

— Ah! voilà la difficulté, répondit l'ami de la marquise : monsieur Fréjus est un original, un artiste capricieux, et je crains bien...

— Qu'il ne vienne pas? Soit, j'irai chez lui.

— Vous croyez que l'on pénètre si facilement chez monsieur Fréjus!

— C'est donc une forteresse que votre peintre.

— A peu près. Cependant, grâce à quelques intelligences que j'ai dans la place, j'espère que nous finirons par nous y glisser. Mais ce n'est encore là que la moitié de la besogne.

— Vraiment, vous piquez ma curiosité.

— Fréjus ne fait pas le portrait de tout le monde. D'abord il est inaccessible aux arguments dont Bazile faisait si grand cas.

— Il méprise l'argent? à merveille! c'est la pierre philosophale que votre artiste. Et que faut-il faire pour mériter l'honneur d'être peinte par monsieur Fréjus?

— Le séduire.

— Cela devi .. grave, mais peut-être n'est-ce pas impossible.

— Ce « peut-être » eût été injurieux dans ma bouche, mais puisque vous l'avez dit, j'ajouterai, madame, que la séduction est difficile.

— Où serait le mérite si elle ne l'était pas? D'ailleurs, je ne serai pas la première, je suppose, et la tête que vous tenez là ne me semble pas si belle...

— Que vous n'en puissiez triompher assurément. Cependant je dois vous prévenir qu'avec mon peintre la beauté perd quelquefois ses droits. Il faut autre chose à monsieur Fréjus, et cette autre chose, heureusement vous la possédez.

— Ah! vous croyez, docteur, fit madame de Varigny avec un mouvement de tête d'une grâce infinie, comme si elle eût voulu appuyer d'une preuve les paroles du docteur. — Allons, reprit-elle, arrangez-vous pour me conduire bientôt chez votre protégé. »

A quelques jours de là, madame de Varigny fut prévenue que les portes de l'atelier de Fréjus s'ouvriraient devant elle le lendemain. La marquise n'eût point été femme si elle n'eût attendu ce moment avec une certaine impatience. Sa curiosité avait été singu- par les paroles du docteur; plus en- propre était en jeu; c'était une lutte , une bataille qu'il s'agissait de li-

vrer, et par conséquent une victoire qu il fallait remporter. Madame de Varigny ne songeait certes pas à faire dans la personne de monsieur Fréjus une nouvelle conquête ; elle voulait seulement prouver sa puissance et contraindre, en quelque sorte, l'artiste capricieux et fantasque à rendre hommage à sa beauté, au nom de l'art même qu'il exerçait; ambition après tout légitime chez une femme qui régnait dans un monde où tous les succès lui étaient faciles, où elle n'était pas habituée à rencontrer cette résistance dont on la menaçait.

Avant de commencer l'attaque, la marquise fourbit ses armes, c'est-à-dire qu'elle s'habilla de la façon qu'elle crut la plus capable de faire valoir sa beauté et d'exercer de l'influence sur l'esprit rebelle du peintre. Elle ressemblait à un portrait du Titien, en sortant de chez elle. Chemin faisant, le docteur ne se fit pas faute de conter mille anecdotes sur les fantaisies du peintre, sur ses brusques sorties, sur ses refus nettement formulés de peindre telle figure parce qu'elle manquait d'expression, telle autre parce qu'elle avait une expression niaise, telle autre encore parce que sa peau manquait de variété dans les tons et de transparence. Bref c'était un juge féroce que ce monsieur Fréjus, un adversaire plus encore qu'un juge, et, quelques-uns, un ennemi plus qu'un adversaire

preuve était redoutable, mais elle n'effrayait pas la marquise; l'idée lui en souriait même et l'animait à ce point que le docteur, en lui offrant la main pour descendre de voiture, ne put se défendre de le remarquer. Elle ne lui avait jamais paru si belle.

Par un de ces caprices dont il eût pu épargner la peine à ses visiteurs, notre peintre avait placé son atelier le plus loin possible du centre de Paris, sur le boulevard Saint-Jacques. Il habitait là une petite maison d'assez pauvre apparence, à laquelle on parvenait en passant sous une tonnelle de vigne vierge, très jolie sans doute en été. Mais on sortait alors de l'hiver, et l'accès de la maisonnette était fort triste.

Le docteur frappa à la porte, un judas s'ouvrit brusquement, des yeux noirs examinèrent un moment les deux visiteurs et une voix caverneuse leur demanda : « Qui êtes-vous ? »

Le docteur déclina son nom et celui de la marquise, et le judas se referma.

« Çà, docteur, dit madame de Varigny, vous m'aviez dit que l'atelier de votre peintre était une forteresse; vous vous êtes trompé, c'est une prison.

Enfin, pourtant, on entendit une clef tourner dans la serrure, la porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds, et l'homme aux yeux noirs introduisit les visiteurs dans un corridor obscur, à l'extrémité duquel on aper-

cevait un rayon de soleil comme dans les *intérieurs* de Granet.

« Docteur, je m'en dédis, murmura la marquise, ce n'est point une prison, c'est un sépulcre. Je suis sûre qu'il y a des squelettes rangés contre la muraille.

— Je crois même qu'ils s'agitent et traînent des chaînes, » ajouta le docteur.

Le traîneur de chaînes n'était autre qu'un affreux petit chien, métis de roquet et de chien-loup qui faisait retentir dans l'obscurité les anneaux de son collier.

« Votre roquet ne mord pas? demanda le docteur au domestique.

— Pardon, monsieur, répondit celui-ci, il mord quelquefois, mais il n'aboie jamais. »

Rassuré à demi par cette déclaration, le docteur écarta le méchant animal du bout de sa canne et poussa la porte qui s'ouvrait à l'extrémité du corridor. La marquise et lui se trouvèrent dans un atelier de médiocre dimension, rempli de chevalets de tous les formats et de tous les genres possibles. Sur chaque chevalet, il y avait une toile ou un panneau retourné.

Devant l'un de ces chevalets, un homme était
courbé, les coudes sur les genoux, le menton da
mains, et regardait avec une attention inexpl

une toile sur l ,elle on ne voyait que cinq ou six coups de brosse donnés comme au hasard sur la couche d'impression. C'était le peintre. Julien leva les yeux sur les deux personnes qui entraient, puis, se levant lui-même, il vint au devant d'elles.

« Monsieur, dit la marquise de l'air le plus séduisant et avec la voix la plus caressante qu'elle put prendre, mon ami, le docteur Vignon, m'a fait voir une de vos œuvres et m'a donné la plus grande envie de visiter votre atelier. »

Julien s'inclina brusquement et sans répondre au compliment de la marquise :

« Voilà tout ce que j'ai en ce moment, dit-il en étendant la main par un geste circulaire vers toutes les toiles retournées qui garnissaient les chevalets.

— J'espère, dit le docteur, que vous nous permettrez de voir...

— Oh ! voyez, voyez ; aussi bien il n'y a rien à voir.

— Je suis sûre, ajouta madame de Varigny, que vous avez là de nouveaux chefs-d'œuvre.

— Certainement, répondit le peintre en secouant la tête, ce sont tous des chefs-d'œuvre ; je suis condamné, quand je reçois du monde, à entendre ce mot-
-tin jusqu'au soir. Des chefs-d'œuvre !
'oit des chefs-d'œuvre aujourd'hui ?
doute, » hasarda le docteur.

Julien haussa les épaules et retourna à son chevalet. Il avait à peine regardé la marquise, ce dont celle-ci se sentit probablement mortifiée. Pour se donner contenance ou dissimuler peut-être son dépit, elle alla de chevalet en chevalet, retournant elle-même tous les cadres.

« Ah ! voici madame B..., dit-elle ; très-ressemblante. Bien, mademoiselle J... ; c'est frappant. Madame de L... ; on la reconnaîtrait entre mille, quand on l'a vue une fois, avec son menton pointu et ses yeux à fleur de tête. Regardez donc, docteur, voici le jeune Armand de S... Par ma foi, il a une sottise sur les lèvres; c'est peint d'après nature ! Et la comtesse de F..., docteur, voyez donc son sourire aigre comme une injure ! Vraiment, monsieur Fréjus, vous êtes un grand peintre ; vous ne saisissez pas seulement l'expression, vous devinez la pensée et pénétrez jusqu'au fond du cœur.

Le peintre, toujours accoudé, ne répondit pas. Le docteur venait de s'arrêter devant un cadre plus grand que les autres.

« Ah ! pour le coup, madame, dit-il, voilà qui est de ma compétence : mon confrère, le docteur C.-L... Parbleu, c'est admirable ! je n'ai jamais rien vu de si beau, de si parfait.

— Si beau ! si parfait ! grommela le peintre ses dents.

— Voyez do ette bouche, madame, continua le docteur, elle v rler, elle parle! Et cet œil profond, plein de réfle ion et de pensée! Comme c'est bien cela! Ce front hargé des soucis de la science, dénudé par le travail; es joues creusées par les veilles! je n'ai vu de ma ie une œuvre aussi complète, aussi magnifique! »

Pendant ce discours, le peintre s'était levé et était venu se placer derrière les deux visiteurs. A chaque mot du docteu , il faisait une étrange grimace; ses traits se contra taient, et il s'imposait évidemment une contrainte pour ne pas éclater.

« Décidément, monsieur, reprit le docteur en se retournant vers Julien, vous êtes le premier peintre de portraits que la France possède aujourd'hui!

— Je le crois comme vous, repartit vivement l'artiste, mais ce que vous dites là ne signifie pas grand'-chose; il n'y a pas un bon peintre de portraits en ce moment.

— Comment, pas un?

— Pas un : ni moi, ni aucun autre.

— Voilà pourtant qui témoigne contre ces paroles, dit gracieusement la marquise.

— Vous aussi, madame! quoi, vous prenez pour évangile ce que monsieur vient de vous dire! Mais regardez donc ce nez sans relief, ces narines sans

souffle, ces tempes sans battement, ces muscles tendus avec effort, cette chair sans vie et sans transparence! J'avoue que les yeux et le front sont assez bien rendus; mais la bouche est défectueuse, mais le port de la tête est maladroit, mais le cou est raide, la couleur est flasque, le modelé insuffisant.

— En un mot, vous trouvez votre peinture détestable. C'est un rare exemple de modestie, monsieur, que vous donnez là à la gent artiste.

— Que voulez-vous! moi, je suis sincère, et je sais fort bien que si personne ne peut faire un portrait qui vaille celui-ci, cela ne prouve pas que celui-ci soit un chef-d'œuvre, comme vous entreprenez de le démontrer à madame la marquise.

— Eh bien, monsieur, dit madame de Varigny, telle qu'elle est, cette peinture satisfait mon goût et suffit à mon ambition. Voulez-vous faire mon portrait, monsieur Fréjus? »

En parlant ainsi, la marquise se posa en face du peintre, dans le rayon lumineux qui éclairait l'atelier. Ses lèvres entr'ouvertes et souriantes montraient de petites dents blanches parfaitement rangées, ses yeux pétillaient de malice et d'ardente anxiété, ses narines frémissaient, le sang empourprait ses veines tra-
rentes, et la lumière, réunie en faisceau sur ce
mant visage, lui donnait un éclat incomparabl

peintre fut éb ui. Jusque-là, il ne l'avait guère regardée, ou du moins il ne l'avait point vue, ce qu'on appelle vue. I. resta un moment silencieux et immobile, comme s'il étudiait déjà son modèle. A l'expression de son regard, une femme pouvait s'y méprendre. La marquise s'y méprit-elle? Je ne sais; toujours est-il qu'elle ressentit une joie secrète du sentiment d'admiration qu'elle lisait dans les yeux de l'artiste; elle n'eût pas été femme si elle ne se fût sentie flattée.

« Veuillez ôter votre chapeau, » dit enfin le peintre.

Madame de Varigny s'empressa d'obéir, mais dans sa précipitation, elle dérangea l'économie de ses cheveux, qui se déroulèrent en longs anneaux d'or sur ses épaules. Elle voulut les rattacher. Le peintre posa hardiment sa main sur la sienne.

« N'y touchez pas, s'écria-t-il, laissez-les comme ils sont! Voilà, monsieur, un modèle admirable. »

Il est probable que le cœur de la marquise bondit à ce laconique éloge.

Tous trois restèrent un instant muets; le docteur lui-même, bi n qu'il fût tourmenté du besoin de tourner un compliment, jugea sainement que tout compliment de sa bouche serait désormais bien fade

ue venait de dire le peintre. Celui-ci

arquise avec une attention soutenue,

eds, de la pointe des cheveux jusqu'à

l'extrémité des doigts. La marquise de son côté se prêtait volontiers à cet examen et prévenait les désirs de l'artiste, en lui laissant deviner toutes ses grâces et toutes ses perfections. Ce fut elle pourtant qui rompit le silence.

« Ainsi, dit-elle, vous ne me trouvez pas indigne de vos pinceaux? vous voulez bien faire mon portrait?

— Certainement, je veux faire votre portrait. Voulez-vous vous asseoir, nous allons le commencer tout de suite.

— Tout de suite, comme cela, sans préparation?

— Quelle préparation voulez-vous qu'il y ait?

— Mais... je ne sais... j'aurais cru... Cette toilette suffira-t-elle?

— Cette toilette est inutile. Nous la changerons probablement. Je ne sais pas encore ce que je ferai! Mais si vous voulez bien prendre place dans ce fauteuil, nous allons chercher ensemble. »

Madame de Varigny ne paraissait pas trop regretter d'être prise ainsi à l'improviste. Elle s'assit, et se retournant vers le docteur :

« Vous ne m'en voudrez pas, docteur, d'abuser ainsi de votre temps et de votre complaisance. »

Le docteur tira sa montre.

« Madame, j'ai encore deux heures à votre dé-

— Deux heures! Vous ne me tiendrez pa:

heures, monsie _ est-il pas vrai? dit la marquise en s'adressant à .en.

— Seriez-vo ıéjà fatiguée? murmura brusquement celui-ci.

— Non, moı _ır, je n'en ai pas encore eu le temps. Voyons, je ne v _s interroge plus, je cherche une pose. Suis-je bien air ·i? »

Le peintre r ·épondit pas, mais, s'approchant de la marquise, il uenoua ses mains, allongea un bras, replia l'autre, fit relever le front, tourner la tête, tout cela sans rien dire, comme s'il se fût agi d'un mannequin d'atelier. La marquise ne pensait pas même à résister; tout au plus osait-elle trouver, à part elle, les manières de monsieur Fréjus un peu originales. Mais l'originalité a ses priviléges, et madame de Varigny en ce moment eût été la dernière à les discuter.

Quand il crut avoir trouvé une pose favorable à son modèle, Julien, sans prendre la peine de chercher un ensemble la craie à la main, aborda directement avec la brosse le panneau devant lequel il était en extase au moment où les deux visiteurs étaient entrés dans l'atelier.

« Vous ne craignez pas que je surprenne les secrets de votre manière, dit le docteur, en s'approchant doucement du peintre.

— Je n'ai ni manière ni secret, répondit celui-ci.

Je ne crains qu'une chose, c'est que vous ne vous teniez debout et ne rôdiez dans l'atelier pendant que madame et moi nous travaillons. Vous nous donneriez des distractions. Asseyez-vous là-bas, dans le coin, dans ce fauteuil; vous trouverez sur la table le dernier numéro de la *Revue contemporaine* : c'est très-amusant. »

Le docteur fit la grimace, mais il obéit. Julien, de son côté, se remit au travail avec une grande ardeur, entremêlant ses coups de pinceau d'exclamations qui chatouillaient agréablement les oreilles de la marquise. Il ne tarissait pas sur le bonheur des peintres qui ont des cheveux d'or vert à la disposition de leurs pinceaux.

« Est-il donc vrai, s'écria la marquise, que vous aimiez tant mes cheveux?

— Je ne sais ce que j'aime le plus de votre teint ou de vos cheveux, mais, à coup sûr, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

— Monsieur Fréjus, prenez garde, vous allez me donner mauvaise opinion de vous. Vous flattez votre modèle, c'est le procédé des peintres qui n'ont pas de talent.

— Hélas! madame, je voudrais bien pouvoir vous flatter; mais l'art est impuissant à reproduire certaines natures, et je crains d'en être pour mes peines. C dant, essayons toujours, ne perdons pas co Aussi bien l'entreprise est assez belle pour

tente. Il y a bien [illegible] peintres qui ont osé peindre Jésus-Christ ! C'est une audace que je n'ai jamais comprise ; et vous, madame ?

— Ma foi, je n'y ai jamais songé ; peut-être, en effet, est-ce une témérité bien grande. Pour les anges, passe encore.

— Oui, je comprendrais encore cela pour des anges ; car, enfin, on peut avoir rencontré des anges dans sa vie. — Madame, ne changez pas l'expression de votre regard, je m'occupe de vos yeux.

— Vraiment, fit la marquise, sans s'attacher aux dernières paroles de Julien ; vous croyez qu'il y a des anges en ce bas monde ; peut-être en avez-vous rencontré ? »

Le peintre se leva brusquement en fronçant le sourcil, et posant sa palette :

« Je ne peindrai pas davantage aujourd'hui, dit-il.

— Ainsi, vous me donnez congé ? Quand reviendrai-je ?

— Demain, si vous voulez, à la même heure. Je n'ai rien à faire en ce moment. Mon pinceau est sans occupation.

— Mais, aussi, pourquoi êtes-vous si difficile dans le [illegible] modèles ?

[illegible] me vous voyez, dit le peintre, en [illegible] [illegible]es qui garnissaient les chevalets.

— Et quand mettrez-vous mon portrait dans cette galerie? dit coquettement la marquise.

— Jamais, s'il plaît à Dieu. Vous, madame, ajouta-t-il avec chaleur, vous êtes un modèle exceptionnel, une de ces beautés comme les peintres en rêvent quand ils ont un peu de poésie dans le cerveau.

— Vous m'aviez donc rêvée?

— Suis-je un poëte, moi? dit Julien avec un sourire amer.

— Nous avons quelque raison de le penser, monsieur Fréjus, répondit le docteur qui s'était levé et qui s'avançait avec précaution, après avoir posé son binocle sur son nez. Vous permettez que l'on voie?...

— Pas aujourd'hui, dit le peintre en retournant tout à coup le panneau. Je n'aime pas à montrer mon travail qu'il ne soit fini ou du moins très-avancé. Revenez dans huit jours, monsieur le docteur, et s'il y a encore quelque chose sur ce panneau, je vous le ferai voir. Mais, franchement, ajouta-t-il d'un air triste et d'une voix abattue, je crains que ce malheureux panneau n'en soit revenu au point où vous l'avez vu tantôt en entrant ici.

— Comment cela, s'écria vivement la marquise, est-ce que vous pensez à effacer ce que vous
faire?

— Non, madame, pas encore, mais demain

— Demain, m qu'aujourd'hui, j'espère.

— Qui sait? N chassons ces idées; elles m'ont toujours porté r heur. A demain, madame, à demain. A propos, je ne suis pas content de votre robe. Je voudrais vous voir en bleu.

— Je ne puis venir en bleu jusqu'ici.

— Et puis je n aime pas ces corsages tendus comme vous les portez aujourd'hui. Je voudrais quelque chose de plus ample.

— Je vous vois venir; il vous faudrait une draperie antique.

— Dieu nous garde de draperies antiques! On ne voit plus que cela depuis quelque temps; c'est une mode, une fureur d'antiquailles en peinture et au théâtre! Il y a des peintres de sujets grecs, comme il y a eu des peintres pompadour, des peintres de bergers trumeaux. Les uns sont aussi vrais que les autres. Non, non, point de draperie antique! On croirait que je suis de l'École, et comme je n'ai pas trente ans, on me soupçonnerait de vouloir concourir pour le prix de Rome. »

Le peintre s'échauffait en parlant, et sa voix prenait un accent singulier.

« Et puis, pourquoi de l'antique? Vous n'êtes pas antique, vous, madame, vous êtes toute moderne. Tout au plus remontez-vous à la Renaissance; vous

en avez la grâce, le puissant coloris, l'ardeur juvénile; vous n'avez pas le calme froid, impassible de l'antique. Vous appartenez à l'école du Titien, ou mieux encore du Corrége, et non pas à celle de Phidias. Vous êtes faite pour le bruyant éclat de la peinture et non pour les plis parallèles du ciseau grec. Votre place est à Parme ou à Venise, dans les palais d'or du Grand-Canal, et non aux péristyles de l'Acropole.»

Julien était lancé; il aurait pu aller loin, si la marquise n'avait cru prudent de l'arrêter.

« C'est bien, dit-elle avec un geste plein de grâce, mais qui signifiait assez clairement que Julien en avait dit assez pour la convaincre; c'est bien, je vous enverrai une robe bleue, suffisamment étoffée, et nous trouverons bien ici une chambre où je puisse changer de costume. Seulement vous me donnerez huit jours pour faire préparer une toilette qui vous convienne.

— Alors nous ne posons pas demain? s'écria le peintre avec dépit.

— Pourquoi pas? dit la marquise. Ne pouvez-vous pas continuer la tête?

— La tête, la tête! certainement, je puis continuer la tête : mais un portrait ne se compose pas [illegible] ment d'une tête; il y a le cou, les épaules, l[illegible] les mains, que sais-je?

— Vous fere ut cela après, » dit le docteur.

La mauvaise humeur du peintre avait trouvé un dérivatif.

« Parbleu ! monsieur le docteur, s'écria Julien, je voudrais bien savoir si vous guérissez vos malades par morceaux? »

La marquise se mit à rire, le docteur en fit autant, et l'on se sépara d'assez bonne grâce, en se donnant rendez-vous au lendemain.

« Il faut avouer, dit la marquise en s'appuyant sur le bras du docteur pour remonter dans sa voiture, il faut avouer que vous m'avez menée chez un peintre bien original.

— Dites chez un fou, madame, dites chez un fou. »

Pendant que la voiture roulait vers le faubourg Saint-Honoré, madame de Varigny garda d'abord le silence, que le docteur n'osait interrompre.

« Êtes-vous bien sûr que ce jeune homme soit fou? » demanda-t-elle tout à coup.

Le docteur regarda attentivement la marquise avant de répondre.

« Non, madame, dit-il enfin, mais il a de fort grandes dispositions à le devenir. »

rit et la voiture s'arrêta.

III

Madame de Varigny était une femme du meilleur monde parisien, non de ce monde frelaté que les romanciers nous peignent en leurs œuvres, et dont le modèle, grâce à Dieu, n'existe que dans leur imagination, mais du monde véritable, où la bonne renommée et la vertu sont en sérieuse estime, où les grâces de l'esprit ne paraissent pas incompatibles avec une vie irréprochable, mais où les fautes de conduite ne trouvent pas leur absolution dans les grâces de l'esprit. Ce monde, beaucoup plus simple et plus naturel que ne le supposent ceux qui ne l'ont jamais vu, n'offre que très-rarement l'exemple de la singularité et du romanesque, et quand par hasard il se présente, c'est que celles qui le donnent ont déjà mis un pied dans un autre domaine.

Madame de Varigny n'en était pas là, et si elle avait quelque grain de singularité et de romanesque dans l'esprit, elle ne lui avait jamais permis de se développer et d'amener en elle aucun trouble moral ; elle en avait toujours su limiter les effets au cercle s étroit des entreprises de l'intelligence, et cela ét venu un charme de plus en sa personne. Da e

société où la va..ur personnelle de chacun se mesure beaucoup moins, quoi qu'on en dise, aux situations acquises et au nombre des écus qu'au mérite réel, madame de Varigny avait eu le tact de se faire une part d'influence que son goût, son esprit et son ardente curiosité des choses intellectuelles rendaient véritablement très-grande. Aujourd'hui les hommes incapables et inoccupés ne comptent pas, eussent-ils des millions; les femmes absolument nulles et frivoles ne comptent guère, fussent-elles les plus belles du monde. Leur beauté même, en appelant sur elles les regards, met davantage en relief leur infirmité morale, et l'on peut dire d'elles que leurs attraits sont les plus terribles instruments de leurs défaites. Un jour viendra même où la femme sans instruction solide et d'un esprit inculte ne comptera plus dans le monde qu'à titre d'ornement éphémère.

La marquise avait le goût des arts et des lettres, mais elle les estimait seulement pour ce qu'ils valent réellement, comme levier moral dans une civilisation avancée, comme expression élevée du sentiment poétique chez un peuple intelligent. Peut-être aimait-elle plus encore les hautes sciences de l'humanité; celles dont les femmes du monde font trop bon marché et abandonnent à tort le monopole à ce que l'on est convenu d'appeler par dérision des « femmes supérieures. »

Si toutes les femmes douées de bon sens et animées de bonnes intentions s'avisaient d'être elles-mêmes, et pour leur propre compte, de véritables femmes supérieures, on serait bien surpris de voir que celles qui usurpent aujourd'hui ce titre ne sont que des femmes très-inférieures dans l'échelle de l'éducation, et surtout dans celle de l'intelligence. Il en est de celles-ci comme de ces amoureux platoniques de la liberté, toujours prêts à la défendre, mais jamais à la pratiquer. Les « femmes supérieures » parlent volontiers philosophie, morale, religion, mais ce sont là des mots stériles dans leur bouche, et de ce que professent leurs lèvres, le cœur chez elles sait rarement quelque chose.

Nous ne peignons pas ici un portrait moral de madame de Varigny, elle en a bien assez du portrait matériel que fait d'elle monsieur Julien Fréjus ; nous laissons seulement soupçonner dès à présent au lecteur qu'il ne trouvera en elle ni une femme légère, ni une héroïne de roman, encore moins un premier rôle de comédie contemporaine. Que ceux-là donc ne me suivent pas plus loin dans ce récit qui cherchent partout des aventures, et qui souvent ne les demandent à leurs lectures que faute de les trouver dans réelle. Cette histoire n'est pas faite pour eux : dame de Varigny n'eut guère d'aventures et n'

pas l'esprit f... aux grandes émotions du drame intime. Elle a ...it d'ailleurs un mari excellent, qu'elle aimait, qu'el... respectait plus encore peut-être, et, pour tenir da...s le monde la place la plus digne et la plus honorable, elle n'imposait aucune violence à ses penchants et n'obéissait au contraire qu'aux sollicitations de son heureux instinct.

Cependant, en rentrant chez elle, madame de Varigny dit à sa femme de chambre :

« Jeanne, voyez donc parmi mes robes bleues celle qui me sied le mieux. »

Jeanne, qui était une jeune fille assez éveillée et trop intelligente pour une soubrette moderne, sourit finement à sa maîtresse et apporta trois robes choisies parmi les plus belles. La marquise, qui ne voulait pas perdre de temps, les essaya toutes les trois, mais toutes les trois furent rejetées comme insuffisantes et ne réalisant pas le programme que monsieur Fréjus avait tracé.

« Allons ! dit-elle ; je voulais reculer devant cette dépense, mais je vois bien qu'il faut en venir là. Faire faire une robe exprès pour un portrait ! Jamais je ne me serais crue capable d'une pareille folie !

— Madame fait donc faire son portrait ! observa
je comprends, alors !
...omprenez-vous, mademoiselle ? demanda
...mme si elle eût eu à se défendre.

— Rien, madame, sinon que madame a raison et que pour un portrait il faut se mettre le mieux possible. Un portrait, ça reste.

— Oui, répéta la marquise comme un écho plaintif; un portrait reste, et soi-même on passe.

— Je n'ai pas dit cela pour madame, s'empressa d'ajouter la jeune fille; madame sait bien qu'elle est très-belle et que sa beauté, loin de s'en aller...

— Taisez-vous, Jeanne, interrompit vivement madame de Varigny; vous savez bien que je déteste la flatterie.

— Oh! je puis assurer à madame que c'est toute ma pensée.

— Peu m'importe votre pensée. Dites que l'on mette mes chevaux; il faut que j'aille chez ma modiste. »

Si peu frivole qu'elle soit par caractère, voilà donc madame de Varigny embarquée dans une affaire de chiffons; elle qui était la plus modeste et la plus sévère des femmes dans sa mise, la voilà qui s'occupe de sa toilette plus, à coup sûr, qu'elle ne s'en était encore occupée depuis le jour de son mariage. Était-ce donc une si grande affaire pour elle que ce portrait? Nous devons le penser, puisque, pendant huit jours, elle ne vécut que dans les mousselines, les dentelles et les rubans. Elle avait, suivant l'engagement, accordé une seconde séance, où le peintre s'était

tré plus raison le, mais non moins admirateur de son modèle. Il emblait à la marquise que, sous l'empire de sa beau, la farouche humeur de l'artiste s'adoucissait déjà, que cet homme capricieux et difficile devenait plus traitable, que l'ours enfin s'apprivoisait. Quelle est la femme qui eût résisté à la tentation d'accomplir une pareille métamorphose? Plus la tâche lui paraissait difficile, plus elle se sentait entraînée à la remplir. Son esprit sérieux même l'y portait. Si elle se fût, comme la plupart des femmes, plus préoccupée du côté extérieur et apparent des choses, elle eût sans doute pris garde de s'engager dans une pareille entreprise; il lui eût semblé d'un médiocre intérêt pour sa vanité féminine de dompter cette espèce d'homme des bois, il lui eût même paru passablement ridicule d'attacher à son char de triomphe un vaincu d'aussi peu d'importance. Mais pour madame de Varigny, qui n'avait que les intentions les plus droites, — dirons-nous les plus légitimes? — un pareil danger n'existait pas: elle n'avait nullement l'intention de se faire aimer de Julien; elle prétendait seulement arriver à l'homme à travers l'artiste, assouplir l'un et développer l'autre, exercer sur tous deux une sorte de patronage qui ne se fl créer en quelque sorte une œuvre à la fois son ambition et son désir s e à autrui. Ces essais ne sont pas

sans périls quelquefois, et l'on a vu, même en dehors des romans, d'honnêtes femmes arriver jusqu'au bord de l'abîme par la pente insensible des plus vertueuses intentions. L'amour du bien a perdu plus d'une fille d'Ève.

A la fin de la séance, madame de Varigny pria Julien de venir dîner le samedi suivant chez elle. On était au mardi. Avant de faire apporter à l'atelier sa nouvelle toilette, elle voulait la lui montrer. Et puis, ne fallait-il pas que monsieur Fréjus fût présenté au marquis? L'artiste ne fit aucune objection, ce qui étonna d'abord madame de Varigny, et il insista même sur le plaisir que cette invitation lui causait, ce qui donna à la marquise beaucoup de confiance en elle-même.

« Vous savez, dit-elle négligemment, nous serons entre nous, mon mari, le docteur, vous et moi.

— Tant mieux, répondit le peintre en barbouillant d'une brosse rapide le fond de son tableau; nous n'en aurons que plus de temps à nous. »

La marquise regarda le peintre comme si elle cherchait dans ses traits l'explication de ses paroles. Elle n'y découvrit rien qu'une attention soutenue à sa besogne. Elle pensa avec raison que le sens de ces mots lui échappait et n'osa pas en demander l'ex[illegible]ation. Elle eut conscience de cette crainte, et la [illegible]ision qu'elle en éprouva la lui rendit plus se[illegible]e.

Mais, en y ré ..sant, elle se dit que c'était folie et que si elle ı chait résolûment droit au fantôme, celui-ci s'éva uirait.

« Oui, dit e après un instant de silence, nous aurons plus (temps pour causer de mon portrait et pour lui prép..er les détails de son arrangement.

— Sans doute, répartit le peintre, mais un coup d'œil suffira; ce n'est pas cela que je voulais dire. »

Et comme la marquise faisait un mouvement,

« Ne bougez pas, madame, dit-il, je peins vos lèvres. Vous avez changé l'expression de votre sourire : tout à l'heure il était doux et confiant, le voilà maintenant inquiet et troublé. »

Madame d(Varigny eut peur d'avoir trahi sa pensée; l'effort qu'elle fit pour échapper à son trouble ne contribua qu'à l'augmenter. Cette fois elle se sentit envahie par ı e véritable terreur; ses traits s'altérèrent, ses joue se couvrirent d'une vive rougeur, son front se pencha, et elle finit par se retourner vers le docteur, qui lisait dans son coin, afin de dissimuler l'angoisse qu' éprouvait.

« La séan(levée, s'écria le peintre. Madame, vous posez m urd'hui, et c'est dommage, car je ... et en gaieté. Rien de tel que la ..n bon portrait. Décidément je n'ef- vôtre aujourd'hui.

— Et peut-on du moins y jeter un regard? demanda timidement le docteur.

— Non, monsieur, répondit Julien, moins encore qu'hier. Que voulez-vous? nous autres artistes nous avons tous notre *tic*. Le mien est de me laisser impressionner trop facilement par les observations que l'on me fait: les critiques me découragent, les éloges exaltent ma confiance; je gâte ou je laisse incomplet, voilà le résultat. Quand j'ai fini, c'est différent: je détruis ou je corrige. »

Le docteur dut se contenter de cette explication et ajouter le *tic*, dont l'artiste venait de s'accuser, aux autres symptômes qu'il avait déjà recueillis sur ce qu'il appelait la folie du peintre.

Avant le jour du dîner, il y eut encore une séance; il y en eut même deux si l'on peut appeler ainsi une entrevue d'une demi-heure pendant laquelle Julien ne toucha ni à sa palette ni au portrait, mais durant laquelle il *travailla* suivant son ancienne manière du Musée, c'est-à-dire en examinant à fond son modèle et en se pâmant d'aise à chaque beauté nouvelle découverte ou seulement entrevue. Il ne faudrait pas jurer que ce genre de *travail* ne plût à la marquise mieux encore que celui qui faisait avancer son portrait. La plus sage des femmes n'est point parfaite.

IV

Le samedi, à six heures précises, Julien se présentait à l'hôtel de la marquise. Monsieur de Varigny le reçut en homme comme il faut, avec une courtoisie parfaite, qui était aussi éloignée des formes de la protection que de celles de la familiarité. Julien, bien qu'il fût d'un naturel réservé, se trouva tout de suite à l'aise avec lui. Une idée le préoccupait depuis quelques jours. Il avait entendu dire que monsieur de Varigny était un grand amateur de camées antiques et qu'il en possédait de fort beaux. A peine eut-il salué la marquise que, se retournant vers le marquis :

« Vous me permettrez, monsieur, de voir votre collection, lui dit-il.

— Vous me savez donc collectionneur?

— Le bruit public me l'a appris et j'ai pensé que, puisque madame la marquise avait bien voulu m'inviter dans l'intimité, vous ne me refuseriez pas, après le dîner, de me montrer vos richesses. Nous aurons le temps de les a[illegible]nirer. »

La marquise serra les lèvres.

[illegible], dit le marquis, après le dîner nous [illegible] tout à notre aise. Avec un juge tel que [illegible]r moi une véritable fête.

— Et pour moi donc, monsieur, et pour moi ! »

Madame de Varigny avait le commentaire des paroles qu'elle n'avait pas comprises : cette singulière ardeur de Julien à se rendre à son invitation, cette espérance formulée du loisir que l'intimité permettrait d'utiliser après le repas, tout cela n'était qu'une question d'art pour le peintre, et à cette question d'art madame de Varigny était tout à fait étrangère. Les grandes admirations que sa beauté avait provoquées chez l'artiste n'étaient-elles donc pas plus durables? L'ambition de la marquise se trouvait-elle déjà déçue? L'art vivant était-il vaincu par l'art inerte? — Madame de Varigny, en effet, se considérait, elle aussi, comme un objet d'art, mais un objet d'art agissant, pensant, éprouvant. Supposez un instant que tous les chefs-d'œuvre du passé s'animent et prennent nos passions! vous aurez un étrange spectacle de jalousies, de haines, de victoires et de défaites. Madame de Varigny était un de ces chefs-d'œuvre animés : elle était jalouse des camées.

Outre le docteur, il se trouva à table une autre personne étrangère à la famille. C'était une jeune fille, grande, mince, au teint pâle, aux yeux noirs, longs, profonds et voilés. Elle ne paraissait point jolie son air doux et triste intéressait, et volontiers la pathie s'éveillait en face de cette figure expr

mélancolique e[illegible]leste. Avant que l'on passât dans la salle à mang[illegible], elle s'était tenue toujours dans l'ombre, sans affec[illegible]tion, et n'avait pris aucune part à la conversation. I[illegible]dant le dîner, sur une interpellation de la marquise [illegible]le répondit, et sa voix, d'un timbre caressant et pu[illegible], fit tout à coup relever la tête de Julien, en ce moment b[illegible]ucoup plus occupé de sa fourchette, il faut bien l'av[illegible]uer, que de la toilette de la marquise. Julien, qui voyait la jeune fille pour la première fois, la regarda un moment comme s'il eût voulu pénétrer le secret de sa vie et sonder peut-être le mystère de sa douleur. Puis il retourna à son assiette, mais avec une préoccupation si évidente, que madame de Varigny ne put se défendre d'en faire intérieurement la remarque.

Chez elle, à sa table, la marquise était sur un terrain solide, et elle se sentait si maîtresse d'elle-même, qu'elle pouvait sans effort déployer toutes ses grâces et toute sa supériorité.

« A quelle œuvre nouvelle pensez-vous, monsieur Fréjus? dit-elle. Vous avez un air si distrait!

— A une œuvre de charité, madame, répondit Julien.

— Est-ce que vous êtes allé au sermon aujourd'hui? demanda la jeune femme d'un ton railleur qui ne lui était pas habituel.

— Non, madame, répondit le jeune homme sans se déconcerter : mais j'ai rencontré la douleur en personne et j'en ai l'âme navrée. »

Le docteur tira son calepin et prit une note.

« Que faites-vous là, docteur? demanda la marquise.

— Je constate les symptômes. »

Julien, à qui l'action et la réponse du docteur n'avaient pas échappé, lui dit en se tournant vers lui :

« Docteur, épargnez-vous tant de peine : pour vous faciliter la besogne, je vais vous dicter, écrivez : « Julien Fréjus, peintre excentrique, cherchant l'art au milieu du XIXe siècle et prenant son métier au sérieux : ne fréquente point la Bourse, se soucie peu de l'argent, choisit ses modèles, fait des portraits pour rien quand les sujets lui plaisent, fuit les importuns, déteste les curieux, tolère les sots, chérit les imbéciles, pardonne aux méchants, ne fait de mal à personne, au demeurant assez bon garçon, mais fou à lier. » Vous avez maintenant les grandes lignes du tableau. Pour le détail, obéissez à votre imagination, elle n'inventera jamais une folie si grande qu'on ne puisse me l'attribuer. Êtes-vous content, mon peintre?

— Peste, on le serait à moins, répliqua le docteur, en remettant son calepin dans sa poche.

— Eh mais, ajouta la marquise, il me semble, monsieur Fréjus, que vous peignez aussi bien dans le goût de La Bruyère que dans celui de Corrége. Qu'en pense mademoiselle Dupuis? »

Mademoiselle Dupuis, ainsi se nommait la jeune fille, grande, pâle et brune, qui formait un si riche contraste avec la blanche, blonde et rosée marquise. A quelle tentation avait donc cédé madame de Varigny, en interpellant ainsi tout haut, et par son nom, la pauvre fille?

Celle-ci leva ses grands yeux de gazelle effarouchée sur la marquise, comme pour implorer sa grâce. La marquise en aurait eu pitié sans doute; mais, dans son innocence, la jeune fille dirigea ensuite son regard vers Julien. De quel droit? Madame de Varigny crut devoir rappeler ce regard à l'ordre :

« Eh bien, mademoiselle, dites-nous donc votre avis? »

Le ton de la marquise était devenu celui de l'autorité, et cette femme, si bonne et si aimable d'habitude, avait dans la voix un accent étrange. La jeune fille le sentit, et rep[illegible]ant sa pensée sur elle-même :

« Je ne sai[illegible] répondit-elle doucement, je ne puis [illegible] ce sujet : je n'ai jamais vu les peinture[illegible]

Corrége : mais La Bruyère? dit la

marquise avec une insistance qui devenait cruelle.

— Mon amie, fit observer le marquis en venant au secours de la jeune fille, vous embarrassez fort mademoiselle Dupuis. Elle ne connaît guère Corrége, et n'en sait pas plus long, je gage, sur La Bruyère. Demandez cela au docteur qui fréquente beaucoup les moralistes et qui passe même pour moraliser un peu lui-même à ses heures perdues.

— A table, le meilleur des moralistes pour moi, c'est Brillat-Savarin ; permettez-moi donc, monsieur le marquis, de ne m'occuper dans ce moment que de celui-ci. »

Mademoiselle Dupuis, qui était placée près du docteur, jeta sur lui un regard plein de reconnaissance. Elle ne lui eût pas su plus de gré de l'avoir arrachée à un grand péril que de cette diversion opportune faite aux malices de madame de Varigny.

Le repas était terminé, la marquise se leva, et glissant son bras sur celui de Julien :

« Quand reprenons-nous notre portrait? dit-elle.

— Quand vous voudrez, madame, répondit le peintre ; après demain, si cela vous convient.

— Soit, après demain. Vous enverrai-je cette robe? »

On était arrivé dans le salon, la marquise avait quitté le bras de Julien ; celui-ci la regarda avec que attention.

« Cette robe ne autre, répondit-il après examen.

— Comment j'ai fait faire celle-ci tout exprès pour le portrait.

— Eh bien! uisque vous le désirez, nous la mettrons dans le p trait.

— Ce n'est pas un désir à moi, c'est un désir à vous. Vraiment vous êtes le peintre le plus capricieux de la terre.

— Madame, c'est peut-être mon plus grand mérite.

— C'est une plaisanterie sans doute?

— Je ne plaisante jamais sur des sujets aussi délicats.

— Ainsi, il est inutile que je vous envoie cette robe? »

La voix de la marquise prenait un accent de dépit qu'elle s'efforçait vainement de dissimuler sous un sourire.

« Je n'ai rien dit de pareil, répondit froidement le peintre. Si vous me l'envoyez, nous tâcherons d'en tirer le meilleur parti possible.

— N'en êtes-vous donc point satisfait?

— Aucun ar te digne de ce nom ne pourrait l'être d'un vêtement i altère toujours, plus ou moins, la e son modèle. »

ira et son regard reprit de la séré-

« Cependant, dit-elle timidement en jouant avec le coin fleuronné de son mouchoir, il faut bien en passer par là..... si vous voulez terminer mon portrait.

— Si je veux le terminer! s'écria le peintre avec chaleur. La plus belle chose que j'aurai faite de ma vie! Un portrait splendide, lumineux, hardiment posé de face, un teint diaphane, des cheveux d'or, des yeux d'azur! Et quelle finesse dans les traits, quelle délicatesse dans les ailes du nez, quelle pureté dans la coupe des paupières, dans le dessin des sourcils. Et cette bouche si finement découpée, ces lèvres rouges, ces dents blanches, ce menton d'un galbe si gracieux, ce cou si bien attaché, ces.....

— Doucement! doucement! interrompit la marquise un peu confuse de cette énumération de tous ses charmes, mais fort heureuse au fond de l'expression chaleureuse qu'y mettait l'artiste; gardez ces révélations pour votre palette.

— Ce ne sont pas des révélations, ce ne sont que des indiscrétions, madame.

— Ah! vous vous gâtez, monsieur Fréjus! dit la marquise en illuminant d'un magique regard son visage épanoui en ce moment dans toute sa beauté. Les lauriers du docteur vous empêcheraient-ils de d[illegible] ? Croyez-moi, les plus sensibles hommages que vou[illegible] siez me rendre sont ceux que distribue votre pi[illegible]

— Vous sépa..ez ainsi l'artiste de l'homme? »

La question était directe et la proposition délicate. La marquise éluda l'une et l'autre.

« Je fais du moins de l'artiste un homme à part, répondit-elle, un peu au-dessus des autres hommes par certains côtés.

— Et par d'autres?

— Un peu au-dessous. »

Puis coupant court à cet entretien, qui devenait scabreux et qu'avait permis l'intermède du café :

— Allez, monsieur, dit-elle. Monsieur de Varigny vous attend pour vous montrer ses camées. »

La marquise avait reconquis toutes ses forces et sa beauté remportait une victoire éclatante. Le chef-d'œuvre vivant n'était plus jaloux du chef-d'œuvre inerte.

Le docteur suivit les amateurs de camées, et madame de Varigny resta seule avec mademoiselle Dupuis.

V

ıo que mademoiselle Dupuis?

- que le lecteur est en droit de nous enait de la faire au docteur en lui

prenant familièrement le bras pour passer dans le cabinet du marquis.

« Mademoiselle Dupuis, répondit le docteur, c'est une orpheline de père et de mère qui a été élevée dans l'opulence et que des revers de fortune ont obligée à tirer parti de ses talents pour vivre, ce qu'elle fait avec un grand courage et avec une résignation très méritoire. Elle demeure chez une vieille tante aussi pauvre qu'elle, dont elle prend grand soin ; celle-ci le lui rend en assez mauvais traitements, dit-on. Madame de Varigny, dont le père a reçu naguère quelques bons offices du père de mademoiselle Dupuis, s'intéresse très-vivement à la jeune fille qui est ici à peu près comme chez elle. Quand la marquise va aux eaux ou à la campagne, il est rare qu'elle n'emmène pas mademoiselle Dupuis avec elle ; elle la regarde comme une amie bien plus que comme une demoiselle de compagnie.

— Êtes-vous bien sûr, docteur, que la marquise ait de l'affection pour cette jeune fille ?

— Elle lui en donne journellement des preuves.

— Cependant la pauvre fille a l'air d'être bien malheureuse, et tout à l'heure encore la marquise semblait prendre plaisir à la tourmenter.

— Un caprice, dit le docteur, une fantaisie moment, que le moment d'après fait oublier. Si

retourniez da _ salon, vous trouveriez, je gage, madame de V rigny occupée à effacer l'impression pénible qu'elle a causée, peut-être sans y penser. »

Le marquis avait retiré ses tiroirs; il étala ses trésors aux yeux de Julien, qui bientôt ne pensa plus ni à la marquise ni à mademoiselle Dupuis. La collection en effet était fort belle et assez nombreuse. Il fallut plus d'une heure pour l'examiner même rapidement. Pendant ce temps, que se passait-il au salon?

Le docteur avait raison. A peine la marquise s'était-elle trouvée seule avec sa protégée qu'elle eut conscience du mauvais sentiment auquel elle avait cédé. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle ressentait de la honte; mais, précisément parce qu'elle appréciait mieux la gravité de sa faute, elle craignit d'en laisser soupçonner l'étendue, et, affectant un ton léger qu'il lui était facile d'affecter depuis que son empire sur l'artiste lui avait paru consolidé par le dernier triomphe, elle s'approcha de la jeune fille, et, lui prenant les deux mains dans les siennes :

« M'en voulez-vous beaucoup, mon enfant, de la petite violence que j'ai voulu faire à votre modestie? »

[illegible] garda madame de Varigny dans les [illegible] se, mais avec une singulière fer-

« Est-ce bien à ma modestie, madame, répondit-elle simplement, que vous vous êtes attaquée? N'est-ce pas plutôt à mon orgueil?

— A votre orgueil, Cécile! Je ne vous en ai jamais connu.

— Cependant, vous m'en avez donné quelquefois, lorsque je croyais me sentir aimée de vous.

— Ne le croyez-vous donc plus, mon enfant?

— Je ne sais. Tout à l'heure, à table, quand vous m'avez interrogée, votre accent m'a paru si différent de ce que je le connaissais, qu'il m'a pris un frisson par tout le corps; j'ai senti quelque chose de froid qui pénétrait dans mon cœur, et toutes les bontés que vous avez eues pour moi se sont élevées dans mon souvenir comme autant de reproches. Qu'ai-je donc fait, madame, pour avoir démérité? Oh! madame, vous n'allez pas me haïr à présent!

— Vous haïr, Cécile! quelle pensée! Que vous ai-je fait, à mon tour, pour m'attirer un pareil reproche? Donnez-vous donc tant d'importance à un badinage?

— Le badinage était sur vos lèvres, mais pouvez-vous dire que, dans votre cœur, dans ce cœur qui est si bon et que je connais si bien, il n'y eût rien de plus sérieux et... de plus douloureux pour moi? »

Madame de Varigny se sentait coupable, et e
le savait; elle avait lu tout au long dans l'âme a

marquise comme dans un livre familier. Les habiletés de la femme du monde avaient échoué devant le naïf instinct de la jeune fille. Une autre femme que madame de Varigny n'eût jamais pardonné une si clairvoyante sincérité; mais nous en avons dit assez, je crois, du caractère de madame de Varigny pour faire comprendre qu'elle n'avait pas l'âme plus vulgaire que l'esprit. Elle attira la jeune fille dans ses bras et la serrant avec effusion sur son cœur :

« Pardonne-moi, dit-elle, pardonne-moi, mon enfant ! j'ai eu tort, et plus grand tort que tu ne penses. »

Cécile, dont l'âme aimante ne demandait qu'à s'épancher, s'abandonna à cette douce étreinte et répondit par de douces larmes aux caresses de sa protectrice.

« Nous sommes singulières, nous autres femmes; il nous passe parfois d'étranges lubies par la tête, et alors nous faisons souffrir ceux-là même que nous aimons le mieux. Cécile, oublie ma méchanceté, et surtout ne redis plus ce vilain mot dont tu m'as accablée tout à l'heure. Te haïr ! toi, mon enfant, presque ma fille ! »

Cécile se pencha sur l'épaule de la marquise et ses yeux se gonflèrent de larmes. Il y eut dans cet em-
[illegible] plus de douceur qu'il n'en fallait
[illegible] la jeune fille l'impression pénible
[illegible]tie.

La marquise s'assit sur la causeuse au coin de la cheminée et attira près d'elle la jeune fille.

« Maintenant que la paix est faite et que nous sommes seules, parlons de vous, de ce qui vous intéresse, mon enfant. Eh bien ! a-t-on de ses nouvelles ?

— Oui, madame.

— Et mauvaises, je le crains.

— Mauvaises, oui, madame ; du moins dans le sens que vous voulez bien leur prêter, car, pour moi, je ne sais si le malheur est bien grand de n'épouser point un homme qui fait du mariage une question d'intérêt.

— Et que dit-il pour s'excuser ?

— Ce que l'on dit en pareil cas : sa famille le verrait avec peine s'unir à une fille qui n'a rien. Tel est du moins le fond d'une lettre dont la forme est assez habile pour n'être point blessante.

— Cependant il y avait, ce me semble, des engagements sérieux pris avant le départ.

— Monsieur Thibault paraissait m'aimer ; il me l'avait dit devant ma tante ; voilà tout.

— C'en était assez pour un honnête homme, et à mon tour, je vous félicite, mon enfant, que les beaux projets de votre tante n'aient pas abouti. Vous i tiez plus de sincérité.

— C'est aller trop loin que de dire qu'il en a m

envers moi. Il s' trompé lui-même et s'est cru sans doute plus fort q il ne l'était.

— Qu'importe! nous vous trouverons mieux; j'en fais mon affaire.

— Vous êtes bonne, madame, et je vous dois déjà tant! dit vivement mademoiselle Dupuis en serrant les mains de la marquise dans les siennes. Mais peut-être oserai-je vous prier de ne pas donner suite à vos bienveillants projets. Les miens sont désormais plus modestes; j'ai abdiqué toutes mes ambitions.

— Est-ce donc une ambition si folle pour une jeune fille de vingt-deux ans de vouloir se marier?

— C'en est une quand cette jeune fille n'a ni dot ni fortune à espérer. D'ailleurs j'ai plus de vingt-deux ans, j'en ai vingt-cinq.

— Vingt-cinq ans! voyez-vous pas le grand malheur! J'en ai bien trente, moi qui vous parle; encore ne suis-je pas bien sûre de n'en pas oublier deux ou trois dans mes calculs.

— Vous êtes une jeune femme, répondit tristement mademoiselle D puis, et moi je suis déjà une vieille fille. Ajoutez à la que j'ai manqué deux mariages, ce qui ne me r nit guère, et que je vis honnête l, ce qui me classe tout à fait en de rier; j'aurais dû le comprendre pl

— Il y a un accent d'amertume dans vos paroles.

— De l'amertume, non, mais de la tristesse, je l'avoue. Considérez quelle est la situation d'une fille comme moi, chez qui l'on s'était plu, dès l'enfance, à développer les instincts délicats et les goûts élevés, pour qu'ils se trouvent aux prises aujourd'hui avec toutes les bassesses et tous les sordides intérêts. Cette brillante éducation que l'on m'a donnée est devenue l'instrument le plus cruel de mon supplice; elle me fait sentir plus vivement les affronts dont on m'abreuve; la culture qu'a reçue mon esprit ne me sert qu'à mieux mesurer combien elle manque à ceux dont ma profession m'oblige à solliciter la bienveillance, et lorsque par hasard des rêves d'avenir et de bonheur viennent traverser mes veilles, il faut que je les repousse : quand le flot des aspirations, après tout légitimes, de jeunesse et d'espérance monte dans mon âme, je dois le refouler et me dire que ces aspirations ne me sont plus permises.

— Vous voyez tout en noir aujourd'hui, mon enfant; je ne veux pas vous prendre au mot; peut-être en seriez-vous fâchée demain. Ces rêves que vous voulez vous interdire, laissez-moi les faire pour vous; ces espérances que vous ne vous croyez plus per... s, je veux les entretenir à votre place. Je comp... ls votre défaillance après cette nouvelle épreuve, ... je

ne me pardonne ais pas si je la partageais. Reposez votre cœur, rendez le calme à votre esprit. Votre condition n'a point changé parce qu'un homme, plus étourdi peut-être que coupable, s'est donné le tort grave de ne pas vous aimer assez pour vous confier son bonheur; vous vous exagérez l'importance de vos vingt-cinq ans, et ne tenez pas assez compte de vos nobles qualités, des ressources de votre intelligence et des talents que vous possédez; car vous possédez des talents, bien que vous n'en fassiez pas montre, et en ce point encore vous avez tort. Combien de femmes, si elles chantaient comme vous, se feraient dans le monde la place que vous méritez si bien d'y tenir! mais votre maudite modestie gâte tout.

— Ma modestie est moins grande que vous ne pensez, madame; ce n'est pas elle qui me porte à m'effacer; peut-être même est-ce l'orgueil qui me dit de le faire. Mon langage vous étonne, et c'est la première fois en effet que je vous parle ainsi; mais je vous dois toute ma confession. Vous me parlez d'une place à prendre dans le monde par mon talent. Quelle est cette place et à quel titre puis-je l'occuper? Mon humble condition d'à présent m'interdit précisément la seule à' [illegible] té veuille aspirer. Je n'ai point de n [illegible] rofession d'artiste, mais je n'ai pas été é [illegible] artiste, et je ne puis me faire à l'idée

de le devenir; du moins ne le serai-je jamais dans le sens que l'on donne généralement à ce mot, et que vous lui donnez vous-même. Prête à remplir les conditions pénibles de la profession, ma nature répugne à en affecter les dehors brillants; le travail et la peine, les humiliations mêmes ne me rebutent pas, mais la mise en scène me fait horreur; je me voue à l'enseignement de l'art sans regret sinon sans fatigues, je ne saurais en rechercher ce qu'on nomme la gloire, et je crois que je succomberais de douleur si j'avais le malheur d'obtenir ce que l'on appelle des triomphes.

— Vous avez raison, Cécile, vous êtes plus fière que je ne pensais, et votre modestie cache en effet un grand orgueil, dit la marquise en secouant la tête. Cependant cet orgueil vient d'un sentiment trop élevé de dignité pour que j'y trouve à reprendre. Quelques-uns mettent leur orgueil dans les choses extérieures; vous le placez, vous, dans un sens intime et délicat; à Dieu ne plaise que je vous en fasse un crime. Cette faculté de sensitive que vous possédez à un si haut degré est sans doute le don le plus exquis que vous pussiez recevoir du ciel, mais c'est aussi celui qui vous nuira le plus dans la modeste condition où vous vous trouvez. Peut-être avez-vous raison; la carrière est clos ur vous, et vous devez repousser l'espérance co- in dangereux et vain mirage. »

La voix de la marquise, en prononçant ces paroles, était empreinte d'un cet accent monotone et triste qui atteste un profond découragement et qui trahit une préoccupation distraite.

« A moins que, reprit-elle tout en relevant la tête... Mais non, ce serait encore une fois réveiller l'espérance pour aboutir peut-être à la déception. Ah! dit-elle avec impatience, pourquoi n'avez-vous pas une nature vulgaire, au lieu de ce luxe de délicatesse dont personne, moi seule exceptée, ne vous sait gré, et dont vous gardez si bien le secret que j'ai vécu jusqu'ici sans le soupçonner! A quoi servent en ce monde ces beaux trésors enfouis au fond du cœur? Au moins faudrait-il dire qu'on les possède, afin d'attirer les amateurs, s'il y en a. »

La marquise avait repris le ton enjoué qui lui était habituel et qui marquait chez elle un intime sentiment de satisfaction. Une bonne pensée lui avait traversé l'esprit, et intérieurement elle s'en félicitait.

« Au surplus, reprit-elle, c'est mon affaire; j'ai découvert la mine, c'est à moi de l'exploiter. »

Puis changeant brusquement le cours de la conversation :

Cécile, ajouta-t-elle, vous viendrez
Vous verrez quel beau portrait!
véritable; ce n'est pas commun chez

les peintres de portraits ! Est-ce qu'on vous a jamais peinte, mon enfant?

— Moi, me faire peindre ! jamais. Quelle utilité?

— Monsieur Thibault, par exemple, aurait pu en avoir la pensée.

— Il l'a eue, mais je n'y ai pas consenti, et aujourd'hui je m'en félicite.

— Eh bien ! Cécile, il me vient une idée, c'est de vous faire peindre pour moi.

— Pour vous ! Vous daigneriez !....

— Avoir un bon tableau et une jolie figure de plus chez moi, des traits amis ! Certes, je le daigne, comme vous dites, mademoiselle. Et vous, daignerez-vous poser devant mon peintre?

— Mais.... vous le dites si difficile dans le choix de ses modèles ! Il ne voudra probablement pas....

— Cela m'étonnerait bien, dit madame de Varigny en regardant la jeune fille avec intention. Ainsi, voilà qui est dit, on fera votre portrait, ma mie. »

VI

En ce moment même, le marquis rentrait au salon avec ses invités.

« Eh bien ! monsieur Fréjus, dit la marquise, que pensez-vous des camées de mon mari ?

— Madame, ils sont fort beaux. Nous en avons admiré un particulièrement qui offre une tête de Minerve casquée du plus grand style et de la plus grande perfection.

— Oh ! je sais. On trouve que je lui ressemble ; qu'en dites-vous ? »

Le peintre prit une lampe, et, l'approchant du visage de la marquise, il examina attentivement.

« Eh bien ! quel est votre avis ? » demanda derechef madame de Varigny.

L'artiste alla replacer la lampe à l'endroit où il l'avait prise et se dirigea vers la cheminée contre laquelle il s'appuya sans répondre. La marquise ne se tint pas pour battue.

« Vous vous taisez, dit-elle, vous ne voulez pas nous faire connaître votre sentiment ?

— Mon sentiment, mon sentiment, grommela Julien entre ses dents ; ceux qui vous ont dit cela, madame, n'ont pas le sens commun.

— Ah ! vous entendez, monsieur le marquis, voilà t[illegible]s votre jardin. — Puis se retournant [illegible]est mon mari, monsieur Fréjus, qui a [illegible]ère idée. »

Évidemment la marquise voulait mettre son peintre dans l'embarras ; mais elle ne savait pas encore avec qui elle se mesurait.

« Singulière, en effet, répondit-il tranquillement. La ressemblance est à peu près aussi grande qu'entre vous et mademoiselle. »

Il désignait mademoiselle Dupuis, qui s'était rejetée dans l'ombre. Puis se frappant le front comme s'il se rappelait tout à coup une idée oubliée :

« Mademoiselle... mademoiselle Dupuis, je crois ; voulez-vous bien venir jusqu'ici ? »

La jeune fille regarda la marquise avec étonnement et sembla l'interroger pour savoir ce qu'elle devait faire. Madame de Varigny lui fit un petit signe de tête affirmatif. La jeune fille se leva et vint en souriant, — c'était la première fois que monsieur Fréjus la voyait sourire, — se placer devant l'artiste.

« Tournez un peu à gauche, dit celui-ci ; là, c'est cela. Maintenant, ouvrez un peu les lèvres ; c'est bien, ne bougez pas.

— Est-ce que vous auriez dessein de faire le portrait de mademoiselle Dupuis ? demanda la marquise.

— Pourquoi pas ? dit Julien. Je sais bien que [illegible]te de mademoiselle ne plairait pas à tout le m[illegible] ; mais elle me plaît, à moi, elle a une belle exp[illegible]n,

un grand effet une douceur mystérieuse, un charme profond et douloureux qui attire moins qu'une beauté éclatante, mais qui attache davantage.

— La, la, la, fit la marquise, comme vous prenez feu, monsieur Fréjus ! Savez-vous que vous êtes bien volage pour un artiste sérieux. Tout à l'heure c'était moi, maintenant c'est mademoiselle ! Mais attendez donc au moins que vous ayez fini mon portrait avant de vous éprendre si fort de votre nouveau modèle.

— Volage ! pourquoi ? comment ? Mais ces deux têtes ne se ressemblent pas ; il n'y a entre elles aucun rapport. Volage ! mais c'est injuste : je n'admets pas cette qualification ; elle ne saurait m'être appliquée ! Est-ce que deux choses aussi différentes que ces deux masques peuvent se nuire et se faire concurrence ? L'un, — le vôtre, madame, — respire la joie, la vie, le bonheur ; il étincelle, il rayonne, il illumine ; c'est un astre qui brille de sa propre lumière et qui éclaire le monde. L'autre, — celui de mademoiselle, — n'en soyez pas jalouse, hélas ! — l'autre exprime les tendresses discrètes, les douleurs dévorées en secret, les souffrances cachées et profondes ; c'est un astre aussi, mais un astre mélancolique et doux, un astre de reflet.

rer, c'est vouloir mettre la nuit en

ur.

'écria la marquise avec un accès de

fou rire, c'est-à-dire que mademoiselle est la lune et que je suis le soleil.

— Précisément, dit Julien sans se déconcerter.

— Et de quel côté penchent vos préférences, s'il vous plaît?

— Mais, je les aime beaucoup tous les deux, avec une nuance toutefois.

— Ah! il y a une nuance?

— Une sensible nuance. »

Et, comme Julien sans ajouter un mot avait repris sa position devant la cheminée, madame de Varigny revint à l'assaut et insista pour que l'artiste déterminât bien la nuance qu'il mettait dans ses penchants pour les deux astres. Le docteur avait bonne envie d'établir que cette nuance était tout bonnement la différence entre le jour et la nuit; mais il s'aperçut à temps que sa remarque pourrait prêter aux commentaires scabreux et il s'empressa de substituer à l'observation un petit toussement plein de malice, qui passa malheureusement inaperçu.

« Mais enfin, cette nuance, reprit la marquise, dites-nous au moins en quoi elle consiste? Écoutez donc, je suis intéressée à le savoir, et si le soleil doit perdre un peu de son éclat pour une question de nuance, ils conviendrez que sa curiosité à ce sujet est assez légi .

— Le soleil n'a rien à perdre, et la lune pas d

tage, dit négligemment le peintre ; tout ceci n'est qu'une affaire de palette !

— Ainsi, fit observer la marquise, vous traduisez vos sentiments en laque et en bitume ?

— Je n'avoue pas le bitume, parce que c'est une couleur contre laquelle on nourrit dans le public des préventions suivant moi injustes ; mais je n'ai aucune répugnance à vous accorder la laque, pourvu qu'il n'en soit pas fait abus. »

Le docteur tira son calepin de sa poche, mais, s'étant aperçu que le regard de l'artiste était fixé sur lui, il fit rentrer précipitamment le crayon dans sa gaîne, de peur de s'attirer une seconde sortie comme celle du dîner.

« Décidément, lui dit le marquis à voix basse, il est très-original notre peintre. »

Le docteur ne répondit pas, mais tirant monsieur de Varigny à l'écart, il posa méthodiquement un doigt sur son front et fit ensuite de sa main un geste négatif.

« Sérieusement, vous le croyez ? » demanda le marquis.

La tête du docteur marqua un signe affirmatif.

ensez pas cependant qu'on doive s'en

ursuivit le marquis.

une moue, en inclinant la tête sur le

côté pour exprimer le doute. Afin de se mettre à l'abri des saillies du peintre, le docteur ne parlait plus que par pantomime. Précaution vaine : l'œil de Julien avait suivi la conversation :

« Allons, allons, docteur, lui dit-il, ne me perdez pas de réputation dans l'esprit de monsieur le marquis ; ordonnez-moi des douches en secret, mais par grâce n'en dites rien à personne. — Puis, se retournant vers mademoiselle Dupuis : — Quant à vous, mademoiselle, vous m'appartenez, vous êtes mon bien ; je veux faire de vous quelque chose. Allez vous asseoir? »

La jeune fille sourit, quoi qu'elle en eût, et obéit comme une docile écolière.

« A vous, madame, poursuivit le peintre en s'adressant à madame de Varigny, je prétends prouver ma fidélité en ne quittant plus votre portrait qu'il ne soit terminé. Vous m'enverrez votre robe demain ; je veux en étudier les plis sur le mannequin.

— Ah ! vous tenez donc à vous réconcilier avec moi? dit la marquise.

— Avons-nous jamais été brouillés?

— Peut-être. L'amour-propre féminin a ses susceptibilités, comme celui des artistes ; il a ses jalousies, comme tous les amours possibles. Qui sait ! je m sans doute figuré que, mon portrait fini, vous briser votre palette?

— Est-ce une proposition que vous me faites, madame?

— Non, elle me coûterait, si vous l'acceptiez, un prix que je ne peux pas payer. Je ne suis pas assez riche pour attacher exclusivement un peintre à ma personne. »

Le docteur avait bien envie de faire observer que, pour attacher un artiste à sa personne, une jolie femme n'a qu'à le vouloir; mais il hésita à glisser son mot, et quand il le sentit sur ses lèvres prêt à lui échapper, la conversation avait déjà pris un autre tour.

Le marquis avait eu l'idée de faire chanter mademoiselle Dupuis. Naturellement celle-ci s'en excusait, et la marquise, heureuse habituellement de faire briller sa protégée, semblait ce jour-là vouloir étendre les effets de sa protection plus loin même qu'il ne convenait à la jeune fille.

« Seulement une mélodie, disait le marquis, une simple mélodie. »

Mademoiselle Dupuis hésitait; elle allait céder.

« Si vraiment je croyais vous faire plaisir? » répondit-elle.

La marquise entendit cette parole, et rompant son

peintre :

dit-elle, y pensez-vous? chanter en

êtes souffrante, vous n'avez pas tou

vos moyens, et... monsieur Fréjus est peut-être difficile. »

Cécile baissa les yeux et se sentit troublée au point de ne pouvoir répondre.

« Allons, allons, reprit madame de Varigny, ce sera pour un autre jour, quand vous serez plus en voix. — Puis, se tournant vers le peintre : — Je suis sûre, monsieur, que vous êtes musicien.

— Certainement. Qui est-ce qui n'est pas musicien? Voulez-vous que je vous accompagne?

— Non, monsieur, je ne chante pas; conservez vos talents pour faire valoir celui de mademoiselle Dupuis; il est très-grand, je vous en avertis.

— Mais le mien aussi est très-grand, dit le peintre. Puisque vous ne voulez pas de piano, avez-vous ici une basse, un violon, une flûte!

— Je crois, dit le marquis, avoir là-haut un violon très-estimable. Il me vient d'un oncle qui, pendant l'émigration, faisait sa partie dans les quatuors de la petite cour de Saxe-Weimar.

— Vraiment! s'écria l'artiste; je serais heureux de faire la connaissance d'un violon qui a joué un si beau rôle politique.

— Ne riez pas, dit le marquis, ce violon-là guère jeté le trouble dans le cœur d'une pri allemande.

— C'était un violon enchanté, murmura le docteur.

— Le violon du diable, ajouta Julien.

— Le violon du cœur, » dit la marquise.

On fit apporter le violon ; il n'avait pas une seule corde, mais l'archet était en bon état. On envoya chercher des cordes. L'artiste, pendant ce temps-là, examinait l'instrument avec l'attention d'un connaisseur.

« J'ai manqué ma vocation, dit-il enfin ; j'aurais dû être musicien.

— Mais n'avez-vous pas suivi les instincts de votre nature? On m'avait dit que vous étiez devenu peintre contre le gré de vos parents.

— Sans doute, mais cela ne veut pas dire que j'aie pris la bonne route. La musique est vraiment le seul art que j'aime avec passion.

— Pourquoi donc alors faites-vous des tableaux?

— Il faut bien vivre, madame, il faut bien vivre.

— Vous auriez vécu de votre archet.

— Non pas : je n'aime à faire de la musique que pour moi, tandis que je consens volontiers à faire de la peinture pour les autres.

— Cependant, c'est pour nous que vous allez en faire tout à l'heure.

— Pas, dit l'artiste; soyez persuadée que [illegible] pour m'écouter, je n'aurais aucune [illegible] entendre. »

Madame de Varigny se mit à rire.

« C'est une satisfaction que vous auriez pu vous procurer au milieu du public le plus nombreux; toutes les fois que vous auriez joué du violon, vous vous seriez donné le plaisir de vous écouter. »

Julien regarda le docteur d'un air significatif.

« Notez cela, docteur, et mettez-vous bien dans l'esprit que j'ai dit une sottise. »

Madame de Varigny se récria.

« Je n'ai rien dit de pareil, monsieur Fréjus.

— Vous ne l'avez pas dit, mais vous l'avez pensé; au fond, cela revient au même. J'ajouterai qu'en apparence vous avez raison; la sagesse de l'homme ressemble si souvent à la bêtise!

— Et vous ne m'accordez pas le tact nécessaire pour distinguer l'une de l'autre?

— Dites plutôt que j'ai l'art de les confondre si bien en moi-même qu'il devient impossible au regard le plus subtil de les discerner.

— A la bonne heure! vous vous tirez habilement d'affaire; mais plus vous témoignez d'habileté, plus vous me faites douter de la mienne.

— Oh! madame, je vous en prie, ne soyons habiles ni l'un ni l'autre. Qu'est-ce que vous voulez vous joue? »

Julien avait monté les cordes et les avait mis

près d'accord. Je dis à peu près, car si le violon qu'on lui avait donné était le violon du diable, c'était aussi un diable de violon. Il n'avait pas vu l'archet depuis vingt ans, et au premier moment, l'un et l'autre eurent quelque peine à se reconnaître.

« Mais, répondit la marquise en souriant, jouez ce qu'il vous plaira; n'est-ce pas pour vous seul que vous jouez?

—Sans doute; encore faut-il, pour satisfaire son goût, ne pas affliger celui des autres. Un concerto de Bériot.

— Soit. »

Les quatre auditeurs firent cercle autour du virtuose improvisé et s'établirent chacun suivant ses intentions : le docteur pour dormir sans être vu, la marquise pour sourire sans être surprise, Cécile pour regarder sans qu'on s'en aperçût, le marquis pour faire bonne figure à tous et pour prêter une courtoise attention au concerto.

« Nous vous écoutons, dit la marquise; voyons si dans vos mains le violon de mon oncle aura conservé toute sa puissance de séduction. »

Madame de Varigny jeta un regard prompt comme un trait sur mademoiselle Dupuis, et pencha son beau [illegible] de sa main recourbée avec grâce. Son [illegible]nante, sa beauté merveilleuse, son

Le virtuose donna son premier coup d'archet et posa son thème avec une certaine ampleur qui déconcertait un peu les intentions somnolentes du docteur et les velléités caustiques de madame de Varigny. Ces deux auditeurs malveillants ne purent pas se dissimuler qu'il n'y avait lieu ni à rire, ni à sommeiller. Julien n'était pas un grand artiste, mais il jouait avec âme, et si l'archet enjambait quelquefois par-dessus les doubles croches, il se rattrapait sur les rondes et sur les blanches, qu'il faisait vibrer à la façon des maîtres.

Quand il eut fini, on l'applaudit de grand cœur.

« Eh bien! s'écria-t-il en se posant sur la hanche comme un héros de mélodrame; qu'en dites-vous? »

Le marquis et le docteur répondirent par de grands compliments.

« Le fait est que, pour un peintre, dit la marquise, vous êtes un excellent musicien.

— Dites plutôt que, pour un musicien, je ne peins pas trop mal; voilà le vrai. Oh! la musique, la musique! c'est ma passion, c'est ma folie! c'est ma folie, docteur, vous entendez, c'est ma folie! Notez encore ce symptôme. La musique est le vrai langage de l'âme, celui qui transmet le plus directement nos pressions et nos sentiments, celui qui manifes mieux les joies ou les douleurs de notre cœur, le

que tout le mo ..e puisse parler et entendre. Oh! la musique! on peut tout dire, tout peindre, tout exprimer avec la musique! La peinture n'est qu'un art incomplet auprès d'elle!

— Monsieur Fréjus, dit la marquise, puisque la musique peut tout peindre, faites donc mon portrait avec votre violon comme vous l'avez fait avec vos pinceaux. »

Julien regarda la marquise sans sourciller.

« Vous croyez m'embarrasser? dit-il; écoutez plutôt. »

Et appelant à son aide toutes les ressources de l'escamotage musical, il reproduisit d'abord le frôlement de la robe, puis le son de la voix, son accent, ses intonations les plus variées et les plus expressives, les exclamations habituelles de la marquise, son rire, son caquetage, presque ses expressions familières, son port, sa démarche, sa pensée, son caractère. La peinture était compl e.

« Ah! c'est l cela, c'est bien cela! » s'écriait le marquis en ri nt.

Le docteur e minait tour à tour le virtuose et la marquise et n'o it se prononcer. Celle-ci souriait en fe u'elle était, mais peut-être au fond tr portrait en musique ressemblait tr .

« Voilà qui est bien, dit-elle, et si le portrait n'est pas flatté, j'avoue de bonne grâce qu'il est assez ressemblant. Peignez-moi donc maintenant celui du docteur.

— Qu'à cela ne tienne, » répondit Julien

Le docteur fut peint d'après nature, avec trois dièzes à la clef et une sourdine au chevalet. La voix, la démarche, le geste, tout fut représenté fidèlement. La marquise, cette fois, riait à gorge déployée. Mais le portrait du docteur n'avait été pour elle qu'une transition.

« Faites-nous maintenant celui de mademoiselle Dupuis, » dit-elle.

La jeune fille tressaillit et son front devint pâle. Quel était donc ce mauvais sentiment qui surnageait encore dans l'âme troublée de la marquise ?

L'artiste prit un air sérieux, et, replaçant avec soin le violon dans sa boîte :

« Le portrait de mademoiselle, dit-il, le voici : l'ombre et le silence. »

Il est dur pour une femme du monde de s'avouer vaincue dans une question de tact et de délicatesse. Aussi ne voit-on jamais de ces triomphes difficiles de la conscience aux prises avec l'amour-propre. Madame de Varigny était la femme du monde la plus [illegible] de donner ce beau spectacle, et pourtant ell[illegible] donna point. Elle se sentit comme atteinte a[illegible]

sa vanité se crut blessée, et sa pensée contrainte se replia sur elle-même. On vit alors s'accomplir un phénomène qui n'avait pas encore frappé les regards du docteur. Madame de Varigny perdit son sourire, son front se pencha tristement, ses yeux distraits cherchèrent une vague occupation parmi les fleurs du tapis, et sa bouche demeura muette.

A femme muette, convives muets. Le marquis, bien qu'il ne manquât pas d'esprit, n'était point causeur; le docteur n'était pas un homme d'initiative : il aimait mieux répondre qu'interroger, observer que parler. Quant à mademoiselle Dupuis, Julien l'avait dit, c'était l'ombre et le silence. La conversation s'éteignit donc en quelques lieux communs lancés et renvoyés mollement, comme une balle quand les joueurs sont fatigués. On se sépara, et madame de Varigny se retira chez elle.

VII

Fermons les yeux et assistons décemment au déshabillé de la marquise.

[illegible] est élégante, les meubles sont
co [illegible] soyeuses, les tapis moelleux, et,
su [illegible] dormeuse Pénélope, qui a laissé

échapper son fil, donne le bon exemple du sommeil. Madame de Varigny est riche et n'a point de pénibles préoccupations pour le lendemain ; elle est heureuse, car elle aime son mari et en est aimée ; le bruit de la rue n'arrive pas jusqu'à elle, car un beau jardin sépare son hôtel des Champs-Élysées ; tout l'invite au calme, au repos ; une santé prospère et la conscience d'une vie sans reproche doivent lui rendre la nuit douce et facile. Mais madame de Varigny appartient, comme vous et moi, à cette pauvre espèce humaine, et dans la coupe que les dieux propices ont remplie pour elle, il est tombé une goutte de poison.

Madame de Varigny, en entrant chez elle, s'est laissée choir plutôt qu'elle ne s'est assise sur une petite causeuse, auprès de la cheminée. Mademoiselle Jeanne, la soubrette, est là, près d'elle, qui feint de ranger des bijoux pour donner le temps à sa maîtresse de secouer sa rêverie et de se décider à se mettre au lit. Comme ce moment tarde à venir et que mademoiselle Jeanne n'a peut-être pas les mêmes raisons que sa maîtresse pour rêver tout éveillée, elle se hasarde à formuler une question discrète.

« Madame veut-elle que je la déshabille ? »

Docile à cette invitation, la marquise s'est leve a livré son gracieux buste aux doigts agiles de - - moiselle Jeanne. La robe est enlevée, les jupo... -

clés et la crin [illegible] disparaissent successivement, le corset tombe [illegible] un léger peignoir fleuronné de dentelles remplace [illegible]ientôt les vastes et moins gracieux vêtements que la mode inflige à ses martyrs.

Pendant toute cette opération, madame de Varigny n'a pas dit un mot à mademoiselle Jeanne, ce qui étonne celle-ci, habituée à voir sa maîtresse moins préoccupée et moins silencieuse. La soubrette avait des ressources d'esprit qui lui eussent assuré une place honorable dans la comédie du dix-huitième siècle. Elle co jectura que l'affaire du portrait ne marchait pas toute seule.

« Madame ne doit-elle pas envoyer cette robe chez son peintre ? » demanda-t-elle négligemment.

Cette questio[illegible] tira sur-le-champ la marquise de sa rêverie.

« Oui, en effet, dit-elle... Mais non, je ne veux pas... je veux attendre.

— Quand il plaira à madame, repartit la soubrette. Je demandais cela pour savoir s'il fallait serrer définitivement la robe... car je suppose que madame ne la remettra pas de longtemps ; une robe d'une forme si particulière !

— Que vous importe ! dit madame de Varigny d'un accent bref. Rangez cette robe ou ne la rangez pas, cela m'est indifférent.

— Si madame n'y tient pas, je peux l'en débarrasser.

— Que je vous la donne, n'est-ce pas? Pour Dieu, que feriez-vous de cela?

— Oh! je sais bien ce que j'en ferais; j'en ferais...

— Inutile de bâtir des projets là-dessus; cette robe n'est pas pour vous; j'en ai besoin, bien qu'elle me déplaise.

— Ainsi, madame ne la remettra plus. Je vais donc la placer sous les autres.

— Non, non, laissez-la à portée de la main, qu'on puisse la prendre facilement.

— Cette robe n'est pas encore à moi, pensa Jeanne en faisant la moue; mais cela viendra bientôt.

— Au surplus, reprit la marquise, laissez-la dans ma chambre; elle ne me gêne pas. »

La soubrette ne put se défendre de penser que jamais robe n'avait joué un si grand rôle dans l'existence de la marquise.

Madame de Varigny se mit au lit, et pour la première fois de sa vie peut-être, le sommeil fuyait sa paupière. Elle se sentait la conscience mal à l'aise, elle souffrait d'un mal inconnu, elle était mécontente d'elle-même. Vainement elle avait, suivant sa pieuse habitude, demandé au ciel le repos de la nuit; ment elle avait appelé le calme dans son âme; pos, ce calme ne venait pas. Dans sa pensée ce

elle évoquait à la fois le souvenir de Cécile et des mauvais procédés qu'elle avait eus ce soir pour elle, celui de Julien contre qui sa fierté se révoltait, envers qui elle s'excitait à la haine et au combat. L'artiste lui apparaissait comme une provocation, comme un défi jeté à son orgueil.

« Qu'ai-je affaire de cet homme? » se demandait-elle.

Et un moment après elle se sentait tellement envahie par lui qu'elle ne pouvait plus en détourner sa pensée, qu'elle succombait sous l'étreinte de cette main invisible, et secouait, sans pouvoir s'en débarrasser, la chaîne des souvenirs qui la rattachaient à lui. Triste labeur, travail impuissant! tant d'efforts devaient-ils être perdus? Madame de Varigny luttait contre un flot qui montait sans cesse dans son cœur; elle se débattait avec courage, mais sans succès; elle s'accusait, se maudissait presque, et s'étonnait surtout de trouver dans son cœur, qu'elle croyait aimant et bon, un si furieux élan pour le mal, une si grande ardeur pour la haine.

Parvenue à un âge où une femme doit avoir la complète intelligence de son cœur, sinon celle de ses passions, madame de Varigny, pour se sentir si troublée, n [illegible] moins maîtresse de sa volonté, et si el [illegible] er un plan de conduite, elle était a [illegible] suivre, assez loyale envers elle-

même pour l'exécuter. Il fallait avant tout s'interroger, sonder la cause des sentiments haineux dont elle se sentait possédée. Pourquoi cette antipathie soudaine contre un homme qui ne lui avait fait aucun mal? Pourquoi cet instinct de rébellion contre un pouvoir imaginaire, contre un fantôme? Julien avait-il voulu la blesser dans son orgueil, dans sa beauté, dans ses idées, dans ses préjugés même? Avait-il voulu prendre pied chez elle, malgré elle, s'impatroniser dans la maison et dicter des lois? Non; ses manières étaient familières, son langage bizarre quelquefois, ses sorties étranges quand elles n'étaient pas tout simplement comiques; mais il y joignait un tel accent de sincérité, et, jusque dans ses caprices d'artiste, il apportait tant de bonhomie qu'il eût fallu avoir l'esprit bien mal fait pour s'en fâcher. Le goût lui-même ne pouvait s'en offenser, car Julien, dans ses excentricités les plus grandes, ne franchissait jamais certaines limites où l'artiste finit et le rapin commence. Madame de Varigny se fit toutes ces questions, et les réponses de sa conscience l'obligèrent à chercher ailleurs l'explication du phénomène qui s'opérait en elle. Devait-elle donc la demander à cette rivalité de modèle, à cette jalousie de portrait sur laque[illegible] avait elle-même plaisanté pendant la soirée? F[illegible] là une cause bien sérieuse pour un si grand s[illegible]

ment de passi... ? Une jolie femme qui a trouvé son peintre, c'est-à-dire celui qui peut rendre seul au monde sa beauté immortelle, voudrait sans doute, on le comprend, garder pour elle un pinceau qui fait vivre dans la postérité : elle voudrait exercer sur lui son monopole et s'en réserver exclusivement les bénéfices : quoi de plus naturel ? Jusqu'à un certain point, madame de Varigny avait ressenti ce désir, et elle l'avait ressenti d'autant plus vivement que l'artiste qui en était l'objet passait pour très-difficile dans le choix de ses modèles. En lui apportant un modèle incomparable, en confiant à son talent une beauté qui n'avait point de rivale en son genre, n'était-on pas en droit d'espérer qu'on impressionnerait assez fortement le peintre pour qu'il lui devînt impossible désormais de prendre de l'enthousiasme pour aucune autre image ? Certes il y avait là de quoi tenter la vanité d'une femme, que dis-je ? de quoi stimuler son orgueil !

Si une pareille pensée avait pu traverser le cerveau de madame de Varigny, il faut avouer que ce dut être pour elle une cruelle déception lorsqu'elle vit Julien s'éprendre subitement de la physionomie accentuée de mademoiselle Dupuis, et promettre à celle-ci du premier coup, à première vue, sans qu'on le lui demandât, un chef-d'œuvre comme celui qu'il achevait pour la marquise elle-même. Que devenait ce mono-

pole qu'on espérait, qu'on croyait exercer? évanoui!

Madame de Varigny avait commis une grave erreur dans ses calculs, ou bien elle s'était trompée dans ses instincts : ce n'est point le modèle qui possède le peintre, c'est au contraire le peintre qui subjugue son modèle. Même avec le caractère le plus docile et l'esprit le plus impressionnable, l'artiste, le véritable artiste, est toujours indépendant, ou plutôt il obéit à une loi supérieure, à une volonté plus forte que la sienne, à celle de son génie, à celle de son talent quand le génie est absent, à cette voix de l'art qui parle toujours plus haut que les autres dans les conseils intimes de l'imagination.

Madame de Varigny ressentait tout cela bien mieux et plus clairement que nous ne l'exposons. Elle avait parfaitement conscience du tort involontaire que mademoiselle Dupuis lui avait fait auprès de *son* peintre, et, chose étrange! ne pouvant en vouloir à la jeune fille, elle se croyait lésée par le peintre et reportait sur lui toute l'animosité dont son âme était capable. Telles furent du moins les données que son examen de conscience lui fournit sur la passion singulière qui commençait à bouillonner en elle. Nous n'oserions prendre sur nous d'affirmer que madame de Varigny eût interrogé tous les échos de son cœur, et qu'elle eût pas laissé quelque coin inexploré. Peut-être n

attribuait-elle avec une trop facile complaisance à un sentiment mauvais, tout ce qui la troublait et tout ce qu'elle ne pouvait s'expliquer de l'état nouveau de son âme. Ce sont là des mystères qu'il n'est pas aisé de pénétrer, et que d'ailleurs la suite de ce récit nous fera connaître.

En ce moment madame de Varigny n'étendait point son regard au delà de ces premières découvertes, et elle semblait vouloir se contenter des explications sommaires que lui donnait sa conscience. Mais celle-ci n'avait pas tout dit sans doute, car le calme n'était point revenu à cette âme endolorie. La marquise avait beau se répéter tout bas qu'elle saurait bien extirper de son cœur cette plante parasite de la jalousie, elle ne recouvrait pas la douce quiétude de son esprit, et elle se retournait sur sa couche comme sur un lit de douleur.

Tout à coup elle bondit et s'élance dans sa chambre. Elle venait de se rappeler qu'avant de se coucher, elle n'avait pas embrassé sa fille. Sa pensée était-elle donc si fort absorbée par des incidents frivoles qu'elle oubliât ses devoirs et sa tendresse maternels?

La marquise entra précipitamment dans la chambre
saisit dans ses bras et l'emporta chez
il de l'enfant n'avait pas été troublé.
ny mit sa fille près d'elle, dans son

lit. Sous cette égide, il lui sembla qu'elle recouvrait son calme et que le repos lui était rendu. En effet elle s'endormit, et le lendemain matin, quand elle se réveilla, il faisait grand jour. L'enfant jouait depuis une heure avec les boucles de ses cheveux sans qu'elle s'en aperçût.

VIII

La nuit avait presque complétement effacé les impressions subies le jour précédent. Madame de Varigny était rentrée en possession d'elle-même, de sa pensée, de sa volonté. Son premier acte fut un baiser donné à sa fille, le second un remercîment adressé au Créateur.

« Quel mauvais rêve avais-je donc fait hier? se disait-elle. Je sentais les mauvais sentiments envahir mon cœur; aujourd'hui, au contraire, je suis tout amour, toute bonté, toute confiance. Je me retrouve enfin. »

Sur la pente de ces dispositions nouvelles, la marquise n'avait qu'à se laisser glisser. Elle eut un sourire pour Jeanne, lorsque celle-ci vint à son appel. Pendant que la jeune fille la coiffait, elle décachetai lettres qui trouvèrent toutes bon accueil. Une pa femme se recommandait à sa bienfaisance; e

passer dans sa main la bourse de la marquise; un ami lui recommandait un homme d'un certain âge pour un emploi vacant; peut-être l'emploi demandait-il plus de jeunesse; n'importe, elle promit de le lui faire obtenir. Enfin, elle jeta les yeux sur la robe de la veille, restée étendue sur un fauteuil.

« Ah! dit-elle en riant, cette robe, j'oubliais! Jeanne, pendant que je serai à la messe, vous mettrez cette robe soigneusement enveloppée dans ma voiture et vous irez la porter de ma part chez monsieur Fréjus, boulevard Saint-Jacques. Vous trouverez le numéro dans mon carnet. D'ailleurs, le cocher le sait. Ah! vous y joindrez un billet que je vais écrire. Donnez-moi une plume et du papier, j'écrirai sur mes genoux.

— Mais si je prends la voiture, dit Jeanne, comment madame ira-t-elle à la Madeleine?

— Comme vous y êtes allée ce matin, je suppose.

— Oh! moi, j'y suis allée en voiture, dit la soubrette en relevant son front mutin.

— Je suis moins fière que vous, j'irai à pied.

— Madame est bien maîtresse de faire comme il lui convient; cependant je me permettrai de faire observer à madame que le pavé n'est pas sec.

— Eh bien, Jeanne, je retrousserai ma robe. »

On le voit, madame de Varigny était disposée à trouver tout bien et à s'accommoder de toutes choses.

Mademoiselle Jeanne eut donc la belle voiture armoriée, cocher et valet en grande livrée; la marquise prit son livre de prières et s'en alla modestement à l'église. C'était un dimanche.

Julien n'était pas un mauvais chrétien ; il faut avouer pourtant que ce jour-là, il fêtait mal le jour du Seigneur. Mademoiselle Jeanne trouva le peintre devant le portrait de sa maîtresse.

Le billet de la marquise était d'un laconisme et d'une simplicité extrêmes :

« Madame de Varigny, disait-il, prévient monsieur Fréjus qu'elle sera chez lui demain à deux heures précises. Elle lui envoie à l'avance sa robe pour qu'il puisse en étudier les plis sur le mannequin, et lui offre ses civilités empressées. »

La date, et pas un mot de plus. Assurément le billet n'avait rien de compromettant; mais était-il bien nécessaire de prendre des précautions avec un homme comme Julien? Madame de Varigny n'y avait certainement pas pensé; cependant, elle n'eût peut-être pas été touchée de la discrétion avec laquelle Julien brûla son billet et s'en servit pour allumer son cigare.

« Mademoiselle Jeanne, dit le peintre en examinant curieusement la soubrette, voulez-vous m'aider à habiller ce mannequin ?

— Volontier.,» répondit la jeune fille, qui paraissait prendre goût à tournoyer dans l'atelier pour faire admirer la richesse de sa taille et la grâce provoquante de ses mouvements.

Julien, aidé de Jeanne, eut bientôt affublé le mannequin de la robe de la marquise. On ajusta des plis, on donna du mouvement à l'étoffe; mais un mannequin est toujours un mannequin, et les plis conservaient une raideur qui contrariait vivement l'artiste.

« Maudit mannequin ! s'écria-t-il impatienté; c'est bon tout au plus pour faire de la peinture d'histoire. »

Et, enlevant aussitôt la robe, il la présenta ouverte à la jeune fille avec toute l'adresse d'une femme de chambre.

« Mettez-moi cela bien vite, » lui dit-il.

La soubrette regarda le peintre d'un air étonné.

« Allons, allons, continua-t-il, nous n'avons pas de temps à perdre; je suppose que vous avez votre ouvrage comme j'ai le mien.

— Sans doute, mais...

— Il n'y a pas de « mais » : vite passez-moi cette robe.

— Que dirait madame, fit observer la jeune fille, si el et puis, il faudrait se déshabiller.

! déshabillez-vous. Qu'est-ce que cela n »

L'argument ne laissait pas que d'être humiliant pour l'amour-propre de la jeune fille. Qui sait si dans ce moment il ne lui vint pas l'envie de démontrer à monsieur l'artiste qu'elle n'était pas si dépourvue de charmes qu'on pût ainsi les braver impunément. Elle avait déjà porté les doigts aux agrafes de son corsage, par pure curiosité sans doute, pour voir jusqu'où l'artiste pousserait la plaisanterie; mais Julien ne plaisantait pas, et comme la soubrette n'allait pas à son gré assez vite en besogne, il lui vint en aide, et en un instant il décrocha toutes les agrafes et tous les boutons.

« Finissez donc! faisait la jeune fille en essayant d'échapper aux mains de cette étrange femme de chambre; je ne puis pas... ainsi, devant vous...

— Qu'à cela ne tienne, dit-il en lui ouvrant la porte d'un grand cabinet; faites là votre toilette et revenez ensuite. »

Quoique les façons du peintre lui parussent assez bizarres, mademoiselle Jeanne trouvait l'aventure à son goût, et elle riait sous cape du plaisir qu'elle allait se donner en essayant à l'avance une robe sur laquelle elle avait jeté son dévolu. La robe lui alla à ravir, comme disent les couturières, et, transfigurée, [illegible] moiselle Jeanne fit dans l'atelier une entrée [illegible] fique.

« A la bonne heure, dit le peintre, voilà des plis qui ont du moelleux. Asseyez-vous là dans ce fauteuil; tournez-vous de ce côté; penchez un peu la tête à gauche. C'est parfait. Vous êtes très-jolie, mademoiselle Jeanne. »

La soubrette sourit et regarda le peintre d'une façon qui voulait dire : Je le sais bien.

Julien donna d'abord quelques coups de pinceau au portrait de la marquise, d'après sa soubrette. Le corsage se développa, les épaules s'arrondirent, les bras se modelèrent. Par malheur, la carnation de mademoiselle Jeanne n'avait pas le même ton que celle de la marquise; celle-ci était blanche, celle-là un peu bistrée, si bien qu'après avoir largement usé de la brosse pendant une demi-heure, le peintre avait produit le portrait le plus incohérent qui se pût imaginer. Acharné à son œuvre et lancé dans une autre voie, Julien perdait peu à peu de vue le modèle absent pour s'absorber tout entier dans le modèle présent.

« Ne bougez pas, disait-il, je vous tiens; vous avez une mine fort piquante, et le bleu vous va à merveille. C'est un ensemble plein d'harmonie; il serait dommage vrai ent de laisser échapper l'occasion de l ouleur. Ne bougez pas; riez si vous me, cela n'en vaudra que mieux; votre pose. Montrez-moi vos dents;

un peu moins; on croirait que vous voulez me dévorer. »

La brosse avançait toujours, et le visage se transformait tout à fait. En moins d'une heure, le portrait de mademoiselle Jeanne avait complétement remplacé celui de la marquise.

— Là, dit le peintre, j'en ai assez. Vous pouvez maintenant vous en aller, je finirai tout seul. »

La soubrette s'arrêta avec complaisance devant son image.

« C'est que je suis très-ressemblante, dit-elle en battant des mains.

— Mais un peu flattée, ajouta le peintre.

— Oh ! vous n'êtes pourtant pas flatteur, vous, monsieur Julien. N'importe, je vous suis bien reconnaissante de m'avoir faite si belle. Il me semble qu'avec ma robe je vaux bien une grande dame.

— Beaucoup de grandes dames ne vous valent pas, surtout sans belle robe, ajouta Julien.

— Et si encore j'avais des diamants !

— Vous en aurez, Jeanne, gardez-vous d'en douter. Les filles comme vous ne peuvent pas se passer de diamants ; j'en mettrai au corsage, et, si vous y tenez, aux deux oreilles.

— Oh ! oui, deux beaux brillants, cela me très-bien.

— Vous en avez donc déjà mis? »

La soubrette prit un air en dessous.

« J'ai essayé ceux de madame la marquise. A propos, la marquise, qu'est-ce que je dois lui dire?

— Ah diable! fit l'artiste en se grattant l'oreille, la marquise, je l'avais oubliée. Ma foi, vous lui direz tout ce qui vous passera par la tête; cela ne sera jamais aussi difficile à lui raconter que la vérité. »

Jeanne fit un salut de grande dame et alla remettre sa robe.

« Ainsi, dit-elle en rentrant, je dirai à madame que vous l'attendrez demain.

— Oui, répondit le peintre d'un ton distrait, demain; autant vaut en finir tout de suite. »

Quand Jeanne remonta en voiture, elle passa fièrement devant le valet de pied, qui pourtant s'était permis de sourire, et quand elle rentra à l'hôtel, madame de Varigny lui trouva un air bien délibéré.

« Vous avez été bien longtemps, mademoiselle, dit sévèrement la marquise; qu'est-il donc arrivé?

— Rien de mal, madame, au contraire, répondit résolûment la jeune fille.

— Que veut dire cet « au contraire, » s'il vous plaît?

veut dire, madame, que monsieur Fré-

n reçue.

ıeur Fréjus vous a bien reçue!

— Oui, et il m'a dit que j'étais jolie.

— Vraiment, il vous a dit cela ! Ce monsieur Fréjus me paraît bien inconsidéré d'en conter aux filles que je lui envoie ! Au surplus, il en dit autant à toutes les femmes, je suppose. Il paraît que chez ces messieurs, cela ne tire pas à conséquence.

— Oui, mais ce n'est pas tout.

— Comment ! mais vous n'allez pas me prendre pour votre confidente, j'espère ?

— Madame m'interroge, il faut bien que je lui réponde.

— Et qui pouvait supposer que vous fussiez éhontée à ce point d'écouter les propos galants de monsieur Fréjus et de venir me les raconter ?

— Madame veut entendre sans doute ce que je n'ai pas dit, murmura Jeanne avec un ton et un air offensés.

— Alors, dépêchez-vous, parlez, expliquez-vous clairement. »

La marquise avait la voix brève, la parole amère. La rusée soubrette feignit de trembler.

« Je ne sais si j'oserai maintenant, vous êtes si fâchée contre moi !

— Moi fâchée ! pourquoi ? je vous demande u
Et à quel propos me fâcherais-je ? Que m'impo
monsieur Fréjus fait la cour à mes femr

chambre? Seu :nt, je vous préviens, mademoiselle, que je ne soufl .rai pas de désordre chez moi.

— Mais, ma .ame, fit Jeanne de l'air le plus innocent du monde, est-ce donc du désordre que de laisser faire son portrait? »

La marquise pâlit, et ses lèvres se serrèrent.

« Votre portrait!... Comment! monsieur Fréjus aurait fait votre portrait? Non, ce n'est pas possible; vous me trompez.

— C'est pourtant la vérité; monsieur Fréjus a voulu absolument me peindre; j'avais beau lui dire que je n'avais pas le temps, que vous vous fâcheriez... Je vois bien maintenant que j'avais raison de craindre votre colère.

— Ma colère! voilà une singulière idée! ma colère! Dites mon impatience et de vous voir passer votre temps dehors lorsque j'ai besoin ici de votre service.

— Oh! si ce n'est que cela, madame, je vais mettre tant de zèle à réparer ma faute, que vous serez tout à fait satisfaite. Je me disais bien que madame ne pouvait pas être fâchée que j'aie profité d'une bonne occasion pour avoir mon portrait. Madame ne saurait être jalouse d'une pauvre fille comme moi; madame est si belle! »

La marquise se prit à rire, mais ce rire était forcé.

« Vous avez d'étranges manières de vous exprimer, mademoiselle, et je ne me sens pas d'humeur à les tolérer.

— Je demande pardon à madame la marquise si ma bouche a parlé contre mon intention. Je sais trop le respect que je lui dois pour me permettre... et si ma langue a mal dit, madame voudra bien m'excuser. Je voulais dire seulement que madame est trop au-dessus de moi pour m'envier le plaisir que j'ai eu de faire faire mon portrait... et pour rien encore. Que madame veuille bien se mettre un moment à ma place !...

— Oui, comme vous vous êtes mise à la mienne, » laissa échapper la marquise qui ne croyait pas parler si juste.

La soubrette se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

« Et puis, ajouta celle-ci en se donnant de la contenance, ce portrait est si ressemblant !

— Oh ! je n'en doute pas. Monsieur Fréjus est un excellent peintre de femmes de chambre.

— Et de grandes dames aussi, à ce qu'il paraît, car j'ai vu chez lui plus d'une figure qui vient ici, chez madame. Si vous saviez, il a eu fini si vite !

— Ah ! vous avez bien du bonheur, mademois

— Non, mais il faut sans doute moins de te

pour peindre une femme de chambre que pour faire le portrait d'une grande dame. Pour vous, madame, par exemple, je suis sûr qu'il faudra au moins huit grands jours.

— Si je veux bien les donner.

— Oh! ceci regarde madame; mais si j'étais à sa place, j'en donnerais plutôt quinze pour avoir la chose bien faite et complète. Le portrait de madame n'est pas si facile à faire que le mien; il demande bien plus de travail, bien plus de peine et surtout bien plus de couleur. Nous autres, en trois coups de pinceau, c'est fait; mais, pour madame la marquise, il paraît qu'il faut des soins particuliers et des nuances d'une autre espèce.

— Vous me paraissez bien apprise en fait de peinture, ma mie!

— C'est tout simple, avant d'entrer chez madame, j'étais chez une dame qui faisait elle-même de la peinture. Oh! celle-là était jalouse de mon teint. Ah! j'étais fraîche et rose dans ce temps-là! Madame essayait avec ses pastels d'imiter mes couleurs naturelles sur ses joues pâlies. Elle enrageait de ne pouvoir y parvenir. Elle m'a renvoyée parce qu'elle prétendait

op jolie.

vous craignez que je ne vous congédie

cause?

— La dame en question n'était pas mal, mais enfin ce n'était pas une grande beauté, » ajouta finement la jeune fille.

La marquise regarda sa camériste dans le blanc des yeux.

« Vous êtes habile, dit-elle, trop habile peut-être. Laissons là cet entretien auquel je me laisse aller, je ne sais trop pourquoi. Car enfin qu'est-ce que cela me fait, votre portrait et les peintures de monsieur Fréjus?

— Sans doute, qu'est-ce que cela peut vous faire? A propos, monsieur Fréjus m'a dit qu'il aurait l'honneur d'attendre madame la marquise à l'heure indiquée sur ce billet.

— C'est bien, laissez-moi. »

A peine la soubrette s'était-elle éloignée que madame de Varigny courut à son bureau et traça d'une main rapide les lignes suivantes :

« Monsieur Fréjus est prévenu que madame la marquise de Varigny ne donnera pas séance demain. Elle lui envoie ses salutations. »

Le billet était sec, hautain, mais il ne traduisait pas encore tout le courroux secret de celle qui l'avait écrit. La marquise le remit à un valet de pied qui le jeta à la poste. Le regard indiscret de mademoiselle Jeanne fut ainsi évité.

Les cartes commençaient à se brouiller.

IX

Notre artiste avait poursuivi vaillamment sa besogne après le départ de la soubrette. Il mettait un acharnement, une âpreté fiévreuse à terminer cette figure, comme s'il eût voulu effacer même de sa mémoire l'image de la marquise, tracée primitivement sur le panneau occupé maintenant par sa femme de chambre. Celle-ci, en effet, avait complétement pris la place de sa maîtresse.

Quand il eut fini, Julien saisit le tableau, le plaça dans un cadre et le suspendit à la muraille. Il regarda à distance et parut satisfait de son œuvre, car il se frotta les mains; et comme l'heure du dîner était venue, il s'habilla à la hâte et sortit. Mais quand il fut dans la rue, le souvenir de la marquise se réveilla dans sa mémoire, et en pensant qu'il venait de faire disparaître jusqu'à la dernière trace d'un portrait pour lequel madame de Varigny avait déjà donné quatre ou cinq séances, il ne put se dissimuler qu'il venait de faire une sottise. Cette préoccupation ne fit que s'accroître pendant le repas qu'il prit seul chez un gargotier du quartier latin, et à peine eut-il jeté une dernière goutte d'eau sur son maigre dîner, qu'il

reprit aussitôt le chemin de sa demeure. Il marchait tête baissée, le front soucieux, le dos courbé, en homme qui porte le fardeau d'une idée. L'homme aux yeux noirs qui lui servait de domestique et le roquet qui lui servait de concierge, se montrèrent également étonnés de voir leur maître rentrer si vite. Tous deux mangeaient leur repas en commun : du pain, un oignon cru et quelques débris d'un os décharné qui avait fait la pièce fondamentale du déjeuner de l'artiste. Le roquet ajoutait à ces reliefs une belle croûte de fromage.

« Pierre, dit le peintre au bipède, allume toutes les lampes, toutes les bougies, toutes les chandelles qui sont dans la maison. »

Pierre, familier depuis longtemps aux excentricités de son maître, s'empressa d'obéir, mais quelques efforts qu'il fît, il ne put découvrir dans l'établissement qu'une lampe boîteuse, deux bougies et un chandelier. Il plaça une bougie dans le goulot d'une bouteille et alluma toutes les mèches. L'éclairage était insuffisant. On eut recours à l'épicier le plus proche, et, employant le procédé dont il avait déjà montré un échantillon, Pierre garnit de bougies allumées une dizaine de flacons ; on obtint ainsi une illumina[illegible] *giorno* qui valait bien le fameux chapeau à lan[illegible] de Girodet.

Julien s'était monté l'imagination sur son sujet ; en allant et venant dans son atelier, il s'était, par la contention de son esprit vers un seul but, formé un idéal auquel sa pensée donnait en quelque façon un corps, une vie, une sorte de réalité. Il voyait l'image de la marquise, mais il la voyait telle qu'il ne l'avait jamais vue, d'une beauté surhumaine, d'une expression sublime. Il prit le panneau le plus net qu'il put trouver, fit sa palette avec le plus grand soin, et, la main presque tremblante, le front illuminé, les yeux rayonnants et fixes, il commença une ébauche où les traits de la marquise se dégagèrent bientôt plus purs, plus saisissants, plus ressemblants même que dans le portrait qu'il avait effacé. Jusqu'à minuit il travailla avec ardeur, presque avec rage. Il avait la fièvre : son front était brûlant, ses joues empourprées, ses muscles tendus comme les ressorts d'une machine. Il ne pouvait pas aller plus loin, il fallut prendre du repos. Pierre éteignit toutes les lumières, l'artiste se jeta tout habillé sur son divan et s'endormit.

Quand il se réveilla le lendemain, il n'avait fait qu'un somme. Mais jamais il n'avait dormi d'un meilleur sommeil, non que ce sommeil n'eût été traversé [illegible] mais ces rêves se rapportaient tous au [illegible] portrait dont l'ébauche était là, palpi[illegible] [illegible]ensée et de vie, sur son chevalet.

Il était près de midi. Julien s'étonna d'avoir dormi si tard, et, comme rien ne doit nous être indifférent dans la vie de l'artiste que nous étudions, nous dirons qu'il se fit apporter une tasse de thé près de son chevalet qu'il ne voulait pas quitter des yeux. Quelques parties de l'ébauche étaient déjà sèches : il put reprendre sa palette, faire le fond, entamer les accessoires, toucher même aux cheveux qu'il n'avait fait qu'indiquer la veille. Peu à peu l'ivresse remontait au cerveau du peintre, le feu circulait dans ses veines, l'idéal qu'il avait rêvé se fixait sur le bois et se manifestait à ses regards comme il s'était manifesté à son esprit. Par moments il posait sa palette et allait s'asseoir au fond de son atelier, sur le divan, en face du tableau, et, s'abandonnant aux épanchements de son enthousiasme, il poussait des exclamations, jetait des cris, battait des mains. On eût dit un fou ou un homme de génie, ce qui se ressemble quelquefois, et si le docteur se fût trouvé là dans un coin, son carnet tout entier se fût couvert de notes.

Dans son impatience, l'artiste aurait voulu de son souffle brûlant sécher les couleurs pour pouvoir achever sur-le-champ son travail qu'il fallait suspendre. Il maudissait tout haut la lenteur des procédés [illegible] peinture à l'huile et s'extasiait sur le bonheur du [illegible] tuaire qui, avec un peu d'eau, entretient la mal[illegible]

lité de son argile et peut poursuivre, sans l'interrompre, le rêve de son imagination.

A ce moment, on apporta une lettre au peintre. C'était une diversion. Julien ne reconnut l'écriture de la marquise qu'en lisant son nom. Le billet, mis à la poste le dimanche soir, avait trouvé porte close le lundi matin à l'atelier, et il n'était arrivé à son destinataire qu'à la troisième distribution, c'est-à-dire à l'heure même où madame de Varigny devait être attendue pour la séance. Mais cette séance, Julien l'avait oubliée pour ne plus penser qu'à celle que l'image de la marquise, gravée dans son esprit, lui donnait en ce moment. Il ne vit donc le péril qu'en apprenant qu'il s'était de lui-même éloigné, et, sans prendre garde à la forme du billet, ce qui le touchait peu, il se félicita de la nouvelle qu'il contenait et qui l'intéressait beaucoup. Ce billet n'indiquait pas un autre jour de séance; l'artiste avait donc tout le temps nécessaire pour terminer son œuvre. Julien était un homme qui ne se souciait guère des apparences; il n'attachait d'importance véritable qu'au fond des choses, et peu lui importait qu'elles lui vinssent sous une forme ou sous une autre, pourvu qu'elles fussent conformes à ses idées, à ses plans, à ses vues. La fâcherie de la marquise, en cette circonstance, cadrait trop bien avec ses projets pour qu'il en prît de l'ombrage, et le plus pré-

cieux gage d'amour n'eût sans doute pas reçu meilleur accueil que ce billet sec et presque impoli. Cependant il n'eut pas meilleur sort que le premier; il fut déchiré en deux morceaux; l'un servit d'allumette pour allumer un cigare, l'autre fut jeté négligemment sur la table.

Une nouvelle diversion vint faire prendre patience à Julien : Pierre lui annonça « qu'un monsieur » désirait le voir et insistait beaucoup pour entrer. Il avait reçu sa carte en manière de passeport, mais Pierre, fidèle à sa consigne, était demeuré plus incorruptible que Cerbère. Il avait laissé le roquet aux prises avec les jambes de l'intrus et il était venu apporter la carte à son maître.

Celui-ci n'eut pas plus tôt lu le nom imprimé qu'il s'écria :

« Laissez-le entrer. »

L'individu entra donc, et tous deux se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre avec un bruit de paroles et d'accent tout méridional.

Les embrassades, les grands gestes et les grands mots du vocabulaire étant épuisés, on passa aux questions.

« Depuis cinq ans que je ne t'ai vu, qu'est-ce as fait? demanda le peintre.

— Ce que j'ai fait! répondit l'étranger; eh

bleu! que veux tu que j'aie fait? J'ai fait du commerce, parbleu! et un peu fortune par la même occasion.

— Mais tu n as pas quitté Marseille, à ce qu'il me semble? »

L'artiste prenait son indice dans l'accent très-accusé de son compatriote.

« Si fait, j'ai quitté Marseille pendant six mois. Je suis venu à Paris pour des affaires.

— Et tu n'es pas venu me voir?

— Eh! parbleu! savais-je où te trouver, toi! Et puis, à peine arrivé ici, je me suis laissé embarrasser le cœur dans les filets de Cupidon. Ç'a été le diable pour sortir de cette nasse. Ah! tu n'es pas amoureux, toi! eh bien, suis mon conseil, ne le deviens jamais; ça prend trop de temps, surtout quand on est dans les affaires.

— Mais je ne suis pas dans les affaires, moi, dit Julien en riant.

— Comment! tu n'es pas dans les affaires, toi? mais tout le monde est dans les affaires, aujourd'hui; je ne connais personne qui n'en fasse d'une espèce ou d'une autre. Vois pourtant ce que c'est que la renommée, on m'avait dit que tu étais dans les affaires jusqu'au cou, dans les affaires de peinture, et que tu y avais même un certain succès.

— J'ai eu quelques succès en effet dans mon art, répondit le peintre, mais je n'appelle pas cela des affaires.

— Appelle-le comme tu voudras, cela ne changera rien au fond des choses. Que je vende de l'huile à tes badauds de Parisiens, ou que tu leur vendes de la peinture,— à l'huile encore,—c'est toujours la même chose, c'est toujours du commerce que nous faisons. Est-ce que tu peins des portraits pour rien par hasard? Voilà une belle dame en robe bleue, toute couverte de diamants, — le Marseillais désignait du bout de sa canne l'ébauche de mademoiselle Jeanne, — je parie qu'un pareil portrait doit te rapporter gros, mille francs peut-être.

— Je ne fais pas de portrait à moins de trois mille francs, dit l'artiste...

— Là, trois mille francs! qu'est-ce que je te disais? trois mille francs! c'est un beau denier. Entre nous, une galette comme celle-là, ça vaut bien cent francs de couleur et de toile; ajoutons deux cents francs de travail, bénéfice net deux mille sept cents francs. Et tu dis que tu ne fais pas des affaires! Le gaillard! je voudrais bien faire des affaires comme toi, moi! deux mille sept cents francs tous les trois jours, c'est un commerce que le tien! Les huiles ne me donnent autant, et j'ai bien plus de mal que toi, sans parler

chances, des inquiétudes, des pertes, des banqueroutes et de tout le troun dé l'air.

— Tu ne m'as pas laissé finir ma phrase : je ne fais pas de portrait à moins de trois mille francs, mais j'en fais beaucoup pour rien. Celui que tu viens d'apprécier si bien, cette grande dame avec des diamants, ne me rapportera pas une obole.

— Pas une obole! est-il Dieu possible! Tu fais des portraits pour rien, toi! Parbleu! voilà une drôle de fantaisie! Va-t'en voir si je donne pour rien mes huiles, moi.

— C'est précisément un des points qui différencient nos deux commerces. Tu es toujours le maître de ne pas livrer tes huiles, aucune passion ne te pousse à les donner; nous autres artistes, nous ne pouvons pas toujours dominer nos entraînements, et quand nous nous sentons en veine de produire, nous ne nous demandons pas si c'est pour de l'argent; nous obéissons à l'inspiration maîtresse, nous sommes les jouets de notre imagination, les esclaves de notre génie, quand nous avons du génie.

— Ah! par exemple, tu ne me feras jamais croire qu'on est obligé de peindre malgré soi, et pour rien surtout. Si j'étais artiste, moi, je ne couvrirais pas un pouce de toile que la marchandise ne me soit payée à beaux deniers comptants. Un portrait, c'est une

affaire de luxe, et, dans le commerce de luxe, il faut réaliser de gros bénéfices ou ne pas s'en mêler.

— Si tu étais artiste! dit le peintre; mais tu n'es pas artiste, toute la question est là.

— Grâce à Dieu, je ne suis pas artiste, du moins comme tu l'entends; je suis un artiste en huiles, et mon art en vaut bien un autre, puisque je ne suis jamais forcé de vendre sans profit. Et cette figure-là, continua le Marseillais en allongeant sa canne vers le portrait de la marquise, est-ce aussi pour rien que tu la barbouilles? Celle-ci passe encore; une simple robe, les cheveux mal peignés, un peu roux même; mais c'est égal, tout ce qui luit n'est pas or, et je suppose que le modèle n'est pas assez riche pour donner trois mille francs.

— Voilà ce qui te trompe : ce portrait tout simple me donnera trois mille francs, et la dame aux brillants atours ne me donnera rien. C'est une fantaisie, un caprice de mon pinceau. L'un est celui d'une grande dame, qui a de l'esprit et du goût autant que de la fortune; l'autre, celui de sa femme de chambre qui a revêtu la robe de sa maîtresse.

— Ah bien! je comprends; la maîtresse paye pour la femme de chambre, à moins que toutes les dames ne payent chacune à leur manière. »

Le trait malicieux du Marseillais glissa su[illegible]

rasse du peint c. Celui-ci ne comprit pas l'intention grivoise du m chand d'huiles.

« Tu as beau dire, reprit le Phocéen, tu gâtes le métier, et tous les artistes heureusement ne te ressemblent pas. Nous avons aussi des peintres à Marseille, mais ils ne font rien pour rien. Va donc voir si le petit Loubon, *il* donnerait pour rien ses coquilles ! Je lui ai acheté un troupeau de chèvres, au petit Loubon ; je voulais avoir un tableau de lui parce que cela est bon genre et donne de la considération ; je l'ai fort bien payé deux mille francs, encore il voulait cinq cents francs de plus, et j'ai bien marchandé pour l'avoir à ce prix. Il est vrai qu'il y a au moins trente bêtes dans le tableau, sans compter les chiens et le berger. Le petit Loubon ne donnerait pas la queue d'un mouton pour rien.

— As-tu demandé à Loubon combien il a fait d'études sur nature qui ne lui ont rien rapporté avant de peindre les trente chèvres de ton troupeau !

— Et qu'est-ce que cela me regarde ! Tout le monde a fait plus ou moins des études. Moi aussi j'ai fait des études : n'avons-nous pas appris le latin et le grec ensemble, sans parler de l'arithmétique ? Eh bien ! aujourd'hui quand j'écris une lettre ou que j'aligne deux chiffres, j'entends qu'ils me rapportent de l'argent, sinon je garde le fruit de mes études pour moi. La vie

est un marché, mon cher ; le tout est de tirer bon parti de sa marchandise et de bien connaître la valeur de celle des autres. Ainsi, moi qui te parle, j'ai failli dernièrement faire une bêtise. Tu sais, les liens de Cupidon, dont je te parlais tout à l'heure...

— C'était sérieux !

— Oh ! très-sérieux ! Je m'étais laissé aller comme toi à des entraînements d'artiste. Une jeune fille charmante, bonne, aimable, douce, pleine d'esprit et de talents, mais pas de dot ; un cœur d'or, mais pas un sou ; en un mot, un parti détestable. J'en étais fou, comme toi de tes peintures. Enfin j'étais pris, si mon père ne m'avait fait entendre raison. Il m'a parfaitement démontré qu'il fallait rompre toutes relations et reprendre ma parole, parce que toutes les qualités et toutes les vertus de la pauvre fille n'apporteraient pas un centime de plus dans le capital de la société.

— Et tu as retiré ta parole?

— Non-seulement j'ai retiré ma parole, mais j'ai retiré mon cœur, qui était bien compromis, je t'assure.

— Tu as le cœur et la conscience dociles, dit froidement Julien.

— Oh ! pour cela, je m'en flatte. La raison a toujours eu un grand empire sur moi, et dès que l'o[illegible] démontre clairement que je vais faire une sot[illegible] compromettre mes intérêts, il n'y a pas d'amour [illegible]

de faiblesse qui tiennent, je deviens inébranlable comme un roc.

— Précieuse qualité dont je ne te disputerai pas la possession.

— Oh ! toi, tu ne feras jamais rien avec tes principes. Donne-moi un cigare. »

Julien donna le cigare et offrit pour l'allumer le morceau de papier qui était sur la table, la seconde moitié du billet de la marquise. Le Marseillais jeta les yeux sur l'écriture et lut le nom de madame de Varigny.

« Tu connais madame de Varigny ? s'écria-t-il tout à coup.

— Sans doute. Qu'y a-t-il à cela d'étonnant ?

— La marquise de Varigny ?

— Oui, la marquise de Varigny. Voici son portrait. Mais puisque tu la connais aussi, ne l'as-tu point reconnue ?

— Moi, je ne l'ai jamais vue, répondit l'ami de collége d'un air embarrassé. J'ai beaucoup entendu parler d'elle... par quelqu'un, voilà tout.

— Tu n'as pu entendre dire d'elle que du bien.

— Oui, en effet, beaucoup de bien. Est-ce qu'elle vient ici ?

— Elle devrait y être en ce moment. Le billet que tu tiens entre les doigts était pour m'avertir qu'elle ne viendrait pas aujourd'hui. »

Le Marseillais prit un ton grave et solennel.

« Tu es mon vieux camarade, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas?

— J'ai de l'affection pour toi, bien qu'à vrai dire je ne puisse louer ta conduite envers cette jeune fille.

— Chut! pas un mot; il ne faut plus parler de cela. Promets-moi que tu n'en parleras plus; promets-moi surtout que tu ne diras jamais un mot de moi à la marquise, que tu ne prononceras jamais mon nom devant elle.

— Eh! mon Dieu, ton nom, la marquise ne le sait probablement pas... à moins que tu ne lui aies vendu de mauvaise huile.

— Il s'agit bien d'huile! il s'agit de la jeune fille, sa protégée, mademoiselle Cécile Dupuis! »

L'artiste se redressa de toute sa hauteur et toisa son ancien camarade de la tête aux pieds.

« Ah! dit-il d'une voix timbrée comme le son d'une trompette, cette jeune fille dont vous me parliez, c'était mademoiselle Dupuis?

— Est-ce que tu la connais?

— Je la connais, assez du moins pour savoir qu'en ne l'épousant pas vous avez fait une sottise, en lui retirant votre parole, vous avez co- mauvaise action.

— Une sottise, une mauvaise action, comme tu y vas ! La sottise, je te l'ai dit, c'eût été de l'épouser, et la mauvaise action de la séduire.

— Mademoiselle Dupuis n'est pas une fille que l'on séduise, dit le peintre avec un ton de mépris.

— Parbleu ! je ne l'aurais pas voulu ; je suis un honnête homme, et si je l'avais fait, j'aurais su réparer... du moins autant qu'il était en moi.

— C'est une peine que mademoiselle Dupuis ne vous aurait jamais donnée.

— Jamais, c'est beaucoup dire, car enfin nous avons été en correspondance, elle m'a écrit, et c'est très-compromettant d'écrire. Il est vrai que je n'en ai plus de preuves ; ma probité m'a inspiré la résolution de lui rendre toutes ses lettres.

— Croyez-moi, Thibault, dit l'artiste attendri par la naïveté du dernier trait, vous eussiez mieux fait de les garder et de l'épouser.

— Bah ! c'est peut-être vrai, au fond. Mais que veux-tu, le respect pour mon père...

— T'a fait manquer au respect de ta parole et de la vertu.

— Et puis ces maudites huiles, ça exige tant de capitaux !

— Et la vertu, la bonté, la tendresse d'une femme, n'est-ce pas un beau capital ?

— Oh! oui, pour un artiste comme toi, qui ne fait pas payer ses portraits; mais moi qui suis presque toujours forcé d'acheter au compt..., pour faire un meilleur bénéfice!... Les huiles sont tr s-chères cette année.

— Eh bien, il fallait t'expliquer franchement; il fallait exposer à mademoiselle Dupuis ta situation. Qui sait? pour bien marier sa protégée, madame de Varigny aurait peut-être déterminé son mari à mettre quelque argent dans ton commerce.

— Tu crois? s'écria le Marseillais dont les yeux brillèrent tout à coup.

— J'en suis sûr : la marquise est un femme excellente, et le marquis un homme très-r e qui n'a rien à refuser à la plus aimable femme ... onde.

— Tout ce que tu me dis là est bien fait pour me donner à réfléchir.

— Il ne faut pas réfléchir pour faire le bien : on le fait, et l'on réfléchit après, si l'on a le temps. A ta place j'irais me jeter aux pieds de mademoiselle Dupuis, je lui demanderais pardon, je la supplierais de m'accepter encore pour époux.

— Et si elle refusait?

— Tu serais du moins en paix avec ta cor c'est quelque chose.

— Ma conscience ne me reproche rien, je

C'est égal, ton conseil peut avoir du bon, et je vais de ce pas...

— A la bonne heure ! dit le peintre en serrant vivement la main de son ancien camarade, voilà un bon mouvement, il faut lui obéir.

— Oui, je vais de ce pas... en écrire à mon père. »

Thibault sortit en courant, et le roquet le suivit jusqu'à la porte en lui mordant les talons.

Resté seul, Julien se laissa tomber sur son divan, dont les ressorts gémirent.

« Et quand je songe que j'aurais pu être marchand de savon à Marseille ! » s'écria-t-il.

X

Deux jours se passèrent sans que madame de Varigny entendît parler de son portrait ni de son peintre. Elle était loin de se douter encore que les traits de mademoiselle Jeanne eussent remplacé les siens, et que Julien eût, de souvenir, entamé une nouvelle image. Elle s'étonna d'abord de ce silence et en fut piquée.

« Comment ! se disait-elle, c'est là toute l'attention

qu'il me prête après les grands élans d'enthousiasme qu'il m'a témoignés ! »

Elle pensa ensuite qu'elle avait pu blesser l'artiste. Le dernier billet qu'elle avait écrit était bien dur; peut-être s'en était-il offensé. Il prenait alors à la marquise des regrets, presque des remords ; elle se sentait le cœur endolori et l'humeur triste, elle ne voulait recevoir personne ; pour se distraire, elle prenait un livre, mais ses yeux erraient au hasard sur les pages, et le livre finissait par lui tomber des mains. Alors elle sonnait, demandait ses chevaux, se faisait conduire au bois ; mais au lieu de suivre les allées fréquentées, elle recherchait les lieux solitaires où sa rêverie pût se promener, et rentrait bientôt chez elle accablée, fatiguée, rompue, mécontente, comme si elle avait eu une lutte à soutenir et qu'elle eût été vaincue.

Elle luttait en effet, mais contre quel ennemi inconnu, contre quel fantôme invisible ? Quel nom fallait-il donner à ce malaise indéfinissable, à cette vague torpeur de l'intelligence, à cette distraction singulière de l'esprit ?

La sournoise mademoiselle Jeanne s'était bien aperçue que tout ne marchait pas au gré de la ....
et sans doute les suppositions allèrent leur t...
l'imagination de la jeune fille. Cependant

pas les pousser à l'extrême. Son respect pour le caractère de sa maîtresse bornait l'horizon de ses commentaires aux choses licites, ou du moins à celles qui ne peuvent pas encore être appelées coupables. Nous supplions toutefois le lecteur de ne pas s'aventurer avec trop de complaisance à la suite de mademoiselle Jeanne ; il risquerait de faire fausse route. Prompte à penser des autres ce qu'elle pense d'elle-même, cette fille est un guide dangereux dans les sentiers étroits du cœur humain où nous avons eu nous-mêmes l'imprudence de nous engager. Grave imprudence, en effet, car, le moyen d'aller plus avant dans notre récit sans compromettre un peu la marquise? et comment nous arrêter court sans la compromettre davantage? La langue française a des souplesses admirables pour se tirer de ces mauvais pas où la témérité des historiens l'entraîne quelquefois. Madame de Varigny, qui les possède bien mieux que nous, va nous souffler le mot qui convient le plus parfaitement à la disposition de son âme.

Le troisième jour de cette attente trompée, le docteur Vignon vint voir la marquise. Celle-ci était beaucoup plus préoccupée encore que la veille, et vraiment elle se sentait profondément troublée.

Le docteur était un homme fin, un observateur délicat, mais retenu dans ses pensées presque autant

que dans ses paroles ; on sait qu'il l'était suffisamment dans ses paroles.

Le docteur vit du premier coup d'œil que la marquise était malade, mais il n'ordonna ni sangsues ni pilules. Il tâta le pouls de la jeune femme qui avait l'attache du poignet fort belle et très-déliée, chose dont le docteur s'était aperçu et qu'il se plaisait souvent à constater ; il sentit aux pulsations que le portrait pourrait bien n'être pas étranger à sa cadence indécise.

« Madame, dit-il, il faut que ce portrait s'achève sur-le-champ, ou bien votre santé va s'altérer. »

La marquise sourit.

« Vraiment, dit-elle, vous voyez ce

— Clair comme le jour, et la raison en est toute simple : vous avez la nature d'une artiste, vous vous intéressez à l'œuvre d'art comme si vous-même en étiez l'auteur, et chaque minute de retard que le peintre apporte pour l'achever vous fatigue et vous mine comme le ferait une passion inassouvie.

La marquise se redressa tout a coup dans son fauteuil.

« Une passion ! dit-elle. Vous me faites peur. »

Mais aussitôt, reprenant son calme apparent réel, elle sourit de nouveau et ajouta :

« Ce n'est pas une passion, docteur, c'est une

tion, mais une affection contrariée. J'en souffre, parce que je l'ai mérité. Savez-vous bien que je deviens méchante? Je suis injuste envers tout le monde, envers cette pauvre Cécile que j'aime tant; envers monsieur Fréjus, dont la gloire m'intéresse; envers ma femme de chambre elle-même, parce qu'il s'est avisé de faire une ébauche d'après son minois fripon. Vous le voyez, docteur, c'est une confession générale que je vous fais; elle était indispensable : n'êtes-vous pas chargé de me guérir?

— En effet, répondit le docteur, je m'y suis engagé comme par un tacite contrat, et pour l'année entière, absolument comme votre horloger s'engage à faire marcher vos pendules. Il reste encore quinze jours à courir pendant lesquels je n'ai pas le droit de vous laisser souffrir Vous vous plaignez donc d'une affection. Toute la question est de savoir d'abord où en est le siége, si c'est au cœur ou au cerveau.

— Ah! voilà ce qu'il vous appartient de découvrir. Arrangez-vous pour cela, c'est votre affaire. Je vous ai dit, d'ailleurs, ce que j'éprouvais; je ne soufflerai pas un mot de plus.

— Cependant vous me permettrez bien quelques questions?

— Trois, pas davantage.

— Bien, je tâcherai que ce nombre me suffise. Et

d'abord avez-vous eu à vous plaindre des procédés de monsieur Fréjus envers vous?

— Certainement. Il me semble qu'avant d'entreprendre un autre portrait, il aurait dû finir le mien.

— Voilà pour mademoiselle Jeanne; mais pour mademoiselle Dupuis? Je n'ai pas entendu dire qu'il eût commencé à la peindre.

— Non, sans doute; mais il le lui a promis, c'est tout comme!

— Hum! fit le docteur, ceci ressemble fort à une affection du cœur.

— Vous êtes bien prompt dans vos jugements, dit sérieusement la marquise; vous avez encore deux questions à me poser.

— J'y arrive: Permettez-moi de vous demander maintenant si vous-même vous n'avez pas des torts envers l'artiste?

— Docteur, vous êtes sorcier. J'ai des torts, je l'avoue, et de très-graves; j'ai refusé ma séance il y a trois jours, et ce qui est pis, je le lui ai fait savoir en des termes... désobligeants.

— Ici, dit le docteur sentencieusement, l'affection change de place et monte au cerveau. Et comme il n'a pas daigné vous répondre et implorer son pardon, vous vous êtes piquée?

— J'ai craint d'avoir blessé cette natu

sionnable. Ces artistes ont l'épiderme si sensible ! »

Le docteur sourit.

« Et puis, reprit vivement la marquise, je voudrais bien que mon portrait fût terminé. Je ne me soucie pas que ma figure fasse plus longtemps tapisserie dans l'atelier de monsieur Fréjus, ce monsieur qui ne peint personne, à ce que l'on dit, et qui se trouve en définitive peindre aujourd'hui tout le monde, jusqu'à ma femme de chambre ! Qu'est-ce que vous dites de cela ?

— Je dis, madame, que les trois questions m'ont suffi : je connais maintenant le siége du mal ; il n'est ni tout à fait au cœur ni exclusivement au cerveau.

— Vous piquez ma curiosité : et où donc est-il ?

— Dans votre beauté dont vous êtes fière, dans votre amour-propre qui est très-grand, dans votre bonté qui voudrait le bien des autres, même malgré eux.

— Docteur, vous me flattez un peu, mais votre consultation me rassure. Et maintenant que vous savez si bien les choses, répondez-vous de la guérison ?

— Oui, si vous voulez me laisser faire.

— Faites donc, et hâtez-vous, car je suis d'une impatience... D'abord vous irez chez monsieur Fréjus.

— Il me semble, madame, que c'est vous qui dictez l'ordonnance.

— Pour vous prouver que je ne vous contrarierai

pas dans l'exécution. Vous verrez où en est mon portrait, s'il faut encore une ou deux séances...

— Vous êtes prête à les donner?

— Sans doute, ne faut-il pas que tout cela finisse? — Vous me direz votre avis sur cette peinture.

— Et... sur celle-là seulement? demanda finement le docteur.

— Sur l'autre aussi... à supposer qu'on vous la montre.

— Sur l'autre particulièrement; et si l'on ne me la montre pas, il faut que je demande à la voir?

— Comme vous voudrez, docteur, comme vous voudrez. Après tout, cette fille est jolie, et je comprends le goût de monsieur Fréjus pour cette figure de Watteau, bien que je ne crusse pas ce style dans ses bonnes grâces. »

La marquise se sentait déjà disposée à l'indulgence par la perspective de son portrait achevé et de sa conscience rendue au repos. La démarche du docteur ne pouvait pas avoir un moindre résultat. Celui-ci hésitait encore à se mettre en route.

« Et cependant, dit-il, si monsieur Fréjus avait fait de cette figure de Watteau une œuvre de quelque valeur?

— Alors, docteur, achetez-la, ma bourse vous est ouverte.

— Je l'achèterai pour vous, madame, pour vous, dit-il en s'inclinant.

— Pour moi, oui, vous avez raison. Je suspendrai ce cadre dans ma chambre; il m'inspirera de la modestie. »

Afin d'aller plus vite, le docteur prit la voiture de la marquise; mais en chemin il s'arrêta chez deux ou trois malades, ce qui retarda son ambassade. Quand il arriva au boulevard Saint-Jacques, l'artiste était sorti. Il courut aussitôt rendre compte de sa mission à la marquise. Mais, à son tour, celle-ci était absente; elle avait fait venir une voiture de remise et s'était fait conduire chez mademoiselle Dupuis. La marquise voulait-elle aussi, de ce côté, se mettre en paix avec elle-même? Voulait-elle, pour mieux y réussir, donner suite à certains projets dont elle avait déjà entretenu la jeune fille? Le docteur n'en savait rien; nous n'avons pas la prétention d'en savoir davantage. Tout ce qu'il nous est permis de dire en ce moment, c'est que le docteur écrivit à la marquise un billet dans lequel il racontait son infructueuse tentative, et promettait d'aller voir l'artiste le lendemain matin. Que pouvait-il faire de plus?

XI

Le lendemain matin, il était environ midi quand le docteur Vignon monta dans un omnibus qui devait le conduire à la barrière Saint-Jacques Le docteur Vignon n'avait point de chevaux, bien qu'il eût une assez bonne clientèle. Il faisait des économies pour ses vieux jours, disant que les omnibus ont été inventés pour les médecins et les maîtresses de piano. La voiture de la marquise était d'ailleurs à sa disposition, et il en usait largement, en ami de la maison.

Quand le docteur arriva devant la petite maison de l'artiste, il fut tout surpris de trouver deux grands fiacres stationnant devant la tonnelle. Deux fiacres ! pourquoi faire ? Il y avait donc du monde chez le peintre ? Et quel monde : du monde qui vient en fiacre ! Le docteur hésitait à frapper ; il avait déjà levé le marteau quand il entendit une voix criarde dans le corridor et des éclats de rire qui répondaient à la voix criarde. Il posa délicatement le marteau et s'éloigna. Mais au moment où il rentrait dans la contre-allée du boulevard, un troisième fiacre arriva ; quatre hommes, barbus pour la plupart, en descendirent et a[illegible] per à la porte à coups redoublés.

« Décidément, se dit le docteur, il se passe ici quelque chose d'insolite. J'ai mal choisi mon heure ; je reviendrai plus tard. Allons visiter quelques clients. »

Les pas distraits du docteur le conduisirent au cimetière du Sud. La clientèle ne manquait pas.

Que se passait-il, en effet, dans cet atelier, ordinairement solitaire et silencieux ?

La veille, à deux heures sonnant, Julien avait donné le dernier coup de brosse à l'image de la marquise, et, ravi de son ouvrage, il avait mis un col propre, une redingote neuve, des gants frais et s'était fait amener un coupé de remise. A deux heures et demie, il courait dans tous les sens sur le pavé de Paris, visitant tous les peintres de sa connaissance depuis Montmartre jusqu'à l'Observatoire. Dans chaque atelier où il était entré, il avait prononcé invariablement la même formule conjuratoire :

« Bonjour, ça va bien ? moi aussi. Venez donc voir demain chez moi un portrait fait de *chic*, ressemblance parfaite, et j'ose dire quelque chose de crâne ; vous m'en direz des nouvelles. Je n'ai pas le temps de m'arrêter : bonsoir. »

Puis il disparaissait.

Les amis de Fréjus, et il en avait beaucoup, connaissaient trop bien les allures excentriques de leur ancien camarade pour s'étonner de cette étrange ma-

nière de les convoquer. Cette manière, au demeurant, valait bien ces morceaux de papier lithographié, où la prétention se manifeste à chaque syllabe, et que les artistes s'envoient réciproquement quand ils viennent de terminer une œuvre sur l'effet de laquelle ils comptent. On savait d'ailleurs que Julien ne se dérangeait ainsi que dans les grandes occasions et lorsqu'il avait réellement un morceau remarquable à montrer. Aussi, le lendemain matin, dès dix heures, le pèlerinage commença, et il en était à sa plus grande affluence quand le docteur s'était présenté à la porte de Fréjus sans oser en franchir le seuil.

Sur la table de l'atelier un registre était ouvert où chacun consignait ses observations ou ses éloges après les avoir formulés tout haut.

Le premier pèlerin qui se présenta à la porte de l'atelier était un petit homme maigre, aux cheveux couleur de filasse, longs, gras et plats; piètre mine, air d'aspirant sacristain, bouche mielleuse et regard incertain. Son aspect causa quelque étonnement à Fréjus, qui ne l'avait pas convié et qui ne le connaissait guère. Monsieur Croutillard, — c'était son nom, — avança timidement la tête et demanda d'une voix flûtée :

« Monsieur Fréjus, j'ai ouï dire que vous
un chef-d'œuvre... Puis-je entrer?

— Entrez, entrez, répondit brusquement l'artiste : mais je voudrais bien savoir qui a pu vous dire que j'avais fait un chef-d'œuvre, puisque personne n'a encore vu mon tableau.

— Mais... fit Croutillard embarrassé, la voix commune ; et puis n'êtes-vous pas coutumier du fait? Un chef-d'œuvre de plus sorti de vos mains, est-ce donc si rare?

— Aussi rare que des vôtres, dit Fréjus.

— Oh! les miennes sont bien impuissantes!

— Ce n'est pas ce que disent les journaux. Peste! comme ils vous drapent l'éloge, les gaillards! Aujourd'hui, monsieur Croutillard met la dernière main à d'admirables peintures dans l'église Saint-Eustache ; hier c'était une *Sapho* dont on offrait des milliers de francs, mais dont la valeur était si grande que l'auteur ne consentait pas à s'en dessaisir. Je gage que ce matin il y a quelque part un coin de feuille publique qui vous compare à monsieur Ingres.

— J'avoue, répliqua modestement monsieur Croutillard, que l'on me traite généralement avec assez de bienveillance.

— Je le crois bien, on dit que c'est vous-même qui rédigez vos réclames.

— Quelle plaisanterie!

— Et votre nom qu'on voit écrit au charbon sur

toutes les murailles du quartier : Croutillard, peintre à façon, — Croutillard, hanneton mystique, — Croutillard, criquet sentimental...

— C'est aussi moi qui écris ces sottises, peut-être? dit Croutillard en s'efforçant de rire.

— Ah! mon gaillard, fit l'artiste d'un ton moqueur, vous en êtes bien capable : tous les chemins sont bons pour aller à la postérité.

— En attendant, monsieur Fréjus, vous y allez, vous, par le meilleur chemin.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Croutillard. »

Pierre, qui avait pour ce grand jour revêtu un vieil habit noir de son maître dont les basques ne couvraient pas tout à fait les saillies lustrées d'un pantalon de même couleur et de même origine, introduisit un nouveau visiteur, monsieur Lebourbet.

Celui-ci s'annonça par un grand bruit de souliers ferrés et d'exclamations intempestives

« Moi, d'abord, s'écria-t-il en entrant, je suis venu de bonne heure parce que je veux critiquer tout à mon aise. Puis, apercevant Croutillard : — Ah! déjà quelqu'un? J'ai bien l'honneur. — Voyons le chef-d'œuvre. »

Fréjus avança le chevalet et découvrit l

« Admirable! fit Croutillard.

— C'est jugé, dit Lebourbet en cherchant sa pipe dans sa poche.

— Titien n'a jamais rien fait de plus beau, reprit Croutillard.

— Ça, c'est beau si l'on veut, mais ce n'est pas nature, continua Lebourbet.

— Voyez pourtant comme la vie palpite dans les chairs !

— Je ne dis pas le contraire, mais ce n'est pas nature. Voyons, de bonne foi, est-ce que la nature est si pure, si parfaite que ça? Est-ce qu'elle a la peau si blanche et si lisse, la nature? Est-ce qu'elle a les yeux si clairs, une bouche si bien dessinée, des cheveux si propres? Ah! parlez-moi d'une bonne grosse fille qui n'a mis ni fard, ni pommade, et qu'on saisit là, à un bon moment, quand elle ne pense à rien et qu'elle est dans toute sa réalité.

— Oui, quand elle sort du trou au charbon, observa Fréjus, qui écoutait en souriant la tirade de son ami Lebourbet. »

Celui-ci se retourna tout à coup.

« Eh bien, le trou au charbon, n'est-ce pas de la nature, ça?

— Sans doute, c'est de la nature de charbon. Mais ici j'ai fait laver mon modèle avant de le peindre.

— Là, qu'est-ce que je disais? reprit Lebourbet en

éclatant de rire ; il a fait laver son modèle, et il prétend peindre la nature ! Est-ce que la nature se lave jamais, mon cher ?

— Mais oui, quand il pleut.

— Quand il pleut, il fait de la boue ; et quand il fait de la boue, on est crotté.

— Mon modèle est venu en voiture, riposta Fréjus sans perdre son sourire narquois.

— La nature va à pied, mon bonhomme. Si tu veux voir la nature, ce n'est pas dans les carrosses qu'il faut la chercher, entends-tu !

— Chacun la cherche où il la veut prendre, toi dans les basses-cours, moi sur les tapis ; tu peins des vachères et moi des marquises, toute la différence est là.

— C'est donc une marquise ? Ah ! je ne m'étonne plus qu'elle soit si peu nature ; est-ce qu'il y a des marquises dans la nature ?

— Apparemment, puisqu'en voilà une !

— A coup sûr, il y a dans cette machine-là plus de talent qu'il n'en faut pour faire un chef-d'œuvre de réalisme ; mais, permets-moi de te le dire, mon bonhomme, tu patauges dans l'idéal ; l'idéal te perdra, n'est-ce pas, monsieur Croutillard ? »

Croutillard, qui avait laissé marcher, s[illegible] n-dre garde, une conversation beaucoup trop [illegible] ar

lui, s'entendant interpeller et n'osant garder le silence, prit un moyen terme :

« Hum ! hum ! fit-il, il y a du vrai dans ce que vous dites, monsieur Lebourbet, cependant je ne suis pas de votre avis.

— Vous n'êtes pas de l'avis de la vérité !

— Je ne dis pas, mais... »

Un nouvel arrivant vint à point pour tirer Croutillard de son mauvais pas. Les deux peintres s'empressèrent de coucher leurs observations sur le livre que Fréjus leur présenta, et se retirèrent. Croutillard avait écrit : « Dessin parfait, coloris vigoureux, digne de Titien ; ensemble plein de vie ; on voudrait plus de style, plus d'élévation. » — Au-dessous, Lebourbet avait tracé ces lignes : « Peinture très-forte, mais pas du tout nature ; vise trop à l'idéal. » — En sortant, Croutillard dit tout bas à Lebourbet :

« Je suis entièrement de votre avis, c'est bien fait, mais pas nature.

— Et moi, répondit Lebourbet, je suis complétement du vôtre : ça manque de style et d'élévation.

— En somme, c'est une peinture très-ordinaire.

— Rien du tout, quoi ! »

Le nouveau venu était aussi soigné dans la mise que les autres l'étaient peu ; il était aussi roide, aussi hautain dans ses manières, que Croutillard était humble

et Lebourbet bruyant. Un élégant coupé l'avait amené; le vernis de sa chaussure était irréprochable, ses gants immaculés, son linge blanc et fin, et son mouchoir, dont il se couvrit la bouche en passant auprès de Lebourbet, exhalait un parfum de violette factice qui dut révolter l'ami de la nature, le peintre du réalisme et des vachères.

Il se nomme Fleurmann et passe pour être une bonne moitié d'agent de change; quelques-uns le donnent même pour un agent de change tout entier. D'autres le tiennent pour un peintre distingué, mais ceux qui ont fait cette singulière découverte ne comptent pas eux-mêmes parmi les esprits supérieurs. Il est cité partout pour la propreté de sa palette et pour l'art avec lequel il réunit les couleurs sans jamais les confondre. Ayant eu l'idée un jour de peindre le ciel, il a pris pour modèle une ardoise. Monsieur Fleurmann est riche, il a bonne table, et il sème de truffes le chemin qui conduit à l'Institut.

A peine les deux autres personnages furent-ils sortis que Fleurmann tira sa montre :

« Midi moins un quart, dit-il ; je suis venu pour ne pas vous désobliger et parce qu'on se doit à ses amis ; mais je vous préviens, mon cher, que je n'ai [illegible] quart d'heure à vous donner.

— Il ne faut que cinq minutes pour bi[illegible]

choses, dit Fréjus en lui montrant le portrait de la marquise.

— Ah ! fit l'agent de change en braquant un binocle en or sur son nez ; c'est cela? Mais, c'est très-bien cela, mais c'est fort bien ! Vous faites tous les jours des progrès. Avec du travail et de la persévérance, vous finirez par arriver, c'est moi qui vous le dis.

— Je suis vraiment heureux des encouragements que vous voulez bien me donner, répliqua Fréjus d'un ton d'imperceptible ironie.

— Vous savez bien, mon cher, répliqua Fleurmann, que j'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour vous. Il ne me coûte pas de vous dire ce que je pense et de vous témoigner tout l'intérêt que je vous porte.

— Je sais le prix que je dois attacher à votre protection.

— Elle vous est toute acquise, soyez-en sûr.

— Aussi oserai-je vous demander une grâce. »

Fleurmann se rengorgea et fit la roue.

« Parlez, mon cher, parlez, dit-il, et si je puis vous obliger...

— Vous le pouvez, rien ne vous est plus facile. Vous faites partie du jury pour la prochaine exposition ; eh bien ! faites recevoir mes tableaux. »

Fleurmann passa la main dans son gilet, et faisant

un petit mouvement de tête plein d'importance et de dignité :

« Ce que vous me demandez là est peut-être difficile; cela ne dépend pas de moi seul, dit-il ; cependant je ferai tous mes efforts...

— Merci, répondit Fréjus, et, par contre, je vous promets ma voix quand je serai de l'Institut. »

Fleurmann se mordit les lèvres, boutonna son paletot, et sortit poliment, sans saluer.

« Que diable avez-vous donc fait à Fleurmann? dit en entrant un moment après, avec deux autres visiteurs, un artiste fort connu dans la capitale, mais dont aucune galerie ne peut se vanter de posséder un tableau. — Il a failli m'embrasser en courant.

— Oui, dit en sifflant un autre des visiteurs, — sculpteur d'un si grand talent que jamais il n'a pu trouver un marbre à sa taille. Et quand il a reconnu Cheminard il s'est précipité dans mes bras.

— De Charybde en Scylla, ajouta le troisième personnage d'une voix haute et perçante. — En reconnaissant sa double méprise, il s'est jeté sur moi et m'a serré la main. »

Celui-ci était un petit homme aux joues carminées, qui gesticulait beaucoup et parlait davantage. Il [illegible] à raconter d'une façon assez pittoresque l[illegible] e son ami Fleurmann. Le nombre des visite[illegible]

tant, la verve du petit homme s'échauffa, sa voix monta encore d'une octave et atteignit bientôt les plus hauts sommets du soprano. Pour donner plus de vérité à son débit, il allait, venait, levait ses petits bras en l'air, prenait des attitudes singulières et égayait ainsi toute l'assemblée qui oubliait le motif de son pèlerinage. Il fallut la voix enrouée et doctorale de Cheminard pour rappeler à l'ordre cette réunion bruyante.

« Voilà ce que j'appelle de l'art, dit-il en profitant d'un moment de silence et après un examen attentif du portrait de la marquise : mais à quoi bon faire de l'art à notre époque ?

— Parbleu ! s'écria le petit homme, à gagner de l'argent !

— Vous êtes donc aussi de l'école de Fleurmann, reprit le peintre philosophe ; vous faites des affaires en peinture comme on en fait à la Bourse ?

— La Bourse ! cria le petit homme, ne me parlez plus de la Bourse ; j'y ai été échaudé, à ce point que pour me distraire j'ai dû me faire bâtir un château style Louis XIII.

— Bossages, pierre et brique, profils épais, murmura le sculpteur entre ses dents. — Y faites-vous mettre de la sculpture ?

— Non, pas un pouce d'ornements.

— De grands trophées, des figures ronde-bosse

sur les entablements, ça ferait bien, pourtant. »

En parlant ainsi, le statuaire indiquait du pouce de la main droite le majestueux développement qu'il aurait voulu que l'on donnât aux sculptures qu'il rêvait pour le château Louis XIII de son ami. Le peintre philosophe ramena encore une fois l'attention sur l'œuvre de Fréjus.

« Comme portrait, dit-il, c'est assurément ce qui a été fait de plus fort de nos jours. Faut-il que tant de talent soit perdu?

— Comment, perdu! dit Fréjus.

— Oui perdu, reprit le philosophe; qui saura de nos jours apprécier cette peinture? Moi, peut-être!

— Et nous! et nous! s'écrièrent d'une commune voix tous les hommes présents.

— Vous! fit Cheminard en levant les épaules d'une manière assez méprisante. Allons donc, est-ce que vous croyez à l'art, est-ce que vous en avez le sentiment? La vieille période est finie; nous n'avons plus à glaner que des épis épars, comme cette figure. Le reste n'est que de l'imitation, et l'imitation n'est pas de l'art, c'est du métier. L'art ne renaîtra que dans une société nouvelle et rajeunie. Ni vous ni moi ne verr
renaissance, mais quelques-uns d'entre nou
été les précurseurs. »

Le sculpteur, qui avait la prétention d'être du nombre de ces derniers, s'empressa d'ajouter :

« Cheminard a raison : voyez plutôt si l'on nous comprend, nous autres qui rêvons le grandiose ?

— Mais il me semble qu'on me comprend très-bien, s'écria le petit homme rouge. Douze à quinze mille francs de chacun de mes petits cadres, je crois que cela témoigne suffisamment de l'intelligence du siècle. Il est vrai que moi, je ne m'égare pas dans le grandiose, Vous aimez trop le grandiose, mes maîtres, voilà ce qui vous perd. »

Il y avait alors une dizaine d'artistes dans l'atelier ; chacun se rangea, suivant le succès de ses œuvres, à l'avis de l'un ou de l'autre préopinant ; et comme en définitive le succès est rare et la médiocrité multiple, il se trouva que le parti de Cheminard, attirant à lui tous ceux dont l'impuissance cherchait une excuse, eut une grande majorité. Il fut donc déclaré que l'art était mort et que le portrait de madame de Varigny était une exception qui ne pouvait infirmer la règle. A quoi l'artiste philosophe ajouta en manière de conclusion :

« Il est inutile et oiseux aujourd'hui de pratiquer l'art : il suffit de le rêver. »

L'*alter ego* de l'artiste philosophe, le sculpteur, s'empressa d'ajouter, en simulant avec son geste habituel l'action de modeler :

« Nous le réalisons dans notre esprit, nous lui donnons les proportions les plus vastes, les formes les plus magistrales, vous comprenez ! »

Presque tous se flattèrent d'avoir compris.

On en était là de la discussion, quand le docteur se présenta pour la seconde fois à la porte. Il n'y restait plus qu'un fiacre ; il crut pouvoir s'aventurer chez l'artiste.

« Y a-t-il du monde ? demanda-t-il à Pierre quand celui-ci vint le reconnaître par le judas.

— Oui, répondit Pierre, mais vous pouvez entrer tout de même : on ne pose pas. »

A demi rassuré, le docteur entra.

XII

En apercevant tant de monde dans l'atelier, le docteur fit un pas en arrière, mais Julien l'avait vu. Il vint au-devant de lui, et le présentant à ses camarades :

« Monsieur le docteur Vignon, dit-il, l'ami du modèle. »

Jamais Fréjus n'avait fait pour personne grandes cérémonies.

On comprit dans l'assemblée qu'il y avait à cela une raison grave, et le silence s'établit aussitôt.

« Aujourd'hui, du moins, il me sera permis de voir, » dit le docteur en prenant son binocle.

Mais ses regards, avant de descendre sur le chevalet où était placé le portrait de la marquise, furent attirés vers la muraille par un visage connu qui se prélassait au milieu d'un grand cadre doré.

« Que vois-je là? s'écria le docteur en feignant l'étonnement.

— Ah! ah! dit Fréjus; la petite personne!

— Oui, la petite personne, comme vous dites, murmura le docteur en examinant de plus près la peinture, — mademoiselle Jeanne. »

L'étonnement, d'abord simulé du docteur, se changea bientôt en un étonnement véritable quand il eut reconnu dans l'accoutrement de la femme de chambre la robe de la marquise.

« Dieu me pardonne! dit-il, je crois que vous l'avez peinte dans la robe de sa maîtresse.

— Mieux que cela, dit l'artiste : à la place même de sa maîtresse, dans son panneau et dans son cadre. »

En effet, le peintre fit reconnaître au docteur des marques irrécusables de cette transformation.

« Qu'avez-vous fait? s'écria le médecin; vous avez donc détruit le portrait de la marquise?

— Oui, mais j'en ai fait un autre, de *chic*, de souvenir.

— De *chic*, de souvenir, répéta machinalement le docteur, dont l'esprit s'effrayait pour Fréjus des écarts d'une pareille fantaisie. Mais, mon ami, vous êtes donc décidément devenu...

— Devenu fou, ajouta l'artiste.

— J'allais le dire.

— Vous oubliez, docteur, que je l'ai toujours été. Votre carnet en fait foi.

— Sans doute, mais j'espérais votre retour à la raison. Je vois bien qu'il n'y faut plus compter. Et que va penser de vous la marquise, dont la bonté...

— La marquise est bonne en effet, interrompit Julien; elle me pardonnera. D'ailleurs, mon avis est qu'elle a gagné au change : voyez plutôt. »

Le docteur demeura un instant muet devant l'image de la marquise. Il n'était pas artiste, mais il avait du goût et un sentiment juste des choses de l'art. Il sentait bien circuler dans cette peinture un souffle inspiré, une vie, une chaleur et, en quelque sorte, ce sang généreux qui fait les œuvres immortelles. Plus que tous les peintres qui étaient là, il admirait de bonne foi et savourait, sans se laisser distraire, les délic[illegible] yeux lui procuraient.

— C'est beau, c'est fort beau, dit-il enfin.

accent qui ne laissait aucun doute sur la sincérité de l'exclamation ; — mais..... »

Le docteur s'arrêta. Un souvenir venait de lui traverser l'esprit : Julien devait peindre la marquise en robe bleue, et il la retrouvait là en robe noire, d'une coupe oubliée depuis trois cents ans.

Julien attendait que le « mais » donnât ce qu'il annonçait.

« Mais, reprit le docteur, ce n'est plus la marquise.

— Manque-t-elle donc de ressemblance? demanda le peintre alarmé.

— Certes non, la ressemblance est admirable, mais... »

Le docteur s'arrêta encore. Julien comprit la pensée et acheva la phrase :

« Mais c'est un portrait de famille, n'est-ce pas?

— Justement, c'est madame de Varigny dans le costume de ses aïeules.

— Que voulez-vous, docteur! je n'ai pu accommoder cette beauté à la mode de ce temps-ci. Ne vous ai-je pas déjà dit que madame de Varigny appartient à la Renaissance? J'ai pensé au Primatice, aux peintures de Fontainebleau, et le pinceau m'a tourné. Ces messieurs qui s'y connaissent, ajouta-t-il en se retournant vers le cercle des artistes, ces messieurs qui s'y connaissent vous diront que ce velours noir est

bien préférable à tous les taffetas et à tous les tulles d'aujourd'hui. Voyez comme les teintes dorées de la peau se relèvent en vigueur et en éclat, comme les reflets verts de ces beaux cheveux miroitent et scintillent auprès des reflets mats et doux du velours! Voyez comme l'œil brille, comme le carmin des lèvres provoque le regard sans le blesser, comme les transparences de la peau se font valoir jusque dans les plus minces et les plus ténus des vaisseaux et des veines! Enfin j'ai trouvé le mot de l'énigme que madame de Varigny est venue me proposer : ce n'est pas un portrait que j'ai fait, c'est une page. »

Les artistes qui étaient là sourirent et chuchotèrent entre eux, mais le docteur demeura sérieux. Il trouvait dans cet éloge sincère et naïf que Julien faisait de son œuvre plus de modestie que dans les formules les plus humbles sous lesquelles les artistes dissimulent souvent leur pensée et leur orgueil. Seul entre tous ceux qui étaient présents, Cheminard ne se scandalisait pas d'entendre un autre artiste vanter lui-même son ouvrage; il rendait justice au talent qu'il savait apprécier, et admettait pleinement le droit que celui-ci avait d'en enregistrer consciencieusement les victoires. Il se prisait lui-même trop haut et se plaçait trop au-dessus des autres mortels pour qu'il pût lui [illegible] d'être juste envers autrui et de lui passer même

les bouffées d'orgueil, pourvu qu'elles fussent autorisées par un véritable et sérieux talent. Par là notre peintre philosophe se faisait beaucoup redouter de ses plus illustres confrères, car lui aussi était sincère, et il disait le mal qu'il pensait des gens avec la même facilité que le bien, rabaissait les vanités excessives, taillait en pièces les réputations usurpées et faisait mourir à coup d'épigrammes les amours-propres les mieux constitués. Mais pourquoi parler au passé? Cheminard vit encore, grâce au ciel; il continue de jouer son rôle entre Épicure et Diogène et de faire parmi les artistes de notre temps la police des renommées. Nous tr[illegible]blons tous devant l'artiste philosophe, et la critique [illegible]-même, dont il a limé les dents, n'aboie pas conti[illegible] lui. Par un accord tacite, il est convenu que Chemina[illegible] et ses œuvres seront toujours respectés. Nous nou[illegible]flattons de n'avoir point ici enfreint les contrats.

« Pourquoi [illegible]éjus ne dirait-il pas ce qu'il pense, puisque c'est la vérité? demanda le philosophe au milieu du profond silence qui avait succédé à la sortie de Julien.

— On ne conteste pas le mérite de l'œuvre, dit un petit peintre, auteur de grands tableaux, qui retroussait sa moustache dans un coin de l'atelier; on dit seulement que c'est de la peinture historique et non pas un portrait moderne.

— Portrait historique, siffla le sculpteur entre ses dents.

—Peste ! comme vous y allez, un portrait historique ! s'écria une voix aiguë qui fit brusquement retourner le docteur sur ses talons. D'abord il faudrait s'entendre sur la chose. Qu'est-ce que vous appelez un portrait historique ? »

Ici les réponses s'entrecroisèrent en se heurtant de toutes parts.

« Un portrait historique, dit l'un, c'est un portrait qui représente un personnage historique.

— Non, dit l'autre; c'est un portrait dont l'exécution magistrale s'élève à la hauteur de l'histoire.

— Vous vous trompez l'un et l'autre, ajouta un troisième : c'est un portrait dont le type est empreint du caractère sérieux des compositions historiques.

— Vous n'y êtes pas, s'écria un quatrième : c'est un portrait dont le costume appartient à l'histoire. »

Au milieu de ce flux d'opinions opposées ou diverses, les regards se portèrent sur Cheminard, qui écoutait de son air flegmatique et somnolent, et sans y prendre part, la discussion entamée par le petit peintre ennemi du grandiose. Chacun semblait l'inter[illegible] et attendre de lui l'oracle qui devait mettre d'ac[illegible] les faiseurs de définitions. Mais le peintr[illegible]

se contenta de laisser tomber cette réflexion de ses lèvres dédaigneuses :

« Le portrait d'un acteur dans un costume historique n'est point nécessairement un portrait historique.

— C'est juste, Cheminard a raison, dit le sculpteur.

— Il me semble, hasarda le docteur, si toutefois il m'est permis d'avoir une opinion au milieu d'hommes si compétents, il me semble que le titre d'historique donné à un portrait ne saurait exclusivement résulter du costume. Le portrait de monsieur Guizot par Delaroche, celui de monsieur Bertin par monsieur Ingres, sont, je pense, des portraits historiques au premier chef. »

Sans s'en douter, le docteur venait d'ouvrir un champ nouveau à la discussion et de donner le signal d'un autre tournoi d'éloquence artistique. Le portrait de monsieur Bertin et celui de monsieur Guizot sont-ils des portraits historiques? Les uns disaient oui, les autres disaient non; plusieurs gardaient un silence prudent. En homme qui sait toute la valeur de la forme aphoristique pour relever un lieu commun, le sculpteur formula cette sentence :

« La postérité jugera ! »

Un académicien lui a depuis emprunté, dit-on, ce mot pour une circonstance solennelle.

« Non, c'est Crouteu qui jugera, s'écria le loustic de la bande. »

Le peintre qui porte ce nom venait d'entrer dans l'atelier. Tout le monde à Paris connaît Crouteu; il serait donc superflu de le décrire si nous n'avions affaire qu'à des Parisiens. Mais les provinciaux sont avides en matière d'illustration, et les étrangers encore davantage. D'un autre côté, comme il est impossible de nier que monsieur Crouteu ne soit une illustration de ce temps-ci, nous commettrions la plus haute inconvenance en n'essayant pas de tracer au moins le profil du personnage. Prenez une tonne rebondie, sur cette tonne placez une boule, et vous aurez le profil le plus exact qu'un homme de plume puisse offrir d'un homme de brosse; bras courts et nez long, pour compléter la ressemblance, voilà notre nouveau personnage.

— Hum! hum! fit-il d'une voix caverneuse, qu'est-ce que vous voulez savoir? »

On posa la double question au nouvel arrivant.

— Hum! hum! reprit-il, je ne sais pas s'il y a beaucoup d'histoire dans ces portraits-là, mais ce que je puis affirmer c'est que tous mes portraits deviendront historiques.

— Nous sommes trop polis pour en douter, philosophe avec un imperceptible sourire, ma ne répondez pas à la question.

— Que vo ous, mon cher! moi je ne me mêle pas de ce qu les autres. Je sais la valeur de ce que je fais, n t cela me suffit.

— Dites-n au moins ce que l'on doit entendre par portrait l rique, puisque vous n'en faites pas d'autres, den a judicieusement le sculpteur.

— Parbleu! dit le peintre, un portrait historique c'est un portr it fait d'une certaine manière et suivant certains pro édés dont je suis l'inventeur et que j'enseigne à mes élèves.

— Cette définition me paraît parfaite, s'écria le petit peintre qui portait la moustache en croc.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi! reprit Croute ; un portrait historique c'est une chose qui se sent qu and on est artiste. Vous vous rappelez bien mon por rait du général X...? et celui de mademoiselle P... à la dernière exposition? Voilà ce que j'appelle des portraits historiques.

— Et celui-ci, dit un des personnages de la réunion en montrant l'image de la marquise, est-ce également un portrait historique? »

Le gros homme examina le tableau de Fréjus avec attention; puis se retournant brusquement vers le groupe :

« Vous savez bien que non, dit-il, ce n'est pas un portrait historique. C'est peint dans la pâte, c'est très-

beau, mais ça manque de procédés. Si Fréjus avait voulu suivre mes conseils, s'il avait voulu venir travailler chez moi, j'en aurais fait le second peintre de l'époque.

— Et qui donc est le premier? » demanda le terrible sculpteur.

Crouteu sourit complaisamment :

« Farceur, dit-il, vous le savez bien. »

Pendant cette scène, le philosophe s'était rapproché du docteur :

« Vous entendez, monsieur, lui dit-il à mi-voix, c'est le contre-pied de la scène que nous a donnée Fréjus tout à l'heure. Nous avons vu l'orgueil consciencieux et légitime constatant les résultats d'un talent qui se sent et qui se juge; voici maintenant la médiocrité qui s'ignore, prenant pour une vérité les rêves de son ivresse, et se croyant aux sommets de l'art parce que les fumées de l'orgueil l'ont rendue aveugle et l'empêchent de voir tout ce qu'il y a au-dessus de lui.

— Est-ce que vous avez beaucoup d'artistes comme celui-ci? demanda le docteur.

— Presque tous lui ressemblent, et j'ose dire qu'il n'y a ici, en ce moment, que deux artistes, Fréjus et moi, qui ayons véritablement la mesure exacte de notre valeur : Fréjus par candeur et moi par conscienc.

Le docteur regarda son interlocuteur entre les

yeux, mais il ne vit rien sur cette physionomie impassible qui trahît la moindre hésitation ni la plus légère ironie.

Peu à peu la foule des visiteurs s'écoula, et le docteur resta seul avec Julien.

XIII

« Enfin ! s'écria le docteur quand le dernier des visiteurs fut parti, à nous deux maintenant ; et, pendant que nous sommes seuls, causons.

— Causons, répéta Julien en s'asseyant près de la table pour feuilleter le registre où étaient désormais consignées les opinions de l'art parisien sur le portrait de la marquise. »

Le docteur n'était pas un habile diplomate dans le sens que le vulgaire attache à ce mot. Il aimait à marcher droit au but quand son habituelle retenue ne lui imposait pas la loi d'une abstention complète. En cette circonstance il avait accepté une mission, il voulait consciencieusement la remplir ; mais il ne s'en dissimulait pas les difficultés avec un homme de la trempe de Fréjus. Il crut devoir faire appel à tout ce qu'il possédait d'habileté.

« Pourquoi n'êtes-vous pas allé chez la marquise depuis samedi? demanda-t-il.

— Par une raison toute simple : je n'avais pas besoin d'elle et je travaillais à son portrait.

— Mais, pour ce portrait, n'auriez-vous pas désiré une séance?

— Vous voyez bien, docteur, que cela était inutile. Ne trouvez-vous pas le portrait ressemblant?

— Très-ressemblant, au contraire, et c'est vraiment un tour de force que vous avez fait là. Dès que la marquise saura...

— Ne lui dites rien, je veux lui en faire la surprise.

— Vous ne lui en voulez donc pas?

— Lui en vouloir, à quel sujet?

— Mais au sujet de... certain billet qu'elle vous a écrit.

— Elle m'a écrit! Ah! oui, je me souviens, pour me dire qu'elle ne pouvait me donner séance lundi, ce dont j'ai été ravi; jugez donc, docteur, si elle m'avait surpris recommençant l'ébauche de son portrait!

— Ou achevant le portrait de mademoiselle Jeanne, dit le docteur en souriant. Qu'est-ce que vous comptez faire de ce portrait?

— Rien. Qu'en pourrais-je faire?

— Voulez-vous que je vous en débarrasse?

— Il est bien là et ne me gêne en aucune faç

— Je veux me monter une galerie, cette tête me plaît et je commencerais volontiers par là.

— Pour une galerie, cette peinture ne convient pas. Adressez-vous à tous les peintres qui sortent d'ici, ils ont des tableaux à revendre.

— Moi, je veux d'abord m'assurer la possession de celui-ci; que voulez-vous que je vous offre? Fixez vous-même. »

Fréjus releva la tête, et, regardant le docteur avec attention :

« Il y a quelque chose là-dessous, dit-il, qui n'est pas naturel... ou qui l'est trop. Pour un amateur, cette tête ne vaut pas deux sous; pour un amoureux, elle vaudrait un peu plus, mais elle ne vaut pas encore grand'chose parce qu'elle n'est à vrai dire qu'une ébauche.

— Vous l'achèverez.

— Je ne crois pas.

— En ce cas, laissez-la-moi telle qu'elle est; je vous assure qu'elle me suffit.

— Ce serait vous voler.

— Ceci me regarde seul; vous n'êtes pas juge du prix que je puis attacher à cette peinture.

— Je suis très-bon juge de ce qu'elle vaut, et comme elle ne vaut rien...

— Pour vous, c'est possible; mais pour moi! »

Julien, au lieu de répondre, se leva, alla décrocher le cadre, et, le plaçant sous les yeux du docteur :

« Vous y tenez donc bien, à cette figure?

— Plus que vous ne sauriez croire.

— Eh bien! emportez-la, et que tout soit dit. Comme ce panneau est destiné, je suppose, à décorer le grenier de la marquise, j'enlève la bordure qui est inutile.

— Parfaitement inutile, répondit machinalement le docteur.

— Mon cher docteur, reprit l'artiste, savez-vous bien qu'il y a une heure que je vous vois venir? Si vous m'aviez dit tout simplement : « Cher monsieur Fréjus, vous faites des portraits de soubrettes, c'est bien; mais madame de Varigny ne veut pas voir son portrait auprès de celui de sa femme de chambre, et elle vous demande de lui sacrifier celui-ci. » Si vous m'aviez dit cela, nous n'aurions pas perdu une heure en conversation inutile. Je vous aurais donné tout de suite le panneau, comme je le fais à présent, ou bien j'aurais transformé mademoiselle Jeanne en docteur Vignon, ce qui n'eût guère coûté que quelques coups de pinceau.

— Il en est temps encore, s'empressa de r[illegible], le docteur.

— Non, non, le jour baisse, et je ne me sens

train de faire de la peinture; les chers camarades que vous avez vus ici m'en ont un peu dégoûté. J'ai besoin de prendre l'air. Je ne vous chasse pas; si voulez rester, restez; mais moi, je m'en vais. »

Le docteur, on le pense bien, ne songea pas à accepter l'invitation du peintre. Il prit son panneau et disparut muni de son trésor.

Julien n'en était pas encore au point où il croyait.

Le docteur était à peine en route qu'un autre personnage se précipitait comme une avalanche dans l'atelier. C'était Thibault, — le Marseillais.

« Ah! mon cher, s'écria-t-il en se laissant tomber sur le divan; quel conseil tu m'as donné! Je suis allé chez mademoiselle Dupuis. D'abord, elle n'a pas voulu me recevoir. Je lui ai écrit; elle ne m'a pas répondu. J'ai écrit à sa tante; celle-ci m'a autorisé à l'aller voir; mais la nièce n'y était pas. — Qu'est-ce que vous voulez à Cécile? m'a demandé la vieille d'un air rébarbatif. — Lui offrir mes devoirs, lui présenter mes hommages. — Oui dà! fit-elle en ricanant; et cette fois nous sommes-nous assuré le consentement paternel? — Je l'ai demandé, je l'attends. — Eh bien! reprit-elle avec son méchant sourire, quand vous l'aurez, vous viendrez me voir, nous en causerons. Auparavant, plus un mot. — Et me reconduisant à la porte, elle me

la ferma sur les talons. Voilà, mon cher, où j'en suis des démarches que tu m'as conseillées.

— Je ne vois dans tout cela rien de bien fâcheux, répliqua Julien. Tu as donc écrit à ton père? Quand attends-tu la réponse?

— Je l'ai reçue ce matin.

— Et tu es allé voir la tante?

— Non pas. Avant de faire une démarche décisive, je voudrais être bien sûr...

— Qu'il y a une dot à épouser, interrompit l'artiste.

— Certainement. Le mariage est une affaire grave.»

Julien se croisa les bras, et regardant le Marseillais avec un air de profonde pitié:

« Mon pauvre ami, dit-il d'une voix plaintive, je sais qu'au fond tu es un très-bon garçon, mais il faut avouer qu'à la surface les huiles t'ont prodigieusement gâté.

— Gâté, moi! Si l'on peut dire! Je suis l'homme le plus rangé de la terre.

— Eh! c'est là précisément le mal, tu es trop rangé, mon ami.

— Il vaudrait mieux peut-être faire comme les artistes, comme toi-même tu fais, sans doute : courir les aventures, dépenser ce que l'on gagne, pro[illegible] son argent au premier venu, et finir par un s[illegible] riage, en épousant une fille qui n'a rien?

— Eh! oui, cela vaudrait mieux mille fois. Tout le monde calcule aujourd'hui, personne n'écoute plus les impulsions de son cœur; les folies de cette espèce deviennent trop rares, et si cela continue, il n'y aura bientôt que des sages, c'est-à-dire des gens sans cœur, sans âme et, par conséquent, sans conscience. Quelle perspective! Je ne crois pas que la gangrène de la sagesse t'ait encore gagné à ce point. Je me plais à penser qu'une bonne part de conscience t'est restée. Tu as encore de la conscience, n'est-ce pas?

— Quelle question tu me fais là!

— Réponds, as-tu encore de la conscience?

— Mais oui, j'en ai; n'en faut-il pas dans le commerce?

— Certainement, et je suis sûr qu'il n'en est pas, en cet ordre d'affaires, de plus scrupuleuse que la tienne. Les Thibault, de père en fils, ont été cotés haut pour leur probité à la Bourse de Marseille. Mais il est un autre genre de conscience qui, pour n'être pas réglé par des chiffres et divisé par *doit* et *avoir*, n'en est pas moins d'un ordre supérieur; il y a une sorte de probité qui, pour ne pas s'escompter en crédit, n'en est pas moins obligatoire. C'est de celle-ci que je veux parler. Es-tu homme à t'en aller franchement et sans arrière-pensée demander la main de

mademoiselle Dupuis, sans même songer si oui ou non elle a une dot à t'offrir?

— Je le ferais, oui, car je sens bien qu'au fond cette fille m'est plus chère que je ne pensais; mais mon père! et mon père, vois-tu...

— Tu as son consentement.

— Sans doute, mais à la condition qu'il y aura une dot, et s'il n'y en a pas, de dot!

— Va te promener, je ne m'en mêle plus, arrange-toi.

— Mon bon ami, je t'en conjure, ne m'abandonne pas; cette affaire me tient au cœur; cette fille-là, *elle* fera le désespoir de toute ma vie si je ne l'épouse pas.

— Alors épouse-la.

— Oui, mais s'il n'y a rien!

— Ne l'épouse pas.

— « Ne l'épouse pas, » « épouse-la, » c'est bientôt dit, je ne puis pas l'épouser et ne l'épouser pas tout à la fois.

— J'avoue qu'un terme moyen me paraît difficile à prendre. Si c'est tout ce que tu as à me dire, bonsoir, je sors.

— Mais toi, s'écria le Marseillais, comme frappé d'une idée subite, tu connais mademoiselle Dupuis, tu apprécies son mérite, tu la trouves jolie.

— Jolie, non, mais pleine d'attraits, pleine charmes, oui.

— Eh bien. voilà ton affaire, pourquoi ne l'épouses-tu pas?

— C'est toi qui me fais cette proposition! dit Julien en passant son paletot. Allons, allons, l'huile a pénétré plus profondément que je ne pensais. »

Il prit son chapeau, et offrant son bras à son compatriote :

« Viens-tu? dit-il.

— Où cela?

— Où tu voudras, pourvu que ce ne soit pas chez mademoiselle Depuis, à l'effet de lui demander sa main. Je me battrais plutôt avec toi que de te la laisser épouser.

— Tu vois bien, tu l'aimes.

— Moi, je n'aime personne, je ne puis, je ne veux aimer personne. C'est encore un de mes *tics;* je crois qu'un véritable artiste ne doit partager ni son cœur, ni sa vie. « Tout pour l'art, » telle est ma devise. Mais si jamais je me mariais, je voudrais épouser une fille que j'aimerais et qui n'aurait pas une obole; j'aurais ainsi le plaisir de lui tout donner. Tu me parles de mademoiselle Dupuis; d'abord je ne puis pas dire si je l'aime, attendu que je ne l'ai vue qu'une fois; je sais seulement qu'il y a en elle tout ce qui est le plus digne d'être aimé, une grande bonté, une solide vertu et un profond sentiment de dignité; il y a en outre dans sa

physionomie une expression de douleur qui me va droit à l'âme et qui m'attire. Si je devais aimer quelqu'un, ce serait elle que j'aimerais peut-être. Et cependant, la seule pensée que je n'aurais pas tout à faire pour elle, et qu'une autre pourrait avoir part à à sa reconnaissance...

— Une autre, qui cela? interrompit le Marseillais.

— Je te l'ai déjà dit, la marquise... Eh bien, cette pensée-là me glacerait et me ferait fuir le bonheur le mieux assuré.

— Il faut avouer que tu es fait d'une autre pâte que tout le monde. Est-ce que jamais la fortune a rien gâté dans une jeune fille?

— Souvent elle a gâté son cœur. D'ailleurs il ne s'agit pas de fortune ici; tu m'as dit que mademoiselle Dupuis n'en avait aucune.

— Non, mais je suppose que demain il tombe une dot sur la tête de Cécile, tu ne l'épouserais pas?

— Non, je serais jaloux de ce qu'elle ne devrait pas tout à moi.

— Tu peux te vanter d'être un fameux original.

— Le docteur va plus loin, il dit que je suis fou.

— Qui est-ce encore que le docteur?

— Tu veux tout savoir : le docteur est l'ami intime de la marquise, et c'est lui qui m'a appris les g reuses intentions de celle-ci pour la pauvre fille

La conversation se poursuivit sur ce ton jusqu'au jardin du Luxembourg. Là, le Marseillais quitta son ancien camarade et s'en alla fort perplexe. Jamais homme n'avait été plus embarrassé que lui, et depuis l'âne de Buridan, nul ne s'était senti plus tiraillé à la fois de deux côtés diamétralement opposés. Le picotin de droite lui disait : « épouse, » celui de gauche lui disait : « n'épouse pas. » — « Il y aura une dot, » reprenait l'un ; — « il n'y en aura pas, » ajoutait l'autre. Dans cette alternative difficile, Jean-Jacques Rousseau eût jeté un caillou contre un arbre du jardin, remettant au hasard une décision que la raison ne lui donnait pas ; mais Thibault n'était pas Jean-Jacques, et la raison chez lui avait trop d'empire pour qu'il confiât au sort le soin de trancher le nœud de la situation. Il savait bien que le sort est aveugle.

Afin de sortir d'embarras, il s'avisa d'un procédé ingénieux : il courut chez la marquise. Celle-ci, quand on lui apporta la carte de M. Thibault « qui demandait à lui parler pour affaires, » disait-on, pensa le renvoyer à son notaire ; mais il lui revint tout à coup en mémoire que Thibault était le nom du jeune homme qui avait naguère recherché la main de Cécile ; ce pouvait être le même personnage. La marquise donna l'ordre qu'on l'introduisît dans son boudoir.

XIV

Thibault avait vu de plus riches salons que ceux qu'on lui fit traverser. Nous ne sommes plus au temps où le négoce et la bourgeoisie s'émerveillaient au luxe de l'aristocratie. Aujourd'hui, c'est l'aristocratie, au contraire, qui s'extasie devant les richesses étalées par la bourgeoisie et le négoce. Les financiers modernes ont rendu les dorures plus communes que ne l'était jadis la peinture à l'ocre jaune. Dans leurs palais, que décorent des hommes de goût, des artistes véritables, des grands prix de Rome, des membres de l'Institut, nous ne voyons pas seulement s'épanouir le clinquant des parvenus, nous voyons s'empiler les œuvres d'art, les objets précieux, les ouvrages du meilleur style. Le faux brillant de Turcaret n'y est plus de mise, et les vieilles souches n'ont qu'un moyen de distinguer de ces splendides habitations leurs hôtels anciens ou modernes, c'est d'y entretenir la plus sévère simplicité.

Madame de Varigny n'avait pas été la dernière à donner l'exemple de cette recherche inimitable par laquelle une harmonie parfaite et un charme [illegible] t se substituent avec avantage aux plus grands [illegible] du luxe et de l'art. Il eût été difficile de trouve[illegible]

elle d'autres dorures que celles de quelques bordures et de quelques minces filets destinés à cacher la couture des tapisseries et des étoffes. Tout était d'une couleur sombre et discrète, tout était bronze, ébène et damas de couleur foncée.

Thibault, que l'éclat de l'or et des peintures vives aurait probablement ébloui et disposé au respect, n'était pas d'une nature assez délicate pour apprécier le rare mérite de cette simplicité, et pour en subir l'influence. Il entra là comme chez lui, et n'éprouva aucun embarras jusqu'au moment où il se trouva tout à coup en face de la marquise. Celle-ci était assise dans un de ces petits fauteuils bas, renversés et garnis de toutes parts, où la grâce devient si aisément impertinente et la paresse si familière. La marquise n'était pourtant point paresseuse. L'esprit chez elle travaillait toujours. Elle tenait un livre quand le Marseillais entra. Au salut dégagé de monsieur Thibault, elle répondit par un petit mouvement de tête, et sans prononcer une seule parole, elle lui montra un siége de l'autre côté de la cheminée.

Bien qu'il eût vu le portrait où Julien venait de reproduire, en les élevant jusqu'à l'idéal, les traits de la marquise, le Marseillais s'arrêta comme frappé de stupeur devant madame de Varigny; le grand air qu'elle avait lui imposa à ce point qu'il perdit subitement

toute son assurance et sentit, pour la première fois de sa vie peut-être, toute sa présence d'esprit lui échapper.

Il se laissa glisser plutôt qu'il ne s'assit dans le fauteuil que lui montrait la marquise.

« Monsieur Thibault, dit-elle enfin, lorsqu'elle eut laissé le temps à l'esprit du Marseillais de reprendre un peu son assiette, il me semble que votre nom ne m'est pas inconnu ; aidez-moi donc à raviver mes souvenirs ? N'êtes-vous pas de Marseille ?

— Oui, madame... oui, je suis de Marseille. Mon accent (il prononçait *acent*), mon accent me trahit toujours. »

On nous permettra de ne pas insister davantage sur cet accent, mais une fois pour toutes, nous rappelons qu'il sentait singulièrement son terroir.

« Oh ! presque pas, dit la marquise en souriant. Que puis-je faire pour vous, monsieur Thibault ? »

Madame de Varigny savait désormais que son Thibault était bien le Thibault de mademoiselle Dupuis. La question posée, la marquise attendit la réponse. Elle se fit attendre, et le Phocéen ne semblait pas vouloir justifier son origine hellénique par son éloquence. Il toussa trois fois, ni plus ni moins qu'un gran[illegible] teur, et cependant demeura bouche béante. La [illegible] quise en eut pitié.

« Il me semble avoir déjà entendu parler de vous, dit-elle. Nous avons, je crois, de communes connaissances.

— Oui... en effet... madame la marquise, balbutia Thibault, j'ai connu, je veux dire, je connais quelqu'un... qui... que... dont... »

Le Marseillais s'arrêta. Décidément, l'entreprise était au-dessus de ses forces ; il avait trop préjugé de son aplomb.

« Oui, reprit madame de Varigny avec son plus fin sourire, mademoiselle Dupuis.

— Précisément, mademoiselle Dupuis, et quelqu'un d'autre encore.

— Qui cela, monsieur Thibault?

— Le plus cher de mes camarades, monsieur Courtade.

— Monsieur Courtade ! répéta la marquise en levant les yeux au ciel comme pour appeler à elle un souvenir effacé. — Je ne connais pas.

— Ah ! c'est vrai, dit le Marseillais en feignant d'éclater de rire, on ne le connaît pas ici sous ce nom, bien que ce soit le vrai ; je veux parler de Fréjus. »

Ce fut au tour de la marquise de se troubler ; mais chez elle ce ne fut qu'un éclair qui échappa aux regards de Thibault.

Elle avait relevé la tête et pris cette pose gracieuse

qui lui était familière, la tête penchée et appuyée sur le dos de la main. Le grand air qui avait si fort imposé à Thibault s'était singulièrement adouci.

« Comment, dit-elle d'une voix plus lente dont l'intonation caressante n'eût pas échappé à un observateur moins préoccupé ou plus fin que Thibault, vous connaissez monsieur Fréjus ?

— Nous avons été au collége ensemble. Je sors de chez lui à l'instant, et... ».

La marquise qui poursuivait son idée, l'interrompit :

« Vous a-t-il montré mon portrait?

— Il ne me l'a pas montré, mais je l'ai vu, et maintenant qu'il m'est permis d'admirer le modèle, je puis dire que la peinture en donne à peine une idée. »

Monsieur Thibault reprenait son assurance ; il se sentait presqu'au niveau de la marquise. Lequel des deux avait monté ou descendu? Madame de Varigny, avec une coquetterie de bon augure pour Thibault, feignit de prendre le change.

« Est-il donc si mauvais, ce portrait? On m'avait assuré au contraire que ce serait un chef-d'œuvre.

— C'est un chef-d'œuvre en effet, mais un chef-d'œuvre de l'art ne saurait être comparé à un d'œuvre de la nature. »

Cette fois, le compliment était tiré à brûle-pour

le coup fit balle. La marquise se redressa et reprit son grand air.

« C'est pour me dire ces jolies choses, que vous êtes venu chez moi, monsieur Thibault? » demanda-t-elle.

Thibault redescendit l'échelle plus vite qu'il ne l'avait montée. Ses hésitations le reprirent, et il balbutia de nouveau quelques paroles dont le sens était qu'il voulait parler de mademoiselle Dupuis.

« C'est une jeune fille que j'estime et pour laquelle j'ai la plus vive affection, dit la marquise.

— Je le sais, madame, répondit le Marseillais, et Julien qui me parlait d'elle tout à l'heure dans les mêmes termes que vous, ajoutait...

— Dans les mêmes termes que moi! s'écria madame de Varigny! y pensez-vous? A peine l'a-t-il entrevue!

— C'est possible, mais il paraît que l'effet a été prompt.

— Et que vous disait-il? » demanda-t-elle en reprenant sa pose gracieuse et son aimable sourire.

Monsieur Thibault crut voir poindre l'occasion favorable pour aborder la question qui l'intéressait. Il appela à son aide toute sa grosse finesse. Il est juste de dire que madame de Varigny lui prêtait la plus grande attention.

« Il me disait que mademoiselle Dupuis avait un grand charme pour lui, que sa douleur l'attirait, que

sais-je encore ! mais que s'il songeait à elle, il devait s'interdire toute pensée sérieuse parce que... »

L'attention de la marquise était devenue si manifeste que Thibault s'en aperçut et demeura court.

« Parce que ?... dit la marquise.

— Parce qu'il voudrait qu'elle lui dût tout au monde, et que sa reconnaissance lui fût acquise tout entière.

— Je ne comprends pas, dit madame de Varigny.

— Je m'explique mal sans doute, mais cela tient aussi à la nature des choses, qui sont difficiles à dire; ce Julien a des idées si originales !

— Laissez-les-moi seulement entrevoir par un coin, monsieur Thibault, je devinerai le reste.

— Eh bien, je ne sais trop pourquoi, mais monsieur Fréjus s'est mis dans la tête qu'en reconnaissance d'anciens services rendus par le père de mademoiselle Dupuis à votre famille, il se pourrait que vous fussiez disposée... que vous eussiez pensé...

— A réparer envers elle, comme l'on dit, les torts de la fortune? quoi de plus simple ?

— C'est ce que je me tuais de lui dire : quoi de plus simple ! madame la marquise de Varigny, me dis-tu, a promis à mademoiselle Cécile d'acquitter envers elle une dette de reconnaissance contractée r son père. — C'est bien cela, n'est-ce pas, madam

— C'est bien cela, à peu près du moins : le gr

père de mademoiselle Dupuis a, pendant la révolution, sauvé la vie à un de nos parents et conservé, en les rachetant pour nous à vil prix, une partie des biens de notre famille. Il est juste qu'un pareil souvenir ne soit pas effacé de notre mémoire. Le difficile, avec une nature délicate comme celle de Cécile, serait de lui faire accepter nos bienfaits. Nous avons pensé tout naturellement que le jour où elle se marierait, sa résistance pourrait céder plus facilement à nos instances en face d'une situation nouvelle et des obligations sérieuses qu'elle serait sur le point de contracter... Mais de quoi m'avisé-je de vous parler là? que vous importent nos projets pour mademoiselle Cécile... maintenant?

— Au contraire, s'empressa de dire monsieur Thibault, cela m'intéresse vivement, plus que jamais, je vous assure; il s'agit de mon meilleur ami. »

La marquise lança sur le jeune homme un regard où se peignaient à la fois la satisfaction et l'ironie.

« Vraiment! dit-elle, eh bien! alors, je continue. Nous avions donc pensé, monsieur de Varigny et moi, à une union possible entre... votre ami et mademoiselle Dupuis, à qui nous aurions assuré... »

s'arrêta : Thibault était sur des char-
l se retournait dans son fauteuil comme
u gril.

« Nous lui aurions assuré, reprit la marquise, une dot... »

La bouche de Thibault s'ouvrit aussi grande que ses oreilles afin de mieux entendre.

« Une dot raisonnable, » dit la jeune femme.

Les lèvres de Thibault se rapprochèrent et sa tête s'inclina.

« Raisonnable, répéta-t-il d'une voix timide, c'est-à-dire...

— C'est-à-dire une incription de... »

Mais la marquise avait juré sans doute de faire subir à Thibault toutes les angoisses du supplice de Tantale.

« Au surplus, dit-elle, ce sont là paroles inutiles, et puisque monsieur Fréjus, à ce que vous me dites, verrait dans cet acte si simple de reconnaissance et d'affection un motif pour ne pas donner suite à ses projets envers mademoiselle Dupuis, et pour refouler dans son cœur une passion... naissante...

— Une passion ! Ai-je parlé de passion ? interrompit vivement le Marseillais.

— Il m'avait semblé, dit la marquise avec le ton de la plus parfaite indifférence.

— Non, non, reprit-il ; Fréjus n'aime pas mademoiselle Dupuis ; car, s'il l'aimait, il ne s'arrêt pas à un si petit motif, à un si vain prétexte ; il a terait d'elle, même la fortune, et l'inscription de

ne lui semblerait qu'un charme de plus ajouté à ceux que mademoiselle Cécile possède déjà ; mais il vous a là-dessus une manière de voir...

— Que vous ne partagez pas, vous, monsieur Thibault. Ce n'est point la dot qui vous effraierait, au contraire.

— Moi, madame, je n'ai point, grâce à Dieu, de ces idées étroites. Je sais ce que vaut la vie et combien elle est lourde à porter ; je sais que deux écus bien unis n'ont jamais porté préjudice à un bon ménage.

— Vous êtes un sage, vous, monsieur Thibault. Mais qui me dit que vous connaissiez bien à fond le cœur de votre ami ? Si la chose était faite, peut-être trouverait-il moins de difficultés à l'accepter ? »

Thibault se retourna sur son gril.

« N'en croyez rien, madame, je connais Julien ; c'est un original, mais c'est un homme d'une seule pièce. Il ne changerait pas d'avis quand la terre devrait lui manquer sous les pieds.

— Voilà qui est donc entendu, dit la marquise en se renversant dans son fauteuil et avec le ton d'une personne qui aurait pris son parti : nous laisserons l'inscription de rentes dans le tiroir. »

Thibault retourna son chapeau dans tous les sens pour y chercher une idée. Le chapeau de monsieur Thibault n'était pas de ceux qui entretiennent des rap-

ports avec les esprits. Le feutre tourna, mais il ne fournit aucune idée à son propriétaire. Le Marseillais se gratta même l'oreille, moyen infaillible chez les paysans; tout fut inutile, et Thibault demeura muet, ce qui ne faisait pas le compte de la marquise. Elle renoua l'entretien sur un autre thème, mais elle entendait trop bien l'art des variations pour ne pas ramener bientôt son motif favori. Cela lui fut d'autant plus facile que Thibault était aussi désireux qu'elle de reprendre les choses où elles en étaient restées, et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, la conversation prit alors une allure plus rapide et alla droit au but. Le nom de mademoiselle Dupuis revint naturellement sur le tapis.

« C'est étrange, dit la marquise, que je ne l'aie pas vu depuis cinq jours.

— Il a été si occupé!

— A quoi donc? demanda madame de Varigny.

— Au portrait d'une belle dame, répondit Thibault en souriant d'un air malin ; toute sa vie semble s'être concentrée dans cette œuvre, elle absorbe toutes ses pensées et ne lui laisse, je vous assure, aucune envie de perdre son temps en amourettes.

— Vous traitez bien légèrement les sentiments sérieux, sans doute, de monsieur Fréjus.

— Oh! sérieux! Si Julien a des sentiments

rieux, ce n'est pas pour mademoiselle Dupuis, et je suis fondé à le penser. Il a pour elle une grande estime, oui, mais il n'a jamais songé à l'épouser. »

La marquise se redressa sur son fauteuil :

« Vos preuves?

— Ma parole, madame; il me l'a dit, et, de plus, il m'a donné certains conseils...

— Que vous avez suivis?

— A peu près.

— Alors, c'est une tout autre affaire, et rien ne s'oppose plus à ce que l'inscription de rentes... Vous m'affirmez au moins que monsieur Fréjus est tout à fait désintéressé dans la question?

— Vous pouvez, madame, l'interroger vous-même.

— Non, non, non, fit vivement la marquise, j'aime mieux m'en tenir à ce que vous m'avez dit. Suivez ses conseils, monsieur, je les crois bons.

— Vous voulez bien m'autoriser?... C'était là le but de ma démarche; mais j'avais encore une grâce à vous demander.

— Demandez, monsieur, demandez.

— J'ai sollicité une entrevue de mademoiselle Dupuis.

Elle vous l'a refusée, et vous voulez que je vous [illegible] m'y emploierai de toutes mes forces, [illegible]; mais l'entreprise n'est pas aisée, sur-

tout maintenant. Mademoiselle Dupuis a le cœur très-haut placé, et vous avez eu des torts envers elle.

— Que puis-je faire, madame, pour les réparer?

— Prendre un peu du caractère de votre ami, sans lui laisser rien du vôtre. »

Et, sur ce mot, madame de Varigny congédia monsieur Thibault.

XV

Que madame de Varigny fût sincère quand elle avait songé à unir mademoiselle Dupuis à Julien Fréjus, il n'en faut pas douter. Tout, dans cette nature d'élite, était élan généreux et chaleureux enthousiasme; ses défauts mêmes prêtaient plus de relief à ses réelles vertus; et certainement, lorsqu'au fond de sa pensée, elle formait un pareil projet, elle avait quelque mérite à le faire. Mais il n'était pas moins sincère, le désir qui la porta bientôt à rendre son œuvre impossible, ou du moins, la satisfaction qu'elle éprouva en apprenant de la bouche du Marseillais qu'il ne tenait qu'à sa volonté de la rendre telle ; aucun obstacle ne s'était élevé entre la conceptio son projet et son exécution, il y a fort à parier q

choses eussent suivi leur cours jusqu'au bout. Mais il s'était rencontré un grain de sable, et ce grain de sable, au lieu de l'écarter, madame de Varigny sembla s'étudier dès lors à le grossir et à lui donner les proportions d'une montagne. Nous n'oserions affirmer, d'ailleurs, qu'elle ne fût intérieurement touchée de trouver dans le cœur de Julien des sentiments d'une si exquise délicatesse et d'une si parfaite invraisemblance pour toute autre que pour elle. Il importe donc de discerner dans ce qu'elle éprouve deux éléments : secret contentement de voir échouer une entreprise qui, pour être née de son cœur, n'en était pas sortie sans déchirement,—joie véritable de sentir l'âme de Julien à la hauteur où son estime l'avait placée. Peut-être pourrait-on y ajouter un grain d'amour-propre, sollicité par l'enthousiasme que sa beauté avait excité chez l'artiste; mais l'amour-propre chez madame de Varigny ne prenait jamais les proportions d'un vice ni la force d'une passion. Cependant cet amour-propre était trop vivement intéressé dans toute cette affaire, pour qu'il fût possible à la marquise de lui imposer complétement silence.

Elle savait déjà par monsieur Thibault que Julien
..vi son œuvre; mais elle attendait avec
.e docteur, qui devait lui rendre compte de
lui dire toutes les choses qu'elle dési-

rait si ardemment de savoir. Le docteur, suivant sa coutume, avait pris le long chemin, et il n'arriva qu'au moment où la marquise allait se mettre à table. Le couvert du docteur était toujours mis.

Il entra dans le boudoir, son panneau sous le bras.

« Victoire! dit-il; le voici! »

Madame de Varigny regarda le portrait de sa soubrette, et, reconnaissant sa robe et sa coiffure, elle fronça le sourcil.

« Mais... dit-elle, c'est mon portrait ceci, moins le visage.

— En effet, dit le docteur, c'est votre ancien portrait; mais il y en a un autre.

— Un autre! sans que j'aie posé!

— Oui, madame, et j'ose dire qu'il est admirable.

— Quoi! reprit-elle, il aurait pu le faire de souvenir? »

Jamais peut-être, de toute sa vie, la marquise n'avait éprouvé une aussi douce satisfaction. Son image s'était-elle gravée si profondément dans l'imagination de l'artiste qu'il pût ainsi la reproduire, sans avoir recours au modèle! Ce n'était pas le tour de force de l'art qui la touchait en ceci, mais la forte impression qu'elle devait avoir produite; ce n'était pas l'œ
Julien, mais son œuvre à elle, qui la préoccup
l'amour-propre intervenait, ou pour mieux dire

gueil, mais un orgueil que justifiaient en quelque sorte la source d'où il dérivait, et le sentiment délicat qui lui faisait cortége. Une pensée d'art, un goût exquis, il n'en faudrait pas davantage pour que l'orgueil devînt une vertu.

Cependant *son* œuvre parut à la marquise avoir un caractère tellement prodigieux, qu'elle n'osait encore s'abandonner à toutes les joies de son orgueil. Le docteur n'était pas pour elle une autorité en matière d'art; elle voulut attendre qu'elle vît elle-même le prodige et qu'elle pût en apprécier la valeur.

En ce moment-là, le majordome de Julien, Pierre, se présentait à l'hôtel de la part de son maître, qui faisait demander si la marquise serait visible le soir. Elle devait sortir, mais elle fit répondre qu'elle resterait chez elle. En même temps, elle donna ordre qu'on allât sur-le-champ chercher mademoiselle Dupuis et qu'on la ramenât dîner. Mademoiselle Dupuis était habituée à ces surprises, qui, à force d'être répétées, ne surprenaient plus personne, et semblaient passées à l'état de règle.

« Maintenant, docteur, dit la marquise en reprenant la conversation, je comprends pourquoi monsieur Bréins ne s'est pas présenté chez moi depuis lundi.

et, il ne vous en a pas parlé?

en ai parlé, moi. Mais c'est peine perdue

que d'écrire des impertinences à monsieur Fréjus ; il vit trop haut, dans les nuages; elles ne l'atteignent pas.

— Tant mieux, docteur ; car j'ai grande honte maintenant de ce que j'ai fait, et si j'avais quelque moyen de réparer...

— Le mal que vous n'avez pas fait?

— Ce n'est pas pour lui, cher docteur, c'est pour moi, pour mettre ma conscience en repos. »

Le docteur sourit et ajouta :

« Cette conscience-là, madame, nous donne depuis quelques jours bien de l'embarras. »

Cécile arriva sur ces entrefaites. Il y avait longtemps que la marquise ne lui avait témoigné une pareille tendresse. Elle l'embrassa avec effusion, et, l'entraînant avec elle dans la salle à manger où fumait le dîner :

« Ma chère Cécile, lui dit-elle, j'ai vu votre amoureux. »

La jeune fille fut tentée de lui demander lequel. A cette pensée, elle se sentit rougir, et cette rougeur faillit trahir son secret.

« Je veux parler de monsieur Thibault, reprit aussitôt madame de Varigny; c'est monsieur Thib que j'ai vu. Je le crois au demeurant un brave hom Ne savez-vous pas qu'il se repent, qu'il revient à vo

— Je le sais, madame; mais je n'y puis rien; mon cœur n'est pas de ce côté... »

La marquise lâcha subitement la main de la jeune fille et l'examina de ce regard étrange qu'elle avait eu déjà une fois en la regardant. Cécile baissa la tête et ajouta d'une voix faible :

« De ce côté plus que d'un autre. Je n'aime pas, je ne saurais donc me marier. »

Au milieu de la satisfaction où s'épanouissait l'âme de la marquise, la phrase suspensive de mademoiselle Dupuis avait retenti comme une fausse note dans un accord parfait. Mais l'harmonie se rétablit presque aussitôt qu'elle avait été troublée; du moins les traits de la marquise reprirent-ils l'expression fine et bienveillante qui leur était habituelle.

« Peut-être avez-vous tort, mon enfant, dit la marquise de sa voix la plus douce et la plus persuasive. Vous n'aviez pas ces idées-là il y a quinze jours. »

Un frisson courut par tout le corps de la jeune fille.

« Il y a quinze jours ! murmurèrent ses lèvres presque machinalement.

— Je vous observe, Cécile, et depuis peu de temps il s'est opéré en vous un changement dont je cherche v[illegible]ge.

[illegible]as, madame, il n'y en a pas, » s'em-p[illegible] jeune fille.

A table, madame de Varigny fit placer Cécile auprès d'elle afin de poursuivre l'entretien commencé.

« Vous croyez, Cécile, que cet état douloureux où vous êtes n'a pas de cause? Prenez garde, mon enfant, vous vous préparez de nouvelles souffrances pour l'avenir. Croyez-moi, ne restez pas seule dans la vie; votre tante se fait vieille; songez à vous, songez à la position précaire où vous vivez; hâtez-vous plutôt d'en sortir, et puisque maintenant monsieur Thibault, que vous aviez accepté naguère, se présente, acceptez-le de nouveau. Monsieur Thibault n'a peut-être pas toutes les délicatesses que votre cœur pourrait souhaiter, mais il faut qu'il vous soit attaché au fond, puisque de lui-même il vous est revenu.

— Ah! madame, répondit simplement Cécile, vous ne me parliez pas ainsi vous-même, il y a huit jours. »

La jeune fille venait encore une fois de mettre le doigt sur la plaie, si toutefois il est permis d'appeler une plaie ce qui n'est encore, à vrai dire, qu'une simple égratignure. Les égratignures de ce genre sont souvent douloureuses et deviennent quelquefois mortelles; on les porte sans le savoir et c'est ordinairement une main étrangère qui nous en révèle le danger.

Quelque légère qu'ait été la main de madem[illegible] sell[illegible] Dupuis, la cuisson fut vive. Madame de Vari[illegible] y m[illegible]

put se dissimuler que son langage aussi bien que son attitude n'eût changé, et elle demeura confuse en se l'avouant tout bas. Pourquoi ce Thibault, qu'elle trouvait indigne de Cécile il y a huit jours, était-il devenu maintenant un parti sortable? Pourquoi ce « *mieux que cela,* » qui avait été promis s'était-il sitôt évanoui? Si la marquise avait eu toute la liberté de son esprit, il n'y a point de doute qu'elle n'eût trouvé bien vite à cette modification de ses idées des prétextes plausibles ou même d'excellentes raisons. Quoi de plus facile à justifier? « Il y a huit jours on ne connaissait pas monsieur Thibault; on le connaît aujourd'hui, on l'a vu et il a laissé de ses bons sentiments la meilleure impression. »

La marquise dit tout cela, mais elle le dit trop tard, lorsque ses paroles ne pouvaient plus avoir de valeur, lorsque mademoiselle Dupuis, à tort ou à raison, s'était ancrée dans certaines idées et s'était expliqué d'une certaine manière les petits incidents du dernier entretien et de ceux qui l'avaient précédé. Ces hésitations, ces allées et venues dans l'esprit de la marquise étaient choses trop nouvelles et trop inattendues pour que Cécile n'en cherchât pas la source. La trouva-t-elle? peut-être bien, et c'est là sans doute ce qui lui causait cet état de malaise où elle se trouvait maintenant vis-à-vis de madame de Varigny. Plus son affec-

tion pour sa bienfaitrice était forte et sincère, plus ce malaise devait être grand.

On venait de rentrer au salon quand on annonça monsieur Fréjus. Le cœur de Cécile se serra et l'œil de la marquise étincela. Madame de Varigny voyait approcher son triomphe, la jeune fille sentait venir sa défaite.

Fréjus entra dans le salon un registre sous le bras.

« Et le portrait? » demanda la marquise.

Julien présenta le registre.

« Le voici, dit-il.

— Comment, dans ce cahier? »

Le docteur s'était approché; il reconnut le registre sur lequel chacun, dans la matinée, avait consigné son opinion.

« Non, dit-il, ce n'est pas encore le portrait, ce n'en est que l'encadrement. »

En quelques mots il expliqua à madame de Varigny ce que ce livre contenait.

« Ah! bien, j'entends, dit-elle, ce sont les titres de noblesse de votre peinture?

— Précisément, répondit Julien, et les *sceaux* n'y manquent pas. »

Julien commençait à se familiariser : il venait de faire un calembour. Julien faisait beaucoup de calembours, c'était chez lui un travers que nous

omis, jusqu'à présent, de signaler, parce qu'il ne nous en avait pas donné l'occasion ; il les faisait même très-mauvais d'ordinaire, seule manière de les rendre supportables. Espérons que, bons ou mauvais, il nous évitera désormais l'obligation de blâmer en lui cette funeste habitude.

La marquise ouvrit le livre et lut :

« Beauté magistrale, expression divine, grâce enchanteresse, il n'y a pas de créature humaine qui ait pu offrir à l'artiste la réalité de cet idéal. C'est le rêve d'un poëte. — Signé D... »

— Mais c'est très-joli, cela.

— Seulement, dit Julien, cela n'est pas vrai. Continuez. »

La marquise sourit et continua :

« Ce portrait doit être d'une ressemblance frappante, car il pense. » — Ceci est bien prétentieux ; passons : « Cette peinture est solide, mais elle me semble manquer un peu de transparence. Signé C... » — « Cette peinture est transparente, mais elle me semble manquer un peu de solidité. Signé D... » — On ne peut pas se contredire d'une façon plus précise et plus nette. Allons plus loin : « Une goutte de lait sur une fleur de safran. » — Fi ! le mauvais plaisant ! — « Si ce tableau n'était signé Fréjus, il devrait être signé Corrége. » — Comment ! et c'est vous-même qui

m'apportez cela pour que je vous en fasse lecture!

— Continuez, continuez, dit Fréjus sans s'émouvoir.

— « Je ne trouve rien à redire à cette peinture, ce dont j'enrage. » — A la bonne heure, voilà de la franchise : — « Si l'harmonie est la première qualité d'un tableau, celui-ci est le meilleur que je connaisse. » — Ceci est probablement moins sincère. — « La figure est trop longue, le nez est trop gros, les yeux sont trop petits, la bouche trop pincée, le front trop haut, le menton trop bas, les joues trop rondes, le coup trop raide, les cheveux trop verts, le teint trop blanc, mais à cela près ce portrait est charmant et peut passer aux yeux des plus fins connaisseurs pour la tarte à la crème la plus appétissante qui soit jamais sortie du four d'un pâtissier. Signé Radan, » en toutes lettres. Voilà qui rachète mon Corrège, dit la marquise; mais je voudrais bien savoir ce qu'il reste du chef-d'œuvre après une pareille critique.

— Il reste tout, dit Fréjus.

— Vous nous le dites, mais qui nous le prouve? »

Fréjus arpenta le salon à grands pas et s'en alla prendre dans l'antichambre un cadre qu'en entrant il y avait laissé.

« Ah! enfin, dit la marquise, nous allons d[illegible] r cette merveille!

— Ne plaisantons pas, dit le peintre, c'est une merveille, en effet. Croyez-vous que je ferais tant d'embarras si je n'étais sûr d'un grand succès? Madame, prêtez-moi deux lampes. »

On apporta deux lampes que Fréjus plaça en grande cérémonie sur un piano à queue qui s'étendait au fond du salon.

« Des éventails, demanda-t-il ensuite.

— Comment! des éventails!

— Sans doute, des éventails en papier vert comme on en trouve l'été dans tous les coins d'un appartement bien tenu.

— J'avoue, dit la marquise, que je n'ai jamais entendu dire que les appartements bien tenus eussent des éventails dans tous les coins, ni qu'il fallût des éventails pour montrer un tableau. »

On sonna la femme de chambre qui fut chargée d'apporter tout ce qu'elle trouverait d'éventails dans la maison. Heureusement elle en découvrit à souhait et d'assez grande dimension pour que Fréjus fût satisfait. Au moyen de quelques piles de livres, il dressa ces éventails développés devant les lampes et en fit ainsi des espèces d'abat-jour qui renvoyaient parfaitement la lumière. Enfin, contre un édifice de cahiers de musique il appuya son cadre et le découvrit.

Fréjus avait merveilleusement calculé son effet : un

cri d'admiration sortit de toutes les poitrines. Monsieur de Varigny fit un long discours pour prouver que son fameux camée ressemblait au portrait et que, par conséquent, il devait ressembler à sa femme, ce que niait le peintre; le docteur triomphait et demandait sans cesse à la marquise s'il avait eu raison d'appeler cette peinture une œuvre admirable, ce à quoi la marquise répondait qu'elle ne se serait jamais doutée que l'on pût faire de mémoire un portrait d'une si grande ressemblance; et comme elle se connaissait assez bien en peinture, elle déclara qu'elle n'avait rien vu dans l'art moderne d'une exécution aussi parfaite. Quant à mademoiselle Dupuis, elle se tenait silencieuse derrière tout le monde, les mains croisées, le front penché, le regard triste. Elle admirait sans doute comme les autres, mais elle éprouvait un serrement de cœur dont elle ne pouvait se rendre compte. Fréjus l'aperçut et vint à elle.

« Et vous, mademoiselle, quelle est votre pensée sur ce portrait?

— Moi, monsieur, fit la jeune fille en relevant la tête avec effort, je pense qu'il est presque aussi beau que le modèle et qu'il exprime bien toute sa noblesse, toute sa générosité.

— Et maintenant, continua Julien, me croyez-vous digne de reproduire vos traits?

— Mes tr ..., monsieur, sont indignes de vos pinceaux. Je ne veux pas être peinte. »

La voix ét t brève, presque rauque, mais elle tremblait.

Un regard de la marquise la remercia, et, quand, après avoir épuisé tous les discours sur le portrait, on revint prendre place au foyer, madame de Varigny saisit une des mains de Cécile dans les siennes et la serra contre son cœur.

« Dites à mademoiselle Jeanne que j'ai à lui parler, » commanda la marquise.

Puis s'adressant au peintre :

« Monsieur Fréjus, dit-elle, je vous devrai l'immortalité ; c'est le plus précieux don que le talent puisse faire à une femme. Il est donc bien entendu que tout ce que j'aurais maintenant à vous demander, ne serait, auprès de cela, qu'une bagatelle. Vous m'avez envoyé par le docteur le portrait... — elle s'arrêta un moment et sourit, — de ma femme de chambre, continua-t-elle. Me permettez-vous d'en disposer en faveur du modèle?

— Avec cette robe et ces diamants ! dit le peintre en éclatant de rire.

— Oui, avec cette robe et ces diamants. La robe, je la lui donne, quant aux diamants.....

— Quant aux diamants, dit le docteur croyant ache-

ver sans doute la pensée de la marquise demeurée en suspens, — quant aux diamants, elle est fille à se les faire donner un jour ou l'autre.

— Docteur, quelle pensée! fit madame de Varigny; Jeanne est une honnête fille.

— Aussi ai-je dit « un jour ou l'autre, » répliqua le docteur.

Jeanne arriva. On lui fit apporter le panneau qui était resté dans le boudoir soigneusement enveloppé. Sur l'ordre de sa maîtresse, Jeanne enleva le papier qui formait l'enveloppe, et, reconnaissant son image, elle commença à craindre pour elle les suites de cette affaire.

« Jeanne, lui dit la marquise, ce portrait est à vous, ainsi que la robe... qui vous va si bien. Quant aux diamants, vous prierez monsieur Fréjus de les reprendre, je ne suis pas assez riche pour vous les acheter.

— Madame est bien bonne, dit la soubrette en faisant la révérence, et je la remercie bien; mais les diamants ne sont pas de trop; j'ai pris des billets de loterie; on dit qu'il y a de belles parures à gagner, si j'en gagne une, je la garderai.... pour ne pas faire mentir mon portrait.

— Madame, dit le docteur quand la soubrette fut retirée, j'ai dit « un jour ou l'autre, » j'aurais dû dire « un jour prochain. »

La marquise était pleine d'aménité ce soir-là; elle se contenta de mettre un doigt sur ses lèvres de corail pour imposer silence au docteur.

XVI

Fréjus était rentré chez lui fort préoccupé de cette pensée.

« Pourquoi, se disait-il, mademoiselle Dupuis ne veut-elle plus que je fasse son portrait? Elle y semblait très-disposée l'autre jour et paraissait même prendre quelque plaisir à cette idée. Serait-elle capricieuse comme madame de Varigny? »

Certes la marquise n'avait donné aucun droit à monsieur Fréjus de l'accuser de caprice; mais on prête volontiers aux autres ses propres défauts. Nous ne commettons pas une indiscrétion en disant que Fréjus est capricieux; tout le monde sait qu'on pourrait l'appeler fantasque.

Afin sans doute de conserver tous ses droits à ce titre, il s'endormit avec la ferme résolution de peindre mademoiselle Dupuis malgré elle. Dès le lendemain matin, il se mit à l'œuvre.

D'où venait donc que ce visage, dont la physionomie l'avait si vivement frappé, et qui, à défaut de beauté, avait du moins un charme si expressif, s'obstinât à fuir les crayons et le pinceau de l'artiste? D'où venait que cette image, dont l'empreinte lui avait paru dans son esprit aussi fortement gravée et plus ineffaçable encore que celle de la marquise, échappât aux recherches laborieuses de la brosse dès qu'il s'agissait de la réaliser sur la toile?

Ce sont là des mystères que les artistes eux-mêmes ne comprennent pas et dont ils subissent les effets sans en connaître les causes. Fréjus aurait facilement recommencé de mémoire une autre édition du portrait de madame de Varigny : il ne put même assembler deux traits du visage de Cécile. Cécile cependant avait pour lui plus d'attrait que madame de Varigny; mais celle-ci était physiquement une beauté plus réelle. La première échappait à l'analyse de l'artiste, la seconde s'y prêtait au contraire tout entière. Enfin, l'une était faite pour le rêve et pour la tendresse intime, l'autre pour la peinture et pour l'adoration. On pouvait admirer beaucoup madame de Varigny sans l'aimer; il eût été difficile de ne point aimer Cécile à qui la connaissait parfaitement. Nous croyons ... sera aisé, pour le lecteur, de déterminer désorm... lui-même les caractères différents de l'impression

l'une et l'autre avaient faite sur Julien. On pourra s'expliquer également l'influence, en quelque sorte mystérieuse et combattue, que Cécile exerçait malgré elle sur monsieur Thibault, — le Marseillais, — l'homme le moins propre du monde à concevoir une passion et à subir l'effet de la poésie. Ce sont là des nuances délicates et subtiles dans le cœur humain et dans les causes d'où naissent les sentiments; mais parce qu'elles sont telles, on ne saurait les nier; et parce qu'elles sont telles, craignons aussi de les faire disparaître en voulant les examiner de trop près : le doigt le plus léger sur l'aile du papillon lui ravit ses couleurs.

Ce fut en vain que Fréjus épuisa les ressources de son crayon à chercher la ressemblance de mademoiselle Dupuis, alors qu'il croyait l'avoir saisie, il s'apercevait qu'elle lui échappait encore.

« Je suis bien sot! » s'écria-t-il tout à coup en déposant avec le plus grand soin sur sa table un mauvais bout de fusain avec lequel il cherchait cette image rebelle qui le fuyait toujours.

Il est à remarquer que les artistes, prodigues de leur argent et de toutes choses, sont extrêmement avares sur le chapitre de leurs instruments de travail. Une mauvaise vessie de couleur, un méchant morceau de crayon, qui n'ont aucune valeur réelle, leur tiennent

plus au cœur qu'une grosse somme d'argent. Ils gaspillent volontiers en un jour le produit du travail d'un mois, mais ils ne donneront pas à un pauvre rapin le rebut de leur palette s'ils voient chance d'en empâter un coin de leur toile. Il y a plus de raison qu'on ne croirait au premier abord dans ce sentiment instinctif et conservateur; l'argent n'est qu'un produit du travail; le bout de crayon, le morceau de couleur, sont le travail même, les instruments immédiats de l'art; sans eux l'épanouissement de l'inspiration serait impossible, l'idéal rêvé ne se réaliserait jamais. Pour l'artiste véritable, ils sont en quelque sorte le véhicule de la pensée, le moyen complémentaire de l'intelligence. L'estomac d'un artiste, à la rigueur, peut chômer; mais son intelligence a souvent un besoin d'épanchement irrésistible.

Julien prit un album, un crayon, son chapeau, et sortit aussitôt. Il se rendit tout droit chez mademoiselle Dupuis.

Cécile habitait avec sa tante un modeste appartement dans la rue de l'Ouest, en face du jardin du Luxembourg. Julien ne prit point garde de compter les marches de l'escalier, il les franchit deux à deux, à grandes enjambées, et arriva au cinquième étage avec la rapidité d'un ballon. Il agita vivement la sonnette, ce qui causa évidemment quelque surprise à l'

rieur, car o... ...ourut aussitôt à cet appel. Au surplus, dans ce modeste ménage, il n'y avait point de domestique; aussi les rares visiteurs qui venaient voir Cécile ou sa tante n'attendaient-ils jamais à la porte.

Ce fut Cécile qui vint ouvrir. En reconnaissant Julien, elle recula de deux pas, ce qui donna à celui-ci le temps d'entrer, de se retourner méthodiquement pour fermer la porte, et de pousser en avant.

« Bonjour, mademoiselle, dit-il, ça va bien? et madame votre tante aussi va bien? J'en suis bien aise. Que je ne vous dérange pas. »

En parlant, Fréjus avançait toujours, laissant la jeune fille interdite et muette. Il arriva ainsi dans une pièce qui servait de salon et dans laquelle il trouva la tante, ensevelie au fond d'un grand fauteuil et fort occupée d'une paire de bas de laine de proportions formidables qui, évidemment, n'était pas destinée à chausser le petit pied de mademoiselle Cécile. Là, Fréjus recommença ses saluts et ses « bonjours, » à la grande surprise de la vieille dame. Celle-ci se redressa dans son fauteuil et, laissant échapper son tricot, elle rajusta ses lunettes sur son nez pour mieux voir.

« Qui êtes-vous? lui dit-elle d'une voix où la frayeur se mélangeait à égale dose avec l'aigreur.

— Je suis Fréjus, répondit le peintre avec son sourire amical.

— Fréjus ! dit la dame, attendez donc : Fréjus ! je connais ce nom-là, mais...

— Mais vous ne connaissez pas celui qui le porte; vous avez raison ; mademoiselle Dupuis me connaît, elle peut certifier que je ne suis pas un autre. »

La jeune fille s'était arrêtée au milieu de la chambre, stupéfaite, les mains croisées, les yeux grands ouverts, ne sachant trop ce que signifiait cette visite inattendue. Elle connaissait le caractère de sa tante et craignait une fâcheuse issue à l'aventure.

« En effet, dit-elle, je connais monsieur... Fréjus ; j'ai eu l'honneur de le rencontrer chez madame de Varigny.

— Madame de Varigny, madame de Varigny, murmura la vieille entre ses dents. Et qu'est-ce que vous venez faire ici, chez moi ? » demanda-t-elle.

Julien, avant de répondre, prit un siége, s'assit en face de la vieille, et ouvrant son album, il se mit à dessiner quelques traits avec une incroyable rapidité. Puis, mettant le feuillet sous les yeux de la dame :

« Voyez, dit-il, toujours souriant, voilà ce que je suis venu faire. »

La vieille leva ses lunettes sur son front pour examiner de plus près, et, saisissant l'album des m. de l'artiste, elle regarda. Soudain, la satisfactio peignit dans ses yeux, son visage revêche s'ado

ses lèvres pincées s'entr'ouvrirent et un sourire, un vrai sourire fit plisser les deux coins de sa bouche : Cerbère avait ri. Cécile n'avait jamais vu pareil spectacle.

« Eh ! eh ! fit la vieille, c'est moi, c'est bien moi ! vois donc, Cécile, comme cela me ressemble. Oh ! vraiment, monsieur, c'est vous qui faites cela... si vite.

— Si vite, en personne, dit le peintre.

— Mais c'est étonnant ; c'est-à-dire que je n'en reviens pas. Cécile m'avait déjà parlé de vous. (Ici la jeune fille, qui était venue s'accouder sur le fauteuil de sa tante, baissa la tête et rougit). Elle m'avait bien dit que vous aviez un très-grand talent, elle m'avait dit que vous avez fait de madame de Varigny un admirable portrait ; mais, — ajouta la vieille avec un soupir, — madame de Varigny est jeune, elle est belle, tandis que moi... »

Elle s'arrêta et regarda de plus près le crayon de l'artiste.

« Mais je n'ai pas toujours été vieille, reprit-elle ; j'ai eu aussi de la beauté. Cécile, prends la petite miniature qui est sur la cheminée de ma chambre et apporte-la-moi. C'est singulier, continua-t-elle, le croquis que vous venez de faire me rappelle mes beaux jours.

— Il est facile, dit Fréjus, de reconnaître dans vos

traits d'aujourd'hui la beauté d'autrefois. Les yeux, d'ailleurs, sont restés les mêmes.

— Oh ! la vue a beaucoup baissé, mais les yeux sont encore passables.

— Le nez est d'un dessin très-noble.

— J'avais, en effet, le nez très-noble dans ma jeunesse. On comparait toujours mon nez avec celui de madame Tallien.

— Et la bouche ! dit Julien.

— Oh ! pour la bouche, on prétendait que j'avais celle de mademoiselle Mars. »

Cécile avait apporté la miniature.

« Voyez, monsieur, dit-elle, voyez : voici mon portrait à dix-huit ans ; c'est une peinture d'Isabey. »

Fréjus prit la miniature et la regarda avec attention.

« Oui, dit-il, c'est habilement fait, mais avec tous les défauts du genre ; on a beau dire, la meilleure miniature ne donnera jamais qu'une figure de cire.

— Une figure de cire ! fit la vieille ; mais c'est très-joli, cela, une figure de cire. Quand j'étais jeune, on disait toujours que j'avais le teint transparent comme de la cire.

— Transparent, bien ; mais l'expression, c'est autre affaire. Vous avez trop de caractère dans traits, trop de physionomie dans le visage pour

la miniature puisse donner une idée même lointaine de ce que vous étiez à dix-huit ans.

— Mais cependant, je vous assure...

— Non, non, vous ne parviendrez pas à me persuader que vous aviez cette fixité de regard, cette immobilité de muscles, cette régularité monotone et symétrique de visage que le peintre vous a données.

— J'avoue, qu'en effet, dit la vieille, flattée d'être vue, même dans le passé, plus belle que l'artiste n'avait su la faire, il y a bien sous ce rapport quelque chose à redire, mais...

— Mais... dit Fréjus, en un mot, ce n'est pas cela du tout. Voulez-vous seulement me prêter votre tête pendant dix minutes? Je vais vous dire ce que vous étiez à dix-huit ans. Tenez, je vous rends votre miniature, je n'en ai pas besoin. »

Avant que la vieille eût pu se défendre, Julien lui avait repris des mains son album, et sur une page blanche il recommençait un nouveau croquis. La dame sourit agréablement à cette douce violence, et se prêta de bonne grâce au caprice de l'artiste.

Julien avait demandé dix minutes ; il en mit quinze, mais son dessin pouvait passer pour un curieux morceau. Il avait d'abord jeté en bloc sur le papier trois points noirs qui, se développant peu à peu, finirent par prendre la forme de deux yeux et d'une bouche. Puis

il traça à main levée quelques hachures liées qui prirent l'apparence d'une touffe de roseaux; le pouce les transforma en cheveux. De nez, point; de menton, point davantage; mais, en retirant le pouce des cheveux, il le frotta çà et là, comme au hasard; la pointe du crayon fit le reste; les tirebouchons s'étagèrent sur le front, les ailes du nez se détachèrent des joues, la bouche sourit sous la pression du petit doigt, et le menton s'arrondit en même temps sur un cou bien attaché. L'oreille elle-même se dégagea de dessous les cheveux, et deux mèches glissant irrégulièrement sur les tempes, en accusèrent mieux la ligne en la rompant par leurs anneaux. Ce croquis était merveilleux d'effet et de couleur, il avait le relief d'une eau forte et la couleur éteinte d'une mine de plomb.

« On dirait vraiment que vous m'avez connue à dix-huit ans, disait madame Dupuis.

— Eh! fit le peintre; qui sait? Je vous vois absolument comme vous étiez à cet âge; est-ce vous qui rajeunissez ou moi qui ai tout à coup vieilli? Je l'ignore. Il me convient mieux d'admettre la première hypothèse.

— Et à moi aussi! Et à moi aussi! s'empressa d'ajouter la tante.

— Au surplus, reprit Julien, j'ai, pour me, dans mes recherches... archéologiques, un

tout neuf et qui n'a pas encore rongé la dent des années. »

Cécile avait repris sa position derrière le fauteuil de sa tante, et l'artiste, pendant l'entretien, n'avait pas cessé de l'examiner.

« Et qui donc cela? demanda la vieille.

— Là, derrière vous, dit Fréjus en étendant le bras.

— Cécile! bast! est-ce qu'elle me ressemble!

— Prodigieusement!

— Pas possible! C'est la première fois qu'on me le dit.

— C'est pourtant la vérité: tous les traits pris en détail ressemblent; il n'y a que leur réunion qui ne ressemble pas. Tenez, voulez-vous que je vous le prouve? prêtez-moi l'album. Mademoiselle, ne bougez pas. »

Julien se mit à dessiner les traits de la jeune fille.

« Non! non! disait celle-ci, je ne veux pas... »

La tante intervint.

« Allons, mademoiselle, ne faites donc pas l'enfant, laissez M. Fréjus opérer sa démonstration.

— Je sais bien, reprit le peintre sans interrompre son travail, que les traits de mademoiselle ne peuvent pas prétendre à la finesse et à la régularité des vôtres, mais pris séparément, ils en reproduisent exactement les caractères. Voyez plutôt cet œil. »

L'artiste mit son album sous le nez de la vieille. Celle-ci retourna le feuillet dans tous les sens et chercha tous les points de vue du dessin.

— C'est singulier, dit-elle enfin, je ne saisis pas bien le rapport.

— C'est que le travail n'est pas assez avancé, répliqua le peintre. Mademoiselle, ne bougez pas. »

Fréjus avait ressaisi son album et son crayon. Il travaillait avec une remarquable ardeur; mais il avait pris les choses plus sérieusement que pour l'image de la vieille; ce n'était pas un simple croquis qu'il faisait, mais une véritable étude; ce ne fut pas un quart d'heure que dura l'opération, mais une heure entière, une grande heure, qu'il entrecoupa de questions, de plaisanteries et de calembours, et qui parut trop courte à la tante, si elle parut trop longue à la nièce.

Celle-ci avait bien compris, dès le commencement de cette scène, que tout cela n'était qu'un prétexte pour arriver jusqu'à elle et pour saisir ses traits. Cette certitude la plaçait dans une situation embarrassée devant Julien, et lui enlevait toute sa force de résistance. Attentive à contenir et à étouffer ses impressions, elle n'avait plus l'énergie nécessaire pour se défendre et pour suivre la marche de conduite qu'elle s'était
Sa volonté, ordinairement si ferme, la trahis
raison battait en retraite devant les incidents ina

de la journée. Elle se sentait vaincue sans avoir même pu disputer le champ de bataille, sans avoir essayé de lutter.

Le dessin fut terminé, et bien qu'il n'offrît avec les traits de la tante aucun point de ressemblance, Julien fit si bien qu'il persuada à celle-ci que rien n'était mieux fait pour rappeler sa beauté d'autrefois. A partir de ce jour, Cécile put observer un changement notable dans la manière d'être de sa tante à son égard; elle devint plus douce, plus aimable, et lui témoigna même parfois une certaine affection.

« Mademoiselle, dit Julien tout à coup, voulez-vous me prêter une paire de ciseaux? »

La jeune fille s'empressa d'apporter l'instrument qui lui était demandé. Julien détacha d'une main leste un des feuillets de son album et, le remettant à la tante :

« Je vous laisse votre image, » lui dit-il.

Et, fermant l'album, il prit son chapeau pour s'en aller. Plus de doute, Julien n'était venu que pour enlever à la pointe du crayon la ressemblance de mademoiselle Dupuis. Celle-ci voulut parler, mais la voix mourut sur ses lèvres.

— Comment! s'écria la vieille, vous vous en allez? Et vous emportez le portrait de Cécile!

— J'en veux faire une copie, dit le peintre, qui avait déjà franchi le seuil de la porte.

— Surtout n'y manquez pas. — Cécile, allez donc reconduire M. Fréjus. »

La jeune fille se fit répéter deux fois cet ordre avant de l'exécuter. Elle espérait que Fréjus serait déjà loin ; elle le trouva qui l'attendait. Evidemment, il avait quelque chose à lui dire. Il s'approcha d'elle ; mais son attitude n'avait rien qui pût inspirer la crainte. Le jeune homme paraissait moins à son aise que la jeune fille elle-même. Il s'y reprit à deux fois pour balbutier seulement, « mademoiselle... » Son éloquence semblait devoir se borner à ce mot de cinq syllabes.

« Mademoiselle, s'écria-t-il enfin avec un effort prodigieux, mademoiselle... bonsoir... je reviendrai. »

Et il s'élança dans l'escalier. Il l'avait gravi comme un ballon, il le descendit comme une avalanche.

XVII

Quinze jours se sont écoulés. Le portrait de la marquise a fait fureur : en son honneur, madame de Varigny a ouvert ses salons, donné à dîner ; elle a même convié chez elle le ban et l'arrière-ban de la
Que ne fait-on pas pour servir ses amis? Elle
succès, elle veut un triomphe pour son peir

veut qu'il soit bien avéré que Fréjus a fait son portrait, et que ce portrait est un chef-d'œuvre. Elle veut... que veut-elle encore, ou plutôt, que ne veut-elle pas? car elle veut beaucoup de choses, madame de Varigny, depuis quelque temps; elle veut, entre autres, que mademoiselle Dupuis épouse M. Thibault, et, à cet effet, au risque de froisser la délicatesse de la jeune fille, elle est allée demander à son notaire par quel moyen elle pourrait constituer aux mains de sa protégée une inscription de quatre mille livres de rentes sur le grand-livre, sans que celle-ci pût refuser et faire obstacle à sa volonté bienfaisante. Le notaire de madame de Varigny, homme aimable et plein d'esprit, a commencé par lui répondre qu'elle ne pouvait rien sans son mari.

« Je le sais, a-t-elle répondu ; mais ce n'est pas là un obstacle ; M. de Varigny et moi nous sommes d'accord.

— Alors, a dit le notaire, il faut que mademoiselle Dupuis, qui est majeure, accepte la donation.

— Eh! c'est présisément ce qu'il faut éviter ; son acceptation n'est rien moins que certaine.

— Alors, a repris le notaire, il faut lui laisser le titre par testament.

— Mais pour que le testament produise son effet, il faut...

— Il faut que le testateur consente à mourir, a continué le notaire, sans se départir de sa gravité comique.

— Mais je ne veux pas mourir.

— La réflexion me semble naturelle, a ajouté le notaire; cependant la loi est précise : si vous donnez, il faut une acceptation.

— La loi, la loi ! est-ce que la loi a prévu le cas que voici ?

— Elle l'a prévu ; elle n'a pas voulu que l'on pût contraindre les gens à recevoir des bienfaits malgré eux.

— Votre loi est stupide. »

Le notaire a ri et a conseillé à la marquise d'aller chercher mademoiselle Cécile, de la conduire, sans lui rien dire de ses projets, chez un agent de change, de faire opérer la vente du titre au nom de mademoiselle Dupuis, de payer le droit de change, de signer le transfert, tout cela avec procuration de M. de Varigny. La procuration fut rédigée à l'instant même, le soir elle fut signée, et le lendemain entre onze heures et midi, la marquise se rendit chez mademoiselle Dupuis.

Elle avait voulu gravir elle-même les cinq étages, pour être plus sûre d'atteindre son but. Elle sonna ; un pas masculin se fit entendre, et quand la po[illegible] vrit, la voix qui lui dit : « Donnez-vous la pei[illegible] trer, » pensa faire tomber la marquise à la r[illegible]

L'homme qui ıvait ouvert la porte n'était autre que Fréjus.

L'exclamation que l'artiste poussa dut convaincre madame de Varigny qu'il était aussi surpris qu'elle-même; mais la marquise reprit contenance plus vite que le peintre.

« Comment, dit-elle en entrant, vous ici, monsieur Fréjus! Vous venez chercher bien haut vos modèles.

— En ce moment, je peins les anges, répondit Fréjus avec assez d'à-propos; vous savez qu'ils sont près du ciel.

— Eh! que peigniez-vous donc il y a quinze jours, demanda la marquise d'un ton qui voulait être enjoué, mais à travers lequel perçait un grain d'ironie dédaigneuse.

— Il y a quinze jours, dit-il, je peignais l'Olympe; j'étais dans le paganisme de la Renaissance. »

Le visage de la marquise s'adoucit; elle passa outre et pénétra dans le modeste salon du modeste ménage. Là, une nouvelle surprise l'attendait. La vieille tante de Cécile était transfigurée. Elle portait une robe à ramages de couleur claire, taillée à pointe, avec la taille sous les aisselles et des bouffantes aux épaules, décolletée carrément, à la mode de 1814. Les bras étaient nus, les cheveux ou ce qui en tenait lieu, étaient frisés

sur le front, et une écharpe rose, de couleur fanée, se nouait agréablement sur la tête en manière de turban, pour retomber en cascade autour du cou. Arrêtons là notre description, et pour peindre d'un mot, comme Fréjus peignait d'un trait, ajoutons que jamais pareille caricature ne s'était offerte aux yeux de la marquise. Pour faire contraste, près d'elle était assise sur un tabouret, robe noire et manches courtes, mademoiselle Dupuis, qui était ravissante, dans son modeste vêtement, de grâce et de simplicité. En face de ce groupe mi-parti jeune et vieux, beau et laid, le chevalet de Fréjus était dressé; une grande toile, à moitié couverte de couleur, révélait le tableau de famille : la vieille, que Fréjus avait mise en humeur de jeunesse, avait voulu être peinte avec sa nièce, dans le même cadre.

En apercevant la marquise, Cécile se leva précipitamment et vint en rougissant au-devant d'elle.

« Eh mais ! dit la marquise, sommes-nous déjà en carnaval? »

La vieille fit la moue et voulut se lever aussi pour saluer; mais elle retomba lourdement au fond de son fauteuil.

« Ne vous dérangez pas, madame Dupuis, dit-elle, ne vous dérangez pas; vous perdriez votre p
M. Fréjus est très-difficile sur la pose. »

Puis passant devant le tableau :

« Comment donc, mon enfant, mais vous êtes d'une ressemblance! Charmante à croquer, sur ma parole. Laissez-moi vous féliciter d'avoir changé d'avis. Ah! je savais bien que vous en viendriez là : M. Fréjus est un peintre irrésistible.

— C'est ma tante qui a voulu..... balbutia la jeune fille.

— Oh! je n'en doute pas, et avec la bonne volonté de M. Fréjus, il a été facile de s'entendre; n'est-ce pas, madame Dupuis?

— M. Fréjus est, il est vrai, d'une complaisance! dit la vieille en faisant la grimace.

— Les peintres n'ont pas toujours des modèles aussi charmants, et M. Fréjus lui-même, qui sait si bien les choisir, n'a pas souvent le bonheur de donner d'aussi douces compensations aux amertumes de sa palette. Toutefois, si j'osais me permettre d'intervenir dans une aussi grave affaire qu'un tableau de famille, je hasarderais une observation.

— Vos observations, madame, seront très-bien accueillies, dit Fréjus, et je vous prie de ne pas ménager vos conseils.

— Je n'ai point de conseils à donner; je parle d'une simple observation. Je vois bien l'accessoire dans ce tableau, mais je n'aperçois pas encore le principal; voici la jeune fille, mais la tante?

— La tante! fit le peintre en prenant du vermillon au bout de sa brosse, la voici. »

Et il traça sur ce vaste espace réservé dans la toile quatre lignes destinées à représenter les yeux, le nez et la bouche.

« Oh! maintenant je commence à comprendre, reprit la marquise, et pour peu que vous mettiez du jaune dans la robe et du rose dans les cheveux, vous aurez une ressemblance parfaite. Au surplus, je vais vous donner tout le temps de poursuivre cette partie importante de votre travail. Cécile, mon enfant, j'ai besoin de vous. Mettez votre châle et votre chapeau, je vous emmène.

— Quoi! dans ce moment! fit la vieille.

— M. Fréjus n'a aucun besoin de Cécile; son portrait me paraît très avancé; le vôtre, au contraire, est à peine ébauché. Il faut donner le temps à l'artiste de l'amener au même point que celui de votre nièce.

— C'est juste, dit madame Dupuis; qu'en dites-vous, monsieur Fréjus?

— Impossible aujourd'hui, répondit le peintre, les couleurs ne sont pas sèches.

Et déjà il se disposait à plier bagage. La marquise intervint.

— Non, non, dit-elle; c'est là un prétexte, vous n'avez pas besoin d'attendre que les couleurs sèchent

il n'y a pas de couleurs, ou il y en a si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Tenez, à l'endroit du front, des joues, du menton, des cheveux, des épaules, des bras, du corsage, de la robe; presque partout, enfin, la toile n'est pas même couverte. »

Fréjus regarda la marquise en souriant.

« C'est une condamnation aux travaux forcés, dit-il tout bas.

— Oui, mais non à perpétuité, répondit madame de Varigny sur le même ton. Allons, Cécile, venez-vous? Il paraît que votre présence est indispensable à monsieur Fréjus pour reproduire les traits de madame Dupuis; nous reviendrons tout de suite; dans une heure tout au plus, nous serons ici. J'espère vous retrouver, monsieur Fréjus.

— Quoi! madame, répondit celui-ci, vous vous donnerez la peine de monter une seconde fois cinq étages pour voir mon travail?

— Je m'intéresse à ce tableau de famille; le sujet m'en plaît et la manière dont il est exécuté me séduit.

— Vous me faites trop d'honneur, madame.

— C'est un plaisir que je me donne, soyez-en persuadé..... Madame Dupuis, je ne vous dis pas adieu; à tout à l'heure. »

Fréjus baissa la tête en homme résigné à son sort et reprit sa palette.

« Je n'aime pas cette grande dame, di. nadame Dupuis quand la marquise fut sortie ; elle a ıoujours l'air de se moquer des gens.

— Vous croyez? fit le peintre d'un ton distrait. Je ne m'en suis jamais aperçu. »

En parlant ainsi, il agitait au hasard sa brosse sur la toile.

« Oh ! vous, vous êtes toujours si absorbé par votre peinture que vous ne vous apercevez de rien.

— Pardon, madame, je m'aperçois fort bien que madame de Varigny est excellente pour mademoiselle Cécile. »

La brosse de Fréjus marchait toujours ; une fiévreuse inquiétude semblait l'agiter ; le vert s'empilait sur le bleu, le jaune sur le rouge, le brun sur l'orangé, le violet sur l'azur ; c'était l'arc en ciel bouleversé, une saturnale de couleurs, où toutes les lois divines et humaines de l'harmonie étaient violées, foulées aux pieds.

« Excellente, excellente, fit la vieille dame en branlant la tête en signe d'incrédulité. Si madame de Varigny recherche ma nièce, c'est probablement qu'elle a besoin d'elle, que la société de Cécile lui plaît. Eh bien ! dans ce cas, ce n'est pas Cécile qui est l'obligée, c'est madame de Varigny.

— Sans doute, dit Fréjus dont la brosse ba toile avec une sorte de fureur, sans doute on d'

jours être obligé aux gens de savoir se faire aimer et de plaire.

— Ah! si Cécile n'était pas une sotte, elle tirerait bon parti de sa position vis-à-vis de la marquise. Elle dirait à celle-ci : « Je vous conviens, vous avez besoin de mon affection, soit; mais vous êtes riche, payez-moi. »

—Vous avez raison, madame, l'amitié est une chose si précieuse qu'on ne saurait la payer trop cher. Il y a des gens qui payent l'amour; pourquoi ne payerait-on pas l'amitié?

— Est-ce que tout ne se paye pas dans ce monde?

— Tout, absolument tout, excepté ce qui se donne.

— On ne donne rien, monsieur Fréjus; personne ne m'a jamais rien donné à moi qui vous parle, et, grâce à Dieu, je n'ai jamais rien donné à personne.

— C'est une méthode assurément fort sage. On est sûr ainsi de n'être jamais dupe.

— Jamais, c'est trop dire, mais on l'est moins souvent et dans de moindres proportions. Quelques précautions que l'on prenne, on est encore trompé.

— Sur la qualité de la marchandise, acheva Fréjus.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mise dans le commerce? poursuivit l'artiste en étendant sur la tête de la vieille une teinte verte qui lui faisait une superbe

couronne de verdure; vous auriez fait fortune, j'en suis certain.

— Ce sont les capitaux qui m'ont toujours manqué, répondit sérieusement madame Dupuis.

— Absolument comme dans l'amitié, dit le peintre; et sans capitaux point d'intérêts, point de bénéfices, encore moins d'économies pour les vieux jours. Je m'étonne qu'avec d'aussi solides principes, vous et mon ami Thibault vous n'ayez pu vous entendre.

— Nous nous entendions fort bien au contraire; c'est lui qui a trouvé notre apport social insuffisant. Ah! si à cette époque madame de Varigny avait été pour Cécile « excellente, » comme vous dites, les choses ne se seraient pas terminées ainsi. »

La peinture subit ici un nouvel assaut de la part de Fréjus; ce qui devait être le visage de madame Dupuis dans le tableau de famille prenait un épanouissement de verdure tout à fait particulier.

« Peut-être, dit l'artiste, cela n'a-t-il pas dépendu de la marquise; votre nièce est très-fière, sous son apparence douce et timide.

— Quand on veut du bien aux gens, il y a mille moyens de le leur faire, même malgré eux. Cécile a toujours refusé les bienfaits de madame de Varigny, c'est la vérité, mais moi, est-ce que je n'étais [illegible] ?

— Vous les auriez acceptés?

—Pour les rendre intégralement à ma nièce... après ma mort.

— Sans doute, on ne peut pas se dépouiller de son vivant. Mais monsieur Thibault, croyez-vous qu'il se serait contenté de cette perspective?

—J'ai quelque raison de croire, dit la vieille en baissant la voix et en clignant les yeux d'un air mystérieux, qu'aujourd'hui encore si cette perspective existait, monsieur Thibault serait homme à prendre les choses en sérieuse considération. »

Une plaque de bitume étendu sur le visage de madame Dupuis en modifia sensiblement la physionomie.

— Vous l'avez revu... dit Fréjus d'une voix hésitante.

— Hier.

— Et il vous a dit? »

La vieille se tut un moment, comme si elle voulait recueillir ses pensées.

« Au surplus, dit-elle enfin, je ne vois aucun inconvénient à vous mettre au courant de cette affaire. Vous en savez déjà trop pour qu'il soit utile de vous cacher le reste, et vous êtes trop de nos amis maintenant pour qu'il faille user de réticence avec vous.

— Prenez garde, dit Fréjus, vous savez par expérience que l'amitié n'est jamais désintéressée. »

Madame Dupuis regarda attentivement Julien; elle

cherchait à lire dans sa pensée. Puis, satisfaite sans doute de ses découvertes :

« Non, dit-elle en souriant d'une certaine façon, qui n'était pas exempte d'ironie et qui cachait sans doute une profonde pitié; non, vous n'êtes pas intéressé, vous, vous êtes une exception. »

Fréjus fut sensible à cette déclaration; il changea de pinceau et ramena l'apparence d'un visage au milieu de la verdure qu'il avait faite.

Madame Dupuis reprit :

« Cécile en cela vous ressemble; ma nièce et vous, vous êtes deux exceptions... »

Ce rapprochement chatouilla agréablement le cœur de Fréjus, car on le vit redoubler d'ardeur à dégager les traits de la vieille dame du déluge de couleurs où il l'avait noyée. Celle-ci continua :

« Et je puis dire deux exceptions bien curieuses; vous êtes tous deux aussi niais l'un que l'autre. »

La brosse à la couleur de chair échappa des mains de l'artiste. Il ne se donna pas la peine de la ramasser; il en prit une autre chargée de bleu; le visage de la vieille dame devint tout à coup du plus brillant azur.

« Oui, niais, reprit madame Dupuis avez insis[illegible], et j'appelle ainsi ceux qui ne savent pas se fai[illegible]loir, qui ne tirent pas tout le parti possible d[illegible]r

position et de leur talent. Vous par exemple, vous avez du talent, c'est incontestable, et je l'ai vu dès la première minute; mais vous ne savez pas vous en servir pour faire fortune. Avec la facilité que vous avez, vous devriez peindre toutes les principales têtes de Paris. Vous peindriez d'abord quelque femme à la mode, vous embelliriez ses traits, ce qui est toujours facile; vous lui donneriez un teint éclatant, des yeux admirables; vous reproduiriez surtout sa toilette avec exactitude, en faisant valoir ses bijoux et ses dentelles; vous consulteriez Félix pour la coiffure; vous n'oublieriez pas que votre modèle a les plus blanches dents et les plus belles mains du monde; vous le feriez sourire pour montrer les unes, et s'accouder dans un fauteuil pour laisser voir les autres; le fauteuil serait doré et garni en damas rouge; au fond du tableau se dresserait un péristyle à colonnes de marbre avec de grandes draperies vertes garnies de crépines d'or, comme on n'en voit nulle part. Ajoutez à cela un cadre flamboyant, orné d'une couronne de duc, et à la première exposition vous avez un succès fou, qui vous permet de prendre un atelier très cher dans la Chaussée-d'Antin et de ne plus peindre un portrait à moins de 10,000 fr., excepté pour vos amis... à qui vous en demanderez 15,000. »

Pendant que madame Dupuis exposait sa théorie

du peintre de jolies femmes, son portrait avançait d'une manière prodigieuse, sous la brosse de Fréjus, mais il avançait à rebours; les teintes vertes avaient repris le dessus des couches bleues, et quelques traits d'un jaune vif et très-accusé commençaient à faire soupçonner l'épanouissement d'une végétation vigoureuse.

« Je sais bien, reprit la vieille, après une pause, que tous ces conseils sont paroles perdues, et que donner de bons avis à des artistes, c'est semer dans un sol ingrat. Il en a été de même avec Cécile. Je voulais la mettre en lumière, la faire briller; j'avais formé les plus beaux projets pour elle. Avec son talent, — elle a un vrai talent de cantatrice, monsieur Fréjus, — elle aurait pu gagner beaucoup d'argent. On lui a fait souvent des offres, et si elle m'avait écoutée, elle les aurait acceptées. Un jour, sans lui rien dire, je l'ai fait entendre au directeur de l'Opéra...

— De l'Opéra! interrompit Julien, en relevant tout à coup la tête; vous vouliez faire entrer mademoiselle Cécile à l'Opéra?

— Certainement, et elle y aurait eu les plus grands succès. Savez-vous combien on lui offrait pour les trois premières années? Vingt mille franc
C'était beau, cela; qu'en dites-vous? »

Fréjus n'en dit rien, mais avec son éponge,

tout ce qui, sur la toile, en dehors de la figure de Cécile, avait couleur de chair. Puis, il reprit sa brosse verdoyante et ajouta seulement ces mots :

« Continuez, madame, je vous écoute.

— Eh bien, reprit la vieille, elle a refusé ; elle ne voulait pas être artiste pour les autres, disait-elle ; mais pour elle-même. Être artiste pour soi, la belle avance ! A quoi cela sert-il d'avoir du talent si l'on n'en veut pas tirer profit ? C'est un capital qui ne produit pas. J'avais beau lui dire que c'était de l'égoïsme de sa part, qu'elle nous privait par son entêtement d'une aisance dont nous avions besoin ; elle ne voulut rien entendre, et de guerre lasse, j'ai été obligée de la laisser courir le cachet comme auparavant ; je ne sais pas le plaisir qu'elle peut trouver à ce métier-là.

— Ça n'est pas un plaisir pour elle, hasarda Fréjus, mais un devoir.

— Son devoir, monsieur, était de gagner le plus possible, pour nous donner un peu de bien-être dans nos vieux jours. Je ne suis plus jeune, monsieur Fréjus, je ne suis plus jeune, et à mon âge...

— On aime à voir sa nièce à l'Opéra, c'est une gloire.

— Non, monsieur, vous vous trompez, la gloire me touche peu par elle-même, et je n'ai sous ce rapport aucun orgueil ; je priserais peu ses vaines fumées, si

elle n'amenait pas de résultats positifs ; mais la gloire a cela de bon, qu'elle se paye fort cher au théâtre, de nos jours, et les succès se traduisent toujours, pour les artistes habiles, en augmentation d'appointements et en bons bénéfices. Quand je songe que Cécile aurait pu remplacer mademoiselle Cruvelli avec 100,000 fr. d'appointements ! C'est un vrai crève-cœur quand j'y pense.

— Il n'y faut plus penser, dit Fréjus.

— Le moyen, quand on habite une mansarde et qu'on vit de privations !

— Bast ! la fortune ne donne pas le bonheur.

— Elle y aide beaucoup, monsieur Fréjus.

— Elle n'empêche pas de mourir... pas toujours, du moins. »

La vieille regarda le peintre, pour voir s'il parlait sérieusement. Fréjus était impassible de visage, mais sa brosse manœuvrait sur la toile avec un redoublement d'activité. Dieu sait ce qu'il en serait advenu du tableau de famille, si madame de Varigny n'était arrivée pour rectifier les idées du peintre sur l'espèce d'œuvre d'art qu'il avait entreprise.

« Eh ! quoi ! s'écria-t-elle en allant droit au chevalet ; je vous laisse en train de faire un tableau de famille et je retrouve un paysage ! Mais voyez donc, chère dame Dupuis, votre figure s'est métamorphosée

forêt vierge. M. Fréjus est un continuateur d'Ovide. »

La vieille dame s'était levée à grand'peine; elle accourut à l'appel de la marquise. En apercevant la végétation brillante qui s'épanouissait à la place réservée pour sa personne, elle devint pourpre de colère.

« Monsieur Fréjus, dit-elle en essayant de contenir sa fureur, vous vous êtes moqué, vous m'avez fait poser.

— Pour faire faire son portrait, ne faut-il pas que l'on pose? dit Fréjus avec son sourire moitié étonné, moitié moqueur.

— Taisez-vous, vous devriez être honteux!

— Honteux! pourquoi? Vous ne me laissez pas le temps d'achever.

— D'achever quoi? puisque vous avez effacé ma figure!

— A la vérité, j'ai mis un jardin à la place que je vous avais d'abord destinée, mais c'est parce que je veux vous mettre ailleurs. »

La colère d a vieille s'apaisa tout à coup devant cette nouvelle perspective.

« Ah! dit-elle, c'est différent. Mais où voulez-vous donc me mettre, puisque toute la toile est occupée? Voilà Cécile à droite, assise au milieu d'un jardin, voici à gauche des arbres, des massifs de fleurs, des bosquets; et moi où serai-je?

— Vous serez derrière, » répondit tranquillement Julien.

Madame Dupuis poussa une exclamation formidable, et la marquise partit d'un éclat de rire.

Il était difficile de prévoir comment cette scène allait finir, et de quelle façon la situation allait se dénouer, quand deux nouveaux personnages vinrent heureusement faire diversion et interrompre les hostilités commencées. Ces nouveaux personnages n'étaient autres que monsieur Thibault et le docteur. Il y avait dans leur présence en ce moment, chez madame Dupuis, plus que de l'opportunité, il y avait quelque chose d'entendu et de concerté. Mais avant de nous engager dans de plus complètes explications, il est indispensable que nous sachions ce qui en était advenu de l'expédition de madame de Varigny avec Cécile.

XVIII

La marquise, lorsqu'elle était venue chercher mademoiselle Dupuis, dans les intentions que nous connaissons déjà, avait fait appel à toute la ruse dor
femme est capable, même lorsqu'elle a le cœu
et honnête, lorsqu'elle poursuit un but génér.

s'inspire de sentiments honorables. Madame de Varigny était arrivée avec l'intention bien arrrêtée de tromper mademoiselle Dupuis et d'employer littéralement la supercherie pour lui faire accepter ses bienfaits, supercherie bien innocente après tout, même dans la forme qu'elle allait prendre.

Cependant, est-il bien sûr que la marquise n'obéissait qu'à un sentiment désintéressé et généreux, lorsqu'elle formait son plan de campagne? Nous nous plaisons à le croire; le vif désir de créer à Cécile ce qu'on appelle « une position indépendante » la guidait seul vers la rue de l'Ouest. Mais là, en retrouvant l'artiste qu'elle avait voulu lier à sa beauté par ces liens de l'art, plus solides que tous les autres, puisqu'ils survivent à cette beauté même, occupé d'une autre femme, d'une autre beauté, et se vouant, pour se donner le plaisir de la peindre, au plus ingrat et au plus impertinent des labeurs, madame de Varigny avait éprouvé une impression pénible, une sorte de froissement de cœur, une angoisse qui avait probablement modifié son premier élan et en avait altéré la pureté et la délicatesse primitives. Cette angoisse s'était même trahie dans le ton ironique et presque insolent qu'elle avait pris, seule manière pour une femme du monde de soulager son cœur et d'épancher sa colère. Qui sait à quel point les dix minutes qu'elle passa dans cette épreuve furent

douloureuses? Qui peut se flatter de voir assez clair dans les mystères du cœur humain, pour nous dire à quelle profondeur celui de la marquise était blessé? Il y a dans le monde de ces déchirements d'âme qu'on ne voit pas, qu'on ne soupçonne même pas, et qui s'opèrent sans que nous nous en doutions, sous les fleurs et sous les sourires qui nous les cachent. Combien de femmes honnêtes, bonnes, vertueuses, qui ont passé un jour, une heure, une minute à travers ces étreintes invisibles, inexplicables, pour ainsi dire, et qui ont laissé aux griffes de la douleur un lambeau de leur cœur, un morceau vivant et palpitant de leur être? Heureuses d'ailleurs, et dignes de l'être, marchant droit dans la vie et fortes contre le mal, une seconde leur a suffi pour épuiser toutes les tortures et pour connaître à fond la souffrance morale dont elles se croyaient à l'abri. Pour ces femmes, la dure expérience une fois acquise, il leur reste un souvenir amer, une indulgence éclairée et la première ride. Mais on n'acquiert pas de pareils trésors sans lutter, et la première ride a coûté cher à quelques-unes. Madame de Varigny venait de lui payer sa dîme.

A peine fut-elle sortie de chez madame Dupuis, et se trouva-t-elle seule en face de Cécile, que l'angoisse qu'elle venait d'éprouver cessa ou plutôt changea de cause et de nature. Elle ne souffrait plus pour

propre compte, mais pour le compte d'autrui; elle éprouvait ce malaise que laisse après lui un sentiment mauvais qu'on n'a pas combattu, et s'affligeait de la peine qu'elle avait dû causer. Le cœur gros, l'esprit tourmenté, elle fit placer près d'elle Cécile au fond de la voiture, et lui saisissant les deux mains :

« Ma bonne Cécile, lui dit-elle, me pardonnerez-vous?

— Qu'ai-je donc à vous pardonner, madame? demanda Cécile en sondant de son œil noir l'œil bleu de la marquise. Votre humeur enjouée, votre esprit enclin à la malice? Ce sont des richesses de votre nature, tout au plus de légers travers auxquels le cœur demeure étranger.

— Non, Cécile, non, le cœur n'est pas étranger à ces caprices dont je m'étonne moi-même depuis quelque temps. Je le sens là, dit-elle en posant la main sur sa poitrine, car je souffre. »

La main de Cécile serra vivement celle de madame de Varigny.

« Pourquoi je souffre, reprit celle-ci, je n'en sais rien, et j'ai beau creuser ma pensée et sonder mon cœur, je n'y trouve aucune cause véritable et sérieuse à l'état maladif où je me sens. Nous autres femmes, Cécile, nous souffrons quelquefois sans cause; quelquefois aussi la cause est si futile qu'il suffit de la connaître

pour en conjurer les effets. L'œil d'autrui est pour la découvrir plus habile souvent que le nôtre. Cécile, vous savez peut-être ce que j'ignore, et, si vous le savez, je vous en conjure, dites-le-moi. »

Mademoiselle Dupuis, à cet appel, se sentit comme atteinte au cœur. Un moment, elle retira sa main des mains de la marquise; mais son caractère reprenant immédiatement l'avantage sur son impression, elle les serra de nouveau et avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle.

« Ma chère bienfaitrice, dit-elle à la marquise d'une voix tremblante d'émotion, vous souffrez! Et moi, croyez-vous que je ne souffre pas de m'en savoir la cause? Cause innocente, il est vrai, car le ciel m'est témoin que j'ai fait tous mes efforts pour éloigner monsieur... »

La jeune fille hésita.

« M. Fréjus, acheva la marquise en souriant.

— Oh! soyez bien sûre, madame, que c'est malgré moi qu'il est venu à la maison. »

Ici la jeune fille raconta en détail la manière dont Julien s'était en quelque sorte imposé. Madame de Varigny l'écouta sans l'interrompre.

« Ainsi, dit-elle, quand Cécile eut achevé son récit, vous croyez qu'il vous aime? »

Cécile baissa la tête et ne répondit pas.

« Vous croyez qu'il vous aime, reprit la marquise, et que je suis jalouse?

— Oh! madame, fit mademoiselle Dupuis.

— Vous le croyez, avouez-le!

— Il y a des moments où j'en doute.

— Et d'autres où vous voudriez pouvoir en douter?

— Et d'autres où je voudrais n'y avoir jamais pensé, répéta Cécile, en corrigeant la phrase.

— Eh bien! dit la marquise en riant tout à coup aux éclats, cela est vrai, je suis jalouse, terriblement jalouse, et je puis cependant, foi d'honnête femme, vous affirmer que je n'aime aucunement M. Julien. Ces paroles vous étonnent; vous ne comprenez plus rien à ces mystères, n'est-ce pas? Est-ce que j'y comprends davantage, moi?

— Mais alors, dit Cécile, pourquoi insistez-vous si fort pour que j'épouse M. Thibault?

— Puisque je suis en train de vous faire mes aveux, mon enfant, celui-ci ne me coûtera pas plus que les autres. Je n'aime certes pas M. Fréjus; et quand je vous le dis, Cécile, vous pouvez m'en croire; mais il me serait particulièrement désagréable qu'il vous épousât. C'est un mauvais sentiment que celui que j'éprouve, mais il me semble que cet homme est à moi, qu'il m'appartient et que nul n'a de droits sur lui excepté moi. Tout ce que je vous dis là ressemble à de

la folie, ou tout au moins à de l'inconséquence, c'est possible, mais je suis sincère pourtant et je n'avance rien qui ne soit de la plus rigoureuse exactitude. Expliquer la nature humaine, et le cœur de la femme surtout, c'est chose difficile ; je ne suis pas psychologue et n'ai nulle envie de mettre d'accord les contradictions de mon esprit et de mon cœur ; je me borne à constater les effets sans en rechercher les causes. Ainsi, mon enfant, si vous n'aimez pas M. Julien, je vous demanderai par grâce de me laisser ce peintre tout entier et de ne pas empiéter sur mon bien.

— Et vous dites que vous ne l'aimez pas !

— Je vous le jure ; mais j'ai besoin qu'il m'appartienne. Je veux dompter cette nature rebelle, je veux mettre un frein à cette sauvagerie... intime et familière, plier cette force aux commandements de ma volonté, voila tout.

— Et vous dites que vous ne l'aimez pas ! répéta Cécile.

— Non, cent fois non ; mais j'entends que personne n'ait sur lui les prétentions que je n'ai pas, pas plus que celles que j'ai. Appelez ce sentiment du nom que vous voudrez, esprit de domination, orgueil, vanité même, mais, de grâce, ne lui donnez pas le seul [illegible] qui ne puisse d'aucune manière lui convenir. Qui [illegible] si cette domination que je veux exercer n'était n[illegible]

putée, ni mise en question, peut-être n'y trouverais-je aucun intérêt, et l'espèce de passion que j'éprouve, privée de son ressort, n'aurait plus le secret de m'émouvoir ou même de me préoccuper. Tout cela n'est pas très-beau peut-être, mais, dans tous les cas, cela ne peut nuire à personne; car je ne suppose pas que vous l'aimiez, vous, Cécile. Si je pouvais le croire, je ne voudrais pas vous demander un pareil sacrifice. »

La jeune fille ne répondit rien, mais elle jeta, comme par distraction, un regard dans la rue. La voiture s'arrêta presque aussitôt. On était arrivé chez l'agent de change.

Mademoiselle Dupuis n'avait pas demandé à madame de Varigny où celle-ci la conduisait. Toute deux montèrent au premier étage, où se trouvaient les bureaux. On introduisit les deux dames dans le cabinet de l'agent de change, à travers une double rangée de commis grands et petits, tous fort affairés, penchés sur des papiers couverts de chiffres. On était à la veille d'une liquidation.

« Madame, toutes vos pièces sont prêtes, dit l'agent de change, et voici le titre. »

La marquise prit le papier des mains de l'officier ministériel, et, après y avoir jeté un coup d'œil et l'avoir mis sous enveloppe :

« C'est bien cela, dit-elle. Cécile, voulez-vous pren-

dre ce papier? Vous ne me le rendrez que si je vous le demande.

— Et vous ne me le redemanderez jamais, dit Cécile.

— Qu'en savez-vous?

Pour toute réponse, Cécile retira le titre de son enveloppe, et le dépliant sans prendre la peine d'y jeter les yeux, elle le montra à madame de Varigny.

« Eh bien! fit celle-ci.

— Le titre est en mon nom.

— Comment, vous saviez!...

— Je savais que vous êtes la plus généreuse des femmes.

— Ma bonne Cécile, par amitié pour moi, acceptez ce témoignage de ma reconnaissance envers votre père. »

La marquise avait été devinée; elle craignait un refus qui s'était élevé bien souvent déjà devant ses bonnes intentions. La jeune fille lut cette crainte dans ses yeux, et allant au-devant de cette préoccupation :

« Ne craignez pas que cette fois je refuse, dit-elle sérieusement et d'un accent qui exprimait plus la tristesse que la gaieté : aujourd'hui, les circonstances sont changées. »

La marquise sentit cette parole pénétrer comme un reproche dans son cœur, mais elle n'eut que l'instinct de la douleur, elle n'en eut pas la conscience.

« Puisque nous sommes si bien d'accord, dit l'agent de change, nous n'avons plus maintenant qu'à vous féliciter : mademoiselle, vous voilà capitaliste.

— Oui, monsieur, » répondit simplement Cécile d'un accent résigné.

Quand les deux dames furent parties, l'agent de change ne put s'empêcher de dire à son premier employé :

« Je n'ai jamais vu de ma vie personne gagner cent mille francs d'une manière aussi triste. »

La voiture roulait de nouveau vers la rue de l'Ouest, et la distance était grande. Un instant silencieuse, madame de Varigny ne put s'empêcher de remarquer le profond accablement de la jeune fille. Elle ne pouvait supposer de l'ingratitude à ce cœur excellent ; elle ne l'accusa point de froideur.

« M'en voulez-vous, dit-elle, de la violence que j'ai voulu vous faire ?

— Vous êtes la meilleure et la plus noble des femmes, dit Cécile en l'embrassant.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, mon enfant, reprit la marquise, qui répondait avec ardeur à l'étreinte de la jeune fille, vous êtes malheureuse, Cécile.

— Non, madame, je suis heureuse autant que je puis
s il y a des bonheurs tristes en ce monde ; le
eux-là.

— Cécile, je ne vous ai rien caché, mais vous, vous me cachez quelque chose.

— Vous, madame, vous n'avez rien à dissimuler et tout le monde gagnera à lire dans votre cœur.

— Est-ce à dire que le vôtre soit moins pur que le mien? Je vous connais trop, Cécile, pour que je puisse rien croire de pareil. Vous avez un chagrin que je ne m'explique pas; vos traits et vos paroles trahissent une peine cuisante, et vous ne voulez pas me la confier.

— Je vous en prie, madame, répondit gravement la jeune fille, ne m'interrogez pas. Il y a dans la vie des moments où l'on prend de graves déterminations, celles d'où dépendent notre avenir et les futures conditions de notre existence. Ce sont des moments pénibles quelquefois, des heures où tous les rêves du passé nous reviennent, et où bien souvent toutes nos espérances s'évanouissent. Cette heure-là est venue pour moi, madame; si je dois à votre bonté de pouvoir y trouver moins de motifs d'inquiétude, elle n'en reste pas moins pleine d'alarmes et d'anxiétés. Permettez-moi de me recueillir un instant avant de prendre les graves déterminations que je médite, permettez-moi de peser les charges de mon avenir et d'y proportionner les forces de mon courage. »

Ces paroles étaient prononcées d'une voix fer

avec un accent profond qui impressionnèrent vivement la marquise. Celle-ci se tut, et bientôt on arriva à la maison.

XIX

Nous avons vu comment messieurs Thibault et le docteur Vignon vinrent tout à coup, et fort à propos, interrompre une scène qui menaçait de prendre mauvaise tournure. Quelques-uns des personnages qui ont un rôle important dans cette histoire, s'imaginèrent que la marquise pourrait bien être pour quelque chose dans l'apparition du Marseillais et du docteur; ils allèrent même jusqu'à supposer que leur arrivée avait été combinée de façon à provoquer un dénoûment attendu, espéré, commandé en quelque sorte, et Cécile, dont le regard alla chercher aussitôt celui de la marquise, parut convaincue de ce qui pouvait n'être encore que l'objet d'un doute pour les autres.

« Madame, dit le docteur à la vieille tante, qu'il connaissait depuis longtemps, je vous ramène un malade, monsieur Thibault, que j'ai trouvé rôdant dans le voisinage, en proie à une fièvre dont le remède, m'a-t-on dit, est ici près de vous. »

Madame Dupuis fit au docteur une révérence et un sourire, le plus gracieux qu'elle put faire en dépit de sa mauvaise humeur. Elle avait un grand respect pour le docteur, qui l'avait naguère soignée dans une cruelle maladie avec un succès dont la vieille avait gardé un souvenir plein de confiance. Elle craignait beaucoup la mort et ne doutait pas qu'un si habile médecin n'eût pris avec celle-ci des accommodements utiles à ses malades.

« Il y a longtemps, dit-elle sans répondre aux paroles du docteur, il y a longtemps que l'on ne vous a vu.

— Ne vous en plaignez pas, madame, répondit gracieusement le docteur; nous autres médecins, nous sommes des oiseaux de mauvais augure. Moins on nous voit, mieux cela vaut. Cependant, aujourd'hui, par exception, je me présente chez vous sous un aspect riant et pour les choses du monde les plus gaies. Je vois que nous sommes tout à fait en famille, ajouta-t-il, en jetant un regard sur l'artiste, car monsieur Fréjus n'est pas un étranger pour nous.

— Ni pour personne, dit le peintre; les hommes de mon espèce sont de toutes les familles, n'est-ce pas, docteur? Il y a des pays où ils sont un objet de vénération. Chez les sauvages, je serais un dieu.

— Eh! eh! fit le docteur en souriant, il ne fai

que vous alliez chez les sauvages pour devenir au moins une idole.

— Allons donc, que dites-vous là, docteur? s'écria la marquise en intervenant dans la conversation; les idoles sont des simulacres de faux dieux, et monsieur Fréjus, tenez-le pour certain, aspire à être pris pour un dieu véritable.

— Cela est vraisemblable, ajouta Julien; ne m'avez-vous pas dit que je pouvais donner l'immortalité? C'est un divin privilége que celui-là. »

Madame de Varigny, prise dans ses filets, essaya d'en rompre les mailles.

« Aussi, dit-elle en souriant, n'avez-vous pas manqué de faire, de votre autorité privée, une fournée de déesses dont l'Olympe doit se réjouir : mademoiselle Jeanne, ma femme de chambre, madame Dupuis, Cécile et moi.

— Et bien d'autres que vous ne connaissez pas, madame, et qui peut-être vous rendraient l'immortalité insupportable. Un jour j'ai peint une chanteuse des rues dont la physionomie me paraissait intéressante; un autre, j'ai demandé mon inspiration à une figurante du théâtre de Bobino qui avait des cheveux crêpés comme une négresse, une véritable tête de
eur me l'a même payée fort cher; c'est
m'a le plus rapporté; aussi l'ai-je appe-

lée *Danaé*. Il y a deux ans en allant en Touraine, je me suis arrêté en Sologne pour peindre une gardeuse de dindons qui avait la peau verte d'une bohémienne; et, dans les Pyrénées, j'ai trouvé une jeune saltimbanque dont j'ai fait une véritable déesse indienne. Que d'autres, dont je ne vous parle pas, afin que vous n'arrachiez pas les yeux à votre portrait, ce qui serait véritablement dommage. Un de ces matins, ne m'en déflez pas, je prendrai la tête de mon ami Thibault pour la livrer à un rire immortel. »

Thibault passa immédiatement sur le premier plan, et répondant à l'attaque de son compatriote :

« A Marseille, dit-il, monsieur Lefèvre a fait mon portrait, il est, je puis le dire, d'une ressemblance frappante : personne n'a jamais ri en le voyant.

— Je sais bien que Lefèvre est un peintre sérieux; il serait capable de faire pleurer un singe. »

En attendant le rire immortel promis à Thibault, un rire éclatant accueillit cette saillie faite à ses dépens. Madame de Varigny ne put elle-même épargner à son protégé l'amertume de son hilarité.

« Au surplus, reprit Julien en continuant de s'adresser à Thibault, tu n'es pas venu ici pour poser, j'imagine. Le docteur te l'a dit, nous sommes ici en famille; va, mon ami, ne te gêne pas, formule ta demande. Ordinairement, ces choses-là se font d'

un moins grand nombre de témoins. Cependant, comme d'un côté la demande est collective, et que de l'autre, en ma qualité de fou domestique, je ne dois pas être compté, toute l'assistance se réduit par le fait à trois personnages, toi d'une part avec madame la marquise et le docteur pour partenaires, madame Dupuis d'autre part à qui l'on s'adresse, et sa nièce, en troisième lieu, qui est l'objet de la demande. Au besoin, s'il y avait ici un notaire, on pourrait écrire les clauses du contrat; mais si cette envie vous prend, mes enfants, que ce ne soit pas un embarras; j'ai été avocat, moi, j'ai même plaidé une fois avec un très-grand succès; je jetterai un instant ma palette et ma marotte, je prendrai la plume, et l'intelligence commerciale de mon ami Thibault aidant, nous rédigerons de solides articles, où l'apport des deux époux sera rigoureusement stipulé, comme il convient dans une bonne association. »

Thibault faisait triste mine pendant cette tirade, et la marquise, aiguisant sa dent d'un sourire :

« Quel malheur, dit-elle, qu'il n'y ait plus de charge de bouffon à la cour!

— L'emploi, dit Julien, est devenu inutile depuis que la presse est là pour en tenir lieu. Dans les familles, c'est différent; le besoin s'en fait souvent sentir; mademoiselle Dupuis est de mon avis, j'en suis sûr.

— Vous vous trompez peut-être, monsieur Fréjus, répondit froidement la jeune fille. Il y a des circonstances trop solennelles pour qu'il soit généreux d'en plaisanter.

— Oui, dit Fréjus, ce sont celles où l'on prépare ces grandes folies qui finissent toujours par des larmes.

— Vous devenez lugubre, mon cher monsieur, dit la marquise.

— Je vous ai donné le choix entre la gaieté et la tristesse; vous choisissez la tristesse; je suis de votre avis, la chose est triste, et il ne convient pas d'en rire. Allons, Thibault, prononcez donc votre oraison funèbre. Voulez-vous que je vous aide? »

Puis s'adressant à madame Dupuis :

« Madame, poursuivit l'artiste d'un ton amer, mon ami Thibault, ici présent, négociant en huiles à Marseille, désirant donner de l'extension à son commerce et soupçonnant qu'il existe ou qu'il existera bientôt un capital assez considérable aux mains de mademoiselle votre nièce, a l'honneur de vous demander celle de ses deux mains qui peut lui assurer les droits les plus solides sur ce qu'elles contiennent toutes deux.

— Monsieur! fit la vieille dame avec colère, vous, je vous prie, de ce qui vous regarde, et monsieur Thibault s'expliquer lui-même.

— Il ne s'expliquera jamais mieux que par ma bouche, dit Fréjus.

— Permettez, permettez, s'écria le Marseillais en intervenant dans la discussion, il n'est pas question ici d'une affaire de commerce, mademoiselle Cécile le sait bien. Mon désintéressement, ma conscience ma probité...

— Sont connus, interrompit Julien, sur la place de Marseille ; aussi ne manquerons-nous pas de nous marier sous le régime de la séparation de biens, c'est plus prudent.

— Certainement, dit le Marseillais, de cette façon l'apport de mademoiselle...

— Qu'est-ce que je disais, s'écria Fréjus, il y a un apport fait par mademoiselle, et monsieur Thibault, qui sait tout, le sait bien.

— Tron de l'air, fit Thibault avec impatience, je sais, c'est-à-dire je ne sais rien ; je suppose... Et, après tout, quand je le saurais, où est le mal, mon cher ?

— Si mademoiselle n'en voit aucun, dit Fréjus...

— Ce n'est pas à vous que j'ai à répondre, répliqua la jeune fille De quel droit, monsieur, m'interrogez-

...a Cécile d'un air étonné et ne répon-
...ce donna de l'aplomb à Thibault, qui

fit trois pas en avant, et, s'adressant galamment à la jeune fille :

« Mademoiselle, dit-il, ne tenez aucun compte, je vous prie, des paroles de mon ami ; nous l'avons jadis appelé Fréjus pour une histoire... et, depuis lors, vous comprenez... »

L'orateur s'arrêta. Il venait d'apercevoir l'œil de Julien fixé sur lui d'une étrange façon.

« Et depuis lors ? » dit celui-ci.

Thibault perdit le terrain qu'il avait gagné et recula de trois pas sans rien dire.

« Et depuis lors ? insista l'artiste. Voyons, achève, qu'est-il arrivé à celui qui, le premier, s'est avisé de me donner ce nom ?

— C'est égal, dit le Marseillais, le nom est resté.

— Et je l'ai rendu célèbre, » s'écria orgueilleusement l'artiste.

La marquise intervint ; de sa voix souple et argentine, elle essaya d'apaiser les orages qui grondaient dans le lointain.

« Vraiment, monsieur Fréjus, vous le rendrez plus célèbre encore, dit-elle ; mais, de grâce, ne soyez pas ici un trouble-fête, un brandon de discorde ; ne faites pas, je vous en prie, intervenir de vieilles que
dans une question qui vous est parfaitement étra
et à laquelle vous n'avez aucun titre pour vous m

— Aucun titre, aucun titre, murmura l'artiste en reprenant ses pinceaux; je n'en sais rien si je n'ai pas de titres; à défaut d'autres, j'ai du moins celui qu'a tout homme d'honneur de dire la vérité et de donner de bons avis.

— On se passera de vos avis, dit aigrement la vieille tante.

— Si vous voulez les écouter, répliqua Fréjus en montrant le tableau sur le chevalet, j'efface immédiatement cette verdure et je vous rétablis en vos droits. »

La vieille sourit en regardant le docteur d'un air d'intelligence.

« Il est vraiment fou ! dit-elle.

— Oui, oui, allez toujours, je suis fou, c'est convenu, et vous, vous êtes tous des sages. C'est pour cela, sans doute, que vous préparez avec effort le malheur de cette pauvre fille, et que moi, je suis seul ici pour l'empêcher. Voyons, docteur, aidez-moi donc, c'est une œuvre de charité; et vous, madame, aurez-vous le triste courage de poursuivre une aussi coupable entreprise? »

La marquise, troublée et blessée peut-être, allait répondre; mais Cécile ne lui en donna pas le temps.

[illegible] vivement vers le peintre :

« Courtade, ou Fréjus, quel que soit le [illegible] vous nomme, vous oubliez que vous

êtes chez ma tante, — chez moi, — et que vous devez le respect au seuil que l'on vous a permis de franchir. »

Ici, Fréjus baissa le front, saisit sa palette et se rassit. Il reprit son travail et assombrit, sans ajouter un seul mot, la forêt vierge qu'il avait commencée avec tant d'éclat sur les débris effacés de la vieille tante. La jeune fille dirigea ensuite ses regards vers Thibault. Celui-ci reconquit toute sa hardiesse évanouie et fit de nouveau ses trois pas en avant.

« Monsieur Thibault, dit-elle, la demande que vous voulez bien faire de ma main me touche et m'honore... »

La voix de la jeune fille expira sur ses lèvres. Madame de Varigny s'approcha vivement de Cécile et l'enveloppant d'un long regard plein de douceur et d'anxiété :

« Mon enfant, dit-elle à voix basse, réfléchissez encore, songez à ce que vous allez faire; je vous en conjure, oubliez tout ce que j'ai pu vous dire; ne songez qu'à vous, à vous seule. »

Mademoiselle Dupuis serra la main de la marquise, puis elle reprit d'un accent saccadé :

« Monsieur Thibault... j'accepte.

— Pas possible ! s'écria une voix. »

Tous les regards se portèrent vers le chevalet

Fréjus travaillait avec une incroyable ardeur : la forêt vierge avait disparu; la figure de Cécile se trouvait seule sous une voûte sépulcrale, entourée de tombeaux.

« Vous faites des tableaux funèbres, dit la marquise d'un ton d'ironie amère.

— Comme vous des enterrements, » répondit le peintre.

Madame de Varigny pâlit et porta la main sur son cœur.

« Serait-il vrai? » se dit-elle avec effroi.

Ces paroles, vivement échangées à mi-voix, échappèrent aux autres acteurs de cette scène, tous occupés des remercîments dans lesquels se confondait le Marseillais.

La marquise était accablée, elle avait besoin de repos; elle se retira en compagnie du docteur. Thibault, après quelques paroles adressées à la vieille tante, ne tarda pas à les suivre, et Fréjus, ayant rajusté sa palette et ses brosses, ferma la boîte et dit à son compatriote de l'attendre. Puis il enleva le tableau du chevalet et le posa sur un meuble.

« Tout à l'heure, madame, dit-il, j'enverrai prendre [illegible] et le chevalet.

[illegible] pouvez faire prendre le tableau en même [illegible] voix aigre madame Dupuis.

— Si c'est l'avis de mademoiselle. »

La jeune fille était assise dans un fauteuil, en proie à un accablement profond. La voix de Fréjus la fit tout à coup sortir de son abattement.

« Moi, dit-elle d'un air distrait... ce tableau... Oui, oui, je veux le garder.

— Merci, dit l'artiste. Maintenant, mademoiselle, je vous fais mes adieux.

— Adieu, murmura celle-ci.

— Votre main, reprit Fréjus; celle que je vous offre est celle d'un ami. »

Cécile tendit sa main au jeune homme, qui la serra timidement sans oser la porter à ses lèvres.

« Adieu, » répéta-t-il.

Cécile entr'ouvrit les lèvres pour parler, mais le son ne put sortir de sa gorge oppressée.

Julien sortit en courant.

« C'est égal, dit la vieille quand il fut parti, malgré ses défauts ce jeune homme a du bon, et s'il avait fini mon portrait.... »

Elle ne put achever. Un cri déchirant était parti du coin où s'était réfugiée Cécile.

La vieille accourut aussi vite qu'elle put et trouva la jeune fille renversée, le front blême et les mains cris

« Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle alarmée; Cécile, vez-vous ? »

La jeune fille sourit d'un sourire angélique; ses yeux peu à peu se rouvrirent, et son visage reprit quelque couleur.

« Ce n'est rien, dit-elle aussitôt qu'elle put parler. Une douleur, là... (elle montrait son cœur), j'ai cru que j'allais mourir. »

XX

Pendant que ces douloureux symptômes jetaient madame Dupuis dans la consternation, Fréjus, qui avait fait diligence, venait de rejoindre son compatriote dans le jardin du Luxembourg. Il lui posa la main sur l'épaule assez rudement et fronça le sourcil comme un tragédien.

« Mon cher, lui dit-il, je t'ai averti, ce n'est pas moi qui l'ai voulu et tu ne peux t'en prendre qu'à toi des conséquences de cette affaire.

— Quelles conséquences ?

— Tu veux sérieusement épouser mademoiselle

s doute, je le veux... maintenant.

'pelles ce que je t'ai dit ?

— Eh ! que sais-je, moi, ce que tu dis et ce que tu ne dis pas.

— Je t'ai dit que je me battrais avec toi plutôt que de te laisser épouser mademoiselle Dupuis.

— Une plaisanterie.

— Regarde-moi et vois si je plaisante. »

Le visage ordinairement si doux de Julien avait pris une expression terrible ; ses yeux flamboyaient. Thibault recula de trois pas.

« De quel droit ! balbutia celui-ci.

— Ne parlons pas du droit, parlons du fait. Tu es bien déterminé à épouser Cécile ?

— Très-certainement.

— Alors, nous nous battrons.

— Je ne veux pas me battre, moi ; avec un ancien camarade !

— C'est bien, mais tu n'épouseras pas.

— J'épouserai et je ne me battrai pas.

— Tu n'épouseras pas et je te battrai, en bon camarade, comme autrefois, tu t'en souviens, le jour où, pour la première fois, tu m'as appelé Fréjus.

— Ce nom t'a porté bonheur.

— Je veux te porter bonheur aussi et t'empêcher de commettre une mauvaise action.

— Est-ce commettre une mauvaise action que pouser une belle jeune fille qui a, ma foi, une

jolie dot pour un pauvre marchand comme moi ?

— Oui, lorsque cette jeune fille n'aime pas et que l'on n'aime soi-même que la dot.

— Qu'est-ce que cela te fait ? Tu ne voudrais pas m'empêcher de faire une bonne affaire. Je te jure que j'ai besoin de capitaux.

— Des capitaux, on t'en donnera. Combien veux-tu ?»

Thibault regarda Julien de la tête aux pieds.

« Est-ce que tu serais un capitaliste, toi, par hasard ?

— Par hasard, oui, dit Fréjus, pour t'obliger.

— Pour m'obliger à te laisser la demoiselle.

— Je n'y prétends pas, mais je ne veux pas que tu y prétendes davantage.

— Sais-tu bien, mon cher, dit le Marseillais en se croisant les bras, que tout ce que tu dis là n'a pas le sens commun !

— Rien ne ressemble plus à la folie que l'extrême raison. Ce mariage serait un meurtre et je ne veux pas qu'on le commette.

— Un meurtre ! tu en parles bien à ton aise. J'ai lieu de croire au contraire que je ne déplais pas trop. Tu as vu avec quel empressement on a accueilli ma demande malgré tes efforts pour me desservir.

[illegible] n'as pas vu, toi, qu'en l'accueillant, la [illegible] avait la mort dans l'âme !

— Bah ! l'émotion !

— Non, dis plutôt l'angoisse.

— Qu'est-ce qui la forçait d'accepter ?

— Je n'en sais rien, dit Fréjus en fronçant le sourcil.

— Tu vois bien, tu n'en sais rien ; et tu veux que j'en croie ton dire ! tu veux que j'obéisse aveuglément à tes injonctions ! Tu m'avoueras que, si je le faisais, je me montrerais aussi fou que toi.

— Eh bien, oui, je suis fou ; mais les fous sont prophètes. Crois-moi, n'épouse pas Cécile, tu la tuerais.

— Chansons, mon cher, que tout cela.

— Chansons si tu veux, mais chansons dont le refrain n'est pas gai. Tu m'as entendu, tu m'as compris : réfléchis, et songe à ce que tu dois faire. »

Thibault allait répondre, mais Julien était déjà loin de lui. Il rassembla ses idées un peu mises en déroute par les menaces de Fréjus, et se dit qu'après tout il serait bien sot de s'en effrayer.

XXI

Nous franchissons ici un intervalle de quatre [illegible] C'est beaucoup ; quelques lecteurs trouveront [illegible] doute que ce n'est pas assez.

Il faisait assez mauvais temps le jour où s'ouvrit la première exposition universelle de Paris, — espérons qu'elle ne sera pas la dernière ; — il tombait, bien que l'on fût « au joli mois de maï, » une jolie petite neige à moitié fondue, mais tout à fait désagréable, qui refroidissait beaucoup l'enthousiasme des visiteurs, des industriels et des artistes.

Ceux-ci, aussitôt la cérémonie de l'ouverture terminée sous la grande cloche en verre de l'ancien carré des fêtes, se précipitèrent vers la vieille allée des Veuves, devenue aujourd'hui l'avenue Montaigne, où se dressait le temple de carton élevé à la gloire de l'art contemporain. La plupart s'arrêtaient en passant pour lire écrit en grosses lettres, sur une bande de calicot écru, cette inscription que l'on n'accusera pas d'être renouvelée des Grecs ni des Romains :

RÉALISME... PRIX D'ENTRÉE : 1 FRANC.

L'auteur de cette facétie avait ouvert sa petite exposition près de la grande, il avait élevé autel contre autel, temple contre temple; je n'ose pas dire dieu contre dieu, bien qu'il soit de mode aujourd'hui de voir des [illegible]. Mais au dire de gens bien informés, le [illegible] de la religion du réalisme en fut pour ses [illegible]naire n'eut pas assez de fervents pour

entretenir le feu sacré, et la religion nouvelle, pour donner des prosélytes, dut abaisser le prix d'entrée. La lampe ne s'en éteignit pas moins faute d'huile.

« Ce diable d'homme ne sait qu'imaginer pour faire parler de lui, dit dans un groupe un des artistes qui traversaient l'avenue. Le voilà maintenant qui ouvre boutique et qui prend une enseigne !

— J'en connais, dit un autre, qui n'osent pas encore prendre l'enseigne, mais qui ont déjà ouvert la boutique.

Le premier interlocuteur, qui était gros et joufflu, regarda le petit homme brun, à moustaches aiguës, qui venait de formuler tout haut cette réflexion, fit une grimace assez laide, dont heureusement pour l'art personne ne s'aperçut, et passa outre.

Du péristyle, les artistes entrèrent dans la cella du temple. Là une foule généralement barbue s'agitait, allait, venait en gesticulant. Presque tous avaient le visage bouleversé, les joues pourpres, une inquiétude fiévreuse dans le regard.

« Comprenez-vous, disait l'un, qu'on m'ait placé si haut ?

— Et moi si bas ? disait un autre.

— Et moi dans l'ombre ? ajoutait un troisième

— Et moi en pleine lumière ? s'écriait un quat

— C'est d'une injustice ! reprenait le premie

Le mot « injustice » fut répété par tous les autres sur différents tons et avec beaucoup de variations proportionnées à leur amour-propre.

Un nouveau personnage intervint dans le groupe. C'était un homme de grande taille, d'une physionomie aimable et souriante, de manières distinguées et avenantes.

« Je sais un moyen bien simple de vous contenter tous, leur dit-il; aucun de vous n'est satisfait de la place attribuée à ses œuvres, n'est-il pas vrai, et vous voudriez tous avoir les bonnes places? C'est naturel. Eh bien! choisissez chacun celles qui vous conviennent; entendez-vous ensemble et je vous promets de faire ratifier vos choix. »

A cette proposition, tout le monde se montra joyeux et le personnage s'éloigna. Mais il avait laissé derrière lui la pomme de discorde. Tous les peintres choisissaient la même place pour leurs cadres, et il n'y avait aucun moyen de s'entendre sur un classement amiable Peu s'en fallut qu'on en vînt aux mains et que la force ne décidât à quelle hauteur les toiles seraient placées et sous quel angle de lumière. Quand l'homme aux manières distinguées repassa près du groupe des [illegible] il vit à leurs attitudes et à l'expression de leur [illegible]nie qu'ils n'avaient pu s'accorder.

[illegible] leur dit-il, vous êtes d'accord, je suppose?

Nul ne souffla mot.

« Alors, poursuivit-il, vous êtes d'avis que rien ne soit changé. »

Il sourit et s'éloigna de nouveau, sans attendre la réponse. Tous les cadres restèrent où ils se trouvaient. Chacun se consola de n'avoir point la meilleure place en songeant qu'elle n'était pas échue à son rival.

Chaque groupe et chaque coterie donnèrent ce jour-là exactement le même spectacle ; ils le donnaient depuis quinze jours ; ils le donnèrent après l'ouverture, dans l'espoir qu'un remaniement apporterait un heureux changement dans leur situation ; ils le donneront à l'exposition prochaine, puis aux expositions suivantes, et à toutes celles où l'on appellera les œuvres d'artistes vivant, parlant, enviant et dénigrant.

Cependant, le groupe auquel nous nous sommes joint avait traversé précipitamment les écoles romaine et suisse, jeté en passant un regard sur les toiles américaines, s'étonnant que l'Amérique n'eût pas encore inventé la peinture à la vapeur, franchi d'un pas rapide l'école allemande, pour laquelle nos compagnons ne paraissent professer aucune sympathie, tiré sa révérence à l'école espagnole, en souvenir du passé.... notre groupe parut hésiter entre le salon de M. Ing et celui de M. Horace Vernet. Les gens à moustaches

clinaient pour celui-ci, les gens rasés de frais pour celui-là. Les barbus à tous crins l'emportèrent; on pénétra dans le grand salon.

Jamais salon ne fut si grand que celui-ci, et l'on peut dire que les plus vastes toiles y étaient perdues dans l'espace. Seuls, les tableaux de M. Heim s'imposaient aux regards par leur vigueur singulière, dominaient toute l'assemblée du haut de leurs cadres. Le vieux maître faisait sentir sa férule à tous ces écoliers qui se pressaient autour de lui ; l'astre rayonnait parmi les réverbères.

Dans une salle d'exposition trop vaste, il est remarquable qu'on ne voit guères que de très-petits tableaux ou ceux des grands tableaux qui pareils aux œuvres de M. Heim, commandent l'attention générale par leur énergie et par leur valeur exceptionnelle.

Notre groupe, bien qu'il fût composé d'artistes en renom, ne se conduisit pas autrement que la foule en cette mémorable circonstance. Il passa devant les grandes toiles sans les apercevoir, malgré les efforts que faisaient quelques-uns pour attirer l'attention sur leurs œuvres d'autrefois. De vastes machines, qui jadis avaient obtenu un succès proportionné à leur étendue et que la critique avait données pour des chefs-d'œuvre, disparaissaient complétement, et au contraire cinq ou six portraits solidement peints, une dizaine de pe-

tits tableaux excellents captivaient les regards d'abord éblouis et distraits.

Tout à coup, une exclamation fut poussée dans le groupe. Un sculpteur que nous connaissons déjà s'était élancé en avant, et d'un geste qui, dans la statuaire de l'avenir, devra, je suppose, exprimer l'étonnement, il montrait un tableau, un portrait qui resplendissait au milieu de trois paysages.

« Voyez, dit-il, voyez ! le portrait de la marquise ! »

Tout le groupe se précipita vers le cadre indiqué.

« C'est ma foi vrai, dit un petit peintre rougeaud, dont nous avons déjà fait ailleurs la connaissance, c'est ma foi vrai ! Mais comment est-il ici ! Hier la place était vide.

— C'est précisément parce qu'elle était vide hier qu'on a pu aujourd'hui la remplir, observa philosophiquement un artiste de mise négligée, mais de mine respectable.

— Cheminard a raison, dit le sculpteur qui se piquait de tenir toujours avec la philosophie.

— Cependant, reprit l'homme rouge, Fréjus n'est pas à Paris; il y a quatre mois qu'il est parti pour l'Italie.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? Parce [illegible] est à Rome, ne peut-on plus exposer à Paris ?

— Non, non, Fréjus n'a pas assez de cré[illegible]ur

faire ainsi placer un tableau dans le grand salon, et surtout pour le faire recevoir quand les délais sont prescrits.

— A la bonne heure, dit un nouveau venu, mais le modèle n'est-il pas là ? Quand on peint des marquises, on a droit à toutes les faveurs.

— Ce n'est pas une faveur, c'est une justice, dit Cheminard, redresseur habituel des torts de la critique. Ce portrait est fort beau, et il eût été fâcheux pour le salon d'en être privé.

— Ma fileuse aussi est fort belle ; cependant on l'a reléguée dans les combles. Et mon cimetière on ne l'a pas même reçu. Comprenez-vous rien à cela ? Le plus beau cimetière que l'on ait fait depuis cinquante ans ; que dis-je ! le plus beau cimetière que l'on ait jamais vu.

—Il faut avouer, dit Cheminard, que votre cimetière n'était pas une peinture ordinaire.

— Non, dit le petit peintre rouge, c'était de la peinture extraordinaire.

— J'accepte le mot, s'écria Lebourbet, extraordinaire ! N'en fait pas qui veut de l'extraordinaire ; et vous tous qui parlez, vous voudriez bien rencontrer
[illegible] individu-là sous votre brosse. »
[illegible]ue personnelle, trois ou quatre artistes
[illegible] groupe et firent bande à part, comme

s'ils voulaient par là protester contre le dire de Lebourbet en ce qui les concernait, et rompre toute solidarité avec des hommes dont la dignité leur semblait bien compromise en si mauvaise compagnie. De ce nombre était Fleurmann. Il détourna le cours de l'entretien, et s'adressant au peintre de petits tableaux :

« Vous disiez donc que Fréjus a quitté Paris depuis quatre mois !

— Ne le saviez-vous pas ? vous son ancien ami.

— Nous ne nous voyions que rarement ; vous savez, nous ne sommes pas du même monde.

— C'est vrai, dit le peintre à moustaches en croc, Fréjus est du monde des artistes.

— Et vous dites qu'il est en Italie ? demanda Fleurmann sans prendre garde à l'intention épigrammatique de son confrère. Je le croyais sur le point de se marier.

— Se marier, lui, Fréjus ! allons donc ! je commence à croire que vous ne le connaissez pas. Par hasard, dans un jour d'entraînement, il aurait pu le faire ; mais ayant pris, dit-on, une semaine pour réfléchir, il est parti le lendemain sans avertir personne.

— Le séjour de l'Italie lui fera du bien, dit Fleurmann ; il y formera son talent à l'étude des maîtres. Puis, cela fait toujours bon effet de revenir d'Ita

Le groupe s'était rapproché, et Lebourbet av tendu les dernières paroles.

« L'Italie, les maîtres ! Voilà où vous en êtes encore, vous autres ! avec vos préjugés de l'école. Il n'y a qu'un maître, c'est la nature, et tous les pays sont bons, pourvu qu'on y cherche la réalité.

— Mais dans la nature, formula d'une voix aiguë le petit peintre, il y a le beau et le laid.

— Il n'y a point de laid dans la nature. Les choses que vous croyez laides sont belles à un point de vue. Il suffit de se mettre à ce point de vue pour que tout devienne beau.

— Et quel est ce point de vue, s'il vous plaît ?

— Ce point de vue ! répéta Lebourbet embarrassé de sa réponse ; mais, ce point de vue, c'est celui que j'ai adopté, celui du réalisme. »

Le peintre philosophe qui n'avait pas cru devoir intervenir dans un débat où les interlocuteurs ne paraissaient pas bien se comprendre eux-mêmes, jugea nécessaire de venir au secours de Lebourbet compromis.

« Notre ami, dit-il, ne veut pas prétendre que tout dans la nature atteigne au beau absolu, au beau idéal...

— Il n'y a pas de beau idéal ! s'écria Lebourbet.

— Il veut seulement dire, poursuivit le philosophe sans prendre garde à l'interruption, que l'art, en reproduisant la nature, fait toujours une œuvre belle indépendamment de l'objet représenté, si cette représen-

tation est exacte, si elle *réalise* toutes les qualités et toutes les apparences du modèle.

— Non, non, dit Lebourbet, si le modèle n'était pas beau, l'œuvre ne serait pas belle, puisqu'on suppose une reproduction exacte, et il n'y a pas de beau sans la réalité.

— Le modèle est beau, en effet, reprit le philosophe, continuant à plaider avec un admirable sérieux pour un client qui le répudiait, le modèle est beau en tant qu'il remplit toutes les conditions que les lois de la nature lui imposent et qu'il rentre dans l'harmonie universelle ; mais il ne peut cesser de l'être si vous le soumettez à un examen particulier et le séparez, pour l'y soumettre, de l'ensemble dont il fait partie. »

Cheminard continua son discours, mais ce fut peine perdue, le peintre du réalisme ne comprenait rien à des théories esthétiques aussi élevées, et il ramenait sans cesse la conversation sur le terrain brûlant des exemples fournis par l'Exposition.

« Entrez dans la glacière de M. Ingres ! s'écriait-il, et dites-moi si c'est là de la nature ! Plantez-vous devant les toiles de M. Delacroix, et dites-moi si la nature est ainsi violette, jaune, verte, bleue et rouge ! Allez voir les tableaux de Decamps, et dites-moi si vous l'avez jamais vue bistrée de cette façon ? Regardez grandes toiles d'Horace Vernet, et avouez que la

ture n'a pas cet air de papier peint ! Tout cela, voyez-vous, c'est de la fantaisie, de la convention, ce n'est pas de la peinture. Si vous voulez voir de la peinture, il faut regarder mon cimetière : voilà un tableau où il y a de la vie ! Mon cimetière est la composition la plus vivante de ce siècle.

— Et la plus amusante ! s'écria une nouvelle voix. Grâce à Lebourbet, on dira désormais : « Gai comme un enterrement. »

Tous se retournèrent : c'était Fréjus, Fréjus qui arrivait d'Italie.

« Depuis quand ?

— A l'instant même ; et j'arrive à temps, il me semble, pour soutenir notre ami Lebourbet, grand peintre, comme chacun sait, mais mauvais dialecticien.

— Ma peinture se défend bien toute seule, dit le réaliste.

— Parbleu ! personne n'ose en approcher. »

Lebourbet apostrophé de la sorte et suivant son procédé, voulut tenir tête, mais Fréjus était en fonds de sarcasmes, et son adversaire n'eut d'autre ressource pour se mettre à l'abri que de s'enfoncer dans le groupe et de se glisser derrière le philosophe, protecteur généreux des causes perdues.

Fleurmann s'était approché du nouvel arrivant, et le saluant de cet air arrogant et poli qui lui est familier :

« Vous voyez, dit-il, Fréjus, que l'on s'est occupé de vous pendant votre absence.

— En effet, répondit celui-ci ; je trouve mon portrait admirablement placé ; et c'est à vous probablement que je le dois.

— Il le méritait, c'est une œuvre de haute valeur.

— Je le crois, dit simplement Fréjus ; après deux ou trois portraits de M. Ingres, c'est la meilleure tête de l'exposition.

Fleurmann fit la moue.

— Avez-vous vu les autres salles ? reprit-il.

— Du moins j'ai vu toutes vos toiles, que je connaissais déjà ; une *Adoration*, un *Ravissement*, un *Prométhée* ; quel beau Prométhée ! et quelle marine ! Dieu la belle marine !

— Heu ! heu ! fit Fleurmann en souriant de vanité satisfaite. Et vous, vous allez maintenant nous donner quelque nouveau chef-d'œuvre, sans doute ?

— Ma foi non, j'ai abandonné la peinture.

— Abandonné ! C'est impossible.

— Pourquoi donc impossible ? En Italie, lorsque je voyais tant de chefs-d'œuvre, tant de pages éclatantes d'inspiration et d'intelligence, je me suis pris à penser que nous étions tous de bien pauvres sires et qu[illegible] meilleurs morceaux ne valaient pas la peine qu'[illegible] regardât. Cette pensée, tout ce qui m'environne

confirme pleinement. Nous ne ferons jamais aussi bien que les vieux maîtres ; nous n'approcherons jamais de leur savoir, de leur poésie, de leurs magiques conceptions ; cessons donc de poursuivre cette chimère, et prenons une autre voie ; au lieu de galvaniser un cadavre, attachons-nous à ce qui est vivant ; de tous les arts, la musique est le seul vivant ; nous autres artistes qui nous sentons une étincelle au front et une flamme au cœur, rattachons-nous à l'art qui peut seul aujourd'hui nous donner des expressions nouvelles, rattachons-nous à la musique.

—Ainsi, dit Fleurmann avec un sourire dédaigneux, vous vous êtes fait musicien ?

— Je l'étais déjà plus que je n'étais peintre ; il ne me manquait que du temps pour développer ma vocation ; je m'en suis donné. Je suis allé en Italie pour m'abreuver aux bonnes sources ; j'irai en Allemagne pour étudier les formes nouvelles. Il paraît qu'il y a là-bas une école expressive qui grandit et se fait jour, une fameuse école qui rend, avec la musique, toutes les nuances de la passion et peint tous les objets de la nature. J'irai voir Listz à Weimar et Wagner à Francfort.

— Et vos pinceaux, votre palette, vous le coloriste par excellence ?

— J'ai tout abandonné. Je n'ai pas touché une brosse

depuis quatre mois ; j'ai repris mon violon ; je passe mes jours et mes nuits à étudier l'harmonie. Ah ! si vous saviez ce que c'est que le contrepoint ! »

Des six ou sept artistes qui écoutaient ce dialogue, plusieurs regardaient Fréjus avec pitié et se disaient qu'il était devenu tout à fait fou. D'autres se réjouissaient en pensant qu'un si rude champion allait se retirer de l'arène, où ses exploits leur rendaient le succès difficile. Mais la joie de ces derniers était tempérée par la crainte que la détermination de Fréjus ne fût pas sérieuse ; ils voyaient là une des excentricités habituelles de l'artiste et non pas un parti pris véritable de leur abandonner toutes les palmes de la victoire. Celui-ci paraissait cependant déterminé à leur enlever cette appréhension.

« J'ai là, reprit-il en mettant le doigt sur son front, le plan d'une symphonie dont vous me direz des nouvelles. On a peint en musique l'orage, le lever du soleil, la pluie, l'ouragan, la tempête ; je veux, moi, sortir du paysage et peindre l'histoire : ma symphonie sera intitulée *Philippe-Auguste*. Vous viendrez tous l'entendre.

— Et l'applaudir.

— Vous l'applaudirez si vous l'en jugez digne. Je veux pas que la camaraderie intervienne pour me un succès. Au surplus, c'est une voie nouvelle

veux ouvrir à l'art, j'espère bien que mon exemple ne vous sera pas inutile. Ainsi, vous, Cheminard, qui avez des idées dans la tête et qui vous plaignez de ne pouvoir les traduire en peinture, que n'essayez-vous de les manifester en musique ?

— J'y ai souvent songé, répondit sérieusement Cheminard, mais je ne crois pas que l'heure soit encore venue de charger cet art trop jeune des manifestations de notre pensée.

— D'ailleurs, dit le sculpteur, la musique ne peut pas tout dire.

— Mais elle peut tout chanter, dit un autre.

— La musique est un art incomplet, indécis, ajouta un troisième, et son domaine est limité.

— Elle exprime les sentiments, reprit un quatrième, et ce domaine-là est immense.

— Elle ne formule jamais les choses carrément, d'une manière précise, dit un architecte.

— Elle n'en est que plus poétique, s'écria Fréjus.

— Poésie vague et vaporeuse, reprit le statuaire, tandis que la sculpture ne dissimule rien; elle vous montre tout et avec elle il n'y a jamais de surprise.

— La sculpture, observa Crouteu, est un art primitif; elle ne traduit que la moitié des choses et ne réalise que la forme.

— N'est-ce donc rien que la forme? s'écria le sculpteur piqué au vif.

— Je vous le dis, c'est la moitié des choses. Otez la forme de la sculpture, qu'est-ce qu'il reste?

— Eh bien, reprit le statuaire, ôtez la forme de la peinture, qu'est-ce qu'il reste?

— Il reste la couleur, dit Crouteu en faisant un geste solennel.

— La couleur de quoi? demanda vivement le sculpteur.

— De quoi, de quoi! eh! cela se comprend, la couleur de la... la couleur du... le coloris enfin. »

Un éclat de rire, que ne tempéra pas chez tous le devoir de la politesse, accueillit cette explication. Cheminard aurait voulu, suivant son habitude, venir au secours du champion désarçonné, mais il ne trouva pas moyen de le dégager de la mauvaise position où il s'était mis. Le silence du philosophe fut généralement interprété contre le peintre, qui se promit bien de chercher, la brosse à la main, par quel procédé on pourrait faire l'application du coloris sans la forme. Il ne paraît pas jusqu'à présent qu'il ait résolu le problème.

Cependant la musique, que l'on avait un peu
due de vue, fut remise sur le tapis par Fleurmann,
éprouvait le besoin d'affirmer son goût pour « l'

l'avenir. » Les douces vengeances avaient du charme pour le peintre agent de change, et il en savourait une en ce moment.

« J'admets, dit-il, que la musique soit un art fécond, une langue universelle, et je ne doute pas que notre ami n'y excelle, comme il excelle en peinture. Je crois même que, s'il donnait quelques concerts, sa réputation de peintre en serait considérablement augmentée.

— Je ne fais pas de l'art une spéculation ! dit Fréjus indigné.

— Sans spéculer sur son art, il est permis d'en tirer le meilleur parti possible, et la musique me semble pour cela un moyen ingénieux. La musique attire l'attention, la peinture la fixe. On trouve original d'avoir à ses soirées un solo de violon exécuté par un peintre et de montrer dans sa galerie un tableau peint par un musicien. Je gage qu'avant six mois M. Fréjus sera le peintre à la mode.

— A la mode, s'écria Julien, moi un peintre à la mode ! »

Le coup de Fleurmann avait porté juste, Fréjus était exaspéré. Un peintre à la mode ! on ne pouvait lui dire une injure plus sanglante.

« Au reste, reprit Fleurmann, pour adoucir la blessure qu'il avait faite, Léonard jouait fort bien

de la viole et Michel-Ange était un grand musicien.

— L'un et l'autre étaient aussi de grands ingénieurs, ajouta Fréjus; je ne sache pas toutefois que pour exercer moins d'arts différents, les peintres d'aujourd'hui fassent de meilleure peinture.

Fréjus aurait pu s'en tenir là, et laisser le soin à son auditoire d'appliquer les paroles qu'il avait dites. Mais il ne faisait pas grand fond, paraît-il, sur l'intelligence des gens qui l'écoutaient, car se retournant brusquement vers Fleurmann :

« Fleurmann, lui dit-il, je gage que vous n'avez jamais joué de la viole? Cela se voit dans vos tableaux. »

Fleurmann se mordit les lèvres, mais il n'osait pas riposter à l'attaque, dans la crainte de s'attirer une nouvelle répartie. Il feignit même de prendre la chose cavalièrement.

« Ah! fit-il, ce ne sont pas des tableaux de musicien ! »

Il ne s'aperçut de son imprudence que lorsque le mot était lâché.

« C'est vrai, répliqua aussitôt Fréjus, aussi dit-on qu'ils manquent d'harmonie.»

Fréjus quitta le groupe sur cette ironie et disparut dans la foule. Mais on s'occupa encore de lui après qu'il fut parti, chacun interprétant suivant ses sentiments et ses intérêts les excentricités de l'artiste.

« J'avais vaguement entendu parler d'une folle passion, dit Fleurmann, — plus intéressé qu'un autre à atténuer l'effet que les paroles de Fréjus avaient produit, — mais je ne savais pas qu'elle eût si profondément troublé le cerveau du pauvre diable.

— Ah ! oui, dit le peintre à la voix aiguë ; n'était-ce pas le modèle du portrait ?

— La marquise de... de... de... »

Pendant que l'on cherchait le nom, Lebourbet avait repris position dans le groupe.

« Peut-on se passionner pour une marquise ! s'écria-t-il.

— Enfin ce qu'il y a de certain, ajouta le sculpteur, c'est qu'il y a là-dessous un grand amour malheureux, et j'ai une profonde sympathie pour ce genre de malheur.

— Oui, insinua Fleurmann, à moins que ce ne soit tout bonnement une amère déception. Tous les tableaux de Fréjus ont été refusés par le jury.

— Refusés ! cependant, celui-ci ?

— Celui-ci a été imposé, à ce qu'il paraît, car je ne crois pas qu'il ait passé sous les yeux de la commission.

— Il a donc envoyé des croûtes ? demanda un artiste dont toutes les toiles avaient été reçues.

— Des croûtes ! dit le sculpteur, ce ne serait pas

une raison pour être refusé; n'est-ce pas, Fleurmann?

— Pas toujours, répondit celui-ci, mais il paraît que, dans cette circonstance...

— Cette raison a paru suffisante?

— Je n'ai rien dit de pareil. Au surplus, il n'est pas le seul à qui cet accident soit arrivé. Tout le monde peut se tromper, et pourvu que l'on reconnaisse son erreur...

— Fréjus l'a reconnue, dit le peintre à moustaches cirées, puisqu'il renonce à la peinture! »

Ces réflexions charitables, et beaucoup d'autres du même genre trouvèrent des échos complaisants chez la plupart des artistes, sans distinction d'école ni de coterie, et la journée ne s'était pas écoulée que tous ceux qui, dans Paris, connaissaient Fréjus, savaient que, par dégoût et par impuissance, l'artiste avait jeté sa palette aux orties.

XXII

Nous venons de voir à quelles suppositions s'abandonnaient les anciens camarades de Fréjus su métamorphoses et les lubies de l'artiste. Les comm

taires ne manquaient pas, et les variations se brodaient à l'infini sur les différents thèmes dont quelques-uns avaient pris la peine d'inventer le motif. Une grande passion, un mariage manqué, un dégoût de l'art, que sais-je encore! tels étaient les divers points de départ de cent récits contradictoires.

Notre devoir d'historien nous oblige à plus de réserve et à une recherche plus scrupuleuse de la vérité. Nous avons affaire, il est vrai, à un type exceptionnel, même parmi les artistes, chez lesquels on rencontre bien moins d'imprévu et plus de calcul qu'on ne le croit généralement; mais ce n'est pas une raison pour nous aventurer plus avant dans les traquenards que Fréjus tend à chaque instant à notre ingénuité, sans avoir cherché à nous bien rendre compte de ses actes et des raisons ou des prétextes qui les ont inspirés.

Fréjus revient d'Italie après un voyage de quatre mois : pourquoi ce voyage dans un moment où tout, à ce qu'il semble, devait le retenir à Paris? — Fréjus était un peintre de vocation; il venait d'obtenir un grand triomphe : pourquoi répudiait-il tout à coup ses succès? Pourquoi reportait-il subitement toutes les ardeurs de son âme d'artiste vers un art dans lequel il était resté un virtuose secondaire? Sans prétendre mettre parfaitement d'accord avec lui-même un personnage aussi décousu que Fréjus, — nous ne

voulons pas tenter l'impossible, — il nous est permis cependant de l'expliquer : le simple récit des faits suffira à cette tâche sans que nous ayons besoin cette fois d'avoir recours à une laborieuse analyse.

Après la scène de la rue de l'Ouest et celle du jardin du Luxembourg avec son ancien camarade Thibault, Fréjus était rentré chez lui. Un billet de la marquise l'y vint bientôt rejoindre. Dans ce billet, il y avait une somme de dix mille francs, et ces mots : « Suivez les conseils d'une amie ; partez, allez passer quelques mois en Italie, et quand vous vous sentirez bien guéri, revenez ; vous trouverez au retour plus d'amitié et une gloire nouvelle. »

Peut-être ce billet tracé d'une main charmante n'eût-il eu pour Fréjus qu'une médiocre importance s'il n'avait caché sous son pli un autre billet d'une autre écriture, moins élégante et moins ferme. Julien ne put lire son contenu sans une vive émotion ; il n'était guère plus long que le précédent, mais il en disait bien davantage. « Madame, disait-il, j'ai besoin de vous témoigner tout de suite ma reconnaissance pour tout ce que votre bonté vient de faire pour moi. Je sens maintenant que je fuyais le bonheur ; c'est votre main qui m'a ramenée vers lui, et je serais bien ingrate si je m'y montrais rebelle. » La signatu
« Cécile Dupuis. »

Si ce billet avait pu réconcilier madame de Varigny avec sa conscience, il n'eut pas précisément le même pouvoir sur Julien. Celui-ci se dit, après l'avoir lu, qu'il était bien sot, bien ridicule et, qui pis est, bien méchant de vouloir faire obstacle au bonheur de cette jeune fille. Il se trouva bien niais au souvenir de la scène absurde qu'il venait de faire au Marseillais, bien fat d'avoir cru lire dans les yeux de Cécile un regret de sa retraite, bien présomptueux de s'être imaginé apercevoir dans son cœur des sentiments qui certainement ne s'y trouvaient pas. Enfin, il alla jusqu'à penser que le conseil de la marquise valait la peine d'être suivi.

Un seul scrupule l'arrêtait : il avait promis à Thibault de se battre avec lui. Il savait bien, — et Thibault n'aurait eu aucun besoin de le lui dire, — que son compatriote tenait médiocrement à lui voir accomplir cette promesse. Il répugna cependant à partir sans avoir acquitté cette dette et se dit qu'il irait le lendemain matin se mettre à sa disposition. Le lendemain matin, en effet, il était allé chez son ami, mais celui-ci n'y était plus : il était parti le soir même, la veille, pour la ville natale. Julien se dit qu'il le rejoindrait à Marseille. En rentrant chez lui, il trouva une toile que l'on venait d'apporter. Cette toile n'était autre que celle où la figure de madame Dupuis avait subi tant de transformations et sur laquelle étaient repro-

duits les traits de Cécile. Toute réflexion faite, Cécile n'avait donc pas voulu la garder! C'était le dernier voile de l'illusion qui se déchirait : désormais la vérité apparaissait tout entière à Fréjus ; il ne lui restait plus qu'à faire ses malles et à partir. Il s'assit sur un tabouret, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, et, dans cette position pittoresque, il se demanda sincèrement jusqu'à quel point toutes ces choses l'intéressaient et s'il éprouvait un véritable regret de la tournure qu'elles avaient prise. La réponse à ces deux questions fut qu'il avait le cœur gros et grande envie de pleurer. Cependant il ne pleura pas ; il prit la toile qu'on venait de rapporter, la coupa en plusieurs morceaux qu'il jeta dans son poêle où la flamme les dévora aussitôt. Il regardait tristement l'œuvre de destruction s'accomplir.

« Art funeste, disait-il, tu ne vaux pas la peine que l'on prend à t'acquérir! Je renonce à toi, je ne veux plus toucher une palette. »

Puis il appela son valet. Ici, nous craindrions d'altérer le laconisme du dialogue, en ne le reproduisant pas textuellement.

« Pierre, dit-il, avons-nous une malle ici?

— Nous en avons deux.

— Deux malles, une pour chacun de nous; c bien. Sont-elles en bon état?

— A peu près.

— Il faut les remplir.

— Avec quoi?

— Avec du linge, des effets, etc.

— Pourquoi faire?

— Pour voyager.

— Moi aussi?

— Toi aussi.

— Où aller?

— En Italie.

— Loin?

— Cela dépend.

— Quel jour?

— Aujourd'hui.

— Faut-il prendre la boîte?

— Non, point de couleurs.

— Et Safran? »

Safran était le nom du roquet, gardien de la maison, qui mordait les gens sans aboyer. On l'avait appelé Safran parce qu'il avait le poil jaune.

« Safran! on le mettra en pension.

— Pauvre Safran! fit Pierre. Et l'atelier?

— On le fermera. »

Pierre, ne trouvant plus de questions à poser à son maître, se mit à faire les malles, ce qui ne fut pas long. On confia Safran à une voisine qui avait des

tendresses pour Pierre, et qui jura, la larme à l'œil, d'avoir le plus grand soin du pauvre animal. A cinq heures, un fiacre emporta les deux pèlerins vers le chemin de fer de Lyon. Il était temps, car, dans la solitude de l'atelier, le cœur gros de Julien commençait à se dilater et à se fondre en eau.

A Marseille, Julien comptait rencontrer Thibault, mais il comptait sans son hôte. Thibault n'avait point paru dans la ville phocéenne, et il fallut se mettre en route sans avoir vidé la querelle.

« A mon retour, disait Fréjus, nous acquitterons cette dette. »

Nous avons vu que l'artiste n'avait pas voulu emporter sa boîte à couleurs; mais en revanche il avait eu soin de prendre un violon, le fameux violon qu'il avait essayé un soir chez la marquise et dont le marquis lui avait fait présent. Il avait pris la peinture en dégoût et ne touchait même plus un crayon. Toutes les fois qu'on parlait de peinture devant lui ou qu'il voyait un tableau : « Art trompeur, art funeste! » s'écriait-il; et il s'éloignait ou changeait de sujet de conversation. En Italie même, il resta quelque temps sans vouloir jeter les yeux sur un tableau, sans mettre le pied dans un musée. Il est vrai, qu'à peine eut-il touché au fruit qu'il s'était défendu, la rage [illegible] tout dévorer; dès lors le culte qu'il avait voué

musique, il le partagea en deux et en consacra la moitié aux chefs-d'œuvre de l'art italien. Le jour était donné à la peinture, le soir à la musique; mais, fidèle à son serment, il ne toucha pas une palette, ne tailla pas un crayon. Plus d'une fois, à Venise ou à Parme, à Rome ou à Florence, en face de Titien ou du Corrége, d'André del Sarte ou de Léonard, il se sentit des démangeaisons dans les doigts et faillit céder à la tentation de saisir en passant le secret des maîtres et de le fixer sur la toile; mais il triompha toujours de ses entraînements et en revint à sa première manière d'étudier par l'examen laborieux et attentif, par la contemplation. Il renouvela souvent, dans les musées d'Italie, la scène du musée de Paris, et fit plus d'une fois enrager les visiteurs de la Tribune, en absorbant à lui seul la Sainte-Famille du Corrége ou la Vénus couchée de Titien. Un jour, à Rome, dans la galerie du palais Borghèse, il alla droit au célèbre tableau de Titien, représentant l'Amour sacré et l'Amour profane; il s'établit devant cette peinture et y resta depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Quand on vint le prier de se retirer, il répondit :

— Je reviendrai demain. »

Raphaël était le peintre qui avait pour lui le moins d'attraits. Les pensionnaires de la villa Médicis le con-

duisirent un jour à la Farnésine pour lui montrer l'histoire de Psyché, peinte à fresque par Sanzio et ses élèves. On appelait son attention sur le fameux triomphe de Galatée.

« Vous direz tout ce que vous voudrez, répondait-il, mais j'aime mieux Diane et Calisto. »

Il voulait parler d'un tableau du Titien qu'il avait vu la veille au musée de l'Académie de Saint-Luc.

Le soir, comme il applaudissait à tout rompre la musique de Verdi, il se pencha à l'oreille de son voisin qu'il ne connaissait pas, et lui dit :

« C'est de la musique du Titien, cela, c'est de la musique du Titien ! ».

Nous ne suivrons pas Fréjus et son écuyer dans leurs pérégrinations à travers l'Italie. En ce pays on professe un grand respect pour les excentriques et l'on ne s'effarouche jamais des traits bizarres du caractère. Il en doit être ainsi, malgré les douleurs qu'elle a traversées, dans la patrie du carnaval et de la tarentule.

Si, pendant les quatre mois qu'il passa en Italie, Fréjus ne pratiqua point la peinture, il pratiqua en revanche la musique. Il ne s'était pas vanté en disant qu'il avait étudié l'harmonie, le contre-point, la [illegible] tout ce qui constitue le côté aride du plus grac[illegible] des arts. Il avait même fait plus d'une fois très-h[illegible]

rablement sa partie de deuxième et même de premier violon dans d'illustres quatuors, et un soir, au palais Torlonia, il avait exécuté un concerto de sa composition où il imitait le cri de tous les animaux domestiques. Il avait intitulé ce concerto *la Basse Cour*, et il y eut un succès prodigieux.

« Quel est donc ce virtuose, qui compose et exécute de si singulières fantaisies? » avait demandé une jeune et belle princesse italienne, dont les yeux dardaient des rayons incandescents.

Un attaché de l'ambassade française lui avait répondu :

« C'est un peintre.

— Vous voulez dire un musicien qui s'occupe de peinture.

— Je veux dire précisément le contraire : un peintre qui s'occupe de musique.

— Je serais curieuse d'avoir mon portrait par ce virtuose, avait repris la princesse.

— Vous arrivez trop tard, madame, avait répliqué le jeune diplomate; ce peintre ne fait plus de peinture, il ne fait plus que de la musique. Cependant, pour vous, princesse, il se pourrait qu'il se procurât le plaisir d'enfreindre ses serments.

— Ses serments!

— Oui, il y a des serments dans cette histoire, ou

une histoire derrière ces serments, comme vous voudrez. »

Et le jeune attaché s'était empressé de raconter ce qu'il savait ou qu'il croyait savoir. Sans doute il fit l'aventure plus romanesque qu'elle ne l'était en réalité, car la princesse fut prise d'une envie irrésistible de faire la connaissance d'un héros de la taille de Fréjus. Julien fut invité à passer au palais de la jeune femme. A Rome, toutes les jeunes femmes sont princesses, et toutes les princesses ont des palais. Celle-ci, après quelques ambages, lui demanda s'il consentirait à faire son portrait. A cette demande, Fréjus crut voir se dresser devant lui, comme un fantôme, la figure de madame de Varigny. Il essaya de reculer son siége, mais il s'aperçut qu'il était assis sur un canapé.

« Je sais, reprit la princesse, que vous avez abandonné votre palette; est-ce là une détermination irrévocable?

— Irrévocable, répondit tristement Fréjus.

— Songez que nous sommes à Rome et que l'on pourrait vous relever de vos serments.

— Je ne veux pas en être relevé, dit Julien avec un soupir.

— Pas même pour une seule exception? Regardez-moi bien. »

Le mot était provoquant ou naïf. Julien

et trouva la princesse fort belle; il le lui dit, comme cela se dit en Italie, avec les expressions les plus ardentes et les plus emphatiques, mais il resta sur sa réponse négative, et les agaceries de la princesse échouèrent contre une volonté de fer. Ce n'était pas ainsi, à ce qu'il paraît, que les choses se passaient ordinairement avec la belle, car, l'histoire ayant transpiré, Julien en acquit dans Rome une renommée singulière de vertu et de constance.

Il vivait encore sur cette grande réputation, lorsque les journaux français lui apprirent la prochaine ouverture de l'Exposition universelle. En quittant Paris, il avait envoyé au docteur Vignon un blanc-seing accompagné d'un pouvoir absolu sur ses œuvres pour les envoyer à l'Exposition. C'était le dernier acte de sa vie de peintre, disait-il, son testament d'artiste; puis, il n'y avait plus pensé. Distrait par son voyage, par le tour nouveau qu'il avait voulu imprimer à ses inspirations poétiques, il avait oublié pendant quelque temps ses anciens travaux, même ceux qui avaient remué de récentes douleurs dans son âme. Mais l'annonce de l'Exposition, le bruit que l'on faisait, à l'étranger comme en France, autour de cette grande solennité, réveillèrent chez lui des souvenirs et des aspirations mal étouffés. Il se sentit pris d'une soif ardente de revoir son pays et de prendre sa part

des triomphes qui se préparaient pour l'art français. Ce désir devint bientôt une fièvre, un délire, et il arriva qu'un beau matin il quitta Rome avec la même rapidité qu'il avait quitté Paris. Nous venons de le voir débarquant dans la capitale et se faisant conduire, sans même prendre le temps de passer chez lui, droit au palais que la France venait d'élever, comme par la baguette d'une fée, à l'art du monde entier. Il s'attendait bien à ce que les tableaux qu'il avait envoyés à l'Exposition par l'intermédiaire du docteur ne seraient pas tous reçus; il avait laissé au jury le soin de faire un choix; mais il était loin de s'attendre à ce qui était arrivé : de tous les tableaux laissés dans son atelier, pas un ne figurait au salon, et le portrait de la marquise, qu'il n'avait pas désigné comme devant y être envoyé, y figurait seul. Il pensa que le docteur l'avait trahi ou qu'il avait négligé d'envoyer les autres cadres. Pour s'en assurer, il courut au secrétariat; là, il apprit que dix tableaux avaient été présentés en son nom et que tous avaient été repoussés; mais que par faveur grande on avait accepté le portrait de madame de Varigny, qui s'était offert au classement le dernier jour, appuyé de recommandations si pressantes, qu'on avait dû lui donner une place d'honneur au [illegible] du grand salon. Cette explication, qui n'exp[illegible] rien, embrouilla beaucoup les idées de Fréjus

fut seulement lorsqu'il aperçut Fleurmann qu'un rayon de lumière pénétra dans son esprit. Fleurmann faisait partie du jury d'examen et y exerçait même une certaine influence. Nous savons déjà que Fréjus ne s'était pas trompé dans ses soupçons.

XXIII

Il y a, dans les expositions d'objets d'art, des endroits où les mêmes personnes reviennent toujours et sont sûres de se rencontrer sans cesse, des peintures ou des statues vers lesquelles on se sent invinciblement poussé, en dehors même des intérêts particuliers qui s'attachent à l'œuvre d'un parent ou d'un ami, au portrait d'un personnage éminent ou de gens qui nous sont chers, à part même l'attrait que peuvent exercer le talent et le sujet traité par l'artiste. Et comme les hommes sont toujours un peu les moutons de Panurge, il arrive souvent qu'à force de voir les mêmes visages devant les mêmes tableaux, la multitude accourt et augmente le groupe des connaisseurs par curiosité, et des curieux par envie de passer pour s'y connaître.

A l'Exposition universelle des beaux-arts de 1855, le portrait de madame la marquise de Varigny fut, à ce qu'il paraît, du nombre de ces toiles privilégiées qui ont le don d'attirer la foule et de captiver l'attention. Dès le jour de l'ouverture de l'Exposition, cette influence secrète se manifesta sur le public, et pendant toute la journée, il y eut une grande foule pour voir cette figure blonde et blanche, d'un si éclatant coloris, d'une si vivante expression, d'un regard si doux et si ferme à la fois, d'une transparence si singulière que les artistes les plus consommés dans leur art se demandaient par quel procédé Fréjus avait pu obtenir ces teintes diaphanes et nacrées du modèle.

L'auteur lui-même, qui n'avait pas vu son œuvre depuis plus de quatre mois, et dont les yeux avaient désappris les manières d'être de sa propre peinture à force d'avoir vu et étudié en Italie les différentes manières des maîtres, Fréjus avait eu un moment de la peine à comprendre que ce tableau fût sorti de son pinceau, et par quel prodigieux effort de son art il était parvenu à produire un si puissant effet. Quand il en parlait avec ceux de ses confrères qu'il rencontrait, il le faisait librement, comme s'il se fût l'ouvrage d'un autre; et, chose étrange! cette qui avait été pour lui la source de plus d'un

goisse, l'attirait lui-même comme elle attirait la foule, s'emparait de sa pensée, de sa volonté et le clouait, quoi qu'il fît, en face de son cadre.

Beaucoup d'artistes, aux jours d'exposition, vont s'installer devant leurs œuvres pour entendre les remarques du public, s'exposant ainsi aux plus cruelles plaisanteries et à la plus amère critique. C'est un supplice que s'imposent parfois les jeunes gens jusqu'au jour où, leur susceptibilité ayant grandi plus vite que leur talent, ils trouvent ce moyen de s'éclairer sur leurs défauts trop périlleux et trop désagréable. Fréjus n'en avait jamais usé, non qu'il tînt en mépris le jugement de la foule, mais parce qu'il n'avait point la curiosité de le connaître, n'ayant point l'intention d'y modeler le sien. Habitué à juger ses œuvres avec une parfaite indépendance, il eût défendu sa peinture contre le premier venu qui en aurait nié le mérite, et se serait inscrit avec la même chaleur contre un enthousiaste qui l'aurait louée à tort. Ce n'était donc point par avidité d'entendre les éloges ou la critique du public que Fréjus revenait sans cesse devant le portrait de la marquise, mais bien parce qu'il obéissait à une attraction secrète, à une force mystérieuse et latente que recélait son œuvre, dont il ressentait l'effet comme tout le monde, bien qu'il fût lui-même la source et l'origine de cette force. Ainsi l'on voit souvent, dans

le monde moral comme dans le monde physique, les effets peser à leur tour sur les causes qui les ont produits et les entraîner elles-mêmes par la puissance propre qu'ils ont acquise au delà des limites où primitivement leur action s'exerçait.

Plusieurs exclamations échappées naïvement aux lèvres de Fréjus prouvaient combien cette réaction de son œuvre sur son esprit était vive; mais s'il nous était permis d'aller plus avant et d'étudier l'âme du peintre avec la lentille de l'analyse, nous trouverions probablement qu'une autre cause, étrangère à l'œuvre elle-même, exerçait en ce moment sur lui un pouvoir autrement tyrannique; notre surprise ne serait pas petite en découvrant enfin que cette tyrannie avait son siége dans une souffrance que la vue du tableau rendait plus cuisante, dans cette volupté de l'angoisse plus alléchante et plus irrésistible que celle du plaisir. Ce portrait rappelait à Julien la première douleur sérieuse et profonde qu'il eût éprouvée, et chaque minute passée devant lui ravivait davantage une plaie qu'il avait crue cicatrisée et qui saignait encore. Mais cette plaie béante, il se plaisait à l'élargir, et comme s'il eût voulu, à force de faire souffrir son cœur, en émousser la sensibilité, il le soumettait sans rel[illegible] toutes les tortures.

Peut-être Julien n'avait-il jamais ressenti au-

vement que dans ce moment à quelle profondeur était descendu en lui le mal dont il souffrait, et quelle large place il s'y était faite; il en eut ce jour-là pleinement conscience, et lorsque, fatigué et chancelant, il s'assit devant le cadre, sur l'un des divans couronnés de fleurs dont on avait meublé les salles d'exposition, il tomba comme anéanti et brisé au milieu d'un chaos de réflexions tristes et sombres. Les bras croisés, le front penché sur sa poitrine, il évoquait le passé et tremblait en songeant au présent. La marquise, Cécile, et Thibault lui-même, qu'il avait depuis longtemps oublié, passaient devant lui, la marquise fière et belle comme dans son portrait, Cécile appuyée sur le bras de Thibault et lui parlant tout bas à l'oreille, le sourire aux lèvres et la tendresse dans les regards. Julien sentait ses membres trembler et une sueur froide inonder son front. Il posa la main sur ses yeux comme pour les fermer au cruel spectacle que ses souvenirs avaient appelé, et demeura quelque temps ainsi, immobile, affaissé, attendant que le mauvais rêve se fût évanoui. C'était en vain; plus il s'efforçait de chasser les fantômes qui l'obsédaient, plus ils devenaient vivants, plus ils s'approchaient de lui jusqu'à lui parler, jusqu'à le toucher. Par un effort violent, Julien retira sa main et ouvrit les yeux : la marquise était devant lui. Comme si un ressort eût tout à coup agi sur ses

muscles, il se leva, et posant la main sur le bras de la jeune femme :

« Cécile, s'écria-t-il, où est Cécile ? »

Madame de Varigny dégagea doucement son poignet et rajustant élégamment ses dentelles froissés :

« Cécile ! » dit-elle.

La marquise hésita. Puis elle reprit aussitôt :

« Venez, venez vite ; suivez-moi. »

Julien suivit madame de Varigny, et sans lui demander aucune explication, il monta avec elle en voiture.

« A l'hôtel, » dit la marquise au valet de pied.

Pendant que la voiture roulait, Julien brûlait de pénétrer le mystère que les brèves paroles de la jeune femme lui avaient fait soupçonner, mais il craignait en même temps d'interroger. Il eût voulu savoir et il redoutait qu'on lui dît les choses dont il avait l'appréhension ; et, ne voulant pas les demander, il cherchait à lire dans les traits de la marquise.

En entrant à l'hôtel, madame de Varigny se débarrassa à la hâte de son chapeau et de son châle, et, sans prendre même le soin de rajuster ses cheveux, elle entraîna le peintre dans son boudoir en lui disant :

« Nous avons besoin de causer, monsieur [illegible] et ici du moins nous pourrons le faire sans être d[illegible] gés et sans que des importuns nous examinen[illegible]

En relevant la tête, madame de Varigny vit mademoiselle Jeanne qui écoutait.

« Laissez-nous, » dit-elle.

Mais mademoiselle Jeanne, en se retirant, fit à Fréjus un signe qui ne fut pas aperçu de la marquise. Quand la porte se fut refermée sur les talons de la soubrette, madame de Varigny invita du geste le peintre à prendre place auprès d'elle, sur une causeuse. La main étendue sur la tablette de la cheminée, elle jouait avec l'épingle qui avait attaché son châle et se donnait, évidemment, une contenance ou bien cherchait une entrée en matière à l'entretien qu'elle voulait avoir. Puis, tout à coup, se retournant vers l'artiste, comme si elle venait de prendre son parti :

« Julien, dit-elle, répondez-moi à cœur ouvert; je vous parle sérieusement; m'aimez-vous, m'avez-vous jamais aimée? »

Et comme Julien, surpris, cherchait une réponse qui fût l'expression de la vérité sans devenir blessante :

« Non ! poursuivit-elle. Tant mieux. Mais je l'ai cru, et de là est venu tout le mal. »

Elle s'arrêta un moment et reprit aussitôt :

« J'ai cru, c'était folie, — je l'avoue, — j'ai cru que j'avais produit sur votre... — la marquise s'arrêta et se reprit — sur votre esprit une de ces impressions

particulières qui marquent chez les poëtes, et les artistes sont des poëtes, l'essor d'une vie nouvelle, qui déterminent, en le fixant, le caractère de leur talent; j'ai cru que j'avais pris sur vous quelque ascendant, une sorte d'empire... auquel vous vous efforciez en vain d'échapper, dont vous subissiez l'effet malgré vous, sans le reconnaître... Il m'était doux de le croire, et, sans en tirer, croyez-le bien, d'autre conséquence, j'aimais à penser qu'il était un homme sur qui j'avais quelque pouvoir, et que cet homme était vous... Vous voyez que, si j'ai de l'orgueil, j'ai peu de vanité... Je me suis trompée : croyez-vous qu'il y ait beaucoup de femmes capables de faire un pareil aveu? Je me suis trompée, et le châtiment de mon erreur est assez dur, puisque je m'humilie aujourd'hui jusqu'à vous la faire connaître, jusqu'à vous demander pardon de l'avoir commise... »

Les lèvres de madame de Varigny, en prononçant ces paroles, avaient perdu leur sourire; sa voix, d'un timbre ordinairement si argentin, était émue et voilée. On aurait pu croire, à son accent, que la marquise était plus profondément affectée qu'elle n'aurait voulu le paraître. Mais tout à coup elle releva son front, son visage s'illumina d'une clarté su[illegible] ses traits prirent une singulière expression de fo[illegible] et de fierté.

« Vous me comprenez bien, dit-elle, vous n'êtes pas homme à supposer...

— Je ne suppose rien, s'empressa de dire Julien, qui n'était pas encore revenu de son étonnement, mais chez qui la conscience parlait toujours haut; vous ne m'avez jamais donné le droit de croire que je fusse autre chose qu'un être indifférent à vos yeux.

— Cette parole est injuste et vous allez maintenant trop loin, reprit la marquise.

— Pourquoi trop loin? répliqua Julien. De même que vous n'avez pas de vanité, moi, je n'ai pas d'amour-propre. Je ne me flatte pas d'avoir inspiré un intérêt que je n'aurais peut-être pu partager. Vous avez voulu satisfaire une fantaisie de domination, quoi de plus simple? Aux mains d'une femme comme vous, un homme comme moi est un jouet commode et qui ne compromet pas. Il s'est trouvé par malheur que le jouet était rebelle, et que là où l'on croyait ne rencontrer que souplesse et docilité, il se trouvait un cœur indépendant et tout épris de son art.

— Vous m'attribuez des calculs, fit la marquise d'un ton piqué...

— Des calculs, non, madame; mais des instincts.

— De mauvais instincts, dites le mot. Je bois mon calice : une goutte de plus ou de moins ne comptera pas dans la coupe.

— Je ne parle jamais contre ma pensée et je ne pense pas ce que vous me faites dire.

— Ainsi vous m'accusez de despotisme, de tyrannie... instinctive du moins.

— Il ne m'appartient pas d'accuser personne. J'ai eu moi-même des torts; j'ai mal compris, j'ai mal vu, j'ai pris mes sentiments pour des illusions. En ne m'avouant pas mes impressions, en résistant aux élans de mon cœur, j'ai donné le change à ceux qui daignaient prendre attention à moi; pourquoi vous accuserai-je de vous être trompée, puisque je me suis trompé moi-même? Je ne puis m'en prendre qu'à moi de tout ce qui est arrivé. Vous avez fait votre métier de femme; moi je n'ai pas fait mon métier d'homme, voilà tout.

— Vous êtes trop prompt à m'absoudre et trop porté à vous condamner. Puisque je vous ai avoué mes torts, laissez-moi au moins le bénéfice de la pénitence.

— La pénitence n'est faite que pour ceux qui ont failli, et ceux-là seulement en récueillent les fruits qui ont quelque faute à racheter.

— Eh! n'ai-je pas à racheter mes cruautés envers vous, mes efforts pour vous séparer de Cécile, pour la marier à M. Thibault?

— Vous n'aviez en vue que son bonheur.

— Je n'avais en vue que mon orgueil, monsieur Julien.

— Qu'importe, puisque votre orgueil était d'accord avec ses vœux !

— Je le croyais alors, mais je m'abusais, nous nous abusions tous. Je vous croyais occupé de moi, Cécile me croyait occupée de vous, et, dans la délicatesse de son dévouement, la pauvre fille s'immolait.

— Est-ce possible ? s'écria Julien.

— Elle s'efforçait de me cacher son sacrifice. C'est sa tante, alarmée pour ses jours, qui m'a découvert la vérité.

— Alarmée pour ses jours, dites-vous !

— Oui ; une maladie dont elle portait le germe depuis longtemps et que la douleur morale avait développée. Oh ! nous avons tout fait pour en arrêter les progrès, et, grâce au ciel, nous y sommes parvenus. Cécile est maintenant hors de danger.

— Hors de danger ! et vous ne m'avez rien fait savoir !

— Où étiez-vous ? le savais-je ? Vous ne nous avez pas écrit un mot, pas donné signe de vie.

— C'est vrai, dit Julien en laissant retomber son front dans sa main ; c'est encore ma faute, toujours ma faute. Mais pouvais-je savoir, pouvais-je deviner ?... Je croyais tout fini de ce côté. Et que dit le docteur

Vignon? car c'est lui qui l'a soignée, probablement?

— Le docteur n'a pas passé un jour sans la voir depuis votre départ. Il croit le mal diminué, mais il suffirait d'une émotion trop vive, dit-il, pour faire perdre le terrain que la science a gagné, pour compromettre même la vie...

— Je veux aller moi-même...

— Gardez-vous-en bien, dit la marquise en retenant Julien; ces maladies de cœur sont terribles, elles tuent comme la foudre. »

Julien se rassit.

« Nous l'avertirons doucement de votre retour, continua madame de Varigny; nous ménagerons une entrevue sans danger.

— Une entrevue, reprit Julien avec abattement; pourquoi faire? A quoi bon maintenant? Qu'ai-je à lui dire?

— Comment? dit madame de Varigny, vous n'avez rien à lui dire!

— Non, rien.

— Vous croyez peut-être que M. Thibault!...

— Thibault! je pense bien à lui! Après l'avoir appelé, vous l'avez écarté; aussitôt la vérité découverte, il en devait être ainsi.

— Qui vous l'a dit?

— Mon cœur, madame, dit Fréjus en me...

main sur sa poitrine, mon cœur qui devine et qui comprend le vôtre.

— Voilà enfin une bonne parole, dit la marquise en saisissant vivement la main du peintre; elle vous vaudra une bonne et solide amitié. Je vous l'avais promise, vous l'avez.

— Je voudrais mieux faire pour la mériter, mais je ne le puis pas.

— Vous pouvez tout pour cela, si vous voulez m'en croire.

— Encore vous obéir! dit le peintre en souriant.

— Avouez que ce serait pour la première fois.

— Je sais ce que vous allez me demander : vous voulez que j'épouse Cécile, n'est-ce pas? Oui, vous l'avez déjà voulu naguère, et c'est pour cela peut-être que je ne l'ai pas épousée. Si aujourd'hui vous voulez que cela soit, ne me le demandez pas. Je verrais encore là l'effort d'une main tyrannique, et ma volonté se révolterait.

— Vous êtes un singulier caractère.

— Oui, madame, très-singulier, un fou rempli de raison. Que voulez-vous? je ne suis pas fait pour le mariage; l'idée d'une chaîne, quelque douce qu'elle soit, me pèse. Si je la prends, il arrivera de deux choses l'une, ou je tirerai la chaîne à moi et je traînerai dans la vie une esclave, ou je serai traîné moi-

même, ce qui donnera beaucoup de mal et beaucoup d'occupation à ma femme.

— Le dilemme est fort beau, dit la marquise, mais il n'a pas le sens commun. Si c'est là tout l'échantillon de raison que votre folie me donne, permettez-moi de n'en pas tenir compte. »

Madame de Varigny était fort contente d'elle-même en ce moment. Elle s'était vaincue, elle avait avoué ses fautes, elle s'était humiliée, ce qui, en apaisant sa conscience, avait redoublé son orgueil ; enfin elle avait repris cette position haute et franche qui convenait si bien à sa nature, avant qu'elle ne l'eût altérée par les idées fausses qu'elle s'était mises en tête ; elle avait reconquis cette sérénité de l'âme qui exerce une si grande influence sur la beauté de la face humaine. Depuis les premières entrevues qu'il avait eues avec elle, Julien n'avait plus joui d'un pareil spectacle : les traits de la marquise, troublés par des préoccupations étrangères à ses habitudes, avaient pris une expression qui ne leur appartenait pas, et, nous l'avons vu, c'est sur l'image vivante dans sa mémoire, que Fréjus était parvenu à faire ce portrait idéal que l'on admirait à l'Exposition. La réalité ne lui eût rien offert de pareil. Mais en ce moment le visage de madame de Vari[illegible] était redevenu ce qu'il était autrefois, le visage [illegible] portrait. Cette belle tête, éclairée par les der[illegible]

rayons du soleil, semblait illuminée par un feu divin; de ses yeux bleus comme la pervenche s'échappaient des rayons d'une douceur infinie, et de ses lèvres muettes coulait comme un flot de persuasion.

Julien l'admirait en extase.

« Pourquoi me regardez-vous ainsi? lui dit-elle d'une voix presque affligée.

— Parce que vous me présentez en ce moment le plus beau spectacle du monde, répondit-il.

— Chut! fit-elle en mettant un doigt sur sa bouche; ne parlez plus ainsi; je pourrais par hasard m'y laisser prendre encore une fois. Je vous permets de me regarder, mais plus un mot!

— Soit, dit le peintre, mais si vous m'interrogez?

— Alors répondez-moi avec vos pinceaux.

— Mes pinceaux, dit Fréjus tristement, je les ai brisés.

— Et vous le regrettez! Belle occasion pour en prendre d'autres.

— En effet, dit Fréjus, absorbé dans sa contemplation; aussi bien je découvre en ce moment une foule de détails qui m'avaient échappé jusqu'ici. Ne bougez pas : je veux faire de vous un profil; c'est de profil que j'aurais dû vous peindre.

— Eh bien, il n'est pas trop tard, vous me peindrez de profil... quand il vous plaira.

— Tout de suite, dit Fréjus.

— Un instant, mon ami, dit la marquise d'un ton grave; vous avez un devoir à remplir auparavant.

— Je vous comprends, dit l'artiste. Quand me conduirez-vous chez mademoiselle Dupuis?»

La marquise réfléchit un instant.

« Demain, dit-elle, venez dîner avec nous; elle sera ici. »

Madame de Varigny tendit une main amicale à Julien, qui la serra cordialement.

Quand il rentra chez lui, dans la petite maison du boulevard Saint-Jacques, il trouva Pierre éploré, qui l'attendait sur le seuil.

« Qu'est-ce? qu'y a-t-il? s'écria Fréjus.

— Safran est mort, dit Pierre.

— Safran est mort! » répéta Fréjus.

Il passa outre, mais quand il fut dans son atelier, il s'assit sur son tabouret et répéta tristement:

« Safran est mort, Safran est mort! »

XXIV

Le lendemain matin, Julien était encore au lit, se reposant des fatigues d'un voyage précipité, lorsque le docteur se présenta chez lui. Pierre, qui respectait infiniment le sommeil de son maître, avait voulu l'éconduire, mais le docteur avait insisté pour voir Fréjus ; il avait, disait-il, le plus urgent besoin de lui parler. L'artiste s'empressa de se lever, et courut à l'atelier, où le docteur l'attendait. Il allait se précipiter dans ses bras quand la vue des traits impassibles du docteur le glaça.

« De grâce, qu'y a-t-il ? s'écria Fréjus. Quelque malheur?...

— Rassurez-vous, répliqua gravement le docteur, et causons. »

Fréjus et lui s'assirent sur le divan.

« J'ai vu hier madame de Varigny, dit le docteur ; elle m'a appris votre retour et m'a fait part de l'entretien qu'elle a eu avec vous touchant mademoiselle Dupuis. Elle m'a dit le désir qu'elle avait de vous voir épouser cette jeune fille. Au nom de la science, j'ai cru devoir combattre ce projet que je considérais comme

dangereux ; j'ai eu quelque peine à le lui persuader. »

Fréjus, déjà rassuré, fit en souriant un signe de tête affirmatif.

« J'ai parlé avec chaleur, j'ai été éloquent, continua le docteur, et à la fin j'ai obtenu d'elle que ces beaux plans seraient au moins ajournés. Je viens en son nom et au mien vous conjurer de ne pas donner suite à cette idée et de ne faire aucune démarche auprès de mademoiselle Dupuis. J'avais hâte de vous voir, et, pour éviter un malheur, je suis venu vous déranger dans un moment inopportun. »

Fréjus partit d'un grand éclat de rire et s'écria :

« Je vous excuse, cher docteur, et vous sais même un gré infini, ainsi qu'à la marquise, de la peine que vous voulez bien vous donner. »

Le docteur tenait attaché sur Fréjus un regard plein de compassion et d'étonnement.

« Mais, reprit le peintre, je verrai mademoiselle Cécile ce soir, je pense, chez madame de Varigny.

— Non... dit le docteur en baissant le front, vous ne la verrez pas. Cela ne se peut pas... ne se doit pas, veux-je dire.

— Elle est donc plus malade? demanda vivement Fréjus.

— Non, non, s'empressa de répondre le docte

— Mais alors, je ne comprends pas... Ou plu

comprends fort bien. Le moyen est adroit, je n'en disconviens pas, mais je l'ai deviné.

— Vous avez deviné! dit le docteur au comble de l'étonnement.

— Oui, docteur, j'ai deviné le petit complot ourdi contre mon esprit d'indépendance; mais je ne donne pas dans le piége que vous et la marquise voulez me tendre.

— Un complot, un piége! Que voulez-vous dire?

— Vous m'entendez fort bien.

— Non, je vous jure, dit le docteur en plaçant la main sur son cœur. »

Fréjus regarda attentivement le docteur, et ne voyant en ses traits aucun indice qui pût trahir une arrière-pensée :

« En ce cas, reprit l'artiste, vous êtes l'instrument naïf dont se sert la marquise pour exercer sur moi sa volonté.

— Expliquez-vous, de grâce, dit le docteur; il s'agit de choses sérieuses.

— A qui le dites-vous, docteur!

— Très-sérieuses, je vous le répète, plus sérieuses peut-être que vous ne le pensez.

— Vous êtes comme tous les diplomates, vous vous exagérez l'importance de votre mission.

— Je vous proteste qu'au lieu d'exagérer...

— Allons, docteur, interrompit Julien, je vois que vous n'êtes pas au courant des choses ; permettez que je vous y mette. La marquise sait fort bien que la volonté d'autrui n'a aucune influence sur la mienne et s'est imaginé que, pour m'amener plus aisément à faire la sienne, il lui fallait feindre de vouloir le contraire de ce qu'elle veut réellement. Comprenez-vous?

— En aucune façon.

— Je m'explique donc plus catégoriquement : madame de Varigny désire très-ardemment que j'épouse Cécile ; elle me l'a avoué ; mais comme je n'ai pas négligé de lui dire que tout ce qui ressemblerait à une pression exercée sur ma volonté amènerait précisément le résultat opposé à celui qu'elle se propose, elle a changé ses batteries, et aujourd'hui elle vous dépêche vers moi pour me dire d'attendre, d'ajourner, de perdre même complétement de vue les projets conçus. Elle croit ainsi pousser ma propre volonté dans le sens de ses réelles intentions, et, par ce détour, provoquer et hâter le dénoûment qu'elle poursuit. Je croirai ainsi faire ma volonté lorsqu'en définitive je n'obéirai qu'à la sienne. »

Le docteur branla la tête tristement.

« Non, dit-il, vous vous trompez ; vous pr à madame de Varigny beaucoup plus de ruse q e n'en a. Soyez certain...

— Je suis certain que ses intentions sont excellentes ; c'est tout ce que je puis vous accorder. Je vous avouerai, docteur, et maintenant je redeviens tout à fait sérieux, je vous avouerai que cette insistance à peser sur ma liberté me déplaît et me blesse. J'aime encore mieux le despotisme ouvert et loyal, que ces procédés détournés dont les femmes se servent quelquefois pour imposer leur joug et faire prévaloir leurs idées. J'obéirai plus aisément à madame de Varigny dictant ses lois, qu'à madame de Varigny agissant par surprise pour me les faire reconnaître.

— Que votre erreur est grande ! dit le docteur en joignant les mains. Un mot suffirait pour la dissiper.

— Ce mot, que ne le dites-vous ? Si je me trompe, prouvez-le-moi ; je ne demande pas mieux que d'être convaincu. Il m'en coûte d'avoir à diminuer l'estime que j'ai pour le caractère de madame la marquise, et, puisque vous êtes son ami, justifiez-la devant mon cœur.

— Ne vous suffit-il pas de ma parole ?

— Votre parole, docteur, est pour moi la vérité même, mais vous pouvez vous tromper, être trompé. »

Le docteur fit un signe négatif, sourit, mais d'un sourire si triste, que Fréju sen fut frappé.

« Cessez ce jeu cruel, s'écria-t-il tout à coup : la

marquise me tend un piége, ou vous avez une mauvaise nouvelle à m'annoncer. »

Le docteur ne répondit pas.

« Mais parlez donc, docteur, parlez donc, je vous en conjure.

— Mon ami, commença le docteur, ce que j'ai à vous apprendre...

— Cécile est morte ! interrompit Julien en se levant brusquement.

— Mon ami... »

Un cri douloureux s'échappa de la poitrine du peintre qui tomba, le front dans les mains, sur le divan. Le docteur continua de lui parler, mais Julien n'entendait plus ; il sanglotait comme une femme et s'abandonnait aux déchirements de la douleur. Tout à coup il releva la tête, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, ses traits, ordinairement si doux, exprimaient la fureur, ses mains se crispaient.

« Ah ! madame de Varigny, s'écria-t-il d'une voix stridente ; c'est vous qui l'avez tuée !

— Que dites-vous là ! fit le docteur en cherchant à lui prendre la main pour le calmer ; la marquise est étrangère, je vous le jure... à ce triste événement. Revenez à la raison, et que la douleur cesse de vous égarer.

— Non, docteur, c'est elle ! c'est elle, j'en suis

— La marquise ne sait rien encore.

— La marquise ne sait rien?... Ah! tant mieux! Quel soulagement pour mon cœur! J'avais peur..... je craignais qu'elle n'eût été lui dire mon retour..... Vous en êtes sûr? docteur, la marquise n'a point vu Cécile depuis hier à six heures?

— J'en suis sûr!

— O mon Dieu, merci! il m'en eût tant coûté de la haïr!... Mais qui donc alors, qui donc l'a tuée?

— Le mal, c'est le mal seul qui l'a tuée.

— Docteur, non, vous ne me dites pas tout; il est arrivé quelque chose... vous me cachez ce qui s'est passé. Mais la marquise n'est pour rien dans l'événement, vous le jurez?

— Je vous le jure.

— Allons, allons, dites-moi tout, docteur, dites-moi tout. Vous savez que j'ai une grande confiance en vous, une véritable affection; dites-moi tout, ne me cachez rien.

— Oui, répondit le docteur, qui s'efforçait en vain d'apaiser cette fiévreuse agitation; oui, je vous dirai tout si vous me promettez de vous calmer, et surtout de ne plus vous abandonner à ces accès de colère. Il

[illegible] homme, que diable! et vous vous laissez aller [illegible] un enfant. »

[illegible] se rassit.

« Je suis calme, dit-il; vous voyez que je suis calme; parlez, docteur, parlez. »

Le docteur attendit un instant, comme pour éprouver son malade, puis, satisfait de son épreuve :

« Avant tout, reprit-il, je dois vous dire que cette pauvre jeune fille était atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas. L'accident pouvait se déclarer plus ou moins vite, mais il était inévitable.

— Belle consolation que vous me donnez là !

— Je ne vous donne pas de consolation, mais des explications, mon ami; n'est-ce pas cela que vous m'avez demandé ?

— En effet, dit Julien, que les procédés dilatoires du docteur arrachaient adroitement à ses défaillances et à ses élans de colère.

— La crise était prévue; elle pouvait n'être pas immédiate, mais au point où en était le mal, un rien pouvait la déterminer. Ce rien s'est produit, et... le malheur est arrivé. N'en accusez personne et disons que la volonté de Dieu s'est faite. Par qui avez-vous été aperçu ? je l'ignore, mais la tante a su votre arrivée, elle l'a dite sans ménagement, et la pauvre fille a été foudroyée. Vous avez entendu dire, mon ami, que l'on peut mourir de joie : Cécile est morte de [illegible] ; ceci pourra peut-être vous consoler. »

Pendant ce simple et bref récit, Julien était [illegible]

attentif; mais peu à peu l'agitation l'avait repris plus violente que jamais, et aux dernières paroles du docteur, il se cacha le visage dans les mains et s'écria avec une terrible expression d'angoisse :

« Me consoler, docteur, jamais ! c'est moi, c'est moi qui l'ai tuée. »

Les sanglots étouffèrent de nouveau sa voix.

Si jamais le docteur Vignon avait craint sérieusement pour la raison de l'artiste, c'était bien en ce moment. Il suivait avec une inquiète sollicitude les progrès du mal, et se disait que si Julien sortait triomphant de cette épreuve, il serait inutile désormais de prendre tant de peine à noter les symptômes et à rassembler des conjectures.

Cependant le dernier mot prononcé par Julien demandait une explication. Il la donna dès qu'il se fut un peu calmé. Il avoua au docteur que, la veille, en revenant chez lui, il n'avait pu résister au désir de passer devant la maison qu'habitait Cécile. Il s'était glissé rapidement, comme un voleur, devant la porte, mais pas assez rapidement pour échapper au regard du concierge. Qui peut se flatter d'échapper au regard d'un concierge lorsqu'il peut en résulter un malheur? Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que toute la maison savait le retour de Fréjus à Paris, même ceux qui ne connaissaient pas l'artiste. Le soir, madame

Dupuis tricotait son interminable et prodigieuse paire de bas, lorsque tout à coup une méchante pensée ou un cruel souvenir traversant son esprit :

« Petite, dit-elle à Cécile assise auprès d'elle, tu ne sais pas ! monsieur Fréjus est de retour. »

La jeune fille poussa un soupir, et, sans faire un geste, sans prononcer une parole, elle s'affaissa sur la table devant laquelle elle travaillait. La vieille, ne recevant pas de réponse, se retourna : sa nièce était morte. Le médecin appelé constata la rupture d'un anévrisme, et madame Dupuis eut beaucoup de peine cette nuit-là, car il lui fallut veiller la morte, et madame Dupuis n'avait pas l'habitude de veiller.

XXV

Il semblerait qu'ici l'histoire doit se terminer. Cécile était la pierre d'achoppement dans la vie dont nous avons entrepris de retracer un épisode; mais la vérité n'a point de ces allures de roman, et tout ne finit pas, dans la réalité, parce qu'il plaît à Dieu de rappeler à lui une de ses créatures. Celle-ci, il est vrai, était charmante, et notre tort est peut-être de l'a

trop négligée en ce récit; mais, dans sa fière dignité, qu'elle appelait elle-même de l'orgueil, Cécile était une humble et timide nature, qui craignait le bruit et la lumière. Si l'art peut s'offenser de ce que nous l'ayons à dessein laissée au second plan, la jeune fille, si elle nous lit là-haut, — ce dont je doute, car ce genre d'histoire ne doit pas entrer au paradis, — la jeune fille, disons-nous, nous tiendra compte de notre réserve et nous saura gré du sentiment délicat auquel nous avons sacrifié, en la laissant dans la demi-teinte durant sa vie. — Fréjus, on va le voir, ne s'inspirait pas de la même pensée; mais Fréjus obéissait à un tout autre sentiment que nous, Fréjus était entraîné par la passion.

Le docteur ne l'avait pas quitté; il sentait bien qu'il y avait là une grande peine à soulager, sinon un grand mal à guérir. Une main amie est toujours bonne à presser au milieu d'angoisses comme celles que traversait l'artiste, et si une chose pouvait adoucir la cruelle impression qu'il avait reçue, c'était bien cette bonne et cordiale affection du docteur, d'autant plus précieuse qu'elle se prodiguait moins, d'autant plus efficace qu'elle ne se donnait pas sans réserve. Fré-
j[illegible]ut de ce jour-là, et il s'est montré depuis
j[illegible] conserver. Il eût fallu, pour compléter
l[illegible]ésence de la marquise; mais n'em-

piétons pas sur l'avenir; elle viendra à son heure mêler ses larmes à celles de Julien, dès qu'elle saura le malheur qui l'a frappée.

Fréjus, plus calme, avait fait au docteur quelques-unes de ces questions qui dénotent que l'esprit commence à se dégager des étreintes de la douleur et à reprendre ses droits. Comme si une inspiration subite lui fût venue, il coupa court à l'entretien où l'avait engagé l'adresse du docteur, et alla droit à la table où étaient restés depuis son départ ses instruments de travail; il les réunit, examina sa boîte, fit une note des couleurs qui lui manquaient, et expédia Pierre sur-le-champ pour les chercher. Puis, choisissant un panneau qu'il mit sous son bras, et tenant sa boîte d'une main, son chapeau de l'autre :

« Docteur, dit-il, il m'est venu une bonne pensée : venez avec moi : je vais peindre la morte. »

Le docteur frissonna; mais il vit que le regard de Julien était tranquille, et il se décida à accompagner l'artiste. Il songea d'ailleurs que la préoccupation de l'art exercerait peut-être une utile diversion aux souffrances de cette âme accablée, et que cette façon d'épancher sa douleur valait mieux, au demeurant, que les sanglots et les larmes.

Autant le jeune homme avait montré de faib
d'abattement loin de celle qu'il regrettait, au

témoigna de force et de calme en se rapprochant du triste modèle qu'il s'était choisi.

Ce ne fut pas sans peine que lui et le docteur furent admis.

« Que voulez-vous, que venez-vous faire? » leur demanda aigrement la vieille.

Et déjà elle s'apprêtait à leur montrer visage de bois quand elle aperçut le docteur. Elle avait, nous l'avons dit, du respect pour le docteur; peut-être même était-ce de la crainte. Nous ne nous arrêterons pas à débrouiller auquel des deux sentiments sacrifiait cette laide nature en ce moment; toujours est-il que la porte resta entrebâillée, ce qui suffit à Fréjus pour passer tout entier, lui, son panneau et sa boîte. La vieille vit bien que toute résistance serait inutile : elle le laissa entrer; mais elle tenait toujours sa question suspendue sur la tête de Julien.

« Que prétendez-vous faire? demanda-t-elle en regardant les instruments dont l'artiste était porteur.

— Son portrait, » répondit laconiquement Fréjus.

Il écarta la vieille et passa. Celle-ci eut beau dire qu'un portrait était inutile quand on était morte, que c'était peine perdue de reproduire un visage qui allait
.. des vers, et une foule d'autres raisonne-
·ême espèce, et d'une grâce aussi touchante,
tra dans la chambre où la jeune fille était

inanimée sur son lit. D'une main tremblante il écarta le linceul. Bien que la vie l'eût quittée, son visage avait gardé une expression charmante de sérénité et de bonheur. N'était-elle pas morte de joie? comme avait dit le docteur.

Celui-ci avait craint que ce spectacle douloureux ne produisît une trop vive impression sur Fréjus ; il était accouru pour le fortifier. Mais il n'en était pas besoin : l'artiste avait pris un siége et s'était mis déjà au travail. Quand le docteur le vit bien absorbé dans son œuvre, il alla avertir la marquise.

Là encore il fallut dépenser de grandes ressources de charité pour consoler une vive douleur ; là aussi, il fallut affirmer au nom de la science que les hommes étaient innocents du malheur consommé. Madame de Varigny se faisait de graves reproches ; elle se disait que le mal n'aurait pas été assez fort pour emporter tant de jeunesse, s'il n'eût été aidé dans son œuvre de destruction par la souffrance morale et par le sacrifice. Elle se reprochait son aveuglement et ses caprices à l'égal d'un crime, et sa conscience bourrelée lui montrait son orgueil comme la cause funeste de l'événement. Le docteur ne parvint pas à effacer complétement cette pensée de l'esprit de la marquise. Chez le tures d'élite et dans les consciences délicates, d reilles impressions sont durables alors même qu

n'ont aucune raison d'être, et peut-être en cette circonstance madame de Varigny avait-elle, en effet, quelque reproche à se faire. Si elle eut des torts, ils furent certainement rachetés par la douleur qu'elle éprouva.

Madame de Varigny sut du docteur ce qu'avait fait Julien. Elle voulut, malgré son abattement, se rendre chez madame Dupuis. Elle trouva l'artiste si concentré dans son travail, qu'il ne leva même pas les yeux pour la recevoir. La marquise vint s'asseoir sans bruit auprès de lui. Pendant trois heures que dura encore la séance, il ne fut pas échangé une parole. Ce silence avait quelque chose de douloureux et de pénible, dont la marquise souffrait évidemment et qui la plongeait dans une rêverie profonde. En face de ce lit de mort il s'opérait une métamorphose dans l'âme de la jeune femme ; en vain, le docteur voulut-il l'arracher à cette cruelle situation.

« Je fais ma pénitence, lui répondit-elle tout bas, et elle se mit en prières. »

On parle bas devant les morts ; craint-on de les faire sortir de ce dernier sommeil et de les rappeler aux misères de cette vie ?

La marquise retomba bientôt dans ses sombres méditations. Elles durèrent longtemps et préparaient insensiblement ce qui allait suivre.

Enfin, après six heures de travail, Julien se leva :

« J'ai fini, dit-il en déposant sa palette ; j'ai fait aujourd'hui tout ce que je pouvais faire. »

La marquise alors se leva à son tour. Une singulière exaltation se peignait dans ses traits. Elle posa sa main sur celle de l'artiste :

« Vous avez repris vos pinceaux, dit-elle, et vous venez de leur donner une consécration nouvelle. Désormais, ils ne doivent plus toucher aux sujets profanes ; une voie nouvelle s'ouvre pour vous, celle de la peinture religieuse. Le reste est indigne de votre talent. »

La révolution était accomplie dans l'âme de la marquise.

Fréjus regarda d'abord madame de Varigny avec une inquiète attention ; puis, frappé de l'éclat répandu sur son visage, il lui dit :

« Vous avez une figure de martyre aujourd'hui, madame.

— Qui sait, murmura-t-elle tout bas en plaçant la main sur sa poitrine, si ce n'est pas la souffrance du martyre que j'éprouve en ce moment ?

— Madame, interrompit le docteur, il faut retirer, vous dérober à ce spectacle ; il n'a que longtemps duré.

— Non, docteur, répondit-elle, je veux rester ici. Je veillerai cette nuit. Et vous, monsieur, reprit-elle en s'adressant à Julien, rappelez-vous ce que je viens de vous dire. »

L'artiste ne répondit rien et se retira, emportant son tableau commencé. Depuis lors, il a souvent repris cette peinture et en a fait un véritable chef-d'œuvre; mais il ne paraît pas qu'il ait peint le profil de la marquise. On dit pourtant que, pour complaire à la jeune femme, il a commencé une grande toile où il a voulu peindre l'apothéose de sainte Cécile. Il est inutile d'ajouter que les traits de la sainte sont empruntés au portrait de la morte. Mais parmi les personnages que ravissent les chants célestes de la bienheureuse patronne des musiciens, il en est un, un archange aux cheveux d'or, dans les traits duquel on croit reconnaître une grande ressemblance avec le portrait du salon de 1855.

Dernièrement, un marchand de tableaux célèbre, monsieur Spreyercroute, vint dans l'atelier de Fréjus, toujours situé sur le boulevard Saint-Jacques, et, après avoir fureté dans les coins, il découvrit enfin, caché sous un voile, le portrait de Cécile.

« Combien voulez-vous de ce tableau? lui demanda-t-il.

— Ce tableau! répondit Fréjus, je ne le vends pas.

— Je vous en offre cependant cinq mille francs.

— Vous m'en donneriez vingt mille que vous ne l'auriez pas.

— En ce cas, répondit le brocanteur, je vous en donne vingt-cinq mille, et je l'emporte. »

Fréjus se leva en colère, et menaçant monsieur Spreyercroute de son bâton de jacob :

« Remettez ce tableau où vous l'avez trouvé, ou sinon... »

Spreyercroute obéit, mais il ne put s'empêcher de murmurer :

« Voilà un étrange original ! »

Les tableaux de Fréjus sont hors de prix : on n'en trouve pas dans le commerce. Une grande-duchesse, qui avait entendu raconter une partie de l'histoire que nous avons mise sous les yeux de nos lecteurs, avait conçu une envie démesurée de posséder une peinture de Julien, et elle avait offert cinquante mille francs à monsieur Spreyercroute s'il pouvait lui rapporter le *Portrait de la morte*. Ce portrait est devenu célèbre comme la *Joconde*.

En retraçant cet épisode de la vie d'un grand tiste, nous n'avons prétendu donner une monogra du peintre. Il vit encore, peint rarement, et il fera

portrait de toutes les grandes dames de l'Europe, s'il n'avait en effet renoncé à la peinture profane. Peut-être un jour trouverons-nous encore son nom sous notre plume.

FIN.

TABLE

	Pages
I.	1
II.	11
III.	32
IV.	41
V.	49
VI.	60
VII.	75
VIII.	84
IX.	97
X.	113
XI.	122
XII.	136
XIII.	147
XIV.	158
XV.	170
XVI.	185
XVII.	198
XVIII.	216
XIX.	227
XX.	239
XXI.	242
XXII.	262
XXIII.	275
XXIV.	291
XXV.	300

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.